





AU NIGER

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

Format in-8°

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY

COMMANDANT PÉROZ

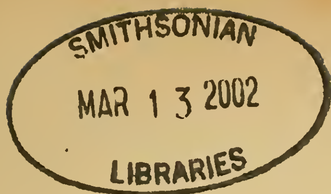
AU NIGER

RÉCITS DE CAMPAGNES

1891-1892



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY, ÉDITEUR
3, RUE AUBER
—
1895



AVANT-PROPOS

Mon cher Péroz,

J'ai lu avec un très grand plaisir le manuscrit de votre récit très mouvementé de notre dernière campagne au Soudan. Il intéressera vivement nos camarades qui y ont pris part. Le public, qui actuellement est loin d'être indifférent aux affaires coloniales, lira aussi avec une émotion certaine les pages où vous avez rappelé les privations, les fatigues et les dangers de nos compagnons d'armes, leur entrain, leur bravoure, leur dévouement et leur abnégation.

Vous avez exposé les faits comme vous les avez vus ; je n'ai rien à modifier à ce que vous avez écrit. Et il serait à souhaiter que les officiers, au retour d'une campagne, fassent comme vous la relation des événements auxquels ils ont assisté, en les racontant comme ils les ont sentis.

Nos jeunes camarades qui sont appelés à nous succéder dans l'œuvre de l'expansion coloniale, y trouveraient sinon des exemples à imiter, du moins des sujets de réflexion qui leur seraient d'une grande utilité.

Je souhaite à votre livre le meilleur succès et j'adresse de tout cœur à tous les officiers et soldats de la colonne qui m'ont si vaillamment secondé l'expression de ma très grande reconnaissance et de ma profonde sympathie.

Votre très affectueux et tout dévoué.

Colonel G. Humbert.

Commandant supérieur du Soudan français.

Note de l'auteur. — Le colonel Archinard, commandant supérieur actuel du Soudan français, a bien voulu, lui aussi, lire notre manuscrit et nous indiquer les corrections qu'il pensait nécessaires pour donner aux événements ou aux descriptions contenues dans cet ouvrage un caractère d'absolue authenticité.

AU NIGER

CHAPITRE PREMIER

Embarquement à Bordeaux. — Le Kayes actuel. — Opérations autour de Kankan. — Combat du Kolinfin.

Le 20 septembre 1891, la foule nombreuse qu'attire toujours le long des quais de Bordeaux le départ d'un grand paquebot pour la côte occidentale d'Afrique et l'Amérique du Sud regardait curieusement, embarquant sur l'annexe à vapeur des Messageries maritimes, la plus brillante réunion d'officiers de toutes armes qu'il soit donné de voir. Cuirassiers, chasseurs, spahis, pleins d'entrain, heureux d'avoir la certitude de rencontrer prochainement les occasions de larges rondonnées suivies de charges vigoureuses, après lesquelles le sabre gras d'un sang encore chaud rentre au fourreau avec un son mat, sans bruit de ferraille; chasseurs à pieds, pimpants et coquets; artilleurs de marine portant gaiement sur leurs larges épaules l'infinie variété des fonctions qui vont leur incomber au Soudan; officiers du génie, réfléchis, groupés autour de leur chef de mission, le commandant Marmier, qui déjà leur explique les meilleures méthodes de levés régu-

liers en région inexplorée; enfin, de nombreux officiers d'infanterie de marine presque tous vétérans du Soudan, blasés de longue date sur les émotions pénibles ou les joies d'un départ et que le souci de l'embarquement de leurs bagages tient attentifs le long du bord. Toutes les armes sont représentées sur l'étroit vapeur à aubes qui dans une heure confiera au paquebot *l'Equateur* ces quarante-cinq passagers militaires dont les costumes aux couleurs heurtées lui donnent un aspect si animé.

Il s'éloigne de la rive ; ses lourdes roues battent les eaux boueuses de la Gironde, des mouchoirs partout s'agitent sur le quai, des vivats et des souhaits de santé viennent affaiblis provoquer à son bord l'explosion d'un retentissant hourra. Des pères, des proches, des épouses sont mêlés à tout ce monde qui nous acclame dans un enthousiasme passager; ils pleurent, perdus au milieu de la foule que seule émeut ce rare et insolite spectacle de costumes militaires si variés.

Combien vivront encore dans quelques mois de ces brillants officiers venus de tous les points de la France et dont l'ensemble formait une élite peu commune? Les capitaines de Planhol, de Valori, de Rustichelli, Harmand, Laclette, Wintemberger, Szymanski, Baudot, Séta ; les lieutenants Belleville, Pelabon, Huillard, Dumors, Mazerand, Laurent, et d'autres encore, auront à peine signalé leur arrivée dans le Soudan que déjà la mort les aura fauchés.

Pendant la traversée, ils se refusent à croire les mille souffrances qui les attendent avant le jour tant désiré où ils pourront affirmer sur le champ de bataille leur valeur de soldat. Cependant l'attitude réfléchie et sérieuse des vieux Soudanais les intrigue, leurs traits émaciés, les allures souffreteuses de quelques-uns les inquiètent ; ils

interrogent, ils questionnent, et leurs beaux rêves de gloire s'obscurcissent d'une affre douloureuse devant tant de difficultés, tant de fatigues, tant de maladies amoncelées sur leur route : pourront-ils atteindre le noble but proposé? Leurs forces ne les trahiront-elles pas chemin faisant avant d'avoir franchi le millier de kilomètres au bout desquels seulement le corps se redresse en mettant sabre au clair et en marchant à l'ennemi? A Dakar où ils débarquent, à Saint-Louis, dans le fleuve, les souffrances commencent; à Kayes, elles s'accentuent. La colonne expéditionnaire n'est pas formée et plusieurs sont morts!

Quelle différence cependant entre le Kayes d'aujourd'hui et celui que nous décrivions il y a déjà cinq années; mais la fièvre jaune va y sévir peu après notre débarquement et faire de terribles ravages au milieu des trois cents Européens qui remontent le Sénégal dans un manque si absolu du confort le plus rudimentaire, qu'à défaut de ce mal redoutable le typhus ou tout autre épidémie serait à craindre.

C'est le 1er octobre que nous quittons Saint-Louis. Dans un autre ouvrage[1] nous avons dépeint les bousculades, les difficultés de tout genre, les véritables tours de force du débarquement à Dakar et du passage à Saint-Louis; les misères de cette longue traversée du chef-lieu à Kayes; les chalands-écuries où s'entassent des centaines d'hommes; les vapeurs pouvant à peine porter vingt passagers où toute une compagnie s'écrase; les vivres qui manquent; une chaleur torride qui rend le faux-pont inhabitable

1. *Au Soudan français.* — *Souvenirs de guerre et de mission*, du même auteur (Calmann-Lévy, 1889).

alors qu'un soleil inexorable brûle les planches du pont à peine couvert d'une maigre toile.

Malgré tout, on arrive enfin dans le Soudan, mais le corps brisé et la tête vide, proie facile aux influences morbides de la région miasmatique dont Kayes est la capitale. Aussi, l'hôpital est-il bientôt rempli, et la période d'acclimatement achève d'abattre les nouveaux venus qui ont résisté aux tortures de dix jours de chaland.

Nous ne reviendrons pas sur ces péripéties cruelles qui ont été jusqu'à ce jour le lot de chaque nouvelle colonne ; nous savons que le ministère des colonies s'est ému de cet état de choses si longuement toléré, et il est à espérer qu'elles seront désormais évitées aux braves gens qui ont au Soudan la garde périlleuse de notre Drapeau.

Nous débarquons à Kayes le 9 octobre. En même temps que le colonel Humbert quitte le bord, son intérimaire le commandant Herbin y est porté sur une civière, mis en triste état par une violente dysenterie.

Par les soins du commandant de la place, des logements ont été réservés à chacun de nous dans les bâtiments militaires ; nous y serons un peu à l'étroit, mais nous serons au moins protégés contre le soleil et les intempéries. Quel progrès ! Naguère encore une case indigène était la demeure la plus somptueuse que nous osions espérer à notre arrivée ; maintenant presque tous les nouveaux débarqués, quoique nombreux, trouvent à se caser soit dans le pavillon Galliéni qui domine le fleuve de sa masse imposante, soit dans les bâtiments plus légers à carcasse de fer construits récemment par l'artillerie. Quelques-uns cependant goûteront les douceurs de la paillotte traditionnelle ; mais une paillotte perfectionnée,

où l'on peut attendre sans trop souffrir l'heure des campements en plein soleil de midi, sans un pied carré d'ombre pour abriter le cerveau qui bout sous le casque par cinquante degrés de chaleur[1].

La journée se passe en installations. Chacun court à la recherche de domestiques noirs et de cuisiniers. Les moricauds décorés de ce titre ne manquent pas ; ils sont légion. Mais comme il faut se garer de ces chenapans, écume de toutes les parties du Soudan occidental ! Dès qu'ils connaissent quelques mots de francais, ils nous offrent leurs détestables services, sauf à disparaître au bout de quelques jours emportant notre sacoche et ceux de nos effets qui ne leur paraissent pas trop compromettants. Les nouveaux venus s'y laissent prendre. Les vieux Soudanais connaissent déjà bon nombre d'anciens serviteurs qu'ils ont vus à l'œuvre et appréciés; s'ils ne peuvent les engager, ils s'en remettent entièrement à eux pour faire choix de domestiques et il est bien rare qu'ils soient trompés.

A bord de la *Salamandre*, de Saint-Louis à Kayes, nous étions les hôtes des officiers du bord, dont la courtoisie et l'amabilité ne sont pas démenties un seul instant. Le commandant, le lieutenant de vaisseau Bûchard, aussi charmant camarade que galant homme, s'était même mis en tête de nous rappeler, avant de nous jeter sur la berge, les délices culinaires des meilleurs restaurants des boulevards ; il y avait réussi. Les dîners qu'il nous offrit nous faisaient oublier pendant quelques heures trop vite écoulées les repas sommaires qui nous attendent dans le Soudan.

Les officiers que leurs emplois retiennent à Kayes s'installent à leur gré ; quelques-unes de leurs popotes sont

1. Chaleur constatée au thermomètre sous le casque.

parfaitement montées. Celle de l'artillerie laisse fort peu à désirer : local, matériel, nourriture tout y est suffisant.

Quant aux nouveaux venus, ils n'ont guère qu'une ressource : se débrouiller. Les gamelles de campagne sont dépaquetées en hâte, les caisses de conserve ouvertes ; on vit à l'aventure jusqu'à ce que, enfin, on ait trouvé cuisinier, domestique, et un local où l'on mettra bout à bout les petites tables de campement avec, à côté, quelque coin qui puisse servir de cuisine.

Il y a quelque chose de navrant à voir tant de braves gens, officiers ou soldats, se demander où et comment de quelques jours ils pourront manger dans le chef-lieu même d'une de nos colonies.

Au besoin, un troupier dégourdi bravant les ardeurs du soleil peut cuisiner pour ses camarades ; cette ressource est naturellement interdite à l'officier.

Dans la soirée, lorsque le soleil devient supportable, visite de la ville.

Nous sommes loin du Kayes naissant que nous quittâmes en 1887. Partout de larges avenues plantées d'arbres déjà grands, bordées, près du fleuve, de nombreux bâtiments militaires : magasins, bureaux et casernes. Plus loin, un marché couvert formé de montants en fer avec un toit de chaume. Tout à l'entour, des maisons de commerce en maçonnerie, quelques-unes encore en bois ou en pisé. Des rues droites, larges et propres, y aboutissent ; des milliers de familles d'émigrés de tous pays, divisées en quartiers suivant leur nationalité, les habitent. Les cases ou les maisonnettes en pisé escaladent le plateau qui domine Kayes à plus d'un kilomètre.

Deux grandes artères suivent le fleuve sur une longueur

de plusieurs kilomètres, les concessions s'y touchent. Le remblai du chemin de fer coupe la ville en deux parties ; la gare avec le joli jardin qui l'entoure orne un boulevard parallèle au fleuve.

Sur le plateau, à côté de petites agglomérations indigènes qui bientôt se souderont à la ville, s'élèvent plusieurs bâtiments militaires séparés par des intervalles d'une centaine de mètres.

Tout en arrière et près de la voie ferrée, l'hôpital et ses annexes. Une pompe à vapeur monte l'eau du fleuve dans un château d'eau qui la répartit partout où besoin en est.

Plus loin encore, dans l'ouest, la poudrière puis le cimetière ; un raccordement de la voie ferrée conduit dans ce champ de repos où tant de soldats français dorment leur dernier sommeil. Presque chaque jour une lugubre plateforme roule sur cette voie dont la vue est pour les nouveaux arrivants tristement suggestive.

La verdure des arbres, l'ampleur des avenues, les bâtiments en maçonnerie, les toits en tuile rouge, l'animation des rues et surtout du marché, le va-et-vient des locomotives, tout cet ensemble donne à Kayes une physionomie nouvelle pour nous et qui nous fait bien augurer de son avenir. Tout cela paraît morne et peu intéressant à ceux dont l'imagination ou quelques lectures hâtives avaient seules fait connaître cette ville ; mais pour ceux qui l'ont vue il y a sept ou huit années, quel changement ! quelle transformation !

Ces résultats remarquables sont l'œuvre des colonels Galliéni, Archinard et Humbert, des commandants de Monségur et de Labouret.

Néanmoins, bien des années encore passeront avant que Kayes devienne une vraie ville dans toute l'acception

du mot. Le nombre des Européennes qui ont osé en affronter les délices est plus que restreint : quatre, cinq peut-être. Madame d'E..., femme du trésorier-payeur, a voulu y suivre son mari et y a vécu dix-huit mois. Nous l'avons vue se traîner jusqu'au chaland qui devait la ramener à Saint-Louis, le teint mat, terreux, exsangue, émaciée à faire pitié. Et on la citait comme un exemple de résistance exceptionnelle !

L'homme résiste mieux ; la surcharge de travail que chacun fournit ici lui donne une activité fébrile qui le soutient et lui laisse peu le temps de se reconnaître ; il vit, les nerfs toujours tendus, et si son tempérament n'est pas rebelle au climat il peut aller ainsi quelques années.

Mais une femme ! Confinée par le soleil dans une ou deux petites chambres malsaines et étroites, sans confort, presque sans meubles, sans installation fût-ce la plus rudimentaire, désœuvrée dans cette prison par la force même des choses, sans relations, sans distractions, comment ne dépérirait-elle pas rapidement au moral comme au physique.

Nous avons éprouvé en voyant embarquer madame d'E... un vrai sentiment de soulagement quoique n'ayant pas l'honneur de la connaître ; vraiment, son martyre avait assez duré et un plus long séjour lui eût probablement été fatal.

Deux jours après l'arrivée du colonel Humbert à Kayes, l'état-major et les divers services de la colonne expéditionnaire étaient organisés et fonctionnaient. Dure et lourde est la tâche du commandant supérieur. En même temps qu'il organise la colonne expéditionnaire, qu'il la conduit à l'ennemi, qu'il la dirige au feu, il administre un

pays grand comme la France où les races et les intérêts les plus divers se heurtent, où les moyens d'action manquent parfois totalement et où les communications sont ce qu'elles étaient en France sous les Carlovingiens. Chaque jour, la maladie ou la mort le prive des services de sous-ordres expérimentés sur lesquels il était en droit de compter ; des trous, des lacunes irrémédiables se produisent dans l'exécution de chacun de ses ordres. Néanmoins, en dépensant sans compter toute sa vigueur physique et morale, en donnant une somme de travail double de celle qu'un homme paraît pouvoir fournir, il arrive à conserver une certaine cohésion à cet ensemble disparate et à l'animer d'une vie chancelante souvent, mais qui a résisté déjà à bien des tourmentes.

L'année précédente, la guerre avait été déclarée à Samory ; une pointe hardie faite dans ses États à la fin de la campagne avait eu pour résultat l'occupation par nos troupes de Kankan, l'important marché de l'empire de l'Almamy Samory. Celui-ci ne nous l'avait abandonnée qu'incendiée et ruinée ; nous avions dû protéger par un établissement militaire ceux de ses habitants qui, en se donnant à nous, avaient encouru le ressentiment de leur ancien maître.

La garnison ainsi laissée à Kankan, avait été aux prises pendant tout l'hivernage avec des détachements ennemis ; parfois même elle avait engagé contre eux de véritables combats. Les rapports mentionnant ces événements venaient d'arriver à Kayes. Leur étude était de la plus haute importance car elle allait permettre de se rendre un compte plus exact de la somme de résistance que l'ennemi pouvait offrir et de proportionner par conséquent, dans

les limites du possible, les moyens à la difficulté du but à atteindre.

Plusieurs officiers qui, quelques années auparavant, avaient vu de près Samory, son entourage fanatisé, son armée et les ressources dont il disposait, l'avaient présenté comme un ennemi relativement redoutable ; nous étions de ce nombre et nous pensions qu'aucun chef soudanais quel qu'il soit ne pouvait offrir à nos colonnes une résistance aussi vigoureuse et aussi longue. D'autres, plus récemment, avaient vécu sur ses frontières assez longtemps pour qu'ils estimassent pouvoir, par la somme des renseignements recueillis, porter sur l'Almamy un jugement très fondé ; ceux-ci étaient en opposition complète avec ceux-là et il leur paraissait qu'un coup vigoureux bien frappé ébranlerait l'empire samorien jusque dans ses fondements et le jetterait bas.

Le commandant supérieur trouvait dans les rapports qui lui arrivaient du théâtre des opérations d'hivernage une série de faits qui, mieux que toutes les affirmations de ses sous-ordres, allaient le renseigner.

Le récit des divers événements qui suivent nous a été fait par leurs acteurs mêmes ; sous une forme plus personnelle, ils corroborent entièrement les rapports officiels. Ils sont à la gloire de nos camarades, officiers et soldats, qui formaient l'héroïque garnison de Kankan, mais aussi tout à l'honneur des partis de sofas, leurs adversaires, qui partout montrèrent une vaillance et une habileté manœuvrière bien faites pour donner à réfléchir au chef qui allait entreprendre une nouvelle campagne contre les colonnes réunies de Samory.

Le 1er avril 1891, le colonel Archinard traversait le

Niger et ouvrait les hostilités contre Samory. Le 7, il arrivait à Kankan que les sofas incendiaient en se retirant. L'Almamy surpris par notre brusque attaque n'avait pu encore réunir ses contingents, et la colonne n'avait trouvé devant elle aucune résistance sérieuse. Au moment de passer le Niger le commandant supérieur avait subi les atteintes violentes d'une fièvre bilieuse-hématurique qui faillit l'enlever ; c'est porté sur une civière qu'il avait conduit ses troupes jusqu'à Kankan. Dans l'impossibilité d'aller plus loin, terrassé par le mal, il charge le capitaine Hugueny[1], de l'infanterie de marine, de pousser jusqu'à Bissandougou, une des résidences de Samory, avec ordre de la réduire.

La 6e compagnie de tirailleurs, capitaine Arlabosse, la 1re compagnie de tirailleurs auxiliaires, lieutenant Vigy[2], la 7e compagnie de tirailleurs, capitaine Hugueny, partent le jour même. Le lendemain, à Sana, cette colonne a un engagement avec les sofas ; le lieutenant Orsat est tué, plusieurs tirailleurs sont également tués ou blessés dans cette affaire. Le surlendemain, à quelques kilomètres en avant, elle perd encore trois tirailleurs tués et cinq blessés. Dans la soirée, elle arrive devant Bissandougou incendié. Le 11, elle est de retour à Kankan, accompagnée à coups de fusil par les sofas qui montrent une grande hardiesse ; un mouvement en avant de la colonne les fait disparaître.

Quelques jours après, le commandant supérieur quittait Kankan, rentrant à Siguiri.

Il laissait à Kankan une garnison composée de la 6e compagnie de tirailleurs, capitaine Arlabosse, comman-

1. Tué au commencement de cette année à Dougoï près de Tombouctou.
2. Mort quelques mois après sur le Bani.

dant d'armes ; de la 9e compagnie, capitaine Barbecot ; une section d'obusiers de quatre et une section de quatre-vingts de montagne ; cette artillerie était renforcée bientôt par un canon-revolver qu'on ne put monter [1] et un canon à tir rapide de quarante-sept millimètres.

Le capitaine d'artillerie Besançon, vétéran du Soudan, reste dans la ville en qualité de résident ; le capitaine d'artillerie Guittard commande l'artillerie ; le docteur Quennec est chef du service médical.

Le lieutenant d'infanterie de marine Mangin, que nous retrouverons partout où il y aura quelque prouesse à faire, formera bientôt avec des guerriers de Kankan et des chevaux pris aux sofas un peloton de vingt-cinq spahis auxiliaires, qui, dévoués jusqu'à la mort à leur jeune chef, accompliront sous ses ordres pendant toute la campagne des prodiges de vaillance. Ce sont eux, bien décimés par le feu, qui eurent l'honneur de fournir les derniers le service d'exploration de la colonne expéditionnaire contre Samory.

Le poste que cette garnison est chargée de défendre est une vaste enceinte palissadée renfermant un certain nombre de cases indigènes dans lesquelles elle se tasse en attendant la possibilité de s'installer mieux. C'est une dépendance du village de Kankan dont le périmètre est déterminé également par une primitive palissade indigène en tout semblable à celle du poste. Le Milo, affluent de droite du Niger, belle rivière large de soixante à quatre-vingts mètres, coule dans des berges encaissées à cinq cents

1. On avait essayé de monter son chandelier sur un énorme baobab rompu par la foudre à dix mètres du sol et qui présentait au milieu du poste une magnifique plate-forme commandant tous les environs ; mais la texture molle du tronc ne permit pas de le fixer assez solidement.

ou six cents mètres de l'enceinte; au delà, une plaine d'un demi-kilomètre va se relevant jusqu'au pied des collines abruptes qui commandent la rivière et sur lesquelles l'ennemi a établi des postes d'observation.

Tout à l'entour de la ville, une plaine basse, découverte, s'étend à plusieurs kilomètres, dégageant bien les vues. Mais être ainsi soudé à Kankan est une grande cause de faiblesse pour le poste masqué sur deux de ses faces par les cases de Kankan auxquelles l'ennemi peut facilement donner un assaut par surprise qui l'amènera à couvert à cent mètres de la palissade du fort.

Du 14 au 20 avril quelques alertes mettent la garnison sur pied ; elles se terminent par un échange de coups de fusil sans importance. Le 21 dès le matin, un mouvement anormal se produit sur les lignes de crêtes que gardent les sofas ; à sept heures et demie, ceux-ci ouvrent un feu très vif ; les balles pleuvent dans le poste. Les postes avancés placés le long du Milo répondent aux sofas; une demi-compagnie, sous les ordres du lieutenant Crémieux, chasse des abords nord de la plaine un détachement ennemi qui cherchait à s'approcher de la ville ; à onze heures, les troupes samoriennes sonnent le ralliement et le feu cesse graduellement.

Dans la journée, la fusillade recommence, un tirailleur est tué aux pieds du lieutenant Crémieux qui surveille l'ouverture d'une tranchée-abri ; un autre est blessé.

Le 23, un tirailleur a les reins cassés par un coup de feu au poste du gué.

Le 26 au matin, le commandant de Kankan apprend qu'un convoi de vivres et de munitions venant de Siguiri est à moins d'une journée de marche ; il ordonne une diversion sur la rive droite afin de détourner l'attention

des sofas. Trois sections de la sixième compagnie passent sur cette rive sous le commandement du lieutenant Crémieux ; elles engagent avec l'ennemi une tirerie assez molle. A midi, le convoi est sous la protection du canon du poste. Le lieutenant Crémieux reçoit l'ordre de battre en retraite ; mais à peine ce mouvement est-il commencé qu'une troupe de cinquante cavaliers et d'une centaine de fantassins se jette en avant et ouvre sur les tirailleurs un feu nourri. Le lieutenant Crémieux tombe mortellement frappé d'une balle dans le cou. Cette mort jette l'épouvante dans les rangs de ses tirailleurs qui commencent à lâcher pied ; mais le sergent-major Berger, sous-officier d'une énergie remarquable, les ramène sur le point où gît leur chef et fait enlever le corps pendant qu'il tient l'ennemi à distance par un feu violent. Le passage de la rivière s'effectue en bon ordre ; à ce moment un caporal tombe encore mortellement frappé au ventre.

Le lieutenant Crémieux était un tout jeune officier plein d'entrain et de vigueur. Sa mort fut presque instantanée. La balle était entrée dans le cou en traversant la boucle supérieure du 8[1] qui brodait son collet.

On l'enterra le soir à six heures, par un temps affreux. Rien de plus sinistre que cette cérémonie. On inhumait en même temps son fourrier décédé dans la journée d'une fièvre bilieuse hématurique Au milieu de ténèbres épaisses, par un vent d'une violence inouïe soufflant en tempête à travers les branches décharnées et monstrueuses des grands baobabs qui gémissaient sous les coups de la rafale, brusquement illuminée par les flammes bleues de longs éclairs, sous une pluie torrentielle, la sombre procession

1. 8e Régiment d'Infanterie de marine.

allait, trébuchant dans la nuit, guidée par la vacillante lumière du photophore que portait en tête le commandant du poste. C'est à tâtons qu'on découvre les fosses qui déjà se remplissent d'eau ; les cadavres y sont glissés au milieu de l'obscurité, et pendant que le capitaine Arlabosse dit quelques paroles d'adieu et une prière qu'emporte la tempête, les pelletées de terre jetées par les tirailleurs font jaillir de grosses larmes de la boue liquide dans laquelle baignent les cadavres.

Le 21, en même temps que les sofas simulaient une attaque sur Kankan, le prince Dia-Oulé Karamoko cherchait à enlever de vive force le petit poste de Nafadié.

Nafadié est un important village du Baté, à trente kilomètres de Kankan ; sa population s'étant volontairement donnée à nous, le colonel Archinard, pour la protéger, y avait établi un poste de dix tirailleurs commandés par le caporal Samba-Rabi. Deux cents fusils donnèrent l'assaut les 21, 22 et 23 au diassa[1] où ces braves s'étaient retranchés. Le 23, Karamoko avait cinquante hommes tués et ses attaques devenaient moins vives. Samba-Rabi fait alors mettre baïonnette au canon à ses dix hommes. Suivis des guerriers de Nafadié électrisés par leur exemple, tous se jettent sur les sofas démoralisés par les pertes qu'ils ont subies et les dispersent.

En apprenant ce brillant fait d'armes le commandant supérieur demanda par dépêche au ministre de la marine d'accorder à Samba-Rabi la médaille militaire et de lui en donner avis par câblogramme. Ainsi fut fait ; et quelques jours après Samba recevait la récompense due à son courage et à son énergie.

1. Diassa : palissade indigène.

Le convoi arrivé à Kankan le 26 était escorté par la compagnie Hugueny dont la présence renforçait suffisamment la garnison pour permettre au commandant d'armes une sortie générale avec toutes ses forces.

Cette sortie eut lieu le 27, à onze heures du matin. Les Européens dont les vêtements et les casques blancs servaient jusqu'alors de point de mire aux sofas, avaient reçu l'ordre de placer sur leurs coiffures une coiffe bleue et de vêtir leur uniforme de même teinte qui se confond mieux avec celui des tirailleurs.

Un peu avant midi, la colonne composée de la sixième compagnie en avant-garde, de la neuvième compagnie et de deux canons de 80 millimètres, se portait en avant sur la route de Dabadougou, formée par le flanc des subdivisions. Des sofas isolés reçus à coups de fusil par nos éclaireurs se retirent rapidement. Dabadougou est occupé sans résistance et incendié pendant qu'un peloton de la sixième compagnie prend position sur les crêtes qui commandent le village au sud.

A deux heures et demie, quelques sofas commencent à se montrer; leur nombre croît bientôt et ils ouvrent sur notre première ligne un feu ajusté dont la précision va augmentant rapidement.

Toute la compagnie Barbecot est obligée d'y répondre ; un tirailleur est blessé grièvement. Le feu traîne alors en longueur jusqu'à trois heures un quart; la colonne bat en retraite. Aussitôt l'ennemi porte un fort parti contre l'arrière-garde; d'autres bandes garnissent les crêtes parallèles à la route. Une fusillade nourrie éclate et la compagnie d'arrière-garde est obligée pour se dégager de battre en retraite par échelons.

Bientôt l'ennemi devient pressant et refoule la pointe

d'arrière-garde ; un tirailleur est tué raide d'une balle entre les deux yeux. Son caporal, Yamli, veut charger son cadavre sur son dos afin de ne pas le laisser aux mains de l'ennemi ; mais le corps est trop lourd. Lui-même reçoit un coup de feu dans la jambe au moment où il ramasse le fusil et les cartouches de son tirailleur ; une cinquantaine de sofas se jettent en avant pour l'enlever. Le lieutenant Lauzanne fait mettre baïonnette au canon à sa section, les bouscule et dégage Yamli ; un autre tirailleur est blessé et le cheval du sergent-major Berger tué.

Enfin, peu avant la tombée de la nuit, la garnison de Kankan rentrait dans ses cantonnements.

Jusque dans le courant de mai aucun événement de guerre ne se produisit. Le 19 mai, la compagnie Barbecot reçoit la mission de surprendre à Yansoumana un détachement de cent fantassins et de cent cavaliers ennemis qui y cantonne sous le commandement de Dia-Oulé Karamoko. A une heure du matin le capitaine Barbecot se met en marche ; huit pirogues armées destinées au passage de la rivière, commandées par le lieutenant Mangin, descendent le Milo et gardent son flanc droit.

La nuit est sereine et la clarté suffisante pour qu'on puisse marcher sans à-coups. A l'aube, la compagnie commence son passage sans avoir été éventée ; mais en arrivant sur l'autre rive, les palefreniers des cavaliers ennemis qui fourragent dans les environs aperçoivent les tirailleurs et se sauvent à toutes jambes dans la direction du village où ils vont donner l'alarme. Le capitaine Barbecot force de vitesse ; mais quelque diligence qu'il fasse, lorsqu'il arrive devant Yansoumana, des cavaliers et des fantassins s'en échappent déjà du côté opposé. Plusieurs

feux de salve jettent l'ennemi dans une confusion complète ; des chevaux sellés courent affolés dans toutes les directions, des fantassins détalent à toutes jambes tirant au large ; ce que voyant, le capitaine Barbecot jette son monde en avant. Le lieutenant Mangin qui a pénétré le premier dans le village cherche à joindre les fuyards au pas de course ; mais sur l'autre face du village, le terrain devient extrêmement difficile ; il est obligé de s'arrêter. Dans le lointain, des groupes de sofas reformés le saluent de quelques coups de feu à grande distance puis disparaissent. Toute la compagnie reformée marche en avant, pendant une demi-heure environ pour empêcher l'ennemi de se rallier et faire quelques prisonniers ; six hommes cachés dans les haies tombent entre ses mains.

De retour à Yansoumana nos tirailleurs trouvent en outre d'objets de toute nature laissés par les sofas dans la précipitation de leur fuite : trente fusils, un âne, sept chevaux, huit selles, quelques centaines de cartouches de fabrication belge pour carabines Winchester, fusils Mauser et fusils Gras.

La prise la plus curieuse fut sans contredit une mallette en zinc peint, propriété du prince Karamoko, qui renfermait parmi de nombreuses surprises une collection de journaux illustrés de Paris et de Londres représentant Karamoko se délectant dans les douceurs de son séjour au Grand-Hôtel en 1886 : le prince à table, le prince dans sa chambre à coucher, le prince roulant en huit ressorts sur les boulevards. Que ces temps heureux de splendeur et de luxe sont loin ! Maintenant il faut, courbé par la volonté absolue d'un père inflexible, coucher sur la dure au hasard des événements, exposé à de fâcheuses surprises comme celle de ce matin, et se contenter d'une

maigre pitance qui ternit le vernis brillant des joues potelées d'antan.

Un peu de reconnaissance et surtout l'espoir de refaire quelque jour un aimable séjour dans la capitale ont toujours fait de Karamoko l'apôtre de la paix dans les conseils de son père ; il eût volontiers tout lâché pour continuer avec les Français l'agréable vie de prince dont on lui avait donné un si alléchant avant-goût. Mais Samory ne se paie pas de bagatelle ; il a fallu courir la campagne et entendre, trop souvent hélas ! à son gré, siffler à ses oreilles les balles de ses amis les Français.

J'imagine que lorsque Karamoko représentait à Samory notre puissance militaire dont la comparaison avec la sienne, malgré son nouvel armement en fusils à tir rapide, ne pouvait laisser aucun doute sur l'issue de la lutte, l'Almamy devait lui répondre quelque chose d'approchant traduit en bon français : « Nous périrons tous les uns après les autres s'il le faut, mais nous périrons glorieusement » ; et je pense que devant la perspective de cette fin, si honorable qu'elle soit, Karamoko se taisait par crainte de son père, mais faisait en même temps une horrible grimace. Les idées élevées qui, quoi qu'on en ait dit, forment le fond du caractère de Samory ne lui sont point échues en apanage ; aussi bien le courage n'est point son fort. Des prisonniers nous ont conté par la suite qu'après le sanglant combat du Diamanko, l'Almamy jugeant que la valeur de son fils n'avait pas été suffisamment à hauteur de la position élevée que lui conférait sa naissance l'avait fait fouetter durement devant ses troupes afin que ce châtiment, de tous points douloureux, lui rappelât par la suite ses devoirs de prince et de chef.

Grâce à cette digression, on s'explique facilement le peu

d'entêtement que notre jeune admirateur mit à nous céder la place dans son cantonnement de Yansoumana.

Après un déjeuner sommaire, la compagnie Barbecot repassait le Milo et reprenait la route de Kankan laissant dans le village en flammes les cadavres de deux sofas et d'un cheval abattus par les premiers feux de salve.

D'autre part les pirogues chargées de mil, de dépouilles de toutes sortes arrivaient au poste la nuit suivante.

Cette expédition était la première de celles entreprises jusqu'alors qui donnait un résultat pratique et tangible aux yeux des habitants de Kankan : des vivres, des prises en hommes et en chevaux ; aussi fit-elle sur eux une très bonne impression. Elle ramena chez leurs guerriers une certaine confiance.

Depuis quelque temps le résident de Kankan méditait une opération contre le village de Ourembaya situé à douze kilomètres au sud-ouest de Kankan ; de nombreux renseignements très concordants donnaient ce point comme un des centres autour desquels pivotaient les détachements samoriens qui battaient l'estrade autour de la ville, au grand dommage des habitants dont ils arrêtaient les travaux de culture ; ils parvenaient même souvent à enlever ceux qui s'écartaient trop de l'enceinte.

Le capitaine Besançon voulut mettre à profit l'entrain causé par la réussite du coup de main de Yansoumana et une expédition fut décidée pour le 21.

La compagnie Arlabosse et une section de la neuvième compagnie commandée par le lieutenant Mangin passent à minuit le Milo au gué de Débékourou [1] et en longent

1. A cinq kilomètres en aval de Kankan.

ensuite la rive droite jusqu'à hauteur du village de Ourembaya où la colonne arrive au petit jour. La surprise est complète ; les sofas s'enfuient en hâte, ripostant à peine à nos coups de feu. Le village est incendié après la prise d'un beau butin. La colonne reprend le chemin du retour ayant le Milo à sa gauche ; la section Mangin et la section Biétrix[1] forment l'arrière-garde.

La fusillade de Ourembaya avait donné l'alerte aux détachements de Dabadougou qui, mieux armés et d'un moral plus robuste, accouraient, recueillant sur leur passage les sofas fugitifs. Ils s'établissent sur le flanc droit de la route et ouvrent un feu nourri et ajusté sur la colonne resserrée entre les positions dominantes qu'ils occupent et le Milo. Lorsque notre arrière-garde se présente, ils se jettent sur elle. Cavaliers et fantassins de Samory font preuve dans cette attaque d'une hardiesse et d'un courage remarquables ; les deux sections de queue sont obligées de s'arrêter pour leur tenir tête. Ils sont repoussés ; mais, dès que nos hommes se remettent en marche, ils reviennent à la charge. Les blessés qu'il faut transporter et dont le nombre va augmentant sans cesse alourdissent et retardent l'arrière-garde.

Un hameau incendié borde la route à moins de cent pas. Un gros d'ennemis s'y jette et l'occupe, coupant la section de queue du reste de la colonne. Il devenait urgent de le déloger. Le lieutenant Mangin qui voit le danger, l'aborde à la baïonnette et dégage le passage ; un feu rapide exécuté à bout portant dans le dos des sofas que n'ont pas atteint les baïonnettes des tirailleurs venge ces derniers des pertes déjà subies : trois tirailleurs tués et

1. Tué quelques mois après aux environs de Sanankoro.

quinze autres plus ou moins grièvement blessés. Néanmoins l'ennemi ne se tient pas pour battu et recommence la lutte ; de notre côté les brancards manquent. Force est d'abandonner les corps des hommes tués qui servent de trophées aux sofas.

Jusqu'au gué du Milo, les gens de Samory restent collés à l'arrière-garde, leurs cavaliers galopent sur le flanc de la colonne et la fusillent. Au passage de la rivière, un tirailleur est encore blessé mortellement ; un autre meurt peu après des suites de ses blessures.

Enfin, la colonne rentre à Kankan sans rien avoir perdu de son butin ; elle rapporte en outre les armes et les munitions des hommes tués dont les corps sont restés sur la route. Son effectif au départ était d'environ cent cinq fusils ; elle avait, tant tués que blessés, vingt hommes hors de combat.

Cette affaire fit ressortir plus que toutes les précédentes la valeur, l'habileté manœuvrière des sofas et l'adresse avec laquelle ils savaient utiliser leur nouvel armement. Elle mit également en pleine lumière la solidité au feu de nos tirailleurs. Plusieurs officiers avaient pensé que leur courage, très remarquable en tout temps, tenait pour une grande part à la confiance illimitée qu'ils avaient dans leurs fusils ; ils craignaient de voir leur entrain diminuer considérablement lorsqu'ils se trouveraient en face d'un ennemi armé comme eux et toujours bien supérieur en nombre. Leur attitude, le 27 avril, alors que, pour la première fois ils combattaient dans de pareilles conditions d'infériorité, avait semblé donner une apparence de raison à ces fâcheux pressentiments. Heureusement cette surprise du premier moment disparut vite pour ne plus laisser place qu'à leurs qualités natives : un absolu mépris de la

mort, une confiance illimitée dans leurs chefs blancs et une ardeur personnelle incroyable.

Jusqu'au 7 août la garnison n'entreprend qu'une expédition ; aucun fait de guerre remarquable ne la signale, mais elle a d'importants résultats tant au point de vue du ravitaillement de la place qu'au point de vue politique. Le capitaine Besançon qui la dirige parcourt une partie de la vallée du Niandan et pousse jusqu'à Kouroussa.

A cette date, en plein hivernage, la compagnie Barbecot forte de quatre-vingt-quatre fusils, à laquelle s'adjoignent la section Biétrix de la sixième compagnie et les vingt-cinq spahis auxiliaires que le lieutenant Mangin a dressés, part au point du jour dans la direction de Tamouni. Elle emporte avec elle cinq jours de vivres ; deux canots Berthon du petit modèle, un câble de trente mètres et des outils de destruction. Les tirailleurs sont approvisionnés à cent vingt cartouches ; le capitaine Barbecot dispose en outre de trois mille cartouches de réserve. Le but est d'enlever ou de chasser de Landikoro, à cinquante kilomètres à l'ouest de Kankan, un parti de sofas qui y a pris ses cantonnements.

A trois kilomètres de Kankan les canots Berthon sont montés pour passer le Débékourou. Un va-et-vient transporte sur la rive droite fantassins et convoi pendant que le peloton de spahis traverse la rivière à la nage. A deux heures du soir, grand'halte à Tamouni. On repart à trois heures par un temps détestable ; le vent, et la pluie qui tombe depuis le matin augmentent encore dans la soirée. A la nuit, la colonne commence le passage de la rivière Kounkourou et n'est tout entière sur la rive opposée qu'à huit heures et demie. Il avait fallu tailler dans les berges à pic des rampes d'accès : puis les hommes et les

chevaux étaient passés un à un ; les premiers emportant armes et bagages sur leur bête, les seconds dessellés, enfonçant profondément dans la vase, ou manquant à chaque pas de perdre pied.

La colonne campe en carré sur la berge même dans l'obscurité la plus complète ; le repas du soir est mangé sans feu ni lumière et les plus grandes précautions sont prises pour éviter d'être vus par les rôdeurs qui errent toujours en grand nombre, cherchant aventure, aux abords des cantonnements indigènes.

Landikoro est encore à onze kilomètres ; pour l'atteindre sans être signalé il faut donc se mettre en marche de très bonne heure. Les renseignements donnés par le capitaine Besançon au capitaine Barbecot étaient très complets ; ils décrivaient fort clairement l'emplacement de Landikoro, la nature et la direction des cours d'eau qui bordaient la position occupée par les sofas au nombre de deux cent cinquante fantassins et vingt-trois cavaliers ; trois guides connaissant parfaitement le pays et l'interprète principal Samba-Ibrahima étaient à sa disposition.

Une section reçoit l'ordre de demeurer au campement pour garder le passage de la rivière et les impedimenta ; seuls les porteurs de cartouches de réserve et les brancardiers suivront la colonne.

Un peu avant deux heures le départ s'effectue par une nuit obscure ; deux guides marchent à l'avant-garde avec le capitaine ; un autre conduit les spahis à l'arrière-garde. Il fallait tout en suivant la route Maramédila-Kandéïa-Landikoro, éviter d'être entendu du poste avancé de sofas placé à Maramédila. En approchant de ce village les guides appuient au nord à travers la brousse et arrivent devant le ruisseau qui le longe. La colonne s'ouvre un passage

à coups de hache dans l'épaisse végétation des rives ; l'eau est peu profonde, mais les berges sont à pic et le fond très vaseux. Il faut un temps notable pour le franchir.

Au petit jour on arrive devant le village abandonné de Kandéïa ; les spahis prennent l'avant-garde. Le temps était des plus favorables à une surprise ; ciel gris très bas, pluie fine et léger brouillard se traînant sur le sol. Par une telle matinée les sofas restent tard enfermés dans leurs cases ou sous leurs abris.

Cependant le jour grandit. Le capitaine Barbecot fait allonger l'allure, et ses tirailleurs qui marchent presque sans discontinuité depuis vingt-quatre heures sont merveilleux d'entrain et de bon vouloir ; ils se maintiennent à la croupe des chevaux des spahis malgré les difficultés d'un terrain montueux et raviné. On arrive enfin au sommet d'une crête d'où l'on aperçoit distinctement Landikoro juché sur une autre crête à quinze cents mètres plus loin. Un immense ravin coupe la route en avant du village ; il faut le franchir sans retard.

La colonne se forme par le flanc des subdivisions à intervalles de déploiement. La cavalerie occupe la gauche de la ligne pour pouvoir prononcer un mouvement tournant destiné à rejeter sur le Kounkourou les défenseurs du village. Quelques hommes gardent en arrière le convoi de cartouches et l'ambulance.

A un signal du capitaine tous partent en avant. Les tirailleurs excités par l'espoir de joindre l'ennemi courent, bondissent dans les hautes herbes, entraînés par les chefs de section qui, quoique épuisés par les fatigues de la marche, mettent une énergie surhumaine à vaincre les obstacles du sol.

Un quart d'heure à peine suffit à la colonne pour fran-

chir le ravin et la distance qui la sépare de Landikoro; mais il fait grand jour et les chéchias rouges des tirailleurs piquant les flancs verdoyants du ravin de taches éclatantes ont donné l'alarme. Le capitaine Barbecot débouche à deux cents mètres du village; déjà la partie droite en est évacuée. Les spahis sont lancés à fond de train sur la gauche pour rabattre les fuyards. Le lieutenant Mangin à la tête de ses vingt-cinq cavaliers improvisés joint un gros de cent cinquante sofas qui battaient en retraite en bon ordre. Se voyant sur le point d'être atteints, ils font demi-tour et ouvrent le feu sur nos cavaliers. Mangin crève leur ligne du premier choc, tue trois hommes de sa main, et, se rabattant sur eux par une rapide conversion, il les sabre à nouveau et les disperse. Dans cette charge, un sofa transfuge, spahi d'occasion qui combattait aux côtés du lieutenant, abattit cinq hommes sous les yeux de son chef. Trente cadavres de sofas restaient sur la place tandis que nous n'eûmes de notre côté qu'un spahi blessé d'une large entaille dont il guérit du reste rapidement.

Sur la droite, les tirailleurs n'avaient rencontré aucune résistance sérieuse; quelques feux d'escouade avaient rapidement dispersé le seul groupe de sofas qui avait tenté de tenir tête à la section du sergent-major Berger.

Au delà du village le plateau s'incline en pente rapide pour tomber brusquement par une falaise à pic sur le Kounkourou qu'on disait infranchissable à gué. Le capitaine Barbecot espérait y acculer les sofas; malheureusement ceux-ci avaient pu utiliser les pirogues du village et mettre ainsi rapidement la rivière entre eux et les tirailleurs.

Les résultats de la journée étaient néanmoins brillants : trente-deux sofas tués, cinq prisonniers, six chevaux,

quatre selles, une centaine de cartouches métalliques quinze kilos de poudre, enfin dix-huit femmes captives ; tel en était le bilan.

Pour rentrer à Kankan la colonne mit deux jours pendant lesquels des pluies torrentielles défoncèrent la campagne et rendirent le passage des rivières extrêmement difficile et périlleux.

Les fatigues considérables endurées pendant cette expédition avaient surabondamment prouvé qu'il était nécessaire d'attendre le commencement de la belle saison pour se mettre en campagne et chacun à Kankan s'était résigné à ne plus sortir pendant quelque temps de l'enceinte, lorsque des nouvelles venues du lieutenant Marchand, résident de France à Sikasou, firent mettre de côté ces sages résolutions.

Notre représentant auprès de Tiéba annonçait en effet qu'il avait enfin déterminé ce chef à marcher avec tous ses contingents contre Samory ; Marchand prenait la direction des colonnes qu'il allait conduire droit sur Sanankoro. Il entreprenait cette opération, ajoutait-il, pour dégager Kankan qu'il croyait investi.

Tous les officiers de la garnison furent unanimes à penser qu'aussi bien en raison des difficultés de la saison qu'à cause de la solidité des troupes de Samory, le lieutenant Marchand courait à un échec certain, peut-être même à un désastre.

Afin de faire diversion et d'attirer sur Kankan une partie des forces qui eussent été employées à écraser l'armée de Tiéba, on décida de marcher de nouveau sur Dabadougou où campait une des meilleures troupes de Samory.

Le détail de l'opération fut arrêté en conseil. Après

plusieurs projets successivement rejetés on s'en tint à celui du capitaine Barbecot fort habilement combiné, mais dans lequel entraient deux gros aléas : la réussite parfaite d'une marche convergente de nuit de deux colonnes, et la praticabilité complète du terrain en cette saison d'orages où quelques heures de pluie transforment en rivières impétueuses et infranchissables les ruisseaux d'apparence la plus paisible.

Les deux compagnies de la garnison et la moitié des spahis devaient prendre part à cette sortie qui fut décidée pour le 5 septembre ; le poste resterait gardé par les tirailleurs éclopés, les artilleurs et un demi-peloton de spahis. Voici, très succinctement, le résumé de l'ordre de mouvement : « La compagnie Arlabosse devra suivre la grande route Kankan-Dabadougou et se mettre en marche de façon à arriver devant le campement ennemi au petit jour ; aussitôt en position, elle ouvrivra le feu. La compagnie Barbecot et les spahis feront pendant la nuit une marche divergente d'abord, convergente ensuite, qui les amènera à la même heure sur les derrières de l'ennemi. Le capitaine Barbecot s'établira en arrière des crêtes qui commandent Dabadougou ; dès que la sixième compagnie aura ouvert le feu, il se portera en avant, rejettera les sofas dans le ruisseau qui sépare les deux positions, s'emparera du campement et l'incendiera après en avoir enlevé tout le butin possible. »

La compagnie Arlabosse emmenait avec elle le docteur Quennec, un infirmier, dix civières-hamacs, dix caisses de cinq cents cartouches et cinquante porteurs. Les tirailleurs étaient alignés à cent vingt cartouches.

Le combat qui fut la conséquence de cet ordre est intéressant à plus d'un titre. Il mérite une relation aussi com-

plète que possible. Le rôle de la compagnie Arlabosse y a été relativement secondaire et tous les efforts de l'ennemi se sont concentrés pendant plusieurs heures sur la fraction de la compagnie du capitaine Barbecot qui restait encore dans la main de cet officier à l'ouverture du feu sur le campement de Dabadougou.

Aussi est-ce surtout cette dernière compagnie que nous suivrons dans cette affaire où elle a été très éprouvée et où sa perte eût été certaine sans le sang-froid et l'énergie de son chef, la ténacité et la bravoure de tous et la vaillance chevaleresque du lieutenant Mangin.

Le départ de la colonne a lieu à cinq heures du soir ; à six heures le passage du Milo commence à Bérékana. Il n'est terminé qu'à huit heures et demie à cause de la largeur de la rivière débordée et de la violence du courant.

La compagnie Barbecot prend son bivouac sur une hauteur reconnue l'avant-veille ; elle est forte de quatre-vingt-dix fusils ; vingt-cinq fusils de la section Biétrix la renforce. Dix spahis et le lieutenant Mangin marchent avec elle ainsi que quarante porteurs d'ambulance et huit civières sous la direction du docteur Quennec. A dix heures et demie elle se met en marche, conduite dans une nuit absolument noire par le spahi Sara-Massaré à travers montagnes, rivières, bois et fourrés. Passé minuit, on arrive devant un ruisseau couvert d'une végétation épaisse; la colonne se disloque quelque peu en le traversant. Les deux sections de queue, celle du sergent Barrier et celle du lieutenant Biétrix s'égarent au milieu de l'obscurité et perdent la piste. L'ambulance heureusement et les spahis peuvent retrouver la bonne direction ; le détachement Barbecot est ainsi réduit subitement à soixante-cinq fusils et dix spahis.

Lorsqu'il s'aperçut de la disparition de son peloton de

queue le capitaine ne pouvait songer à s'arrêter pour lancer du monde à sa recherche, c'eût été manquer le rendez-vous et tout compromettre. Il espéra que ce peloton retournerait sur ses pas pour s'orienter puis piquerait droit au sud, comme l'avait fait le lieutenant Mangin, puisque c'était la direction générale à suivre. De son côté, le lieutenant Biétrix se sentant égaré avait repassé le ruisseau et avait continué sa route un peu à l'aventure ; par un hasard heureux, après une assez longue marche, il tombe sur la colonne Arlabosse. Cette rencontre imprévue, au milieu d'une nuit profonde, causa un incident assez amusant. Les deux tirailleurs d'extrême pointe des deux détachements se heurtent brusquement dans un sentier étroit où ils marchaient à l'aveuglette en sens inverse. Se prenant mutuellement pour des sofas, ils s'étreignent et se mettent en devoir de s'assommer silencieusement pour ne pas donner l'éveil à l'ennemi qu'ils supposent suivre chacun d'eux. On eut toutes les peines du monde à les séparer déjà tout meurtris, aux éclats de rire de leurs camarades qui s'étaient reconnus.

Le ciel relativement beau jusqu'à trois heures du matin change tout à coup ; en terrain découvert on ne peut même plus distinguer le moindre objet à quelques pas en avant. Une tornade furieuse éclate et de véritables trombes d'eau inondent le sol.

Il faut s'arrêter. Une heure et demie se passe avant qu'on puisse repartir ; les hommes sont transis de froid et mouillés jusqu'aux os. Enfin, après une marche pénible qui dure jusqu'à cinq heures quarante-cinq, du haut d'un piton on aperçoit le camp des sofas. On continue à avancer et quelques minutes après retentissent les premiers feux de salve de la colonne Arlabosse. Ce signal est joyeusement

accueilli, car, par une telle nuit, combien n'y avait-il pas de chances pour que la sixième compagnie s'égare elle aussi ou soit retardée de mille façons et finalement manque le rendez-vous ?

A six heures le capitaine Barbecot est à trois cents mètres du campement ennemi. Le terrain sur lequel l'engagement va avoir lieu est coupé par le ruisseau du Kolinfin ; sur le flanc nord de la vallée qu'il suit, la compagnie Arlabosse est formée en ligne ; sur le flanc sud disposé en gradins qu'escalade la route de Bissandougou, deux campements de sofas sont établis à une certaine distance l'un de l'autre sur une ligne parallèle au ruisseau. En avant et sur leurs flancs croît une végétation épaisse. En arrière de ces campements, sur une deuxième crête qui les domine, le détachement Barbecot prend position, les spahis déployés à sa gauche.

Les feux de salve du capitaine Arlabosse n'ont produit aucun effet apparent sur les campements ennemis ; un profond silence règne, aucun mouvement ne décèle la présence des sofas. Le capitaine Barbecot ouvre à son tour le feu sur le ruisseau dont le fourré haut et épais cache peut-être l'ennemi. Dès les premiers coups de feu, deux partis samoriens masqués sur les deux flancs de leur campement, apparaissent tout à coup et au lieu de se laisser prendre entre nos deux colonnes s'écoulent rapidement à droite et à gauche, venant se reformer sur les flancs de la compagnie Barbecot. Malgré les charges fournies sur la droite par les spahis du lieutenant Mangin qui met une dizaine de sofas hors de combat, malgré les feux de salve de la section de droite ce mouvement est rapidement exécuté, favorisé par la nature couverte du sol. Le capitaine Barbecot pensant néanmoins qu'il a encore devant lui le

gros de l'ennemi caché dans les broussailles, porte sa compagnie en avant. Personne ne répond aux feux de salve qu'il fait exécuter à courte distance sur les couverts et sur le campement ; les sofas ont entièrement dégagé le terrain.

A ce moment, la compagnie Arlabosse cesse le feu craignant d'atteindre l'autre colonne que son mouvement en avant a placée en écran entre l'ennemi et elle. Le silence de ce dernier pourrait donner à penser qu'il a fui sous le coup de l'effroi causé par cette surprise; mais on est vite détrompé. Une fusillade dont l'intensité va toujours croissant éclate en arrière et sur les flancs du détachement Barbecot. Partout, dans le sud, l'ennemi apparaît garnissant les crêtes que le capitaine vient de quitter.

Ainsi, par une manœuvre habile et exécutée avec une rapidité remarquable, les sofas ont renversé les rôles. La compagnie Arlabosse masquée par la neuvième compagnie est inutilisée; quant à cette dernière, elle a perdu les avantages du terrain, et, dans une position détestable, commandée en avant et sur ses flancs par la ligne ennemie, elle est obligée de recevoir le combat, une rivière difficile à dos.

Les sofas comprennent leurs avantages, ils s'établissent audacieusement à petite distance et font pleuvoir une grêle de balles sur la position qu'occupent nos troupes ; plusieurs d'entre eux en sont à moins de cent mètres. Le capitaine Barbecot leur répond par des feux de salve : l'ambulance est mise à l'abri dans les cases du campement ennemi placé en contre-bas et à peu près défilé des coups directs.

Depuis le moment où les sofas se sont démasqués le lieutenant Mangin n'a cessé de les charger furieusement

avec ses quelques braves, tantôt sur leur flanc droit essayant d'arrêter leur mouvement convergent, tantôt sur leurs derrières cherchant à crever leur ligne; il a audacieusement prodigué ses forces, celles de ses cavaliers et celles de ses chevaux; à plusieurs reprises il a traversé les lignes ennemies qui se refermaient sur son passage. Deux de ses dix spahis sont tués, plusieurs autres sont blessés ainsi que la plupart de ses chevaux, son cheval lui-même est inondé du sang qui coule à flot de deux blessures dont une le traverse de part en part. Hommes et bêtes sont rendus. Mangin bat en retraite et arrive à se frayer péniblement un passage jusque sur la position occupée par le capitaine Barbecot.

Il informe ce dernier que les forces ennemies montent à trois ou quatre cents hommes[1].

Les sofas serrent de près la troisième section sur laquelle ils portent tous leurs efforts. Le capitaine Barbecot court en prendre le commandement. Derrière cette section, le sergent Mousset est à cheval, défait, livide; son chef va peut-être attribuer à la peur cette figure bouleversée lorsque le sergent tournant son cheval vers lui, il voit son pantalon entièrement rouge du sang que ce brave garçon perd abondamment d'une grave blessure : « Mon capitaine, dit-il d'une voix éteinte, je vous attendais » ; et il tombe évanoui.

Pendant cette scène rapide les sofas avaient encore resserré leur cercle. Le lieutenant Mangin avec les sept cavaliers qui lui restent met de nouveau sabre au poing

1. On sut plus tard par des déserteurs que les troupes samoriennes engagées le 6 septembre, commandées par M'Golo et Kago-Fodé étaient fortes de deux cent quatre-vingt fusils à tir rapide, cent vingt fusils à pierre et quarante cavaliers armés de fusils à tir rapide. Au total quatre cent quarante combattants.

et les charge une dernière fois avec un héroïque courage ; les sofas reculent quelque peu mais pour revenir bientôt à l'assaut de cette poignée d'hommes qu'ils considèrent comme une proie certaine. Ils en approchent si près que le capitaine Barbecot doit mettre revolver au poing et faire feu pour éviter d'être tué presque à bout portant. Au même moment, un billet du lieutenant Lausanne annonce que le ruisseau transformé en une véritable rivière n'est nulle part guéable; un spahi et deux tirailleurs viennent de manquer s'y noyer et le cheval du spahi a été entraîné. Le lieutenant Mangin court vérifier le fait; excellent nageur, il arrive à traverser la rivière, mais après des efforts inouïs dont la plupart des tirailleurs sont incapables.

La situation devenait grave, car de ces soixante-cinq hommes coupés de toute communication d'avec les cinq sections Arlabosse, cinquante-six seulement restaient debout. Combien seraient-ils d'ici peu? Le danger était imminent et ils couraient le risque d'être tous écharpés sous les yeux de leurs camarades impuissants.

Les sections Lausanne et Berger sont ramenées vivement sur les ailes de la troisième section qu'elles prolongent en la dégageant, et le feu continue intense sur les deux lignes qu'un épais nuage de fumée cache au capitaine Arlabosse. Ce tir exécuté de bas en haut a des effets puissants sur les sofas postés sur le plateau que les balles rasent sur toute sa longueur. Mais, malgré les pertes qu'ils éprouvent, leur ardeur va croissant car ils sentent dans quelle position critique nous nous trouvons ; ils se rendent bien compte qu'à moins d'événement imprévu ils finiront par avoir raison de cette petite troupe que leur feu décime. Ils deviennent si pressants que pour

se dégager le capitaine Barbecot doit donner l'ordre au sergent-major Berger [1] de les joindre à la baïonnette. Ce brave sous-officier entraîne sa section sur une crête distante à peine d'une centaine de mètres d'où un parti ennemi exécute des feux plongeants meurtriers. Les deux clairons noirs soufflent la charge avec rage et les fanfares de leurs instruments couvrent un instant le fracas de la fusillade.

Au pas de course, Berger atteint la crête où ses tirailleurs clouent quatre sofas au sol et repoussent victorieusement toute la bande ; mais un de ses caporaux est mortellement atteint de deux balles qui lui traversent la poitrine. Les deux autres sections se sont portées également en avant. Néanmoins, au bout d'un quart d'heure, le feu de l'ennemi devient de nouveau si meurtrier que notre ligne de combat doit reculer sur son ancien emplacement que jalonnent quelques cases derrière lesquelles les hommes pourront tirer en partie abrités.

Il est sept heures et demie.

Les sofas occupent un éperon rocheux qui prolonge leur ligne sur la gauche, presque perpendiculairement à la nôtre. De là ils nous prennent en enfilade et rendent la position intenable. Une nouvelle charge à la baïonnette est décidée sur ce point. Le sergent-major Berger part encore avec les vingt-deux hommes qui lui restent ; avec le même élan admirable il en chasse les sofas.

Bien peu de soldats européens, dans une pareille lutte, n'eussent pas été assombris par de tristes pressentiments. Les tirailleurs confiants dans leurs chefs et sans inquiétude sur la fin d'une lutte si disproportionnée faisaient des

1. Ce sous-officier, créole d'origine, a été nommé sous-lieutenant au titre indigène.

gorges-chaudes des sofas qui, atteints par leurs balles, culbutaient en bas des crêtes dans des contorsions grotesques. Ces derniers, debout sur leurs positions, complètement découverts pour mieux ajuster nos tirailleurs, entendaient leurs rires bruyants et ce ne devait pas être un de leurs moindres étonnements.

Quelque poignant que soit le danger, un tirailleur bien en main a toujours foi dans l'heureuse issue du combat et ne perd pas un instant sa gaieté s'il voit la contenance de son officier blanc assurée, tant est grande la confiance que lui inspire notre courage et notre connaissance de la guerre.

A sept heures quarante il ne restait plus que quarante-neuf hommes debout ; en outre, les deux clairons étaient blessés. La ligne de feux est reportée en arrière de façon à couvrir le point où, sur l'autre rive, le capitaine Besançon qui avait suivi la compagnie Arlabosse s'ingéniait à établir un passage. Malheureusement les outils manquaient, la rivière était trop large et le courant trop violent pour construire un pont quelque rudimentaire qu'il fût.

L'ennemi voyait tous ces vains efforts et se rapprochait de plus en plus ; un de ses détachements se glisse sur la gauche à travers les hautes herbes qui bordent les rives et ouvre une violente fusillade sur la section du lieutenant Lauzanne.

Cet officier dont le sang-froid est parfait porte une de ses escouades en avant et fait fouiller et dégager le fourré à coups de fusil et à coups de baïonnette.

Déjà les cartouches des blessés sont consommées ; celles des hommes valides s'épuisent. Trois tirailleurs de la compagnie Arlabosse, guidés par le lieutenant Mangin,

parviennent, après bien des efforts et au risque de se noyer vingt fois, à passer d'une rive à l'autre, leurs chéchias pleines de cartouches ; ils renouvellent à plusieurs reprises ce manège et le feu peut continuer sans interruption.

Cependant le capitaine Besançon, renonçant à établir un passage fixe, avait réussi avec des hamacs roulés en corde et des bretelles de fusil à faire une sorte de câble qu'on pût amarrer à une branche émergeant de l'eau à peu près au point où l'on commençait à perdre pied. C'est à l'aide de ce passage primitif que la retraite commence. Les blessés sont enlevés les premiers avec des peines inouïes. Les malheureux, assis sur la berge, attendent stoïquement que leur tour vienne. Tous furent d'abord évacués ainsi que le cadavre d'un caporal ; ils supportaient les tortures que leur infligeaient les porteurs, suffoqués à moitié par l'eau, cramponnés après le câble, sans une plainte, sans un gémissement, les yeux tournés vers leur capitaine.

A huit heures, une escouade du centre bat en retraite en se glissant dans le fourré. Les hommes qui la composent laissent leurs cartouches à leurs camarades et gagnent le point de passage en rampant dans les hautes herbes sans que l'ennemi paraisse s'apercevoir de leur mouvement. Ils passent, puis bientôt d'autres hommes abandonnent à tour de rôle le combat de la même façon. Une fois dans l'eau, ils se hissent sur le câble ; après s'être débattus pendant quelques mètres au milieu du courant, ils prennent pied sur la rive opposée. Les tirailleurs restés aux prises avec les sofas masquent les vides qui se produisent en redoublant l'intensité du feu. La section Lauzanne passe enfin, son lieutenant et le capitaine Barbecot les derniers, à huit heures cinquante.

Lorsque le feu cesse, les sofas s'aperçoivent qu'ils sont

joués. Ils se jettent en avant en poussant des hurlements de fureur ; mais la rivière est infranchissable pour eux comme pour nous. Des appels de cornes en cuivre les arrêtent ; ils se rassemblent au delà des crêtes et disparaissent, courant chercher à quelques kilomètres plus loin un passage qui leur permette de recommencer la lutte.

Sur les soixante-cinq tirailleurs qui restaient de la compagnie Barbecot, vingt-quatre hommes sont hors de combat : deux tués, huit blessés grièvement, douze blessés plus ou moins sérieusement et trois contusionnés. De plus, pendant le passage du Kolinfin, cinq hommes ont perdu leurs fusils.

De son côté le lieutenant Mangin a perdu, sur dix cavaliers : trois tués, un disparu, deux blessés, soit au total six hommes sur dix ; cinq de ses chevaux sont tués ou sont blessés grièvement.

En somme, le détachement Barbecot, fort au début de l'action de soixante-cinq fusils et de dix sabres, a eu cinq tués, vingt-trois blessés et un disparu : trente et un hommes sur soixante-quinze.

D'autre part il a enlevé à l'ennemi : deux chevaux, quatre fusils à tir rapide et vingt femmes de sofas [1].

La colonne était reformée à neuf heures et demie et se mettait en marche. Une heure après, pendant qu'elle fait la halte, les sofas qui l'ont rejoint en forçant de vitesse à travers la brousse, l'assaillent brusquement : deux tirailleurs sont tués net. Le capitaine Arlabosse se dégage et la marche en retraite continue sous le feu de l'ennemi qui ne

1. Les pertes des sofas accusées plus tard par des prisonniers ayant pris part à cette affaire étaient de : hommes tués, 54 ; blessés (nombre inconnu). Chevaux tués, 11. Parmi les blessés Kémé Lanceni frère de Samory ; 3 chefs de bande parmi les tués.

cesse complètement que lorsque le dernier tirailleur a r epassé le Milo, à deux heures du soir.

Les pertes que nous avons subies dans cette affaire montrent suffisamment, sans qu'il soit nécessaire d'insister plus longuement, ce que furent la ténacité et l'audace des sofas de Samory. Le mouvement qu'ils exécutèrent au début de l'action était une preuve manifeste de leur habileté manœuvrière.

De pareils adversaires n'étaient pas à dédaigner ; ils venaient de montrer à ceux qui en doutaient encore que leur Almamy était bien gardé et que, quiconque voudrait l'attaquer ne saurait trop mettre de son côté toutes les chances de succès : nombre, armement perfectionné, opérations prudentes et menées avec intelligence et réflexion.

CHAPITRE II

Formation de la colonne. — Un drame émouvant. — Raid du capitaine Gouget. — La fièvre jaune et la peste bovine. — Le chemin de fer.

En même temps qu'arrivaient à Kayes des rapports circonstanciés sur les opérations d'hivernage à Kankan, le commandant supérieur était informé par l'intermédiaire du consul de France à Sierra-Leone [1] que les agents de Samory faisaient sur cette place d'importants achats d'armes à tir rapide, particulièrement de mausers et de chassepots transformés pour tirer la cartouche métallique. Notre consul estimait à cinq mille le nombre d'armes de ces modèles expédiées dans l'intérieur; chacune d'elles était approvisionnée à deux cents cartouches.

D'autre part, on signalait l'enrôlement dans les bandes ennemies d'un certain nombre de tirailleurs libérés et de gradés du West-India Regiment [2]. Ainsi donc, armement, munitions, instructeurs, rien ne manquait aux colonnes de Samory; si elles avaient toutes la valeur de celles de Dabadougou, dans les mains habiles et énergiques d'un chef bon manœuvrier comme l'Almamy, elles pouvaient

1. Colonie anglaise enclavée dans nos possessions des Rivières du Sud.

2. Régiment anglais.

rendre fort illusoires pour nous les chances d'un complet succès.

Le commandant supérieur et une partie de son état-major n'acceptaient pas les données précédentes comme exactes. Depuis plusieurs années on avait tant crié à l'exagération chaque fois qu'on avait fait allusion aux renseignements que certains documents donnaient sur la puissance de Samory, sur les nombreuses ressources dont il disposait ainsi que sur son génie inventif et organisateur, que personne ne voulait plus admettre qu'il ait eu les moyens et l'idée d'une si complète, si rapide et si coûteuse transformation de son armement et de ses bandes. C'est tout au plus si le chiffre de sept cent cinquante fusils à tir rapide sur lesquels on avait des données absolument certaines paraissait admissible.

Plus tard, il fallut se rendre à l'évidence. Dès le début de la campagne, aux premiers combats, la preuve fut faite que toutes les troupes engagées contre nous étaient armées, les fantassins de mausers et de fusils 1866-1874, les cavaliers de mausers et de winchesters. A la fin des opérations il n'était plus douteux que les fusils de vieux modèles étaient une exception et ne se trouvaient plus que dans les mains des contingents auxiliaires des sofas ou des serviteurs de ces derniers.

Le colonel Humbert, qui, au milieu de ces opinions contradictoires, pressentait la vérité et eût été volontiers porté à l'admettre quelque inadmissible qu'elle parût, prit ses mesures et régla ses effectifs de façon à pouvoir faire face à toute éventualité. Ce fut certainement à cette précaution que d'aucuns trouvaient superflue qu'au combat de Diaman-ko d'abord, puis dans les engagements qui suivirent, la colonne n'éprouva aucun échec.

Il importait d'entrer en campagne le plus tôt possible car la saison des pluies dans le bassin du Niger avance de plusieurs mois sur l'hivernage du Haut-Sénégal. Aussi à l'état-major, chacun de nous ayant sa tâche assignée, se mit fébrilement à l'œuvre.

Sous-chef d'état-major désigné, en réalité j'étais plus spécialement chargé du service des renseignements. Pour ce service et pour moi-même je disposais d'une chambre entière dans le pavillon du commandant supérieur. Chambre à coucher à la fois et bureau, servant en un mot à tout usage ; elle me paraissait un palais en regard des installations que j'avais dû subir autrefois à Kayes. J'en donne ici la description. De ce qu'elle est, de mon installation officielle et privée, on pourra déduire ce que pouvaient être les logements où mes camarades moins bien partagés, — et ils étaient nombreux — vivaient, suivant le cas, par deux, par quatre et quelquefois plus.

Au rez-de-chaussée, de plain-pied avec les allées qui entourent le pavillon, deux portes-persiennes ouvrent sur les petits côtés. Le sol de la chambre est bétonné avec de la brique concassée, dur et raboteux. Les moellons des murs sont passés au lait de chaux. Dimensions : environ quatre mètres sur cinq. Une table massive en bois blanc qui sert de bureau, un casier sur lequel les cartes s'empilent en tas poussiéreux, une chaise ; voilà le mobilier normal. Mon lit de camp, ma table et mon pliant de campagne, mes cantines complètent cette installation ; harnachement, armes et vêtements pendent à des fiches en bois plantées dans les joints de la muraille.

Quelques indigènes cossus de Kayes trouveraient tout ceci bien sommaire à côté du confort de leurs grandes cases spacieuses, bien aérées, munies de bons lits garnis de

moustiquaires et de nombre d'objets qui sont un véritable luxe dans ce pays. Le capitaine indigène Mahmadou-Racine a en plus une table excellente, parfaitement servie à l'européenne, autour de laquelle il se plaît à réunir et vraiment à « épater » ses camarades européens.

Le jour où j'eus le plaisir de jouir de son hospitalité nous étions douze convives. Une grande case, à la toiture élevée supportant un panca, abrite une table longue où un plus grand nombre encore de commensaux trouveraient facilement place. Sous une véranda, des apéritifs glacés nous attendent ; de jeunes et jolies captives placées derrière chaque convive l'éventent à coups rythmés de larges éventails en fibres de palmier tressées.

Nous passons dans la salle à manger. C'est un éblouissement pour nos pauvres yeux déshabitués du luxe des cristaux et de leur scintillement sur une nappe damassée et immaculée. Cinq verres s'alignent devant chaque couvert où des serviettes en cornet renferment le menu, et un beau pain doré dont les tonalités fauves font ressortir la blancheur mate du linge et les lueurs pâles de l'argenterie. Fort alléchant ce menu où dans une longue litanie gastronomique les mets les plus recherchés, ou qui nous paraissent tels, se succèdent. Les vins d'entrée, le bordeaux, le champagne coulent tour à tour. Nous voici au dessert qui nous réserve une nouvelle surprise. Sur un signe du maître, voici venir, une à une, majestueusement, à pas comptés, ses quatre femmes légitimes, couvertes de bijoux, drapées d'étoffes de soie ; leurs servantes les suivent. Toutes sont de races différentes ; toutes belles et jeunes à faire plaisir. Elles fléchissent le genou devant les hôtes de leur époux et s'effondrent au fond de la salle, accroupies, dans un entassement pittoresque d'étoffes chatoyantes aux notes

criardes adoucies par la pénombre. Leurs grands yeux brillants de curiosité piquent des fulgurences du diamant noir ce tableau vivant d'un étrange exotisme.

Après le repas, pendant que nous dégustons un excellent café, le griot de Mahmadou-Racine nous donne une aubade; il chante sur une mélopée traînante et basse, bientôt brillante et animée, les louanges de son maître et de ses convives. Il accompagne son chant avec un balafon[1] dont il tire des accords souvent très mélodieux.

A deux heures, par un soleil de plomb, nous regagnons nos logements, alourdis par cette bonne chairinaccoutumée, et quelques-uns des plus jeunes d'entre nous vont sans doute, pendant la sieste, rêver des splendeurs du paradis de Mahomet.

La vie est monotone à Kayes pour qui est venu au Soudan chercher l'inconnu ou les grandes solitudes ou encore les fièvres enivrantes des responsabilités. Elle devient vite pesante et lourde d'impatience mal dissimulée quand on attend chaque jour l'heure du départ pour l'intérieur.

Partir en colonne, sauf pour quelques rares philosophes ou pour quelques officiers qui, s'intéressant au pays trouvent dans les fonctions d'administrateur un aliment sérieux à leurs observations et à leurs études, c'est là le désir de tous. Et cependant Dieu seul sait ce qu'on souffre dans ces expéditions soudanaises dont on oublie si vite les nombreux jours noirs pour ne se rappeler que ceux de bataille et de gloire !

Mais combien mouvementée et diverse, la vie qu'on y

1. Sorte de xylophone dont les touches sont faites de lames de bois dur ajustées sur des calebasses de dimensions proportionnées aux touches.

mène ; et puis, ce n'est guère là que trouve à se signaler rapidement, parfois du jour au lendemain, l'officier qui a sa carrière à faire. Les résultats d'une bonne administration sont longs à se faire sentir, longue aussi à venir la récompense qu'elle doit motiver. Si un cercle va mal, le danger n'est pas imminent ; n'a-t-on pas l'avenir pour y remédier ?

Ahmadou, Samory, sont des menaces plus directes, des périls plus proches auxquels il faut courir ; l'année se passe, puis la suivante, la colonne enlevant chaque fois aux territoires d'administration les officiers dont la vive intelligence et l'activité y seraient si bien employées. Par suite de cet enchaînement inéluctable, lorsqu'un cercle est doté d'un officier réellement étoffé pour faire un bon administrateur, le temps arrive vite où celui-ci réclame au commandant supérieur sa part de dangers et de gloire. Il y aurait injustice à ne pas le satisfaire, et la colonne elle-même bénéficiera de son expérience des gens et des choses ; mais le cercle, lui, se trouve bien mal de ce départ.

C'est à Kayes, peu après l'arrivée du commandant supérieur, à la fin de l'hivernage, que se font les désignations des officiers qui prendront une part active à la campagne et de ceux qui resteront confinés dans les emplois administratifs du chef-lieu ou des cercles.

Jusqu'au moment où le commandant supérieur a irrémédiablement prononcé son arrêt, il faut voir les figures anxieuses qui, chaque jour, se présentent à l'état-major, venant aux nouvelles, et le désespoir de ceux qui apprennent leur malchance et l'emploi sédentaire qui les attend.

Bientôt, il ne reste plus à Kayes, outre l'état-major et les officiers des services permanents, que ceux dont les unités y sont en voie de formation ou d'organisation. Tout

le monde a pris possession d'une monture et chaque soir, par petits groupes, on va, dès que le soleil est bas, faire quelques kilomètres sur la route de Médine. Le jour tombe rapidement et la nuit surprend les promeneurs. On dîne à la lueur des photophores qu'assaillent une nuée d'éphémères qui s'acharnent à trouver dans le globe de verre quelque passage pour aller brûler leurs ailes à la flamme tremblotante des bougies. Dans la ville commerçante ou dans les villages indigènes de Kayes on n'entend plus que le bruit sourd des conversations faites à voix basse autour des brasiers entretenus bien avant dans la nuit dans les cours des maisons. Cependant, lorsque la lune inonde de ses rayons lumineux le vaste fouillis de cases qui bosselent la plaine de leurs cônes pointus, la population est tout entière à la joie. Partout éclatent les chants, les rires et le son aigre des flûtes, les modulations douces des guitares ou le ronflement des tam-tam qu'accompagne le claquement des mains frappées en cadence par les femmes qui donnent le rythme et animent les danseurs autour desquels elles forment un cercle pressé.

La fête est pour tous : toucouleurs, ouolofs, bambaras, malinkés, sarracolés, peuhls ou maures, car toutes les races sont représentées ici. Autrefois les Européens, qui, poussés par la curiosité, s'aventuraient dans le village noir pendant ces réjouissances nocturnes, avaient souvent à se plaindre de l'insolence ou du sans-gêne blessant de cette population bigarrée. Depuis les grands coups du colonel Archinard sur l'empire toucouleur, depuis qu'en quelques semaines il a réduit à néant la puissance d'Ahmadou dont le prestige était sans égal dans le Haut-Sénégal, l'attitude de tous ces noirs a bien changé. Je les vois encore, il y a quelques années à peine, emplissant les rues de leur

importance, leurs larges boubous flottant au vent dans un grand balancement des bras, le fusil sur l'épaule, le sabre battant le mollet, toisant insolemment au passage l'Européen étriqué dans ses étroits vêtements de toile, désarmé, et marchant, dolent, affaibli par la fièvre, appuyé sur un bâton. Pour éviter le scandale ou au moins une scène désagréable, ce dernier se rangeait et laissait passer le rufian noir, sinon une bousculade avait lieu au grand amusement de la foule, qui, naturellement, prenait parti pour le porteur de boubou et trépignait de joie à chaque insulte nouvelle lancée, heureusement incomprise, au blanc maudit.

Les très justes châtiments qui frappèrent les habitants de Kayes qui avaient trahi notre cause pour se joindre à Ahmadou, la chute même du chef des croyants renversé comme un fétu de paille par la main d'un de ces blancs souffreteux, ont ramené à un juste sentiment de la hiérarchie sociale africaine, les habitants du Haut-Sénégal. Ils sont actuellement d'une amabilité, d'une souplesse, d'une prévenance qui confondent. Kayes compte peut-être dix mille âmes ; peut-être plus. Tout ce monde est maintenu dans une police exacte et méticuleuse par trois agents et un poste militaire d'une vingtaine d'hommes.

Du reste le vaste territoire qui s'étend du Sénégal au Niger sur près de 600 kilomètres de profondeur et autant de largeur n'est pas gardé par plus de cinquante Européens doublés du même nombre de tirailleurs.

Cette année, la monotonie du séjour à Kayes est encore rendue plus complète par des pluies torrentielles qui, quelques jours après notre arrivée, transforment pendant plus d'une semaine les avenues en rivières, les bas-fonds

en lacs. Si nous n'avions perdu à ce contretemps qu'une gaieté prête à renaître au premier rayon de soleil, c'eût été un incident de peu d'importance. Malheureusement, dès les premières averses il s'élève de la terre des buées pestilentielles qui couvrent Kayes d'un épais et lourd linceul gris. Les santés généralement bonnes jusqu'à ce jour s'altèrent rapidement. A la fin de la semaine, seul, le commandant supérieur, M. Ponty son secrétaire et moi, n'avons pas ressenti les atteintes de la fièvre. Pour beaucoup, hélas ! cette fièvre sera mortelle, et l'autopsie que fera des cadavres le docteur Primet, un des plus habiles médecins de la marine et qui jouit d'une réputation des mieux justifiées de savoir et de dévouement, révélera les symptômes irrécusables de la fièvre jaune !

Les préparatifs de départ sont très avancés déjà ; il faut que chacun de nous songe à recruter des porteurs pour ses bagages ; huit pour un officier supérieur, quatre pour un capitaine et deux pour les lieutenants. Chacun de ces hommes porte 25 kilogrammes. Ces 50 kilogrammes que le lieutenant peut emmener avec lui limitent donc le poids de son campement, de ses vêtements, de ses conserves et parfois même de dix jours de vivres de réserves; on conçoit l'embarras où il se trouve pour emporter l'indispensable lorsqu'il est obligé de faire un choix restreint dans tout ce qui naguère encore lui paraissait être le strict nécessaire.

Un drame sanglant auquel je fus directement mêlé vint sur ces entrefaites faire une émouvante diversion dans nos préparatifs de départ. Il prouve jusqu'à l'évidence, entre tant d'autres faits, combien grandes sont les qualités

d'attachement et de reconnaissance chez les Mandingues.

Lorsque j'étais chez Samory, à Bissandougou, en 1887, je recevais parfois dans mon campement la visite d'un griot, Diali-Mahmadi-Koné. Comme il appartenait à l'entourage de l'Almamy et qu'il pouvait m'être utile, je l'accueillais toujours avec bienveillance ; je lui donnai même quelques menus cadeaux.

Or, un beau matin, alors que je travaillais dans mon bureau à Kayes, un homme en haillons y fait irruption et se couche à mes pieds en criant comme une litanie qu'on récite : *Pérozi n'té kissi ! Pérozi nékoun kakissi !* Péroz, sauve-moi ! Péroz, sauve ma tête !

Je fais relever l'homme et, à ma grande stupéfaction, je reconnais Diali-Mahmadi-Koné. Voici par quelle série d'aventures il avait été amené à venir me demander le service appréciable de lui sauver la tête.

En lisant le récit du combat du Kolinfin, on a pu être étonné que la surprise si bien menée qui présida à cette affaire ait produit si peu d'impression sur les sofas. Une enquête faite à Kankan par le capitaine Besançon le conduisit à penser que les gens de Samory avaient été informés à l'avance de nos projets. Il fut bientôt prouvé que nous avions été trahis par Batourbalahé, chef religieux de Kankan, le même qui, cinq ans auparavant, avait reçu ma mission avec si peu de considération et m'avait accueilli par un discours assaisonné d'une violente satire à l'adresse des Français. Lors de l'occupation de Kankan par nos troupes ses protestations de fidélité avaient donné le change au commandant supérieur. Peut-être ne connaissait-il pas le rapport où je signalais cet homme comme dangereux et ennemi irréconciliable de notre race. Quoi qu'il en soit, Batourbalahé avait été maintenu à la tête

de l'administration de la ville, et il usait naturellement de cette marque de confiance de notre part pour renseigner très exactement Samory sur nos moindres intentions.

Il paya de sa tête sa duplicité, ou si l'on aime mieux et ce qui est plus juste, sa fidélité à son chef.

Dans ses notes le capitaine Barbecot raconte son supplice et je transcris à peu près textuellement la narration de cet officier ; elle est très poignante et donne un tableau exact de ces sortes d'exécution ainsi que de l'indifférence des Soudanais devant la mort certaine.

« Voici qu'à la sortie du « Diassa » [1] apparaît le cortège. En tête les tirailleurs ; au milieu d'eux les condamnés marchent sans défaillance. Ils sont parfaitement fixés sur le sort qui les attend, cependant leur allure est ferme, assurée, comme s'ils se rendaient à quelque cérémonie indifférente.

» Puis vient le bourreau. Il n'a rien de sinistre ; c'est un grand gaillard, habitant du village, portant suspendu à l'épaule par un cordon rouge l'instrument du supplice, un sabre malinké très court à gaine de cuir ouvragé.

» Derrière, marche en désordre la foule des notables vêtus de longs vêtements flottants bariolés où la note blanche domine. Quelques Européens et le capitaine Besançon, résident et grand justicier de la province ferment le cortège.

» La funèbre procession se déroule en serpentant suivant les lacets capricieux du sentier pendant quelques centaines de mètres. Le lieu choisi pour l'exécution est un champ dont la terre vient d'être fraîchement remuée. De ce

1. Enceinte palissadée.

point on aperçoit très nettement toute la plaine qui s'étend au sud de la ville et s'étale sur les deux rives du Milo en un beau tapis vert dont les tonalités vont, à mesure que l'œil s'éloigne, du vert tendre au vert presque noir. Çà et là quelques baobabs gigantesques et de hauts fromagèrs ; puis, plus serrés, de nombreux nettés dont la fine dentelle de feuilles a été impitoyablement abattue pour dégager les vues du poste, tendent au ciel leurs branches mutilées dépouillées de toute ramure comme autant de bras suppliants.

» Dans le lointain, les collines boisées de Dabadougou ferment l'horizon. Elles marquent aux yeux des deux condamnés le théâtre de l'engagement malheureux causé par la trahison qu'ils vont payer de leur tête. Du haut des observatoires qu'ils ont établis sur les sommets les sofas pour qui ils se sont dévoués pourront suivre toutes les phases de leur exécution.

» Les notables rangés en cercle s'accroupissent en silence ; pas un geste, pas un mot n'indiquent chez eux la plus légère émotion. Longtemps cependant Batourbalahé les a commandés, il est de leur race, de leur famille, proche parent de plusieurs d'entre eux.

» Au centre, le groupe du bourreau et des deux condamnés, ceux-ci le torse nu, les mains liées derrière le dos.

» Sur un signe du résident l'interprète Samba-Ibrahina annonce à Batourbalahé qu'il va mourir le premier. Majestueusement le chef de Kankan fait deux pas en avant, portant haut sa belle tête encadrée de cheveux blancs et d'une longue barbe blanche, puis, après avoir jeté autour de lui un regard calme et tranquille, il s'agenouille d'un mouvement brusque et tend le col.

» Alors à plus d'un Européen la sueur perla au front.

» Le bourreau, posément, sans hâte, se place en arrière du patient et à sa gauche ; il tire lentement son sabre du fourreau, l'élève au-dessus de sa tête et cherche des yeux, immobile comme une statue, l'endroit où il va frapper.

» Puis, tout à coup, ses muscles contractés se détendent, un sifflement traverse l'air, le sabre s'abat et la tête tranchée d'un seul coup roule sur le sol. Un flot de sang jaillit du tronc qui oscille un instant, puis s'affaisse en avant, le cou fiché dans la terre humide.

» Le violent effort que vient de faire le bourreau l'a fait pivoter dans une volte-face rapide qui le replace dans sa position première, mais un peu plus en arrière. Gravement, il examine son arme, il passe le pouce sur le tranchant pour s'assurer qu'il n'est pas émoussé, puis redevient immobile attendant une autre victime.

» Celle-ci, misérable sofa, instrument malheureux de Batourbalahé, debout pendant l'exécution de son maître, n'a pas fait un geste, n'a pas eu le plus léger tressaillement qui dénote l'effroi. Impassible, il attend son tour.

» Cependant au moment de s'agenouiller, il se tourne vers le résident et d'une voix un peu blanche lui demande de l'épargner, il n'est qu'un simple sofa obéissant à ses chefs ; qu'on le prenne comme tirailleur, il obéira de même.

» Un morne silence suit ses paroles ; il se tait, comprenant que rien ne peut le sauver. Résigné, il se laisse tomber à genoux et de lui-même courbe la tête. Une seconde après, elle volait, détachée du col avec autant de netteté que la première.

» Dans le cercle des assistants, pas un mouvement, le calme le plus absolu. Sans contredit les seuls qui fussent

impressionnés étaient les blancs ; tous étaient d'une pâleur livide, eux qui depuis des mois voyaient presque chaque jour la mort de si près.

» Quelques-uns vite remis s'approchaient curieusement de l'exécuteur pour examiner l'arme dont il venait si habilement de se servir. La lame, légèrement courbée comme celle d'un briquet d'infanterie, est en fer de très mauvaise qualité de fabrication indigène. Longue de cinquante centimètres, large de près de quatre, son épaisseur au dos est insignifiante. On se demande comment, avec un pareil instrument, on peut si nettement trancher une tête. Cependant l'examen du fil obtenu patiemment à la pierre douce et la vigueur du bourreau jointe à une grande adresse expliquent ce fait. »

Mahmadi Koné, lui aussi, le malheureux griot, était impliqué dans la trahison que Batourbalahé venait d'expier. Une parole imprudente l'avait mis au rang des accusés. L'affaire s'instruisait depuis cinq jours sans avancer grandement, lorsque Mahmadi Koné, alors un des hommes de confiance du résident, eut la malencontreuse idée de dire que la veille de l'expédition il avait entendu Batourbalahé donner à un de ses sofas des instructions et des provisions de bouche pour se rendre chez Samory. Contrôlée soigneusement, cette assertion est reconnue exacte. Mais pourquoi Mahmadi n'était-il pas venu de suite rapporter ce propos au résident ? Pressé de questions, il se trouble, se contredit, balbutie, puis se croyant lui aussi condamné, il ne répond plus que par des phrases incohérentes.

Il s'était donné à nous dès les premiers actes d'hostilité. Grâce à sa connaissance du pays il nous avait rendu de

véritables services. Le capitaine Besançon lui fait grâce de la mort et l'envoie sous escorte à Kita pour y être détenu jusqu'à nouvel ordre.

C'est alors qu'avec les rapports sur l'affaire de Dabadougou, j'apprends toute cette histoire. A Kayes le service de renseignements n'a personne qui connaisse le théâtre futur des opérations de la colonne. Cet homme pouvait m'être précieux, je demande qu'on me l'envoie sous escorte.

Le voilà donc traîné de nouveau sur les routes avec toute sa famille, au milieu d'un détachement de tirailleurs et rien moins que rassuré sur les suites de cette promenade forcée dont il ne s'explique pas le but. Chaque fois que l'on s'arrête, et que pour une cause fortuite il est séparé des siens, il croit sa dernière heure venue. Il arrive à Bafoulabé dans un état d'affolement inexprimable. Le lendemain on doit le mettre dans le train qui le conduira à Kayes. Le soir, le sergent qui vient prendre le commandement du détachement le prévient que s'il tente de s'enfuir on tirera sur lui comme sur un chien. Le pauvre Mahmadi, dont la cervelle est déjà fort bouleversée, comprend qu'on va le tuer comme un chien. Autour du campement il y a un taillis épais, il fait un bond de côté et disparaît dans la nuit aux yeux du brave sous-officier stupéfait.

Pendant trois jours on n'en entend plus parler ; enfin le quatrième, sale, maculé de boue, les vêtements en lambeaux, il fait irruption chez moi dans un état de frayeur et de fatigue indescriptibles.

Bientôt il se rassure, ma présence lui rend confiance. Ses femmes et ses enfants sont arrivés la veille de Bafoulabé ; je l'installe avec sa famille dans le tata de l'interprète où il paraît reprendre un peu d'assurance. Pendant

trois jours il vient matin et soir faire la causette dans mon bureau ; puis, lorsque je le vois complètement remis de ses terreurs passées je lui apprends qu'il restera auprès de moi pendant l'expédition contre Samory et qu'il me donnera chemin faisant sur son ancien maître tous les renseignements dont j'aurai besoin. A la fin de la campagne le colonel le récompensera largement.

Quelques heures après, on me rapportait son cadavre sanglant, la gorge ouverte, les vêtements ruisselants d'eau et couvert de vase. Rentré chez lui, une horreur profonde lui était venue de l'alternative dans laquelle il allait se trouver : trahir son maître ou manquer au devoir que la reconnaissance lui dictait à mon égard. Seule la mort lui parut être une solution admissible devant un pareil dilemme. Abandonnant femmes et enfants à la grâce d'Allah, lui qui naguère encore frémissait de terreur à l'idée d'être fusillé ou décapité, il s'assoit au milieu de sa case sur une natte bien propre ; il cause avec sa femme qui est au dehors afin de détourner son attention, et pendant qu'elle lui répond il se scie le cou avec un méchant couteau ébréché.

Il n'a pu trancher les carotides, la mort ne vient pas ; il se lève, sort du « tata » en courant laissant derrière lui une large trace de sang. Le fleuve est à deux pas ; il s'y précipite, et comme sur le bord l'eau n'est pas assez haute, il s'avance, tombant à chaque pas, épuisé, se relevant à demi suffoqué, s'avançant toujours jusqu'à ce que le courant le saisisse et l'emporte dans ses remous.

Aucun doute ne subsiste dans l'esprit de ceux qui se sont entretenu intimement avec lui avant ce drame sur les causes qui l'ont déterminé à se donner la mort.

A Kayes, le dimanche est parfois pour nous jour de repos. Les indigènes commencent, eux aussi, à chômer le jour du Seigneur et revêtent leurs plus beaux atours. Des chants, d'interminables promenades ; le soir des danses, remplissent la journée pendant laquelle, et pour cause, aucun office religieux ne sanctifie le travail de la semaine qui va suivre[1].

Je profite de la liberté que ce jour me donne pour visiter le jardin potager couvert de beaux ombrages qui s'étend le long du fleuve, derrière le pavillon du commandant supérieur. J'ai assisté à sa création en 1884. On l'a beaucoup agrandi depuis ; les allées et les plates-bandes y sont soigneusement entretenues ; des arbres déjà hauts, l'ornent sur une longueur de plusieurs centaines de mètres. Mais son rapport n'est guère à comparer à ses dimensions et aux soins qu'il nécessite. M. le vétérinaire Korper, qui chaque année revient au Soudan depuis tantôt douze ans, se donne un mal infini à le maintenir en plein rendement ; malheureusement l'arrosage constant, les paillassons, les plantations d'arbustes en écran qui le garantissent de la sécheresse, du soleil et du vent, ne peuvent rien contre la qualité détestable des graines qu'on y sème.

L'envoi qui en a été fait cette année est inférieur à tout ce qu'on peut imaginer et nous entendrons partout, sur la ligne des postes, les plaintes trop justifiées des officiers qui, de ce fait, ont perdu dans leurs jardins leur temps et leurs peines[2].

1. Les pères missionnaires du Saint-Esprit qui ont déjà une mission à Kita ont projeté d'en établir une à Kayes ; mais ce n'est encore qu'un projet.

2. Ce fournisseur a été changé et remplacé par celui, très consciencieux, qui nous approvisionnait, au cours des campagnes précédentes.

On ne peut du reste se figurer le peu de conscience que mettent les fournisseurs du Soudan dans l'exécution de leurs marchés. Comme si ce n'était pas assez d'avoir à nous défendre contre le climat, les privations, les fatigues et les dangers, mortels à tant de braves gens, il faut encore que les commandants supérieurs nous protègent, impuissants souvent contre les agissements inqualifiables des soumissionnaires. Il n'est ruse qu'ils n'emploient pour tromper les commissions de recette sur la qualité des denrées. Avec mille difficultés et à grands frais, l'Etat transporte en caisses soudées à Kayes, puis dans les postes de l'intérieur, des vivres achetés comme vivres de premier choix. Lorsque nous ouvrons ces caisses, quelles déceptions! Souvent deux bouteilles sur douze, quoique soigneusement cachetées et scellées de la marque du fournisseur, sont vides ou pleines d'eau ; les caisses de farine sont charançonnées, le biscuit piqué, les graines desséchées. Dès l'arrivée à Kayes, on doit jeter partie de l'approvisionnement au fleuve.

Cependant, il faut vivre ; alors, dans chaque caisse, on enlève les parties les plus attaquées et on mange le reste. Ce qu'il en advient pour la santé, on le devine.

Depuis deux ans ces constatations ont été plus nombreuses encore que par le passé ; le colonel Archinard et le colonel Humbert se sont élevés avec indignation contre de pareils faits. Je souhaite vivement à mes camarades qui sont actuellement au Soudan que leurs plaintes aient eu plein effet et que ces agissements meurtriers ne se renouvellent plus.

Pendant qu'à Kayes de graves mécomptes président ainsi au recensement et à l'expédition des denrées desti-

nées à la colonne, le capitaine de dragons Gouget, qui vient de former à Nioro un escadron de cent quatre-vingts spahis réguliers pour lequel il n'avait, il y a quelques mois, que des hommes sans vêtements et des chevaux sans harnachements, accomplissait dans le pays des Maures, avec ces cavaliers à peine dressés, un raid magnifique qui valait à la colonne le renfort précieux d'un magnifique troupeau de plusieurs centaines de têtes de bétail.

Le village de Sahel, sur les limites du Sahara, avait été pillé par une tribu maure. Aussitôt le coup fait, celle-ci avait disparu dans le Nord à travers les régions désolées qui bordent le Soudan ; on avait perdu sa trace. Le capitaine Gouget, chargé alors avec sa cavalerie de la police des frontières nord, n'est prévenu que deux jours après cet événement. Peu de noirs connaissaient la région saharienne ; à force de recherches, il trouve cependant un métis qui consent à essayer de le guider. Il faut toute l'audace du capitaine Gouget pour se lancer à plusieurs journées de marche dans le désert, la vie de tous suspendue aux réminiscences plus ou moins exactes d'un guide poltron et terrifié d'avance par l'idée de combattre les Maures. Il part cependant, comptant sur son étoile et surtout sur l'expérience du Sahara qu'il a prise dans le Sud algérien.

Depuis trente-six heures déjà il marche presque sans arrêts. Pas une goutte d'eau. Le guide déclare être perdu ; hommes et chevaux éreintés et épuisés par la soif ne peuvent aller plus loin. La situation est critique ; revenir en arrière est s'exposer à une mort certaine, car la route suivie est sans points d'eau ; aller en avant convient mieux au tempérament du capitaine Gouget et de ses hommes ; mais dans quelle direction marcher ?

Pendant qu'il délibère, son guide pris d'une inspiration soudaine avise au loin dans l'immense plaine un arbre rabougri, noir, desséché par le harmattan. Il y court, en escalade les branches nues, puis revient vivement, gambadant comme un fou, poussant des cris d'allégresse. Il s'est repéré : une mare est à dix kilomètres dans le nord-ouest ; mais pour l'atteindre il faut passer sur le ventre d'une tribu maure campée à mi-chemin, dont on aperçoit les tentes. Ceci n'est pas pour arrêter Gouget, au contraire. Quelques spahis prévoyants ont gardé un peu d'eau au fond de leur peau de bouc ; on la donne aux chevaux. La pensée de boire bientôt rend du cœur à tous et on remonte allègrement en selle. Chemin faisant on razzie la tribu, et, sur le soir, hommes et bêtes peuvent se désaltérer abondamment dans une eau boueuse et corrompue mais qui paraît à tous un nectar délicieux. Le lendemain le capitaine Gouget guidé par des captifs de la tribu razziée, trouve la piste de la tribu coupable, l'enlève et deux jours après est de retour à Nioro.

Cependant, dès les premiers jours de novembre, le personnel européen ressentait les effets morbides des miasmes que les pluies abondantes tombées peu après notre arrivée avaient développés. Tout d'abord ce sont des accès de paludisme simple ; les lieutenants Vigy, de l'infanterie de marine, et Mennechet, de l'artillerie de marine meurent, le premier sur le Banifin, grand affluent du Niger, le second à Siguiri ; puis, subitement, la fièvre jaune se déclare et en quelques jours fait de nombreuses victimes. A Bafoulabé, le capitaine du génie Laclette et son lieutenant Pelabon, tous deux de la mission du chemin de fer, sont enlevés à quelques jours d'intervalle.

Le lieutenant de vaisseau de Lagarde est frappé mortellement à Kita. Deux sous-officiers du génie ont bientôt le même sort, puis de nombreux soldats de toutes armes. Chaque jour, le soir à cinq heures, une lugubre plateforme couverte du drapeau tricolore sous les plis duquel saillent des formes de cadavres glisse sur la voie ferrée qui conduit de l'hôpital au cimetière, suivie de quelques officiers et sous-officiers accompagnant leurs hommes à leur dernière demeure.

Pour comble de malheur, Nioro nous apprend qu'une épidémie terrible vient de s'abattre, venant du nord, sur les troupeaux du cercle. D'ici peu, écrit le commandant de la province, la reproduction du bétail ne sera même plus assurée. Et cette peste terrible descend vers le sud, s'étend dans l'est et dans l'ouest, gagne rapidement tout le Soudan occidental.

En huit jours, du magnifique troupeau de Kayes qui comptait près d'un millier de têtes, il ne reste plus qu'une vingtaine de bêtes condamnées. Comment la colonne va-t-elle vivre? les approvisionnements en viandes de conserve, endaubage, lard ou bœuf salé, ne pourront pas suffire à ses besoins; et puis comment parer aux nouvelles nécessités de transport qu'elles occasionneront? Deux convois de cent voitures chacun sont en route vers le Niger; mais à chaque étape des mulets meurent atteints subitement d'un mal inconnu. Les commandants des convois ont déjà dû abandonner plusieurs voitures, faute d'attelages.

Et pendant que ce terrible problème des subsistances de la colonne se pose, de nouveaux décès viennent frapper douloureusement les esprits assombris par tant de calamités : le capitaine de Planhol, brillant et tout jeune

officier de cuirassiers, plein d'avenir, meurt sur la route de Nioro où il allait rejoindre son escadron, et avec lui, le lieutenant d'infanterie de marine Mûnier qui laisse une malheureuse jeune femme et deux enfants en bas âge; quatre canonniers du même détachement sont enterrés avec eux.

Sur la route de Kita, un détachement de sous-officiers et de caporaux que le lieutenant Tiffon conduit dans les postes du Niger est presque entièrement enlevé par le redoutable fléau. A Bafoulabé, à peu près tous les Européens employés aux travaux du chemin de fer Decauville et installés à la Pointe succombent avec le capitaine Séta de l'artillerie de marine, directeur des travaux. A Kayes, le capitaine de chasseurs à pied de Valori de Rustichelli, détaché à l'état-major, traîne quelques jours et meurt à son tour.

Ainsi, avant même que la campagne soit ouverte, le commandant supérieur voit de toutes parts les difficultés qui s'amoncellent menaçantes, et tous nous sentons le danger de male mort nous enserrer; les privations commencent même avant la première étape. Mais le colonel Humbert fait face à tout. Seul l'état-major sait que la fièvre jaune est déchaînée sur le Soudan; le mot d'ordre est donné de mettre tous ces décès subits, et ils montent à cinquante pour les hommes de troupe, sur le compte du paludisme. Des porteurs recrutés en hâte déchargent les voitures sans attelages ou emportent le surcroît de charges occasionné par l'épizootie. Une activité fébrile préside aux derniers préparatifs de départ, et, le 20 novembre, tous les éléments de la colonne sont réunis à Bafoulabé ou échelonnés sur la route de Kita à Kankan.

L'état-major embarque lui-même à Kayes le lendemain.

Le train qui l'emporte quitte le chef-lieu à six heures du matin.

Beaucoup de sceptiques pensent encore que le chemin de fer du Soudan est un mythe : la description de ce court voyage en voie ferrée convaincra probablement de son existence les moins crédules.

Notre convoi se compose d'un fourgon grossièrement installé en salon dans lequel montent le commandant supérieur, le capitaine Bonnier son chef d'état-major, et le docteur Primet, chef du service de santé. L'état-major et la mission topographique dirigée par le capitaine Toussaint du service géographique de l'armée, prennent place dans l'unique wagon de voyageurs que le Soudan possède. C'est un wagon de troisième classe à galerie centrale et à plate-forme à l'avant et à l'arrière ; il est divisé en deux compartiments ; dans le deuxième les secrétaires de l'état-major et une dizaine de canonniers qui rejoignent la colonne s'installent de leur mieux. En arrière, trois wagons plates-formes chargés de nos bagages, de divers approvisionnements et de cent cinquante mille francs enfermés dans de petites caisses scellées de 25 kilogrammes ; au-dessus de ce chargement, comme dans une apothéose, s'accrochent ou s'étagent domestiques et plantons et ainsi que huit noirs ouvriers d'art qui remplaceront dans la colonne la section de génie.

Tout ce monde est accompagné de femmes et d'enfants juchés sur les caisses dans le plus pittoresque écrasement ; c'est merveille si, pendant les huit heures que nous allons être durement cahotés sur une voie fort peu élastique, aucun d'eux ne roule sous les roues.

Le tracé de la ligne ferrée a été sensiblement amélioré pendant ces dernières années ; des courbes de trop faible

rayon ont été agrandies, des pentes adoucies ; quelques-unes néanmoins sont encore trop raides, et si en les montant la machine s'époumonne et remorque péniblement le train léger auquel elle est attelée, en revanche, aux descentes, nous filons à des allures de train rapide que rien ne pourrait arrêter. Il faut reconnaître malgré tout que le mécanicien noir qui a notre sort entre les mains est parfaitement dressé et conduit bien sa machine.

Dès la sortie des cols du Fouti et du Bouri qui ouvrent les montagnes qui courent à hauteur de Médine, les cultures se pressent sans discontinuité bien au delà de Diamou. Elles doivent s'étendre très loin à droite et à gauche de la voie ferrée, car aux limites de l'horizon on voit les hautes tiges s'incliner en nappes onduleuses sous les risées de la brise. Parfois le train disparaît dans cette verdure au milieu de laquelle la voie ouvre une tranchée profonde ; çà et là dans ces champs titanesques émergent les bonnes têtes curieuses des noirs qui défendent leurs récoltes contre des nuées d'oiseaux pillards.

A Diamou, il ne reste plus trace des établissements qui y avaient été créés de 1885 à 1887. Les bâtiments en pierre en ont été démolis par ordre du colonel Archinard.

Nous franchissons le torrent du Bagouko à onze heures. Au viaduc du Galougo notre train s'arrête. Ce bel ouvrage d'art est en réparation ; aussi les locomotives à cause de leur poids ne le traversent pas ; les wagons sont poussés à bras, l'un après l'autre, jusqu'à la sortie où une locomotive venue de Bafoulabé les attend. Le passage de ce viaduc ne manque pas d'être quelque peu émotionnant. Le tablier n'est pas encore posé, les poutrelles et les entretoises qui soutiennent les rails que les wagons débordent des deux côtés, s'enchevêtrent dans un treillis gigantesque à tra-

vers lequel, devant soi, bien profondément, bondit un torrent écumeux. A droite, à gauche, le vide ; jusqu'au fond de l'étroite vallée, rien n'arrête la vue troublée par le balancement impressionnant que donne aux voitures l'extrême flexibilité du pont. C'est un peu la sensation que que l'on éprouve en se penchant au dehors de la nacelle d'un ballon sur la stabilité duquel on a des doutes sérieux.

Depuis la mare de Talari que nous traversons à toute vapeur sur un haut remblai, l'immense plaine comprise entre le Sénégal et le Bafing n'est, sauf quelques parties rocheuses, qu'un immense champ de mil et de maïs.

A deux heures nous arrivons à Bafoulabé.

Le débarcadère est près du poste en face le bac du Bafing ; une baraque en planches et un croisement de voies de garage marquent le point terminus de la ligne.

Des allées d'acacias conduisent à la ville enfouie dans la verdure des arbres qui bordent ses larges avenues. Une grande animation y règne ; à la façon décente, presque élégante, dont les habitants sont vêtus on sent de suite que sa population vit dans l'aisance.

Le logement préparé au colonel et à son état-major est une concession entourée de murs bas, à l'angle de deux avenues ; la cour est plantée d'acacias au milieu desquels s'élève une longue case carrée en pisé couverte en chaume. Le plancher est en terre damée et à l'intérieur les murs blanchis à la chaux ; fraîche du reste et bien aérée avec une véranda sur les deux grandes faces. Elle servira de bureau. Quatre grandes cases rondes sont disposées en demi-cercle derrière, l'état-major s'y installe.

Sans perdre de temps les cantines sont ouvertes et chacun se met à la besogne. A cinq heures, les griots de Bafoulabé demandent au colonel la permission de lui

offrir un grand tam-tam, hommage traditionnel intéressé au commandant supérieur. Ce sont des chants et des danses accompagnés d'un vacarme d'instruments où domine le tam-tam dans toutes ses variétés. Les femmes se livrent à quelques mouvements d'almées très lourdes, mais surtout à d'horribles contorsions où la dislocation des vertèbres cervicales joue le principal rôle, ce qui est le régal le plus exquis pour des yeux soudanais. Après une heure de ce tintamarre assourdissant nous chassons ces braillards non sans leur faire cadeau de quelques pièces de calicot, puis nous dînons comme nous pouvons.

Le cercle de Bafoulabé, qui compte environ soixante-dix mille habitants, paie une centaine de mille francs d'impôts. Le fort qui en commande le chef-lieu est vieux de quatorze années; cependant il est en parfait état de conservation.

Le commandant du cercle, le capitaine Conrad, de l'infanterie de marine, soudanais endurci, y habite avec quelques soldats et canonniers de la marine. Une partie des locaux du rez-de-chaussée est transformée en magasins à vivres.

Tous les chefs de la région avaient été convoqués en grand palabre pour saluer le commandant supérieur, entendre la bonne parole et lui faire part au besoin de leurs doléances. Jamais je n'avais encore vu de chefs mandingues exprimer aussi nettement leurs revendications et leurs plaintes. Ce furent de véritables remontrances, très respectueuses à la vérité, qu'ils adressèrent au colonel Humbert ; celui-ci les écouta jusqu'au bout avec le plus grand intérêt et une parfaite bonhomie. Il est vrai de dire que, tenant à être renseigné exactement sur

leurs sentiments, il les avait fait prévenir qu'il désirait qu'on lui parlât à cœur ouvert, sans rien lui dissimuler ; d'avance il excusait ceux dont la franchise pourrait avoir trop de rudesse.

Un d'eux résuma assez bien leurs principaux griefs dans un petit discours très concis sortant absolument des formes habituelles oratoires mandingues :

« Quand nos fils, que vous attirez pour en faire vos serviteurs, ont une fois mangé votre viande et votre sucre, goûté à votre vin, ils ne nous connaissent plus. Si parfois nous entendons parler d'eux, c'est que, malgré les grosses sommes gagnées avec vous, ils convoitent encore quelques-uns de nos biens dont ils cherchent à nous dépouiller. A ceci vous ne pouvez rien. Cependant vous nous conseillez d'avoir beaucoup d'enfants. Plût à Allah que nous n'en eussions jamais eu ! Quant aux porteurs, depuis deux mois, vous en avez levé près de quatre mille dans le pays. Vous nous répétez sans cesse : « Vivez en paix et cultivez. » Or nous cultivons ; puis, lorsque le moment de la récolte est venu, vous nous enlevez ceux qui pourraient la faire. Aussi partie de nos moissons dessèchent sur pied. Combien de ceux emmenés par vous rentrent-ils au pays ? Et lorsqu'ils reviennent si maigres qu'à peine ils peuvent se traîner, c'est passée la saison où se prépare la terre pour les semailles prochaines. Il y a trois ans, vous nous avez dit : « Nous ne prendrons plus de porteurs dans vos villages, mais il nous faut des hommes pour transporter nos caisses ; aussi, dorénavant, nous ferons appel aux gens de bonne volonté avec l'argent que vous nous donnerez ». Nous avons accepté cet impôt avec joie ; chaque année nous le payons fidèlement ; et vous, vous nous réquisitionnez le double d'hommes peut-être que par le passé. »

Toutes ces plaintes ne sont que trop fondées ; le colonel le reconnaît de bonne grâce. La guerre seule est cause de ces fatigues exceptionnelles qu'ils supportent; dès qu'elle sera terminée et la puissance de Samory renversée, ils pourront vivre entièrement en paix et seront amplement dédommagés des peines passées par le profit considérable qu'ils retireront de leur travail.

C'est sur cette promesse, après une ample distribution de cadeaux, que se termine l'entrevue. Les Malinkés connaissent la force de résistance de notre vieil ennemi Samory; aussi ne paraissent-ils pas très convaincus que l'année prochaine sera cette année bénie où nul porteur ne sera prélevé sur leurs gars les mieux constitués et les plus robustes.

Sur le soir les cantines sont bouclées et nous passons le fleuve dans la baleinière du poste. Nos chevaux nous attendent sellés sur l'autre rive. Le colonel monte à cheval, et en un temps de galop nous arrivons au campement où sont réunis les derniers éléments de la colonne : deux compagnies de tirailleurs auxiliaires à cent soixante-dix hommes, une demi-compagnie d'infanterie de marine, une batterie de 80 de montagne, une section de 80 de campagne, un division de cinquante spahis auxiliaires et une division de quarante-six spahis sénégalais.

A Siguiri seulement a lieu la concentration générale et la formation définitive de la colonne. Mais dès ce soir, nous sommes en colonne et nous disons adieu pour de longs mois à tout autre abri que nos tentes.

CHAPITRE III

Départ de la colonne. — Ma mission chez Tiéba.
De Kita à Bamakou.

La colonne est campée le long du fleuve, en face du village de Français-Kouta, à cheval sur la voie Decauville Bafoulabé-Kalé. Jusque bien avant dans la nuit, c'est un pêle-mêle, un désordre, un brouhaha indescriptibles. Les porteurs affectés à chaque service ou à chaque unité viennent d'arriver au camp et le capitaine indigène Mahmadou-Racine en fait la répartition. Des cris, des appels se croisent au milieu de l'obscurité que troue par moments une flamblée de bois sec jetée sur un feu de bivouac. Cependant chacun finit par se caser et, petit à petit, tous les bruits s'éteignent pendant que tour à tour, dans l'humidité pénétrante qui tombe en rosée, les feux meurent languissants. Bientôt des ronflements sonores dont les noirs ont un monopole fâcheux ou le sourd bruissement de quelque cheval qui s'ébroue décèlent seuls la présence d'un millier d'hommes et de plusieurs centaines de chevaux dans l'étroite langue de terre qui sépare les deux fleuves.

Les vibrants appels du clairon mettent la colonne sur pied à trois heures du matin. Il fait nuit noire ; les tirailleurs rompus à cette vie errante se sont approvisionnés la veille de menu branchage bien sec et d'herbes desséchées

avec lesquels ils font de gigantesques flambées qui embrasent le ciel tout autour de nous et jettent sur le camp une vive lueur d'incendie. Rapidement les tentes sont abattues, les chevaux et les attelages harnachés ; une poignée de mil aux animaux, un verre de café aux hommes et la colonne s'allonge en une double procession interminable sur la route militaire qu'éclaire encore vaguement l'incendie des gourbis et de la paille du bivouac. Mais le jour va poindre; dans une heure, après la halte horaire, on y verra suffisamment pour éviter les ornières creusées par les convois et les ressauts de roche mal écrasés par les corvées indigènes; hommes et chevaux ne butteront plus à chaque pas et la marche prendra toute son élasticité.

Nous campons le premier jour à Kalé ; le lendemain a Dioubéba après avoir traversé les gorges du Balou et de Laoussa où le colonel Gallieni a fait exécuter de 1886 à 1888 de très beaux travaux de route.

Chaussées, murs de soutènement, ponts, abris en maçonnerie, rien n'est plus entretenu. La route est encore très bonne, mais les talus se ravinent d'une façon inquiétante, la maçonnerie des ponts se désagrège et leurs tabliers en bois se pourrissent et deviennent dangereux. La voie ferrée qui suit un tracé plus facile a détourné à peu près tout trafic de cette route.

A Dioubéba nos tentes sont enfoncées dans une épaisse verdure ; c'est à peine si les plus hautes émergent de cet océan de graminées gigantesques que saupoudrent de gris les épais nuages de poussière soulevés sur la route par la colonne ; l'opacité de cette fine terre jaune effritée est telle qu'à l'arrière-garde on ne distingue que confusément la silhouette des objets environnants.

Un nouveau village s'est formé récemment près de notre campement, au point où le fleuve resserré entre deux murailles de basalte franchit un barrage qui a donné son nom à la localité. Construit depuis dix-huit mois sous les grands arbres qui pendant bien des années ont fait de ce campement un des bivouacs préférés de nos détachements, il est déjà relativement prospère; ses cultures sont en plein rapport. Il faut placer des sentinelles et donner des ordres sévères pour que les soldats indigènes et les porteurs ne saccagent pas ces dernières par une maraude éhontée.

Le 25, la colonne s'arrête à Oualia; le campement y est détestable pour une troupe nombreuse. Deux arbres seuls sont assez touffus pour abriter une tente contre les rayons cuisants du soleil. Les autres donnent une ombre si ténue et si étroite qu'on ne peut les utiliser. Les indigènes ne fument pas leurs terres et par conséquent déplacent souvent leurs cultures. Le défrichement se fait par le feu ; aussi tous les arbres d'une belle venue disparaissent au fur et à mesure que les cultures s'étendent. Si nous campions sur le bivouac habituel des colonnes nous serions mieux partagés, car les noirs en respectent la végétation et ils ont été choisis à cause de leurs ombrages et de la proximité de l'eau ; mais ils sont contaminés par les détachements qui traînaient avec eux la fièvre jaune, la peste bovine ou cette épidémie mal définie dont chevaux et mulets meurent si promptement. Mieux vaut encore passer la journée au soleil que de voir la colonne décimée en quelques étapes ; nos jeunes soldats surtout seraient pour l'épidémie une proie facile.

Nos jeunes soldats ! Dire que les ressources du recrutement dans l'infanterie et l'artillerie de marine ne sont pas encore telles qu'on puisse n'envoyer ici que des rengagés,

des hommes faits. Actuellement cependant le nombre de soldats rengagés dans l'infanterie de marine serait suffisant pour fournir la garnison blanche du Soudan français et remplacer la compagnie de légionnaires qui y avait été envoyée l'année dernière à titre provisoire. Combien de temps dureront ces holocaustes navrantes d'engagés volontaires qui seraient si facilement évitées par quelque sacrifice d'argent? La mortalité sur ces malheureux de dix-huit à vingt-deux ans, à peine formés, en pleine croissance encore, dépasse tout ce qu'on peut imaginer : près de cinquante pour cent dans les huit ou neuf mois que dure la campagne !

Aujourd'hui l'étape leur a été des plus pénibles, surtout aux canonniers, car la route est détestable ; elle longe le pied des montagnes du Bétéa, montant puis descendant d'éternels éboulis de roches gréseuses concassées, franchissant à gué des ruisseaux aux lits profonds et étroits creusés dans des bancs rocheux. A chaque pas, il faut pousser à la roue, soutenir l'affût ou dégager la pièce d'un mauvais passage. Les capitaines Dunoyer, Wintemberger et Jacques sont de vigoureux officiers, fort entendus dans leur métier et qui ne craignent pas de mettre pied à terre et de donner l'exemple ; aussi leurs hommes sont admirables et grâce aux efforts de tous, l'artillerie passe, même les pièces de 80 de campagne du capitaine Jacques, sans occasionner le moindre retard à la marche de la colonne.

Les griots de Badumbé, lorsque le 26 nous arrivons devant le village, nous attendent pour escorter le colonel jusqu'à son campement. Ils chantent sur un ton suraigu des poèmes guerriers rythmés par un tam-tam minuscule. Devant le commandant supérieur, leur doyen court, s'embusque, repart comme à la poursuite de quelque être invi-

sible en agitant violemment une queue de vache au manche orné de cauries. Il écarte de la route les mauvais esprits et ouvre au grand Chef le chemin de la guerre. Nombreux doivent être les farfadets malins, car le vénérable bonhomme se jette de tous côtés dans les mouvements d'une escrime animée et frappe à coups redoublés comme si, de son arme d'un nouveau genre, il rossait des légions de diablotins malfaisants.

Le soir de notre arrivée, suivant la coutume, le chef du village présenta au commandant supérieur, à la tombée de la nuit, les plus jolies filles de la localité vêtues de leurs atours de fête. Toutes portaient en main quelque menu cadeau qu'elles offraient elles-mêmes au colonel, en ployant le genou devant lui. Celui-ci, la cérémonie terminée, remit à la fille du chef des étoffes et des bibelots destinés à être répartis entre chacune de ses compagnes, et tout fut dit.

Autrefois, il n'en allait pas de même, et voici comment cet usage s'est établi. La route de Nioro traverse le gué du Bakhoy que commande Badumbé ; de longues étapes sans villages l'isolaient aussi bien du Bafing que du Kaarta. Or les princes toucouleurs ont toujours eu la réputation d'être amateurs insatiables du beau sexe; un peu partout où ils passaient ils s'arrogaient le droit du seigneur. Mais en allant comme en venant de Badumbé nulle possibilité de l'exercer ; aussi arrivaient-ils toujours dans ce village dûment affamés. C'est pourquoi ils avaient prescrit que le jour de leur arrivée, à la tombée de la nuit, les plus appétissantes jeunes filles du village leurs seraient présentées pour que celles sur qui leur choix tomberait aident à les mettre en mesure de continuer leur voyage le corps et l'imagination tout à fait au repos.

Il est à présumer que les exorcismes des griots sont impuissants contre la fièvre jaune, car elle a fait rage dans le poste. Quatre soldats d'infanterie de marine et un caporal y tenaient garnison ; deux viennent de mourir, les deux autres râlent. Seul le caporal survivra. Aussi le poste est-il consigné à la colonne qui, dès le lendemain à la première heure, quitte ce lieu maudit.

A une quinzaine de kilomètres en amont, le colonel Gallieni a fait revivre de ses ruines le village de Fangalla, autrefois très important. Il a pu retrouver une partie de ses habitants dispersés par El Hadj Omar, et il en a complété la population avec des éléments tirés des familles originaires de ce lieu et éparses dans toute la contrée ; les cultures sont florissantes, les cases du village nombreuses. C'est un précieux résultat, car autrefois la route traversait sur ce point une région désolée, inculte, habitée seulement par des fauves qui y régnaient en maîtres.

C'est à partir de Fangalla que la désertion commence à se mettre dans les rangs de nos porteurs, las d'avaler chaque jour pendant de longues heures une épaisse poussière avec une caisse de vingt-cinq kilos sur la tête et des bourrades dans les reins lorsqu'ils n'avancent pas suffisamment vite au gré des tirailleurs d'escorte ; une soixantaine déjà ont disparu. D'autres s'échappent encore pendant la nuit que nous passons au milieu des roches et des hautes herbes qui avoisinent le Guénoubako. Ils ont été prévenus cependant que des châtiments sévères leur seront infligés s'ils sont repris après désertion ; mais quel châtiment peut leur paraître plus dur que le métier qu'ils font ! A peine nourris, couchant à moitié nus sur l'herbe couverte de rosée, parqués comme des animaux, gardés à vue dans leurs moindres mouvements, la tête écrasée, le

cuir chevelu usé par leur caisse au point d'être ouvert par une blessure sanguinolente semblable à celle que le bât creuse sur le dos des mulets, levés plusieurs heures avant le jour, heurtant de leurs pieds nus dans l'obscurité de la nuit les cailloux ou les souches d'arbres qui embarrassent le chemin, fouettés au passage par les branches épineuses qui leur déchirent la figure, quelques-uns finissent par prendre cette corvée en telle horreur qu'ils lui préfèrent la mort. Plus tard, quelques-uns d'entre eux, roués de fatigue, préféreront être massacrés sur place par les sofas de Samory que se relever et suivre la colonne.

Le dimanche, 29 novembre, nous arrivons au gué de Toukoto. Ce passage est resté aussi primitif et par suite aussi difficile, périlleux même pour l'artillerie qu'il l'était lorsqu'en 1881 le colonel Desbordes l'aborda pour la première fois. Le Bakhoy est très large à cet endroit, coupé en deux par une longue île couverte d'une épaisse végétation ; les berges sont abruptes ; le lit du fleuve est fait de roches glissantes et inégales avec des ressauts et des dénivellements inattendus ; le courant est fort, mais en cette saison la hauteur de l'eau ne dépasse guère un mètre.

Cavalerie et ouvriers noirs avaient pris sur la colonne une avance d'une journée afin de l'améliorer. Des rampes d'accès amenaient au gué ; mais le peu de temps qu'on avait pu y consacrer n'avait pas permis de les abaisser suffisamment pour qu'elles fussent praticables sans danger. Les pièces de 80 de campagne avec leurs avant-trains, à peine sur le haut de la pente, roulaient avec une vitesse vertigineuse et un fracas épouvantable jusque dans l'eau ; les canonniers noirs qui les servent et les mulets étaient culbutés et jetés dans le fleuve au milieu de cris et d'un pêle-mêle indescriptibles. Le cœur se serrait à la vue de

cette grappe d'hommes et d'animaux entraînés par une pareille masse dans une dégringolade violente : on pensait que plusieurs allaient être écrasés, abîmés sous l'eau et noyés. Mais point, le capitaine Jacques a bien pris ses mesures. Aussitôt la pièce arrêtée dans le lit de la rivière, chacun de reparaître, hommes et animaux ; quelques contusions légères, pas un blessé. Après cette terrifiante descente les canonniers noirs se relèvent tout ruisselants, se tâtent les membres, puis après constatation qu'ils n'ont rien de cassé, partent d'un éclat de rire inextinguible comme de grands enfants qu'ils sont, se tenant les côtes, ouvrant toute bée leur immense bouche ; leur hilarité est bientôt partagée par tous les spectateurs indigènes de cette scène impressionnante qui, remis de leur émotion, ne songent plus qu'à l'homérique et grotesque plongeon de grenouilles effarées de leurs camarades de l'artillerie.

Avant les batteries, complètement nus et dans une mêlée curieuse de troupeau chassé à l'eau, les porteurs étaient passés leurs caisses sur la tête, leurs vêtements ployés au-dessus, tenant d'une main un long bambou avec lequel ils sondaient le terrain, tandis que de l'autre ils cherchaient à se cramponner à leurs voisins tout en s'efforçant de sè garer eux-mêmes d'une étreinte semblable. De temps à autre, une chute sur les roches glissantes faisait pâmer tout ce monde pourtant peu rassuré sur la stabilité de son propre équilibre. A l'arrivée sur la rive droite, ils jettent leurs bâtons et ramènent modestement la main en feuille de vigne pour défiler devant le colonel qui préside au passage.

Pendant ce temps les Européens traversaient le fleuve par groupes dans un chaland qui sert de bac en aval du gué. Ce bac, et l'installation d'un passeur à Toukoto avec

sa famille autour de laquelle un village se forme déjà, sont dus aux ordres du colonel Archinard. C'est une heureuse idée. Lorsque les moyens auront permis d'agrandir le chaland et que le mouvement qui existe sur ce point aura développé le village, les communications entre Bafoulabé et Kita auront fait un grand pas.

Il faut du reste reconnaître que le colonel Archinard, partout où la route traversait des régions vides de tout habitant, ou franchissait des passages difficiles, particulièrement quelque large rivière, a fait de grands efforts pour y remédier par la création de villages de captifs libérés ou d'émigrés et par des installations de passage ingénieuses. Chemin faisant, nous constaterons que souvent il a pleinement réussi, changeant ainsi complètement la physionomie de cette grande route naguère si déserte qui va de Kayes à Kita, puis à Bamakou et à Siguiri.

Un poste de ravitaillement, sorte de grand magasin de transit, est installé à Toukoto sous la direction d'un maréchal des logis d'artillerie. Le poste télégraphique qui y fonctionne pendant la saison sèche reçoit pour le colonel, au moment où nous arrivons, une proposition du gouverneur du Sénégal pour combiner notre action avec celle d'une deuxième colonne qui serait envoyée de Saint-Louis sur les Scarcies et le Niger supérieur.

Les bruits qui circulent au chef-lieu sur l'armement et la résistance probable de Samory inspirent de vives inquiétudes sur le succès de nos opérations; M. de Lamothe pense qu'une expédition qui couperait l'armée de l'Almamy de ses communications d'avec Sierra-Leone aurait les plus heureux résultats.

Le colonel Humbert, dont l'opinion à ce sujet était bien arrêtée, accepte avec empressement; malheureusement

l'autorisation d'agir demandée par câblogramme fut refusée ; on conseillait, au contraire, au commandant supérieur de temporiser plutôt que d'engager avec Samory une partie trop difficile. Mais au point où nous en étions pareille tactique eût été déplorable ; la maladie, la pénurie d'approvisionnements nous rendaient chaque jour plus faibles, tandis qu'au contraire tout retard augmentait les ressources de notre ennemi en armes et en munitions et lui permettait de compléter ses moyens de défense. Si encore nous avions pu compter sur la diversion que notre allié Tiéba avait promise au colonel Archinard nous eussions peut-être pu songer à ne pas nous engager à fond ; mais les nouvelles que nous recevons du lieutenant Marchand, notre résident auprès de ce potentat noir, laissent peu d'espoir de lui voir jamais entreprendre une action parallèle à la nôtre. Tiéba se dérobe chaque fois que notre représentant le somme de tenir sa promesse ; les lettres que le commandant supérieur lui a écrites à ce sujet, il feint de les comprendre de telle sorte qu'elles puissent lui servir d'échappatoire bien qu'elles ne prêtent à aucune équivoque. De plus son attitude devient suspecte à plus d'un égard ; il a auprès de lui un représentant d'Ahmadou, notre mortel ennemi, et cet homme assiste à tous ses conseils.

Il faut cependant que le commandant supérieur connaisse ses intentions. S'il manque à sa promesse de marcher contre Samory, ce qui paraît certain, quelle sera son attitude vis-à-vis de nous pendant que nous serons engagés avec toutes nos forces de l'autre côté du Milo ?

Ce sont des données dont le besoin se fait impérieusement sentir pour arrêter définitivement un plan de campagne. Le colonel Humbert me confie la mission de

tirer au clair cette situation. Il m'ordonne de me rendre à marches forcées à Sikasou : au cas où Tiéba se déciderait à entrer en campagne, je prendrai avec le lieutenant Marchand la direction de ses contingents ; dans le cas contraire, je chercherai à démêler ses intentions et j'en aviserai au plus vite le commandant supérieur.

C'est ainsi que le 1er décembre, à Goniokori, je faisais hâtivement, pendant une partie de la nuit, mes préparatifs de départ et que le lendemain matin, prenant une journée d'avance sur la colonne, j'allais camper au Dialikébafatako.

Le personnel avec lequel je me mets en route se compose en premier lieu de mon domestique, le fameux Ali, qui eut son heure de célébrité en France au retour de la mission Trivier dont il avait été le factotum pendant sa traversée de l'Afrique australe ; il me servira d'interprète car le colonel ne dispose d'aucun de ces utiles auxiliaires. Des écoles d'otages établies dans chaque poste par le colonel Gallieni avaient pour objet d'alimenter ce corps ; faute de ressources suffisantes elles ont disparu, sauf à Kayes, et le Soudan serait à la veille de manquer d'interprètes dignes de ce nom si la mission des Pères du Saint-Esprit de Kita n'en préparait de sérieux. Mon domestique, heureusement, est en quelque sorte un personnage aux yeux des indigènes, il possède suffisamment la langue française ; moi-même je parle assez la langue mandingue pour contrôler ses services. Il est armé de ma carabine Winchester, d'un revolver et d'un bon couteau de chasse ; je peux aussi le compter comme combattant car c'est un gaillard courageux et il me le prouvera par la suite.

Mon cuisinier est un débutant que le capitaine Durand

avait pris comme en-cas et qu'il veut bien me céder ; le noir par lequel je remplace Ali est aussi neuf dans ses fonctions que le cuisinier. Tous deux vont me donner bien des ennuis, et maintes fois Ali dépouillant momentanément sa dignité d'interprète devra mettre la main aux casseroles ou boucler lui-même mes cantines. Huit porteurs ont charge de mes bagages personnels outre le nombre d'hommes nécessaires pour transporter nos vivres. A Kita et à Bamakou je formerai mon escorte de douze de mes anciens tirailleurs sur le dévouement desquels je puis entièrement compter ; je les engagerai comme volontaires pour la durée de la campagne.

Des décès de fièvre jaune se sont produits récemment dans le poste de Kita où j'arrive le 3; aussi ne puis-je communiquer directement avec le commandant du cercle, le capitaine d'artillerie Bardot. Mais celui-ci, prévenu par un courrier que je lui ai envoyé la veille, a préparé les vivres dont j'ai besoin et réuni le personnel qui me manque. L'escadron de spahis soudanais vient également d'arriver ici où il attend la colonne. Son commandant, le capitaine Gouget, me fait un chaud accueil et me présente ses officiers dont j'aurai plus tard l'occasion d'apprécier la brillante valeur lorsque nous serons aux prises avec l'ennemi. Il a fort bon air cet escadron, et en le voyant évoluer avec une correction si parfaite, personne ne pourrait se douter qu'il est de création toute récente. Il fait grand honneur à l'officier distingué, qui à lui seul, dans des conditions très difficiles, a su amener si rapidement hommes et chevaux à un tel degré d'instruction et de souplesse.

La journée passe rapidement à armer et habiller six tirailleurs que je viens de recruter ; ils ont la barbe gri-

sonnante, mais leur attitude est superbe. Puis il a fallu diviser nos vivres en charges légères, faire aux hommes les diverses distributions, répartir les tâches et les fardeaux, compléter mon attirail personnel, toucher des fonds et satisfaire aux mille détails qui sont le prélude de toute mission. A minuit, gens et choses sont à peu près débrouillés et rangés en cercle autour de ma tente. A quatre heures du matin, par une nuit noire, je lève le camp.

Dès la sortie de Kita la route s'élève sur un plateau ferrugineux qui monte insensiblement par gradins à pente douce jusqu'aux environs de Koundou, un des point culminants de la région. L'uniformité de la végétation et des mouvements de terrain rend cette partie du voyage peu intéressante.

En arrivant à Maréna nous trouvons sous l'arbre du palabre une caravane qui reprend haleine. Son chef, plongé dans la lecture d'un Koran manuscrit, ne lève pas les yeux à notre approche; il ne paraît même pas nous avoir aperçus. A cette indifférence mes noirs imbéciles ne doutent pas qu'ils ont devant eux un important personnage, et tous de le saluer profondément : « Salut ô homme savant ! » et le bonhomme de se rengorger. Lorsqu'à mon tour, j'arrive à sa hauteur, après avoir jeté un regard méprisant sur moi, il détourne lentement la tête du côté opposé. J'avais remarqué ce manège. Je m'arrête et lui demande si c'est ainsi qu'il a l'habitude de saluer les chefs qu'il croise. Mollement étendu sur l'herbe, sans daigner même m'honorer d'un regard, mon homme éclate d'un rire bruyant ; il trouvait certainement amusante ma prétention d'être qualifié de chef en sa présence. Un vigou-

reux coup de fouet appliqué sournoisement par un tirailleur et qui lui claque sur le dos le met debout comme par enchantement. Il vient de sentir que réellement je dois être un personnage plus important que lui ; ce sont alors d'humbles salutations qui me poursuivent longtemps, aussi plates, aussi basses, que tout à l'heure son attitude était arrogante.

Cet homme n'est pas une exception ; beaucoup de noirs et presque tous les marabouts sont calqués sur ce modèle. La flatterie les enivre au point de leur faire perdre toute raison, mais un acte de vigueur venu à propos les ramène vite au juste sentiment de la réalité.

Nous campons à Bangassi, dans le village même. Le soleil était ardent, la route avait été longue et fort pénible ; j'ai eu pitié de mes porteurs. Afin qu'ils trouvent de suite un abri, j'ai prié le chef du village de me louer quelques cases pour la journée. Ses administrés fêtaient je ne sais quel anniversaire, et comme chez les Malinkès toute réjouissance est accompagnée d'une absorption pantagruélique de dolo [1], cet estimable vieillard était à moitié ivre. Lorsqu'il me reconnaît pour son ancien chef, au temps où je commandais Niagassola, il témoigne sa joie de me revoir par une série d'entrechats exécutés dans un équilibre douteux et achève consciencieusement à ma santé un énorme pot de dolo dans lequel il perd le peu de raison qui lui restait ; naturellement les notables qui l'entourent renchérissent sur son exemple ; aussi après le palabre qui accompagne toujours les moindres décisions, personne au village n'est plus en état de me comprendre. Il faut que je me mette moi-même en quête d'un logis. Pendant le

1. Sorte de bière fabriquée avec du mil fermenté.

cours de mes investigations je découvre avec étonnement, installé dans une des plus belles cases du chef, un brave soldat d'infanterie de marine en tendre compagnie et fort interloqué par ma venue. Le pauvre diable ne sait quelle contenance garder dans l'équipage léger où je le surprends. Il se rend à Koundou et avait résolu de passer la soirée ici ; mais tout penaud, il file dans l'après-midi, sans tambour ni trompette, sans même oser venir me remercier du petit envoi de conserves que je lui avais fait de retour à mon campement.

En arrivant à Guenikoro où nous faisons étape le lendemain, mon monde est quelque peu sur les dents; la journée a été d'une cinquantaine de kilomètres. Mes malheureux porteurs avec leur charge sur la tête ont eu peine à aller jusqu'au bout.

Il faudra pour continuer de pareilles marches que j'augmente leur nombre et diminue sensiblement le poids de leur chargement.

La carte de cette région est aussi inexacte que son tirage a été coûteux ; de Bangassi à Tambaguina elle raccourcit les distances d'une dizaine de kilomètres et sur d'autres points l'allonge en proportion. Ce dernier village, création du capitaine Bardot, est séparé de Guénikoro par de hauts plateaux qui, au dire des indigènes, donnent asile à de nombreux fauves et à plusieurs troupeaux d'éléphants. Nous n'avons vu aucun de ces redoutables compagnons ; cependant, en maints endroits, nous avons relevé des traces de lions et de pachydermes, hippopotames et éléphants. Seules, deux splendides outardes et une compagnie de pintades se sont levées à nôtre passage.

Aux approches de Guénikoro que nous atteignons dans la soirée, la terre devient d'une fertilité inouïe. Sur la

route les herbes se croisent à plus d'un mètre au-dessus de nos têtes; leurs tiges sont grosses comme des roseaux.

Le chef du village ne tarde pas à venir me saluer ; c'est un pauvre vieux tout cassé, presque sourd et peu fait pour en imposer à ses turbulents administrés. Je désirais qu'il me vendît un mouton. Il me répond que depuis l'arrivée des Français dans le pays tout y est sens dessus dessous et qu'on n'y possède plus rien, même pas le mouton que je lui demande. Il sait qu'en entrant au village j'ai longé un parc qui en contient au moins cinquante ; peu lui importe, il s'entête dans son mensonge. « Du temps de tes pères, lui dis-je alors, lorsque les chefs toucouleurs passaient ici, ils ne payaient rien et se servaient à leur convenance. Leur refusait-on ce qu'ils demandaient ? Nous Français, nous payons largement ce que nous vous achetons. Est-ce cet usage que tu déplores?... Lorsque vos maîtres vous remerciaient par des coups ou en volant vos femmes, étiez-vous donc si heureux ? — N'importe répond-il, le temps de nos pères était meilleur que celui-ci. » Je n'insistai pas, car à la rigueur je pouvais me contenter de conserves. Ce brave homme aurait voulu, pour dégager sa responsabilité vis-à-vis des siens qui sans doute ne voulaient rien nous vendre, que je lui appliquasse publiquement quelque grand coup de canne. Mais je ne m'en sentais vraiment pas le courage devant son air lamentable, et je ne pus lui rendre ce service qu'il appelait peut-être de tous ses vœux.

La route de Guénikoro à Koundou est mal entretenue; elle ne redevient réellement praticable qu'aux abords du village de Koundou qui cependant est dans un état peu prospère. Une partie de sa population s'est écartée du fort pour fonder de nouveaux villages dans les environs. Cet essaimage est certainement un bien pour la

mise en valeur du pays ; mais il diminue considérablement les chances que l'on avait autrefois de trouver ici quelques ressources.

Le fort de Koundou est situé sur une colline rocheuse formant l'extrémité d'une longue croupe abrupte ; il commande les nombreux chemins qui se croisent dans la plaine. Seul un soldat télégraphiste l'habite ; au demeurant il est abandonné et tombe en ruine. Le colonel Boilève l'avait fait construire par le capitaine Archinard en 1884. Les murailles en sont cimentées à l'argile et ce genre de construction demande un très soigneux entretien. Personne ne veille plus maintenant à leur conservation ; aussi dans quelques années elles n'existeront plus. Il était destiné à couvrir la route contre les incursions des maures pillards qu'Ahmadou lançait sur notre territoire. Depuis la conquête de l'empire toucouleur par le colonel Archinard, sa raison d'être a cessé.

Un chemin en lacets conduit au fort ; il est défendu par un mur crénelé en pisé et débouche sur l'esplanade où deux corps de logis défensifs, réunis par une muraille et flanqués par deux bastions en diagonale, forment le bâtiment principal. Sur la face ouest, un bâtiment à rez-de-chaussée protégé par une véranda, sert de bureau postal et télégraphique. C'est un soldat d'infanterie de marine qui en est chargé ; il est là depuis deux années, néanmoins il est gras, rose et joufflu à faire plaisir.

Le jardin potager existe encore, mais faute de graines et de soins il est envahi par les herbes folles. On n'y récolte plus que des citrons et des bananes qui y viennent en grande abondance.

A peu de distance de Koundou, le Ba-oulé, l'affluent le plus important du Bafing, coupe la route en se frayant

un lit dans un tuf ferrugineux très compact, avec des berges à pic très hautes. Des rampes d'accès les entaillent, et un petit bac dirigé par un câble en fil de fer met en communication les deux rives. Une grande caravane suit la même direction que nous, elle s'étend sur une longueur de plus d'un kilomètre. Hommes, femmes et ânes, ploient sous le faix de ballots énormes ; plusieurs chefs caracolent à cheval sur ses flancs. Je leur ai acheté à Guisoumalé plusieurs bibelots et une certaine quantité de sucre à raison de deux francs la livre.

Dans ce dernier village, j'avais choisi pour y planter ma tente un recoin très ombreux et discret, dans un de ces bosquets tels qu'on en voit souvent aux abords des tatas bambaras. Au lieu de se hâter pour dresser mon campement comme ils en avaient l'habitude, mes gens restaient immobiles, l'air fort décontenancé, les yeux fixés sur un vase de terre de grande dimension, hermétiquement fermé et placé tout juste au milieu de l'emplacement où je désirais m'installer. Bientôt je sus la cause de leur hésitation. Ce pot, me conta l'un d'eux, renfermait, au dire des gens du village, un certain diable leur ennemi qui pendant longtemps leur avait joué mille tours pendables ; le sorcier de l'endroit, après une lutte nocturne héroïque, était parvenu à l'enfermer dans cette prison fragile. Mais il fallait prendre garde d'en approcher et surtout d'y toucher, car ce diable très subtil prendrait son envolée et rien ne dit qu'il ne lui viendrait pas à l'idée d'exercer son imagination méchante sur ceux qui l'auraient délivré. En me rapportant cette absurdité, tous paraissaient si convaincus que pour ne pas leur mettre martel en tête j'abandonnai ce bel ombrage et j'allai camper plus loin.

Guisoumalé n'est pas le seul village bambara qui soit affligé d'un voisinage si gênant. Chacun d'eux paie quelque lourd tribut à un esprit malin local généralement domicilié dans le petit bois que la crédulité populaire entretient aux environs.

Personne n'oserait s'engager dans la moindre entreprise sans le consulter et lui faire des offrandes. Il ne pardonnerait pas un manque d'égards même léger ; aussi est-on aux petits soins pour lui. Mais si un habitant, après se l'être rendu favorable par un cadeau onéreux, se met en route pour quelque affaire, dès qu'il est sorti des terres de son village il se rappelle que la puissance de son mauvais génie n'en dépasse pas les limites ; aussi s'arrête-t-il bientôt et il lui crie au vent mille injures accompagnées de reproches amers pour tout ce qu'il lui a coûté.

Ce sont naturellement les sorciers qui ont fait naître ces superstitions grossières et qui les entretiennent soigneusement, car finalement, à eux vont tous les cadeaux qu'ils poussent leurs concitoyens à déposer la nuit dans le bois sacré, où seuls ils pénètrent impunément.

Depuis Badumbé, les villages relativement nombreux qui bordent la route jusqu'aux abords de Bamakou vont se dépeuplant et tombent en ruine. Le sol cependant est d'une grande richesse, formé d'une couche épaisse d'un humus séculaire dans lequel tout vient à foison. Seules les très grosses agglomérations non seulement ne sont pas en décroissance, mais augmentent plutôt. Ce phénomène est le résultat de la sauvagerie irréductible des habitants du petit Bélédougou qui n'osent stationner sur les chemins fréquentés par nos colonnes que lorsqu'ils se

sentent assez nombreux pour pouvoir refuser aux détachements de passage les prestations remboursables qu'ils leur doivent.

Le matin au petit jour, lorsque nous nous mettons en marche, le froid est très piquant ; la température s'abaisse à sept ou huit degrés au-dessus de zéro. Dans la journée le thermomètre monte à trente-six ou trente-sept degrés ; l'écart est considérable. Aussi, jusqu'au lever du soleil, noirs et blancs grelottent à l'envi, et tous nous nous attardons volontiers, les membres tendus devant les feux de bivouac. Il faut cependant se mettre en marche, car bientôt les rayons brûlants du soleil seront un désagrément autrement pénible que la fraîcheur humide du matin.

Auprès de Nalabougou, après avoir croisé une belle caravane dont les chefs montent de magnifiques chevaux, je rencontre le lieutenant de vaisseau Hourst qui rentre en France. Il est dans le Soudan depuis cinq ans ; on l'a porté en civière de Ségou à Bamakou ; une fièvre bilieuse hématurique l'avait mis si bas que le médecin des canonnières désespérait de le sauver. Cependant, à tout hasard il l'avait expédié pensant que peut-être « mettre le cap sur la France lui ramènerait le vent en poupe ». Et, en effet, il n'a plus trop mauvaise mine et marche assez gaillardement à pied devant son brancard devenu inutile. Malgré les souffrances qui l'ont épuisé, les fatigues qu'il a endurées et les déboires sans nombre que lui a causé le mauvais état de ses canonnières, il est resté un administrateur passionné du Soudan et compte y revenir. La longue et complète expérience qu'il a acquise de la navigation sur le Niger ainsi que des hommes et des choses de ce pays en ferait un auxiliaire précieux de la mise en œuvre de la nouvelle colonie.

Le 10 décembre, ma petite caravane débouchait du col de Sokhnafi d'où l'on aperçoit dans la plaine le fort de Bamakou à l'extrémité d'une large avenue de deux kilomètres plantée d'arbres. Deux cavaliers galopent de notre côté. Bientôt je reconnais le lieutenant Szymanski [1] qui commande le cercle et M. Malik, garde auxiliaire d'artillerie.

Avec les prévenances charmantes dont il a le secret, le lieutenant Szymanski me fait l'accueil le plus cordial et se met aimablement à mon entière disposition pour compléter et outiller définitivement ma mission. Déjà il a pris les mesures nécessaires pour m'éviter toute peine et tout tracas; dans la cour du fort, les nombreux tirailleurs libérés ici qui ont autrefois servi sous mes ordres sont réunis attendant mon choix. Dehors, une vingtaine de marchands de chevaux font valoir leurs bêtes, tandis que dans les magasins le distributeur et ses aides confectionnent en charges légères les vivres que je dois emporter. Une demi-heure après mon arrivée tout le gros de mon installation est terminé grâce à l'obligeance et à la prévoyance de mon jeune camarade.

Il exige que pendant les deux jours que je vais passer à Bamakou, je sois son hôte. J'accepte volontiers pour la table; mais pour le logement j'estime qu'en route un chef ne doit jamais se séparer de ses hommes, et je campe au milieu des miens sur une place voisine du fort.

Outre les sept tirailleurs que je viens de recruter, ce qui porte mon escorte à douze hommes et un caporal, mon personnel s'est augmenté d'un deuxième palefrenier et

1. Décédé cette année au Val-de-Grâce peu après son retour en France. Son frère aîné, capitaine de chasseurs à pied, était mort à Niagassola à la fin de la campagne.

d'un petit moricaud très intelligent que me donne l'interprète du poste dans l'espoir qu'il pourra me servir d'espion.

Quant aux porteurs, leur nombre monte à trente-quatre, car il me faut emporter des vivres jusqu'à Sikasou. D'autre part, des tailleurs indigènes confectionnent les uniformes pendant que des cordonniers cousent à mes tirailleurs des sacoches en peau de bœuf qui leur serviront de cartouchières.

Les fonctions du lieutenant Szymanski n'ont rien de bien enviable : il est son maître, il est vrai, et peut avoir l'orgueil de dire qu'il tient sous son autorité une population qui passe cent mille habitants. Mais, en réalité, seul dans son poste, il emploie ses journées non à étudier d'intéressantes questions politiques ou à rendre des arrêts de justice, mais bien à acheter, faire peser et mettre en sac des grains, riz, mil et maïs qu'il expédie ensuite par pirogues sur Siguiri pour le ravitaillement de la colonne. Du matin au soir des centaines de femmes et d'enfants viennent lui vendre des paniers de ces denrées. Szymanski est responsable de sa caisse ; il est donc obligé de faire lui-même tous les paiements que nécessitent ces innombrables petits achats quotidiens qui chaque soir se traduisent par des quantités énormes

Le fort de Bamakou, construit en 1883, est certainement un des plus beaux établissement du Soudan et un des plus complets.

Jadis, il s'élevait dans une plaine nue entre le village et la montagne, et la crudité de ses murs blancs se fondait avec la couleur crayeuse du sol environnant. Actuellement il est noyé dans un oasis de verdure ; de forts beaux arbres lui font une ceinture d'ombre reposante et lui donnent le séduisant aspect d'une ferme normande cossue.

J'aurais voulu, pour gagner quelques jours de marche et pour ne pas frayer un terrain en partie battu, passer le Niger à Bamakou même, et me diriger droit dans l'est sur Sikasou. Pendant une demi-journée, aidé par Szymanski, j'interrogeai les gens du village qui pouvaient me donner quelques renseignements ou me servir de guide. Tous furent unanimes à déclarer pareille entreprise irréalisable. La région que j'aurais eu à parcourir est entièrement dévastée. Elle a servi pendant plusieurs années de théatre de guerre à Samory contre Ahmadou, contre les Bambaras du nord et contre Tiéba. Ce n'est plus qu'un vaste désert où les sentiers ont disparu sous une végétation que rien n'arrête plus. De plus, deux fleuves la coupent perpendiculairement à la direction de Sikasou : le Banin-ko et le Baoulé, je serais arrêté devant leurs rives sans moyens de passage ; pas de gués, pas de pirogues.

Devant tant d'aléas je dus renoncer à mon projet car le temps pressait et je n'avais pas le loisir de tâtonner. La route que suivent habituellement les gens de Tiéba traverse le Niger à Koulikoro et remonte le fleuve jusqu'à Bamakou par la grande route de Ségou ; c'est cette route que je suis obligé d'adopter pour me rendre à Sikasou. Je la suivrai également pour rentrer à Bamakou, car, à ce moment, la colonne sera bien près de s'engager avec l'ennemi et je voudrai coûte que coûte la rejoindre rapidement.

CHAPITRE IV

A travers le royaume de Ségou. — Histoires de sorciers. — Entrée à Sikasou. — Le fama Tiéba, son entourage, sa capitale. — Insuccès de ma mission.

La route de Bamakou à Koulikoro parcourt, entre le Niger et les montagnes du Petit Biledougou, une magnifique plaine d'alluvions où les cultures se succèdent serrées. Une dizaine de villages d'apparence aisée sont dispersés le long du fleuve.

A Koulikoro, le Niger s'étend en une belle masse d'eau tranquille, large d'un kilomètre. Sur la rive droite, une plaine unie déroule son immense tapis vert jusqu'à la ligne sombre et indécise d'une chaîne de collines dentelées fermant l'horizon à l'est. Sur la rive gauche, les derniers contreforts des monts du Bélédougou viennent jeter leurs rochers de grès rouge jusque sur la berge du fleuve ; la route les franchit en corniches dans un défilé étroit qui débouche devant le village. Sur un des ressauts de la montagne, dominant la vallée, un tata abandonné et de grandes cases confortables sont ce qui reste de l'établissement à terre des équipages de nos deux canonnières qui ont eu pendant plusieurs années leur point d'attache ici. En face, de l'autre côté du fleuve, en bordure sur la rive, les remparts en pisé crépis d'argile blanc du village de Médina

masquent de leurs arêtes capricieuses un fouillis de maisons cubiques à terrasse d'où sortent de légers filets de fumée qui forment en se réunissant un dôme floconneux troué sans cesse par la brise du soir et sans cesse reformé. A cette grande distance, c'est le seul signe de vie qui s'échappe de cette fourmilière humaine.

Le jour même de mon arrivée à Koulikoro, le 13 décembre, je traversais le Niger éclairé par une lune splendide. Les somonos manœuvrent leurs longues pirogues avec une grande habileté et le passage s'effectue sans incident. L'embarquement et la conduite des chevaux d'une rive à l'autre, dans des embarcations aussi primitives, demandent de la part des somonos[1] une adresse peu commune. La pirogue est halée, l'avant sur la grève; une couche d'herbe est rapidement entassée tout autour et le cheval amené. Un homme se place à chacun des membres de la bête qui est rangée le long du bord; tour à tour ses sabots sont soulevés, posés dans la pirogue et maintenus par quatre somonos. Lorsque le cheval est ainsi embarqué, un passeur accroupi devant lui tient la bride très court; un autre saisit sa queue à pleines mains et, accroupi également, maintient fortement l'arrière-train. Aux premières oscillations de la pirogue remise à flot, le cheval écarte de lui-même les membres, appuie ses sabots au bordage et son équilibre est assuré.

Cependant, lorsque pour la première fois on voit un de ces animaux ainsi aventuré dans une embarcation si frêle et qui, sur la nappe immense du fleuve paraît à peine le socle étroit d'une statue équestre, on ne peut se défendre de

1. Somonos : Caste de pêcheurs. Ce sont les passeurs attitrés et en quelque sorte patentés du Niger et de ses affluents importants.

la crainte de voir bientôt tout chavirer et s'abîmer dans le courant. Les accidents de cette nature sont extrêmement rares ; lorsque parfois ils surviennent, les somonos dont l'eau est l'élément familier, nagent autour de la bête, la soutiennent lorsqu'elle faiblit, la dirigent et la ramènent à la berge.

Le passage terminé, la lune s'est cachée; nous campons sous les murs de Koumi un peu à l'aveuglette. Le lendemain matin, nous allons déjeuner à Sombo après avoir cheminé plusieurs heures dans une plaine grasse, légèrement boisée, où les savanes de hautes herbes alternent avec des cultures très soignées ; le coton et le tabac y tiennent une grande place. Après le dîner nous repartons, mettant la clarté de la lune à profit. Entre Sombo et Koni où nous arrivons dans la matinée après avoir fait une halte de quelques heures à Morikonko, un massif de collines rocheuses coupe la route. La marche est très pénible ; les pieds des porteurs et des chevaux s'y blessent rapidement, heurtant sans cesse les cailloux aigus des éboulis ferrugineux qui garnissent les pentes.

Koni est un grand village bambara parfaitement fortifié où certaines maisons présentent un confort relatif. La plaine qui l'entoure est très riche ; les habitants la saignent de canaux d'irrigation qui en décuplent la valeur. Le colonel Gallieni, alors capitaine, y séjourna avec sa mission lorsqu'en 1880, il se rendait à Ségou auprès du sultan Ahmadou.

La région qui s'étend du Niger à Koni ne diffère pas très sensiblement de celle qui s'étend de Kayes au Niger : des alternatives de terres très fertiles, de champs de cailloux, de bois maigres, de bas-fonds marécageux dont les herbes hautes de trois mètres et plus fouettent au passage mains

et visage, et enfin, de plateaux à structure ferrugineuse couverts d'une jolie herbe fine semblable à celle dont on encadre en France les bouquets de fleurs. Çà et là, quelques fleurettes, rouges, roses, bleues et blanches ; les premières ont les pétales du rhododendron, les autres affectent la forme des primevères. Les villages paraissent relativement aisés, très enfermés dans leurs hautes murailles qui les cachent complètement aux regards ; les bambaras qui les habitent paraissent avoir une peur incroyable des blancs, dont la présence paralyse toutes leurs idées. C'est en un mot la même note depuis Bafoulabé ; peut-être cependant le sol est-il plus riche et les indigènes plus à l'aise, quoique moins bien vêtus à cause de l'éloignement des centres commerciaux européens.

Les bestiaux y sont rares car la peste bovine a ravagé la contré, les moutons assez nombreux ; les volatiles domestiques, poules, canards, pintades, abondent. La richesse de l'avenir me paraît être dans la culture du coton et du tabac qui sont tous deux de bonne qualité et viennent en abondance grâce aux soins entendus des cultivateurs.

Ce canton est une dépendance de Ségou où nous avons intronisé roi le fama Bodian [1], un bambara à notre dévotion dont une partie de l'existence s'est passée dans un exil misérable aux environs de Kayes. Un de ses agents, escorté de quatre sofas à cheval, vient d'arriver à Koni chargé par son maître d'enjoindre aux habitants de porter à Ségou une notable quantité de paille d'arachides qui servira aux fourrages de la colonne qu'on y attend lorsque l'expédition contre Samory sera terminée. Il vient me saluer en grand apparat ; grâce à sa présence je suis délivré du

1. Le colonel Archinard a retiré à Bodian son sceptre éphémère et l'a renvoyé dans le Kaarta où règne son frère aîné.

souci du ravitaillement de ma mission en vivres frais. On lui obéit à la baguette et sur un signe ; les habitants qui se ressentent du dressage que les toucouleurs d'Ahmadou leur avaient inculqué se précipitent pour exécuter ses ordres. Il n'en va pas précisément de même avec moi. On parlemente, on feint de ne pas comprendre et on ne s'exécute à moitié que lorsqu'on me sent à bout de patience. La raison de ce changement d'allures est simple : avec Ahmadou, peut-être aussi avec Bodian, tôt ou tard on paie de la tête un refus d'obéissance ; avec nous rien de pareil n'est à craindre.

Nous traversons, le 16, le village de Kerela, dont le nom, par une coïncidence bizarre, se traduit en français par le mot « querelle », puis Namahala. Depuis le Niger les moustiques nous assaillent la nuit et font rage dans ma tente ; d'autre part, aussitôt le soleil couché, mon photophore est entouré d'une nuée épaisse d'éphémères qui en obscurcissent la lumière au point de m'obliger à leur abandonner la place. Dès que la lune se lève, ces gênants insectes, attirés sans doute par son disque éclatant, prennent leur vol et disparaissent. A sa lueur, voilée souvent par des nuages, signe de guerre [1] me disent les indigènes, nous longeons plusieurs beaux villages. A Insifinian, une caravane de deux cents à trois cents ânes, la plupart chargés de barres de sel, se dispose à se mettre en marche vers l'est. Quelle douces et intelligentes bêtes que ces petits bourricauts au pelage gris, rayé sur le dos par une grande croix noire, aux fins naseaux veloutés, au grand œil noir pétillant de vivacité et de malice. Leurs charges énormes sont simplement posées en équilibre sur leurs reins ; si on les laisse paisiblement

1. Et en effet une révolte sanglante éclata dans cette région peu après mon passage.

suivre leur route et qu'aucun événement imprévu ne survienne, jamais ils ne les jettent bas.

De grands troupeaux de bœufs sont parqués aux abords des villages, gardés par des Peuhls pasteurs qui errent avec leurs bêtes de contrée en contrée à mesure que les pâturages s'appauvrissent. Ils échangent leur lait et leur beurre contre les divers produits des localités qu'ils adoptent pour une saison et ils peuvent ainsi vivre de la vie de contemplation qui leur est chère. Cette existence nomade leur a permis jusqu'à ce jour de préserver leurs troupeaux de la contagion. Ils font du reste bonne garde autour de leurs pacages et n'en laissent approcher aucune bête étrangère.

Namahala est une agglomération importante, composée de sept soukhalas, c'est-à-dire de sept villages fortifiés construits à une certaine distance les uns des autres et se flanquant mutuellement. La prise d'une place de cette nature vigoureusement défendue pourrait coûter cher à nos colonnes, mais les Bambaras qui l'habitent sont encore plus terrorisés que ne l'étaient autrefois les malinkés à la vue d'un blanc escorté de quelques baïonnettes. Le chef de Namahala qui serait parfaitement à l'abri de mes volontés derrière son rempart, tremblait comme une feuille en venant me saluer, et son entourage ne paraissait guère plus rassuré. Il faut dire que je suis le premier Européen qu'ils voient; et Dieu sait, dans les contrées où nous n'avons pas encore paru, quelles légendes terrifiantes courent sur notre compte !

Le pays est riche par ses innombrables karités et ses plantations magnifiques de coton, de tabac et d'arachides; mais combien dangereux pour une troupe ennemie qui s'y aventurerait sans s'être assuré au préalable du concours de

plusieurs villages ! Pas une goutte d'eau pendant un trajet d'une centaine de kilomètres ! La terre légère, perméable, boit les pluies d'hivernage sans qu'à la surface il en reste la moindre trace. Les puits vont à une profondeur relativement grande chercher l'eau emmagasinée en nappes souterraines ; on n'en trouve qu'à l'intérieur des villages ou devant le rempart, dans une espèce de courtine bien battue par des feux croisés. Aussi le voyageur qui ne serait pas reçu en hôte dans cette contrée serait condamné à mourir indubitablement de soif au milieu de ces belles cultures qui, à chaque pas, paraissent par leur vigueur et leur densité dénoncer la présence de mares ou de ruisseaux.

Lorsque ma caravane approche d'un village, les femmes qui l'aperçoivent s'empressent de remplir d'eau de grandes calebasses qu'elles apportent processionnellement sur leurs têtes. Bien venues sont-elles toujours de mes noirs, qui souffrent beaucoup de nos longues marches en plein soleil sans une goutte d'eau pour les rafraîchir. On se fait difficilement idée de la quantité de liquide qu'ils absorbent lorsqu'ils peuvent délicieusement plonger leur face luisante de sueur dans les calebasses ventrues que leur tendent charitablement et humblement les « moussou »[1] bambaras. D'abord ils se mouillent abondamment la tête, puis ils se rincent la bouche à grands jets ; enfin, mettant toute la figure dans l'eau, ils aspirent longuement, avec délices. Insensiblement la calebasse s'allège, l'eau baisse sans qu'un remous indique que le buveur reprend haleine. Bientôt son nez touche le fond ; il relève la tête, les yeux mi-clos dans un grand bien-être, et la femme jette à terre le peu de liquide qui oscille encore dans la calebasse. La contenance d'un

1. Moussou : femme.

pareil récipient? Cinq, six, huit, et quelquefois dix litres, la ration d'un cheval.

A Bélékou, le 18 décembre, nous campons faute de mieux, dans un petit bois voisin du village rempli de sang et de plumes, traces des immolations de nombreux poulets faites en l'honneur des fétiches.

Déjà j'ai dit qu'un bambara respectueux des usages et par conséquent fort superstitieux de sa nature n'entreprenait rien sans consulter auparavant le fétiche local. Ici le rite de la consultation se complique quelque peu ; il mérite qu'on en parle.

La nuit, notre homme tremblant de tous ses membres à l'aspect horrifique que prennent au clair de lune les arbres centenaires du lieu vénéré, pénètre dans le bois. Il fait force génuflexions ; il espère par cet excès de politesse se bien disposer les esprits malins qui hantent ce refuge sacré et éviter ainsi que ces derniers lui jouent quelque mauvais tour. Le voilà arrivé dans une petite clairière ménagée au milieu de l'épaisse végétation ; il s'accroupit, et d'un seul coup il tranche la tête d'un poulet blanc qu'il tenait caché sous ses vêtements ; puis, se relevant brusquement, il jette le corps en l'air aussi haut qu'il peut. Si l'animal retombe sur le dos, toutes les félicités lui sont acquises, c'est le succès certain.

Mais quelquefois les diablotins sournois lui font payer cher l'audace qu'il a eue en troublant leur repos.

Lorsqu'il est sur le point de franchir le seuil redoutable figuré par une ouverture étroite dans le fouillis de lianes et de buissons épineux qui clôturent le bois, il se sent tout à coup arracher violemment son bonnet, ou une main vigoureuse le retient, cramponnée aux pans de ses vête-

ments flottants. Ce sont les longues épines en hameçon que portent certaines lianes qui l'ont happé au passage ou peut-être le sorcier du village qui à la faveur de l'obscurité satisfait sur lui quelque rancune ; mais, transi de terreur, hors d'état de rien reconnaître, il se jette à plat ventre et demande grâce, si toutefois l'excès de frayeur ne lui a pas fait prendre les jambes à son cou. De retour au village, ayant repris haleine, il va de porte en porte, à tâtons, réveiller doucement ses intimes, et il leur raconte mystérieusement le mauvais accueil que lui ont fait les esprits. On se le tient pour dit, et de quelque temps personne n'est tenté de s'aventurer la nuit dans le bois sacré. Des cadeaux aux sorciers qui apaisent les diables finissent par tout arranger, et les sacrifices recommencent à toute occasion.

J'ai pensé que n'étant pas du village les démons me laisseront reposer en paix ; du reste les braves gens, qui me donnent les renseignements qui précèdent, m'affirment que les esprits sont impuissants contre les blancs et contre ceux qui les servent, ce qui explique l'impunité dont jouissent nos tirailleurs. J'en aurai fini avec ces billevesées qui sont actes de foi pour mes hommes aussi bien que pour les bambaras, lorsque j'aurai ajouté que les esprits malins dorment pendant le jour ; aussi, pour se venger de leurs mauvais tours nocturnes, ceux qui ont à se plaindre d'eux viennent impudemment satisfaire la nature dans leur sombre demeure ; et ils doivent être nombreux ces mécontents, car sur tous les points accessibles du bois les traces de ces vengeances malpropres couvrent le sol.

En face de la porte principale du tata de Guélégou est une case en terre, basse, épaisse, soutenue par des contreforts en briques et fermée par une porte fortement barri-

cadée. Des dessins énigmatiques rouges et bleus encadrent l'entrée ; cette peinture rouge n'est autre que du sang humain. L'intérieur en est étroit au point qu'un homme a peine à s'y retourner. C'est dans cet antre, lorsqu'on veut avoir une réponse aux questions poignantes, qu'on va interroger les augures, surtout dans le cas de maladie. Ces consultations demandent avant tout une résolution inébranlable et une forte dose de patience, car les esprits ne consentent à répondre qu'après un jour et une nuit de recueillement et d'immobilité dans cette niche obscure, chaude le jour comme une étuve. Pendant la seconde nuit, un sorcier s'introduit furtivement dans la double paroi qui sans doute existe dans la muraille et, d'une voix caverneuse, donne au pauvre hypnotisé de vagues conseils pouvant s'adapter facilement à toutes les interprétations.

Toujours il commence par un exorde qui fait ressortir la reconnaissance extrême due au sorcier par l'intermédiaire duquel notre homme a été mis en rapport si précieux avec l'esprit malin.

Le Bani est un affluent de droite du Niger, large d'une centaine de mètres et profond de trois mètres environ sur les points de plus grand dénivellement de son lit. Cinq pirogues m'attendaient sur le banc de sable où l'embarquement se fait habituellement. Très rapidement tout mon monde était mis sur l'autre rive ; mes chevaux étaient passés à la nage. Au point d'atterrissage s'élève un village fortifié, Sourokoro, dont le tata borde la berge à pic ; il n'est habité que par des somonos, passeurs officiels et en quelque sorte patentés du Bani. Malgré l'heure matinale, cinq heures et demie peut-être, les anciens aux respectables barbes blanches sont rangés sur le bord de la

rivière pour me complimenter ; ils joignent à leurs salutations une grande manne de poissons, des œufs et quelques poulets.

Bientôt nous sortons de la plaine basse où chaque année le Bani tend une inondation profonde. Une herbe épaisse dont les tiges s'enlacent y rend la marche pénible. Le village de Koumbéréla formé de plusieurs beaux tatas la domine ; des jardins merveilleusement entretenus y produisent d'abondantes récoltes de tabac et d'oignons. Ce sont une série de cercles ou plutôt de cônes très bas, légèrement aplatis, au sommet desquels est creusé un puits d'où partent en rayonnant vers la circonférence de nombreuses rigoles. Le jardinier tire l'eau du puits et la jette dans une cuvette qui fait le tour de l'orifice ; l'eau s'épand en cent ruisselets dans tout le jardin et y arrose automatiquement jusqu'à la plus petite plate-bande. Des paillassons mettent les jeunes plants à l'abri du soleil.

Dans toute cette contrée la culture est fort en honneur ; le long de la route les champs sont remarquablement tenus. Partout le coton abonde toujours parfaitement soigné. Les karités, en compagnie de nombreux nétés, couvrent cette interminable plaine que pas un mouvement de terrain ne ride et où le lit du Bani est la seule dépression sensible.

A Dandougou se tient tous les vendredis un grand marché auquel accourent les cultivateurs de la contrée ; nous le traversons ce jour-là. Déjà une foule nombreuse s'y installe à l'ombre des baobabs, des fromagers et de quelques citronniers qui égayent une place dont la terre damée est d'une propreté parfaite. Quelques étals en plein vent se garnissent de diverses denrées ; et sur la route que nous suivons, nous croisons à chaque pas des femmes

chargées de bannes de coton et de lourds paniers pleins de fruits qu'escortent des paysans armés d'arcs et de flèches ou de longues javelines à fer barbelé. Ces archers sont, paraît-il, d'une adresse surprenante et leurs flèches empoisonnées deviennent dans leurs mains une arme très dangereuse.

Dans la journée du 18, nous atteignons Bélégou, village assez important de la frontière du Ségou où le roi Bodian entretient une compagnie de deux cents sofas chargés de surveiller la route de Sikasou. Ils ont fort bon air ces sofas et sont très proprement vêtus ; à peu près tous sont anciens sofas d'Ahmadou. Leur accueil est très empressé et, le soir venu, ils alignent devant ma tente une double rangée de calebasses pleines de riz et de couscous auxquelles nos tirailleurs font tellement honneur que plusieurs en sont indisposés le lendemain.

Le dernier village du Ségou où nous campons est Facil-mambougou. Peu important par le nombre de ses habitants qui sont à peine une centaine, il est cependant remarquable par la hauteur, l'épaisseur de ses murailles et leur parfait entretien. Les gens qui l'habitent sont extrêmement sauvages ; ils ne lâchent jamais leurs fusils chargés et ressemblent beaucoup plus à des écumeurs de grand chemin qu'à d'honnêtes gens. Leur langage, sorte de patois dérivé du bambara, n'est plus compréhensible pour moi, mais tous connaissent le bambara qui est du reste leur langue maternelle. Dans le Soudan, les frontières ne sont généralement guère sûres ; elles me paraissent l'être moins encore ici, et je plaindrais le diulha qui passerait sans défense à portée du haut et menaçant tata sous lequel nous sommes bivouaqués.

De ce village, j'expédie au lieutenant Marchand, notre

résident chez Tiéba que je croyais toujours à Sikasou, un courrier rapide pour lui annoncer mon arrivée dans la capitale du fama le mercredi 23 décembre ; je le priais en même temps de nous faire préparer le logement et les vivres.

Comme au Soudan tout arrive, j'ai soin de charger mon courrier, au cas où il ne rencontrerait pas le lieutenant, de se rendre auprès de Tiéba lui-même, de le saluer de ma part et de lui apprendre mon arrivée prochaine. Je pensais, ces mesures prises, m'être assuré la certitude de trouver en arrivant à Sikasou une hospitalité suffisante : sans être complète, mon erreur devait être grande et ma déception profonde.

Depuis Guélégou le terrain se relève sensiblement et quelques ondulations accentuées rompent la monotonie de la route. Mes indigènes, peu sensibles aux beautés du paysage, sont loin de s'en louer ; mes chevaux aussi s'en plaindraient s'ils pouvaient parler, car le sommet de chacun de ces mouvements de terrain est couvert d'un petit cailloutis ferrugineux extrêmement désagréable à la marche et fort douloureux aux pieds.

Une large plaine qu'un marais traverse dans toute sa longueur succède aux collines ; le sentier se perd dans les hautes herbes et bientôt mon cheval est tellement embourbé qu'il faut mettre pied à terre et le laisser se tirer d'affaire comme il peut. Un de mes tirailleurs me charge sur son dos pendant que deux de ses camarades me soutiennent par derrière pour dégager mon porteur qui enfonce dans la vase jusqu'à mi-cuisses pendant que l'eau lui vient à la poitrine. Ce n'est qu'après une demi-heure d'efforts que mon petit convoi arrive à franchir ce mauvais pas long d'une soixantaine de mètres. Une

pièce d'artillerie, même avec plusieurs mulets de renfort, en sortirait difficilement en cette saison.

Koumanko est le premier village de Tiéba où nous campons. Un jeune sofa à la mine éveillée représente le fama et est chargé de la surveillance du chef aborigène. Tous deux viennent me saluer à mon campement que j'ai pris sous un groupe de beaux baobabs à proximité du tata; mais ils sont moins qu'expansifs. Au reste, pour obtenir cette politesse d'usage, j'ai dû envoyer saluer le premier ce bambin de seize ans à peine qui ne paraissait nullement décidé à se déranger malgré la qualité dont il me savait revêtu. Ma présence paraît les surprendre désagréablement et aussi les effrayer un peu; ils ne me semblent pas du tout dans l'intention de me ravitailler. J'insinue doucement que mes hommes sont très fatigués et que rien ne remet dans ce cas comme un bon repas. On comprend bien où j'en veux venir, mais on cherche à parer le coup. Avec un bel ensemble, tous deux me disent, la mine contrite, que leurs bœufs sont morts pendant l'hivernage; quant aux moutons, ils n'en valent guère mieux. Les poulets en ont pâti, car les habitants les ont tous mangés; enfin, ce pauvre pays ne renferme plus rien. « Mais cependant, répliquai-je, vous ne vous nourrissez pas de terre, dans ce pauvre pays? » C'est vrai, aussi donnera-t-on à manger à mes hommes; mais il ne faut pas qu'ils soient difficiles, car Dieu est témoin que le village ne possède plus rien. Je romps l'entretien en disant que, dès mon arrivée à Sikasou, j'informerai Tiéba de la façon dont on m'aura reçu ici, et mes deux gaillards s'en vont sans paraître trop effrayés de cette menace.

Sur le tard, je recevais cependant, moyennant beaux écus

comptant, un mouton étique, un poulet desséché et quelques diabrés[1]. Le sofa de Tiéba, à qui j'ai fait un cadeau d'étoffe pour paraître reconnaître la peine qu'il s'est donnée pour me fournir cet approvisionnement dérisoire destiné aux soixante et quelques hommes que je traîne avec moi, vient dans la nuit me remercier. Il m'apprend qu'il a envoyé, comme je le lui ai demandé, un courrier à Tiéba pour l'informer de mon arrivée sur son territoire ; il me dit aussi que le bruit court que notre résident est au plus mal avec lui. Tiéba n'aurait plus aucune foi en ses paroles et ne tiendrait compte d'aucun de ses conseils ; et il ajoute comme pour lui-même : « Mais pourquoi, aussi, les Français fatiguent-ils tant notre fama ? »

Ce propos tenu par un simple sofa dénote un état d'esprit qui vaut d'être relaté. Tiéba se plaint donc bien de nos agissements à son égard pour qu'un de ses soldats vivant si loin de Sikasou en ait entendu l'écho ? Et c'est tout soucieux sur le succès de ma mission que je rentre dans ma tente.

Quelques kilomètres au delà de Koumanko, il nous a fallu traverser un nouveau marais aussi difficile que celui de la veille ; nous nous en sommes encore tiré sans accident, mais non sans maudire ces éreintants passages. C'est un sofa de Bodian qui me sert de guide; ceux que j'avais engagés à Bamakou étaient trop indécis sur la direction à prendre pour que me je fie entièrement à eux. Cet homme qui est un gaillard vigoureux et alerte connaît parfaitement ce pays qu'il a traversé plusieurs fois ; même en pleine nuit, il n'hésite jamais lorsque nous arrivons à un de ces nombreux croisements de sentiers qui s'enchevêtrent aux alen-

1. Sorte de tubercule dont le goût se rapproche de celui de la pomme de terre.

tours des villages. Au reste bien m'en a pris de ne pas m'en remettre à l'obligeance des sujets de Tiéba pour atteindre Sikasou. Par curiosité j'avais demandé un guide au sofa de Koumanko ; il me l'a nettement refusé en me disant que si mon voyage était autorisé par le fama, celui-ci avait dû envoyer quelqu'un à ma rencontre ; que si je n'avais pas cette autorisation, tout ce qu'il pouvait faire était de ne pas m'empêcher d'aller plus loin.

Notre arrivée, le matin même au lever du soleil, à Boun-Négué, le premier village du Sikasou, m'avait déjà fixé sur ce que je pouvais attendre des sujets de notre allié. A notre vue une panique générale avait saisi les habitants dont plusieurs déjà vaquaient à leurs occupations à quelque distance des deux beaux tatas qui forment ce village. Une fois tout le monde rentré, les portes avaient été solidement fermées et un silence de mort avait succédé à l'animation qui régnait aux alentours quelques instants avant. J'ai épuisé toute ma rhétorique et Ali son éloquence pour entrer en pourparlers avec ces sauvages qui m'avaient tout l'air d'obéir à une consigne ; certainement, à la façon dont les créneaux se garnissaient de fusils lorsque j'approchais trop près de la muraille, il n'était pas douteux que si j'avais trop insisté une décharge générale eût été leur réponse.

Un solide gaillard de vingt-cinq à trente ans s'était attardé lors de la retraite générale de ses concitoyens derrière leurs murailles. Pour gagner la porte il fallait qu'il passât auprès de nous. Il manœuvrait par derrière de façon à se glisser inaperçu ; mais je l'avais vu et je surveillais son manège. Lorsqu'il fut à petite distance, j'envoyai Ali lui dire de venir me parler ; mais lui de prendre les jambes à son cou et de filer dans la direction

du tata. Tout en courant à perdre haleine, il répondait à Ali qui lui criait de s'arrêter : « Non, non,... une autre fois,... impossible maintenant,.., il faut que j'aille me laver. »

Cette réponse amusante fut la seule que j'obtins de cette aimable population. Au reste, par la suite, je ne serai guère plus heureux ; et à Sikasou, il deviendra évident que les sujets de Tiéba obéissent à une défense formelle d'entrer en relations avec moi et avec les miens.

Après Boun-Négué la route escalade une série de plateaux peu élevés mais très caillouteux, tachetés de bouquets d'arbres chétifs enveloppés d'un épais rideau de lianes. C'est là une immense richesse inexploitée. Ces lianes sont de l'espèce « saba gué » et donnent une excellente qualité de gutta-percha. Peu de voyageurs traversent cette région ; aussi le gibier y foisonne. Nous avons levé deux troupeaux de biches et il m'a semblé apercevoir derrière un buisson la robe grise d'une panthère.

Plus loin deux ruisseaux fangeux coupent le chemin ; le fond du premier est tellement mauvais que j'ai dû descendre de cheval au milieu de la vase pour permettre à ma monture d'en sortir. On atteint Sansianna après une étape de cinquante kilomètres pendant laquelle on franchit quantité de marais, de ruisseaux ou de rivières, tous plus difficiles les uns que les autres avec leurs berges à pic et leur fond marécageux.

Ici il faut passer à dos d'homme, là faire des tours de force d'équilibre sur une mauvaise branche d'arbre jetée en travers de la rivière ; plus loin, on essaye de passer à cheval et, après de longs et infructueux efforts, il faut se résigner à sauter dans le marais où l'on enfonce jusqu'au ventre.

Depuis Koumanko la région est entièrement dévastée. Partout des ruines là où quelques années auparavant florissaient de nombreux villages. Sansianna lui-même qui fut naguère important est à peu près désert; ses cases s'effondrent, son tata tombe en vingt endroits. A deux journées de marche de la capitale de Samory la densité de la population était considérable et les cultures se succédaient à peu près sans interruption. Ici, au contraire, des champs abandonnés, des villages ruinés où errent encore quelques malheureux que la faim transforme en véritables squelettes. Lorsque Samory voulait se créer de nouvelles ressources, il se gardait bien de toucher à ses sujets; il portait, sous le couvert de la guerre, comme cela se pratique en Europe, les pilleries et les rapines sur les terres des peuples ses voisins. Or, voici qu'ici j'interroge tour à tour les rares misérables que je rencontre sur le chemin et tous répondent à ma question : « Qui donc a brûlé ce village ? » — « C'est le fama qui l'a pris pour en vendre les habitants. »

Il ne nous appartient guère de nous élever contre ces brigandages. Tiéba, avant que nous lui donnions notre appui, était un chef de guerre de maigre importance; il commandait au nom de son oncle les guerriers de Sikasou et son influence ne rayonnait pas à plus d'un jour de marche de cette ville. Nous l'avons démesurément grandi. Il en a profité pour se procurer plus facilement du bétail humain. C'est surtout par la prise de Kinian qu'il doit uniquement au courage, à l'habileté et à la persévérance du capitaine Quiquandon[1] que son autorité s'est réellement établie.

1. Aujourd'hui chef de bataillon, résident de France auprès de Bemba frère et successeur de Tiéba, décédé au mois de janvier de cette année.

Je suis passé ce matin au milieu des ruines de cette ville dont les richesses et le renom étaient un sujet d'ardente jalousie de la part de Sikasou, la ville rivale. Elles occupent plusieurs kilomètres de superficie, avec de vraies rues très sinueuses à la vérité, des maisons, des places, enfin une agglomération telle que je n'en avais pas encore vu dans ce pays. Un fort rempart l'entoure, bien flanqué et très épais. A quinze kilomètres à la ronde pas un pouce de terrain cultivable n'était en friche, et ce champ immense suffisait à peine aux besoins matériels et au commerce de ses habitants. Il ne m'appartient pas de conter le siège de cette ville et l'héroïsme et l'ingéniosité qu'y déploya mon ami Quiquandon, seul Européen au milieu des gens de Tiéba pendant cinq mois ; je ne veux retenir du récit qui en a été fait que le courage inébranlable et la superbe audace des guerriers de Kinian dont le chef et ceux d'entre eux que la famine n'avait pas privés de toute vigueur forcèrent les doubles lignes que Tiéba avait établies autour de la ville et s'échappèrent les armes à la main.

Il est encore facile de juger de l'énergie de la défense. Toutes les brèches faites à la sape ou au canon sont palissadées et renforcées ; un deuxième mur est élevé en arrière pour les isoler. Tout autour de l'enceinte, de nombreux renflements du sol, des excavations où apparaissent des os blanchis disent assez ce que coûta la prise de Kinian. Les tranchées, les lignes palissadées, les places d'armes fortifiées de l'armée assiégeante sont encore assez bien conservées pour qu'on puisse suivre toutes les phases de l'attaque.

Nous faisons maigre chère à Sansannia ; les pauvres diables qui ont survécu aux razzias du fama sont horri-

blement misérables et servent de captifs aux quelques sofas qui gardent la route et qui dépendent du détachement de cinquante à soixante hommes occupant Kinian. Ce sont des sénofos dont la langue m'est absolument incompréhensible ; leur mœurs paraissent les mêmes que celles des bambaras. Les hommes sont reconnaissables à un tatouage formé de trois entailles qui partent de la commissure des lèvres et vont s'étalant en éventail dans la direction de l'oreille. Les femmes ont les cheveux finement nattés et collés sur les côtés contre le crâne, tandis que sur le sommet de la tête ils sont crêpelés « à la chien ».

Ce qui frappe surtout, à l'approche des villages, c'est la grande quantité de baobabs, de n'tabas, de fromagers ou d'autres arbres très élevés qui les entourent ; quelques rosniers avec leur longue tige droite surmontée d'un panache vert complètent le coup d'œil très curieux de cette arboraison géante. Mais la terre est loin d'être aussi riche que celle du Ségou. Si les plaines basses y sont d'une fertilité inouïe, leur superficie est bien inférieure à celle des plateaux à peu près stériles couverts de cailloux ferrugineux dont la masse est formée d'un tuf ferrugineux mélangé de grès, rarement recouvert d'une faible couche d'humus. Somme toute, jusqu'à ce jour, la note caractéristique de cette région peut se résumer ainsi : dépeuplée, relativement pauvre, probablement peu saine.

Notre avant-dernière étape avant d'arriver à Sikasou est encore très longue : quarante-cinq kilomètres. Nous avons passé la journée à nous tirer tant bien que mal de marais, de rivières aux berges abruptes, avec, comme pont, quelques troncs d'arbres chancelants, à franchir de hautes collines ferrugineuses. Je me console de ces misères

et de l'écœurement que me procure même à Pérempéréna à moins de quinze kilomètres de Sikasou, la vue de tous ces beaux villages détruits où quelques sofas en loques remplacent une population naguère très dense, car je présume qu'à Sikasou quelque bien-être et la vue d'une cité riche et prospère me remettra vite physiquement et moralement. Ici, la pauvreté des habitants est telle que les femmes vont à peu près nues. Une bandelette ceignant les reins et se recroisant entre les jambes est leur seul vêtement, la coiffure que je décrivais plus haut leur seule parure. Les hommes ne sont guère mieux couverts. En plus de la bandelette des femmes, ils passent leur tête à travers un lambeau de pagne qui retombe lamentablement sur la poitrine et dans le dos, découvrant les bras et le haut du ventre ; en revanche, tous portent fièrement l'arc et ces terribles flèches que l'on dit être empoisonnées. En résumé, de vrais sauvages.

En quittant Pérempéréna, le 23 décembre, nous longeons longtemps une rivière encaissée, aux eaux abondantes et rapides dont les rives sont couvertes d'une épaisse végétation. Les cultures commencent à se faire serrées et sont plus soignées ; des chemins se croisent en tous sens et aboutissent à de petits groupes de cases que, dans la demi-obscurité du jour naissant, on devine éparses à travers les champs. A l'aube, nous passons sous les murs de N'Sa Bilara et nous gagnons une légère éminence où nous nous arrêtons pour revêtir des vêtements convenables.

N'Sa Bilara est un grand village fortifié situé au milieu des marais formés par la rivière que nous avons suivie. La majeure partie de sa population se compose d'une forte garnison de sofas qui est en quelque sorte le gros des avant-postes échelonnés jusqu'à la frontière française du

Ségou. Nous avons été signalés par ses sentinelles ; un coup de trompe retentit, et peu après nous voyons filer devant nous une bande d'une centaine d'hommes à moitié nus, armés d'un sabre et d'un fusil à pierre qui se dirigent hâtivement sur Sikasou, avec, à leur tête, un chef à cheval. Ils passent près de nous silencieux et c'est à peine si le cavalier qui les conduit rend du bout des lèvres le salut que lui adresse mon caporal de tirailleurs. Faut-il mal augurer de cette réserve peu polie ? J'aime mieux croire, jusqu'à preuve du contraire, que ce sont les mœurs locales qui sont seules coupables en l'espèce.

Nous repartons ; nouveaux marais, nouvelle rivière à franchir, celle-ci sur un pont rustique mais solide ; quelques champs de mil, des baobabs, et enfin un plateau ferrugineux. De sa crête orientale, nous découvrons la ville de Sikasou noyée dans un épais nuage de brouillards et de fumée. On ne distingue aucun détail, non qu'elle soit éloignée, nous sommes à peine à un kilomètre et demi du rempart, mais à cause de cette buée opaque dans laquelle elle est comme drapée. Une colline élevée, aux flancs abrupts perce cependant ce rideau ; son sommet est couronné par une ligne de murailles que domine une maison carrée, massive, crénélée, derrière laquelle se groupent des cases au toit conique de paille. Mon guide me dit que c'est la nouvelle demeure que Tiéba se fait construire ; son intention est de transformer en une véritable citadelle ce sommet qui commande de toutes parts la ville en son centre.

En dehors de la nappe blanchâtre qui couvre Sikasou, des tatas isolés sont assis sur les mouvements de terrain et l'entourent comme une ligne de forts détachés et d'ouvrage avancés. Entre cette ligne et le rempart une quantité remarquable de greniers à céréales cylindriques, hauts de

deux à trois mètres, construits en briques séchées au soleil et surélevés par des blocs de pierres, contiennent probablement une réserve d'approvisionnements.

Un petit ruisseau sillonne la vallée où, par places, des teintes d'un vert foncé indiquent des groupes d'arbres ou de hautes cultures.

On entend, venant de la plaine, les bourdonnements confus d'une population qui s'éveille ; quelques coups de tam-tam, quelques coups de fusil, puis c'est tout.

A Facilmanbougou, à Koumanko, hier à Pérempéréna, j'ai envoyé à Tiéba des courriers le saluer d'abord, puis lui donner le jour et l'heure de mon arrivée. J'attends sur le plateau, tout mon monde bien en vue, que le fama m'envoie une escorte chargée de me guider et de m'amener auprès de lui. Il ne peut ignorer ma présence. Depuis un moment déjà la buée s'est dissipée, chassée par le soleil levant qui découpe crûment nos silhouettes sur le ciel bleu. En même temps que le soleil monte à l'horizon plusieurs personnages apparaissent sur la terrasse de la lourde case qui marque le sommet de la colline de Sikasou. Au milieu, un peu isolé, se tient un homme vêtu de blanc, couvert d'un grand chapeau de paille surmonté d'un panache ; il regarde attentivement de notre côté. « C'est Tiéba! » s'écrie mon guide qui, avec sa vue perçante de noir, l'a tout de suite reconnu.

Bientôt après, un cavalier suivi de quelques sofas sort au galop de la ville. Il escalade le plateau et passe tout près de nous sans arrêter son cheval. Je lui fais crier qu'il prévienne son maître de notre arrivée; mais il ne paraît pas entendre. Il fait un long détour et se rabat à bride abattue dans la direction de la ville.

Je pense que tout à l'heure l'escorte que les usages sou-

danais font à Tiéba une obligation de politesse banale de m'envoyer va sortir des remparts et venir à nous, maintenant qu'il est dûment renseigné. Mais un quart d'heure, une demi-heure se passent et rien ne paraît. Bien plus, des sofas ou des paysans qui suivaient le chemin sur lequel nous sommes arrêtés disparaissent à notre vue malgré les appels de mes hommes, et font un large détour pour nous éviter.

Que veut dire ceci ? Serions-nous en guerre avec Tiéba ? Car c'est ainsi qu'on agit envers une troupe ennemie. Cependant, tout le long de la route, les chefs sofas des villages où j'ai campé ont accepté sans scrupules comme du reste sans remerciements, les largesses que je leur ai faites.

Petit à petit, la ville paraît avoir pris son animation habituelle. Tous les sentiers qui y conduisent sont suivis par des caravanes de femmes ployant sous le faix de lourds paniers chargés de grains ou de fagots de bois dont on voit un grand amoncellement sur une des faces de la ville, non loin du rempart. Des sofas armés de fouets et de fusils escortent les malheureuses. Sur le rempart en construction un véritable fourmilière humaine s'agite. Personne ne s'occupe de nous pas plus que si nous étions la méchante caravane d'un chétif diulha [1]. Tiéba est toujours sur son aire, toujours immobile, le regard fixé sur nous. Avec ma lorgnette je vois distinctement les allées et venues de son entourage ; la couleur et la forme des vêtements sont très apparents.

Vraiment je ne comprends plus. Le capitaine Quiquandon affirme que cet homme nous est tout dévoué. Informé

1. *Diulha :* marchand caravanier ou colporteur.

officiellement de mon arrivée par le lieutenant Marchand qui lui a dit, en renchérissant sur mon importance, quelle était ma position auprès du commandant supérieur, qu'attend-il donc pour se mettre en règle avec les usages de courtoisie banale contre lesquels tout manquement est ici une grave offense?

Le temps passe, et je pourrais ainsi longtemps épiloguer sans trouver les causes de la conduite de Tiéba. Le mieux est d'aller le trouver ; en sa présence tout s'expliquera.

Nous descendons le raidillon qui conduit à la ville. Sur notre chemin, on s'écarte indifférent. Personne ne répond aux saluts de mes tirailleurs qui commencent à gronder sous l'offense. Dans une courte halte que je fais à quelque distance du tata pour mettre un bel ordre dans ma caravane, ils ne parlent rien moins que d'arrêter et de fouetter le premier homme qui se permettra de ne pas répondre à leur salut. Je les calme, leur caporal les forme sur deux rangs, baïonnette au canon, l'arme sur l'épaule ; Ali les suit sur mon deuxième cheval, éblouissant avec sa calotte verte, son immense boubou brodé d'une blancheur immaculée, et ses bottes de marocain rouge. Je marche derrière, avec, formant un rang serré touchant la croupe de mon cheval, mes domestiques dans leurs plus beaux atours ; puis, à quelque distance, la phalange pressée de mes porteurs, certainement mieux vêtus que les plus importants seigneurs que nous croisons

Nous atteignons dans cette ordonnance la porte voisine. Des centaines d'hommes travaillent avec acharnement à la muraille. Pas un ne lève la tête ; vraiment, il faut que des ordres bien sévères les tiennent, car quel est le noir (tous sont curieux comme des enfants) qui ne resterait

bouche bée, saisi d'admiration, le regard figé devant une si pompeuse troupe.

La porte franchie nous traversons une petite place et nous nous engageons entre deux hautes murailles qui cachent au regard toute habitation. Cette ruelle est juste assez large pour que deux hommes y passent de front. Par moments, lorsque ses sinuosités capricieuses nous mettent dans la direction de la citadelle, je vois Tiéba qui, toujours immobile, mais assis maintenant, nous regarde venir. Dans son entourage, pas un mouvement, aucune agitation qui décèlent l'exécution d'un ordre donné.

Bientôt à tourner toujours sans repère entre ces murailles uniformes, notre guide, ému par cet accueil plus que froid, me déclare qu'il est égaré. Mais voici des gens qui viennent à nous, j'envoie les prier de nous conduire ; sans répondre, ils prennent la ruelle prochaine et s'éloignent. Nous arrivons devant une sorte de mosquée sur la porte de laquelle un vieux marabout égrène son chapelet. Très poliment, je lui demande mon chemin. « *Tara o félé!* » (que je traduirai volontiers par « Vas-y voir ! ») me répond ce saint homme sur un ton bourru, sans même lever les yeux. Comme je veux avoir le mot de l'énigme et ne rien brusquer, je réprime tout mouvement de colère et je continue à errer dans la ville. Enfin, après mille détours que Tiéba suit toujours complaisamment du haut de son observatoire, nous tombons heureusement dans un cul-de-sac sur lequel s'ouvre la porte de la demeure du lieutenant Marchand.

Je vais donc enfin savoir ce que signifie l'attitude étrange de Tiéba et de ses sujets. J'éprouvais bien aussi quelque étonnement de n'avoir pas encore vu ni cet offi-

cier, ni l'excellent docteur Grall[1] son compagnon d'exil; mais j'expliquais leur absence par la pensée que peut-être ils n'avaient pas reçu le courrier spécial que je leur avais adressé. Pour Tiéba, il ne pouvait en être de même puisque ses hommes eux-mêmes étaient venus me reconnaître.

Une nouvelle déception m'attend : Marchand et Grall sont partis depuis deux jours dans le sud, avec l'espoir d'entraîner contre Samory une des colonnes de Sikasou; ma lettre court après eux. Ne croyant pas mon arrivée si prochaine, car j'avais forcé les étapes depuis Bamakou, notre résident, après avoir prévenu Tiéba de ma mise en route, avait profité d'une occasion qui lui semblait favorable pour chercher à accomplir l'objet principal de sa mission. Et ainsi il était pleinement tombé dans le panneau que le fama lui tendait pour l'empêcher de se trouver à Sikasou avec moi, et pour nous rendre impossible tout échange d'impression.

L'inspection rapide de la demeure où depuis de longs mois vit misérablement notre représentant, me donne une triste idée de la générosité et de la reconnaissance de Tiéba. C'est un carré exigu, entouré d'un haut tata auquel est adossé d'un côté une sorte de bâtisse à étage percée de lucarnes à laquelle on accède par une rampe coudée en terre battue. Sur les autres faces, laissant au milieu une étroite cour, de petites maisons cubiques de quatre à cinq mètres ne reçoivent de jour et d'air que par la porte. Il faut avoir vu pareille prison et y être entré à l'heure où le soleil est haut pour comprendre ce que des Européens doivent y souffrir de la chaleur, du manque

1. Tué dernièrement par les Touaregs aux environs de Tombouctou.

d'air et des odeurs nauséabondes qui montent des maisons voisines qui l'enserrent.

Le toit de l'étage, un toit de chaume, avait été enlevé par ordre de Tiéba dès le départ de Marchand. Je pensai que cette mesure était prise pour m'empêcher d'y loger ; je ne me trompais pas, car les faits me prouvèrent par la suite qu'afin de rendre mon isolement plus complet, on me caserait en dehors de la ville, le plus loin et surtout le plus solitairement possible.

Cet étage de la maison de Marchand avait failli causer dans Sikasou une véritable émeute. Huit ou dix cases seulement sont ainsi surélevées dans toute la ville. Un beau jour, notre résident qui étouffait dans cette masure que seule une porte intérieure aérait, fit ouvrir aux quatre coins des trous en forme de fenêtres larges d'un pied carré. C'en était fait de la capitale. Tout le monde cria à la trahison : c'était un fort que le toubab[1] venait d'installer, et bientôt on verrait par ces ouvertures passer la gueule des canons qui incendieraient la ville. On vint en foule manifester, la menace à la bouche, sous ces redoutables embrasures. Mais notre résident tint bon et ne les boucha pas. C'était cependant ce qu'espérait Tiéba furieux de ce que, de ces lucarnes, Marchand pouvait nuit et jour observer ce qui se passait autour de lui.

Tout ceci me fut conté hâtivement par le seul des serviteurs de nos camarades qui fût resté ici.

J'installai mes porteurs et leurs colis dans la cour ; puis, pestant contre la malchance qui me privait de leur présence, je repartis guidé cette fois par l'homme de la résidence.

1. *Toubab :* européen, blanc.

Après bien des tours et des détours nous débouchons enfin sur une sorte de place d'armes entourée de murs crénelés qui dégage le pied de la colline. Tiéba est toujours à la même place : il ne se lasse pas de nous contempler et doit maintenant savoir fort exactement qui et combien nous sommes et le nombre de nos charges.

Je m'arrête ; je forme mes tirailleurs en ligne face au chemin qui descend en lacets rapides devant nous, et j'envoie Ali au fama pour le saluer et lui demander si je dois monter jusqu'à lui.

Un instant après, je voyais le boubou blanc de la terrasse dévaler la pente derrière mon interprète suivi de quelques autres boubous de couleur douteuse.

C'était enfin Tiéba.

Lorsqu'il approche, je descends de cheval et je m'avance au-devant de lui, mes tirailleurs portent et présentent les armes.

Sous un arbre rabougri qui forme le centre de la place, je le regarde curieusement venir. C'est un homme de trente-cinq à quarante ans, grand, fort, épais, une tête bonasse et ronde. Il est vêtu de blanc ; une boubou brodé qui baille au col et laisse deviner un cafetan noir soutaché d'or, pantalon en calicot, bottes de chasse françaises; sa coiffure est bien celle que j'ai vue tant de fois, au tournant de chaque ruelle, lorque sa citadelle se dégageait des murs avoisinants. C'est un grand chapeau à larges ailes, à fond conique, surmonté d'une touffe de lanières de cuir. Tiéba tient à la main une canne européenne et un fouet de chien. Derrière lui, un petit sofa porte un fauteuil pliant en cuir.

Lorsqu'on étudie longuement sa physionomie, on surprend dans son regard qui, au premier abord, paraît

ouvert et presque franc, quelque chose de douteux, d'indéfinissable qui met en garde contre lui. Est-ce un fourbe dans toute l'acception du mot, je ne le pense pas. Un homme loyal, bien moins encore. Plutôt le roublard que le faux bonhomme. C'est certainement un être sanguinaire au delà de toute expression. On verra par la suite de quelles cruautés indicibles il se fit gloire devant moi ; et il ne se vantait pas.

Il n'est plus qu'à quelques pas de moi ; je vais à lui en le saluant. Il me rend le salut militaire et me tend une main vigoureuse que je touche. Aussitôt je lui demande, après les salutations rituelles, s'il n'était pas prévenu de mon arrivée : « Mais si, répond-il, voilà ton courrier ; depuis trois jours je le garde auprès de moi. Au reste, mes gens m'avaient prévenu de ta marche le lendemain du jour où tu passas le Dialiba [1]. »

Ceci m'abasourdit quelque peu d'apprendre à brûle-pourpoint combien exactement et rapidement est faite sa police secrète sur notre territoire. Je me contente de cette réponse, au moins pour l'instant, et le prie de bien vouloir me faire conduire au logement qu'il a sans doute donné ordre de me préparer puisque la résidence est inhabitable : « On l'installe, — viens chez moi, nous causerons. »

Et voilà la procession qui recommence à travers les ruelles étroites. On a amené à Tiéba un assez vilain cheval gris sur lequel il s'est hissé péniblement, comme tous les noirs du reste, à cause des formes élevées du troussequin ; une fois en selle, il pique des deux et, sans s'assurer que je le suis, s'en va trottinant à travers le village. Les

1. Dialiba est le nom mandingue du Niger.

gens de son entourage, à peu près tous déguenillés et horriblement sales, se précipitent à sa suite, bousculant au passage mes tirailleurs immobiles. Je laisse passer cette cohue peu brillante pour l'entourage d'un grand chef, puis je prends la même direction, happant au passage par le pan de son boubou un sofa pour me guider, car déjà toute la « cour » a disparu.

Au bout d'une dizaine de minutes nous nous arrêtons devant une porte que rien ne distingue des autres si ce n'est une sorte de pyramide d'argile ajourée ; en revanche le tata dans lequel elle ouvre est haut, épais, et dûment armé de créneaux. C'est l'ancien tata du fama. Je descends de cheval, car Tiéba m'attend sur le seuil, et, pêle-mêle avec ses sofas qui ont rompu les rangs de mes tirailleurs, nous nous engouffrons dans un long corridor crênelé qui conduit à une nouvelle porte donnant accès dans la demeure personnelle du chef. C'est très fortifié ; mais nullement imposant ; les murailles sont hautes et solides, les cases petites, borgnes et mal aérées. Chez Samory, il n'y avait que peu ou pas de rempart, plutôt un mur de clôture ; mais les cases avaient des proportions énormes et étaient installées avec une réelle entente du confort local.

Nous nous asseyons à l'ombre oblique d'une case.

Je salue à nouveau le fama au nom du colonel et au mien et j'attends qu'il me rende ces salutations au moins pour le colonel. Rien. Après un moment de silence, je lui expose le but de ma venue ; je me mets l'esprit à la torture pour que ma parole et mon éloquence soient convaincantes. Tout à coup, alors que je crois qu'il m'écoute attentivement, il se lève, entre dans la case voisine et, devant moi, change de boubou avec une modestie à

laquelle je rends hommage. Mais cette cérémonie, en elle-même peu polie, me porte violemment sur les nerfs venant après la façon plus qu'insolite dont j'avais été reçu, et les bousculades grossières de son entourage dans le couloir de son tata. Lorsqu'il se rassoit, je lui demande s'il désire que je continue à lui parler du but de ma mission. Il me répond par un geste de la tête et des bras qui signifiait : « Moi, cela m'est égal ; comme tu voudras ».

« Eh bien, lui dis-je, changeons de conversation puisqu'aussi bien celle-ci te déplaît. » Et après quelques circonlocutions destinées à dorer l'expression de mon mécontentement, je lui fais remarquer qu'il m'a laissé entrer dans sa ville aussi piteusement que si j'eusse été le dernier des diulhas, chose bien faite pour m'étonner, moi qui ai été en mission chez plusieurs grands chefs et qui ai toujours été reçu par eux avec les plus grands honneurs. Le bien qu'on m'avait dit de lui, la situation que j'occupe auprès du colonel, ses déclarations d'amitié pour la France, tout me faisait espérer un autre accueil.

Il s'excuse mal, mollement, et du reste mes reproches paraissent peu le toucher. Cependant il finit par me dire qu'il allait monter à cheval pour venir lui-même à ma rencontre lorsque je l'ai fait demander. Je lui fais observer que monter à cheval du lieu où il était me semblait assez difficile. Puis j'ajoutai, que quels que soient les motifs personnels ou les causes qui l'avaient fait me recevoir de si étrange sorte, je n'y attachais aucune importance, pas plus qu'au fait lui-même s'il donnait satisfaction aux demandes que le colonel lui adressait par ma bouche. Alors il se décide à parler. C'est une longue litanie de griefs contre le colonel qui ne lui a pas envoyé le canon et les quatre-vingts fusils gras que le colonel Archinard

lui a promis et qui doivent compléter l'armement d'autant de fusils de même modèle qu'il tient déjà de ce dernier ; le lieutenant Marchand, son voisin le roi Bodian notre sujet, ne sont pas épargnés, et longuement il récite sa plainte sur un ton bas, monotone, plaintif, qui contraste avec ses larges épaules et ses allures de lutteur.

Son frère, Babemba, vient l'interrompre en annonçant que ma demeure est prête. Ce Babemba, qui paraît beaucoup plus sympathique et ouvert que son aîné, est venu plusieurs fois à Bamakou voir le commandant du cercle ou le commandant supérieur ; Tiéba me l'a présenté comme mon « diatigui » [1], chargé de pourvoir à tous mes besoins.

Je n'ai pas joui longtemps de ses services, car le lendemain soir, après un palabre où il prit la parole pour démontrer à son royal frère qu'il fallait céder à nos demandes, il disparaissait sans que j'aie eu occasion de le revoir. Tiéba l'avait sans doute envoyé en mission comme le lieutenant Marchand.

Nous sortons de sa demeure et nous remontons à cheval ; puis nous repartons à travers ruelles et places, dans le tohu-tohu de l'arrivée. Bientôt nous arrivons à une porte du rempart et nous voilà en pleine campagne, cheminant dans la direction d'une petite colline sur laquelle s'élève un tata que les habitants évacuent.

Pendant une heure encore, jusqu'à midi, nous attendons devant la porte que le déménagement soit terminé. Nouvelle causerie. Je lui répète qui je suis, ce que le colonel attend de lui ; je l'interroge sur ses intentions. A chaque question, il me répond d'abord : « On-on ! on-on ! »

1. Hôte. « Dia » signifie « paix, hospitalité » ; « Tigui » veut dire « maître, possesseur. »

Comme je le presse : Pendant l'hivernage, dit-il enfin, le lieutenant Marchand l'a fait marcher dans le sud avec toutes ses colonnes ; les rivières étaient grosses, la campagne en partie inondée. Il a perdu à cette promenade tous ses chevaux. Lui et ses hommes sont fatigués ; voilà trois ans qu'ils ne cultivent plus et sont toujours en guerre. D'autre part, il a de mauvais voisins ; aussi reconstruit-il son tata. C'est un travail de longue haleine. Comment pourrait-il marcher contre Samory dans de telles conditions ? Puis il revient sur les fatigues et les tours de force que le lieutenant Marchand a fait faire à ses colonnes et se répand en lamentations nouvelles.

Quand ce sujet est épuisé, il s'arrête un instant pour reprendre haleine et comme je lui ai parlé de Samory, il me conte divers épisodes du siège de Sikasou. Il dit l'« Almamy » en parlant de Samory, et cela avec une certaine inflexion respectueuse. Il s'anime pour m'expliquer les supplices qu'il a fait endurer aux deux frères de Samory, Kémé Ibrahima et Malinkamory ; il en tire vanité et c'est tout simplement atroce. Il les a fait coucher à ses pieds et les a sommés de demander grâce de la vie. Sur leur refus, des sabres sont ébréchés, et la journée se passe à déchiqueter ces malheureux qui ont jusqu'au bout la force de retenir tout gémissement, toute plainte. Leur supplice dura du lever du jour au coucher du soleil, et, tout ce temps, Tiéba le passa sans boire ni manger, à regarder souffrir ses victimes, les pieds nus dans leur sang, absorbé au point d'en tout oublier par la contemplation des frissons de douleur qui passaient sur ces lambeaux de chair pantelante.

Encore maintenant, sa joie éclate, au souvenir du bonheur sans mélange que lui procura la vue de ces horreurs

dont il détaille les ignobles raffinements avec un orgueil véritable.

Durant les trois jours que je demeurai à Sikasou je vis Tiéba matin et soir. Sauf une fois où il vint me rendre visite chez moi ainsi que le jour où je lui fis mes adieux et où je le trouvai sur le sommet de la colline de Sikasou, il me reçut toujours sur les chantiers établis tout à l'entour de sa capitale, dans la boue fraîchement remuée. entouré d'individus mal vêtus et d'origine douteuse.

Le rapport que j'ai remis au commandant supérieur à mon retour de mission dit tout au long et les résultats des pourparlers que j'eus avec lui, et l'impression que je rapportai de Sikasou. J'en cite ici quelques fragments. Ce rapport a été écrit dès le lendemain de mon départ de la capitale de Tiéba sur des notes prises chaque jour. Mieux que des souvenirs lointains, ces extraits montreront ce qu'est cet allié de la France et quelle somme de confiance on peut lui accorder.

J'ignore quelle est sa vie privée, si ses femmes sont nombreuses et jolies, et le confort relatif dont il s'est entouré ; de même que les mille détails intimes qu'une longue fréquentation peut seule faire connaître. Je n'ai même pas cherché à soulever un coin du voile qui masque son intérieur ; mais ce que j'ai vu me donne une très piètre idée de ce que je n'ai pas vu.

Le lendemain de mon arrivée, j'adressais au commandant supérieur la dépêche qui suit pour lui rendre compte de la première impression que j'avais ressentie en entrant dans Sikasou.

. . . .

Voici ma première impression sur Tiéba, les siens, Sikasou, le pays qui l'entoure : Un chef de bande retors et très craint,

un repaire de bandits, un pays riche naguère et peuplé, dépeuplé aujourd'hui par la vente de chair humaine, et n'ayant conservé, hormis les sofas et leurs concubines, que le nombre très strict d'habitants nécessaires pour les servir.

Divers extraits de mon rapport officiel expliquent et complètent cette opinion peu avantageuse que je m'étais faite dès l'abord sur Tiéba et son empire.

« Nous avions ainsi parcouru plus de quatre cents kilomètres en dix jours, de Bamakou à Sikasou. J'ai fait le levé topographique expédié de cet itinéraire, étant le premier Européen à le suivre.

. . . .

La position de Sikasou serait reportée à dix kilomètres dans le N. 1/4 O. de l'emplacement qu'elle occupe sur les cartes actuelles.

. . . .

Au fur et à mesure qu'on s'éloigne du Bani, la région s'appauvrit. Aux fertiles plaines de Ségou succède une série de plateaux inclinés vers le N.-O., ferrugineux, en parties stériles, coupés par des vallées qui seules présentent un terrain d'une exploitation fructueuse.

Des rivières torrentueuses ou marécageuses bordées de palmiers d'eau, coulent ou stagnent dans chaque dépression. Le karité devient plus rare; le cotonnier, le mil se rabougrissent, le tabac disparaît presque entièrement ; en revanche, les bananiers font leur apparition avec les féculeux de toute nature.

La race des habitants change également ; les derniers villages du Ségou sont peuplés par des bambaras koulibalis ; le premier village de Tiéba est habité par des sénofos.

. . . .

La plaine même de Sikasou est pauvre. Le sol y est fortement mélangé de gravois ferrugineux et le tuf ferrugineux s'y trouve partout à fleur de terre.

Pendant cent et quelques kilomètres parcourus dans les États de Tiéba, je n'ai vu qu'un seul troupeau de bœufs de vingt têtes à peine, à Doumana. C'est le seul qui existe dans cette région, sauf celui de Sikasou soigné par des Peuhls du nord. Les villages ne possèdent que quelques chèvres et quelques rares volatiles, poules ou pintades.

La ville de Sikasou a la forme d'un quadrilatère irrégulier, allongé au S.-O. sur le flanc méridional d'une vallée creusée entre deux plateaux ferrugineux parallèles peu élevés dont les crêtes sont éloignées l'une de l'autre de quatre kilomètres. Un ruisseau dont la direction générale est S.-O.-N.E. longe la partie sud du rempart de la ville.

Sikasou est dominée au sud, à courte distance (quatre ou cinq cents mètres à peine), par un renflement des pentes du plateau et à mille cinq cents ou deux mille mètres au nord et au sud par la ligne des crêtes. Un mamelon isolé s'élève dans sa partie orientale. Les pentes en sont rapides dans toutes les directions ; il se rattache à une croupe basse venant de l'est.

Le ruisseau qui longe à quelques mètres, le rempart, coule tantôt en eau vive sur un lit de tuf ferrugineux, tantôt il forme un marais d'une centaine de mètres ou se divise en plusieurs branches pour arroser une belle bananerie créée au sud-est de la ville.

Celle-ci est enceinte d'un tata d'épaisseur moyenne que Tiéba renforce actuellement en construisant, à deux ou trois mètres en avant, un nouveau tata épais d'un mètre à la base, formé de lits d'argile battue et parfois de pierres alternées ; l'intervalle entre ces deux ouvrages est comblé par du gravois ferrugineux, de la terre mouillée et des pierres. Si cette construction résiste bien aux pluies d'hivernage, elle formera une masse couvrante de quatre à cinq mètres à la base, pouvant offrir une résistance sérieuse à notre artillerie de campagne. Le tracé est irrégulier et tiré un peu au hasard. Cependant, il faut noter qu'il forme un certain nombre de grandes brisures en forme de crémaillère qui peuvent se prêter assez bien au flanquement. La hauteur du tata est de quatre à six mètres. Dans quelques parties peu étendues elle n'atteint pas quatre mètres.

Du côté de la route de Ségou, une partie du nouveau tata

repose sur une sorte de parapet en terre mouillée et damée, dont la peute extérieur est de deux sur un et la hauteur varie entre soixante centimètres et un mètre cinquante.

Le mamelon qui s'élève dans l'intérieur de l'enceinte sera bientôt couronné par la citadelle dont Tiéba fera sa demeure particulière. Déjà des travaux importants ont été exécutés et deux maisons crénelées massives, construites. L'une d'elles est à étage; de sa terrasse on domine au loin les environs. C'est dans le N.-E. que le commandement de ce mamelon est le plus faible; c'est du reste dans cette direction que l'enceinte extérieure de la ville en est la plus rapprochée.

Lorsque les travaux projetés sur ce sommet seront terminés, c'est-à-dire une muraille haute de cinq mètres suivant les crêtes, avec un fort réduit intérieur, l'enlèvement de cet ouvrage sera une opération très délicate.

Sikasou est partagé en trois quartiers bien distincts par deux hautes murailles crénelées. Chacun d'eux est dégagé intérieurement et extérieurement par un chemin de ronde. Ils sont en outre coupés par une grande quantité d'enceintes particulières généralement bien entretenues et crénelées. Les abords du mamelon sont dégagés de toute construction et forment glacis intérieur; ils peuvent servir de place d'armes générale. Plusieurs terrains vagues assez vastes existent sur divers autres points et peuvent être employés à des rassemblements partiels.

La majeure partie des cases est couverte en terre damée; les toits malinkés existent, mais en très petit nombre.

Lorsque le rempart actuellement en construction sera achevé, et étant donné l'ardeur avec laquelle on y travaille on peut admettre que dans quinze jours il n'y aura plus que peu de chose à faire, Tiéba élèvera tout autour, à une distance variant de deux cents à quatre cents mètres, une nouvelle enceinte qui englobera les tatas et les groupes de cases isolés qui sont dispersés sur les flancs du coteau et sur les ressauts de terrain au sud de la ville. Le premier rempart deviendra l'enceinte du dionfoutou[1]; il couvrira la demeure des sofas et

1. « *Dionfoutou* », « Enclos des captifs », s'entend du réduit intérieur d'un village fortifié; il sert de demeure au chef et à ses gens.

de leurs familles. Tel qu'il est, j'ai mis quarante-sept minutes à en faire le tour à cheval, au pas relevé, ce qui lui donne un développement de près de cinq kilomètres. Le tata projeté n'aura pas moins de sept à huit kilomètres de tracé ; il enfermera le ruisseau, la bananerie et tous les mouvements de terrain commandant la ville à quelque distance.

Actuellement, et j'ignore s'il en est toujours ainsi, Sikasou a plutôt l'aspect d'une citadelle que d'une capitale, non seulement à cause des fortifications qui la hérisse, mais surtout en raison de la population particulière qui l'habite. Presque pas de vieillards de l'un ou de l'autre sexe, peu d'enfants ; en un mot peu d'apparence de famille organisée. Au contraire, des quantités d'adolescents très court vêtus, sofas certainement, âgés de quinze à vingt ans, quelques jeunes hommes et très peu d'hommes faits. Ces bonshommes à figure vénérable et à barbe grisonnante qu'on trouve dans tous les conseils des chefs noirs, les chefs de cases ou de castes, paraissent ne pas y exister même dans l'entourage de Tiéba.

A côté de cette population de tournure guerrière, des femmes de l'âge où elles peuvent rendre aux sofas des services de toute nature. Pas ou peu de fillettes, peu de vieilles femmes.

De jour, tout le monde travaille avec rage au tata ; de petits tam-tams donnent le rythme aux batteurs d'argile. Les hommes piochent la terre, la battent, la plaquent à la muraille, taillent des pierres, les portent et les mettent en place ; les femmes vont à l'eau par théories de plusieurs centaines et mouillent le pisé. Sauf les femmes de Tiéba, personne n'échappe à la tâche. Lorsque le fama m'a présenté son fils Ahmadou, un de ses chefs de colonne, âgé d'une quinzaine d'années, celui-ci était couvert de boue de la tête aux pieds et crépissait lui-même à la main la muraille d'argile détrempé. Tiéba ne quitte pas les chantiers de tout le jour ; c'est là où il m'a toujours donné audience, sauf la veille de mon départ.

La nuit, ce sont de continuelles alertes.

A intervalles réguliers, un coup de feu est tiré du tata de Tiéba ; des tatas voisins, des coups de feu répondent, et à chaque détonation les sofas de service poussent un long cri de guerre qui déchire au loin le silence de la nuit.

Pendant une des trois nuits que j'ai passées à Sikasou, il y a eu, je pense, une alarme générale, car entre deux et trois heures du matin les coups de fusil ont été plus nourris partant de tous les points de la ville, et la puissance des hurlements qui leur ont répondu laisse à penser que toute la garnison donnait de la voix.

La population de Sikasou ne m'a pas paru aussi importante que les dimensions de l'enceinte le font d'abord supposer. Je ne crois pas que, pour le moment, elle dépasse trois mille à trois mille cinq cents habitants dont les deux tiers au moins, sofas.

. . . .

Permettez-moi, mon colonel, d'ouvrir une parenthèse pour vous présenter les « gens importants », comme Tiéba les appelle, qui composent son entourage. Le premier jour, son frère Babemba, le griot Diali-Mori-Diébakhaté, un ex-spahi, un ex-tirailleur à situations louches tous deux, un diulha de Bandiagara envoyé probable d'Ahmadou et deux ou trois individus dont j'ignore les noms. Tout ce monde vêtu d'une façon minable, l'air sournois et plat. Seul, Diali-Mori-Diébakhaté, de la famille des griots la plus méprisée, porte l'intelligence sur sa mine et est à peu près habillé jusqu'aux genoux ainsi que le diulha d'Ahmadou. Ces « personnages importants », lorsque le fama monte à cheval, trottinent autour de lui; lorsqu'il s'assoit, ils se rangent en cercle sur le sol, et sont tour à tour gravement occupés à recouvrir de terre qu'ils grattent avec leurs doigts, les jets de salive que Tiéba, qui mâche constamment des colas, envoie équitablement vers chacun d'eux.

Tiéba, sous le côté personnel, mérite également une mention spéciale. Sauf un long boubou en calicot blanc et un grand chapeau de la forme habituelle sur la rive droite du Niger, il n'est équipé que de souvenirs, un peu vieux déjà, de Quiquandon je pense. Des bottes de chasse éculées, un fouet de chien usé, une chaise-pliante boiteuse, une selle anglaise dont le crin s'échappe par vingt endroits. Son allure au milieu des siens est débonnaire, son ton doucereux. Il doit cependant avoir à sa disposition des moyens coercitifs énergiques dont il use sou-

vent, si j'en juge par la précipitation avec laquelle ses sujets, probablement apathiques au salut comme tous les noirs, courent se jeter sur son passage une épaule touchant terre, tandis que les femmes tournent lestement le dos à son approche et se plaquent le nez contre le mur voisin, immobiles jusqu'à ce qu'il se soit éloigné. J'ai vu, lorsque nous faisions ensemble le tour de l'enceinte, des centaines d'hommes travaillant au haut du tata, dégringoler à terre, rapides comme des singes, pour accomplir cette marque très évidente de très profond respect.

. . . .

J'avais dit à Tiéba le nombre d'hommes que j'amenais avec moi afin qu'il pût donner les ordres nécessaires à leur nourriture. A huit heures du soir, il m'envoie deux bœufs : me fait « traîner » serait plus exact, car de ces deux animaux atteints de péripneumomie ou de peste, l'un mourut avant de passer ma porte, l'autre dut être abattu le lendemain matin, étant déjà couché pour ne plus se relever. Quatorze vases en bois contenant du couscous pour une vingtaine de personnes, un panier de dix kilos de mil, six œufs, deux poulets, un litre de lait, complétaient ce royal cadeau de bienvenue.

Ce soir-là et le lendemain, de la viande malsaine, mes hommes en eurent à discrétion ; du coucous, ce fut une autre affaire. J'avais alors treize tirailleurs, un agent politique, un espion, deux domestiques, deux palefreniers, huit porteurs personnels, deux guides et trente-deux porteurs de Bamakou, soit au total soixante et un hommes.

Pour terminer cette question de nourriture, j'ajouterai que le lendemain bien m'a pris de renvoyer dès le matin mes porteurs de Bamakou en leur donnant comme provision de route le mil que j'avais en réserve pour mes chevaux, car je ne reçus pour tout mon monde que sept calebasses cette fois, dont trois seulement de dimensions ordinaires. Tout d'abord Tiéba m'avait envoyé un nouveau panier de mil destiné à mes hommes ; je le lui avais retourné en l'informant, ce qu'il savait parfaitement, que mes hommes n'ayant pas de femmes pour piler ce mil n'en pouvaient tirer aucun parti. Pour compléter le repas de mon personnel et donner la ration à mes chevaux je dus

envoyer acheter sur le marché mil et arachides, ainsi que du bois pour la cuisine. Et ceci, je ne le fis naturellement qu'après avoir fait réclamer vainement au fama le strict nécessaire.

Dans la soirée du 25, pendant notre dernière entrevue, je lui dis dans quelle obligation sa parcimonie m'avait mis; qu'étant son hôte, être obligé d'acheter une partie de ma nourriture au marché était la dernière chose à laquelle je me serais attendu; puis, en quelques mots, je lui dis comment j'avais été reçu deux fois chez Samory : les cent bœufs, les cent moutons, etc. — « Samory est un grand chef », répondit-il.

Une heure après quatre veaux étaient à ma porte ainsi qu'un panier de colas et quinze calebasses de dimensions raisonnables cette fois. Mais nous partions quelques heures après; tout ceci venait tard.

. . . .

Tiéba m'attendait devant son tata, au milieu même d'un chantier, dans la boue fraîchement remuée, contre la bananerie. Il était entouré du même personnel que la veille moins Babemba mon « diatigui », qui avait disparu et que je ne devais plus revoir.

. . . .

Il m'offre de faire le tour de l'enceinte de la ville. Nous montons à cheval et commençons l'inspection des travaux. Mais bientôt le sujet l'empoigne; il descend de cheval et le voilà courant d'un chantier à l'autre, mesurant, ordonnant, poussant, activant, pendant que tout le monde à sa vue après s'être jeté par terre pour le saluer se précipite avec rage sur le « banco [1] », la pierre et les cailloux ferrugineux. A plusieurs reprises il escalade le nouveau tata, mesure avec sa canne l'épaisseur du parapet, donne de nouvelles indications et surtout engage son armée de travailleurs à faire vite.

Pendant un moment de répit, je lui demande contre qui il dresse ce formidable ouvrage fait pour résister au canon. « Les

1. *Banco :* terre. Argile battu et préparé pour la construction.

noirs n'ont pas de canons et les Français sont mes amis. — Eh bien? » insistai-je. Il s'approcha alors du tata peu élevé encore à cet endroit et épais de plusieurs mètres, puis le mesurant d'un geste : « Les Français n'attaqueront jamais Sikasou ! » s'écrie-t-il. C'est ce geste et ce mot qui ont, plus que le reste, plus que la vue constante à ses côtés de l'homme d'Ahmadou, éveillé en moi la première idée que Tiéba pourrait peut-être, lui aussi, mal tourner un jour.

Puis il continua gravement sa route, sans me regarder, mais répétant à plusieurs reprises en caressant le mur de sa canne : « Les Français n'attaqueront pas Sikasou ! »

. . . .

A cinq heures et demie, je montai à cheval et allai lui faire mes adieux. Je le trouvai dans son nouveau tata. Après l'avoir remercié de son hospitalité, je lui offris de conduire auprès de vous un des personnages de son entourage qui, mieux que je ne pourrais le faire, vous dirait les raisons de son refus de s'acquitter de ses promesses et de marcher contre notre ennemi commun. Il répondit distraitement à mes remerciements et refusa sèchement mon offre. Je pris alors congé de lui en appelant poliment les bénédictions de Dieu sur sa tête et celles de ses sujets; « merci » fut toute sa réponse sans que même il me charge pour vous des salutations de rigueur. Avant de quitter la place, je le lui fis observer. Il garda le silence. Je lui demandai alors s'il lui plaisait que je vous transmette ses salutations. — « Fais-le », fut toute sa réponse. Sur ce mot nous descendîmes dans la ville où il m'accompagna en silence jusqu'à la porte voisine.

J'étais à peine rentré chez moi que Diali-Mori vint me demander de sa part quel était le nombre d'hommes que j'estimais suffisant pour me rendre directement à Sanankoro et quelle route je prendrais au cas où il me les accorderait; je demandai mille hommes et, indifféremment, une des trois routes qui, par Kousan, Bénokhobougou on Tengréla, peuvent conduire à Sanankoro ; personnellement cependant, je préférerais la plus courte, mais sans y tenir plus que de raison. Avant de retourner auprès du fama, Diali-Mori m'informait confiden-

tiellement que jamais Tiéba ne consentirait à joindre à notre colonne les troupes qu'il commande personnellement, pas plus qu'il n'accepterait d'avoir une entrevue avec le colonel; la crainte de se trouver trop directement en relations avec nous était, d'après le griot de Tiéba, la cause de cette volonté très arrêtée.

A neuf heures, Diali-Mori m'annonçait que le fama mettait cent hommes à ma disposition, puisque je voulais absolument rentrer par Sanankoro : « ces hommes étaient prêts », ajoutait-il. — « Si ces cent hommes en valent mille, j'accepte, répondis-je; montre-les-moi puisqu'ils sont prêts. » Nous sortîmes de mon campement.

Devant le tata attendaient les vingt-cinq porteurs que j'avais réclamé pour mes bagages, vingt-cinq jeunes sofas de douze à dix-huit ans avec leurs fusils. « Voilà la moitié des cent hommes, » me dit Diali-Mori. Mes vingt-cinq porteurs et leurs deux cavaliers d'escorte, moitié des cent guerriers qu'on me destinait ! J'étais fixé ; je n'avais plus qu'à rentrer à Bamakou, comme vos instructions me le prescrivaient. Je chargeai Diali-Mori de mes remerciements et de mes derniers adieux pour le fama, et, le lendemain matin, je campais à Pérempérena.

Pendant les trois jours qu'a duré mon séjour à Sikasou, pas âme qui vive, sauf un diulha du Foulana, ne s'est même approché de mon cantonnement. Les habitants des groupes de cases voisines faisaient un long détour, quittant le chemin, pour ne pas passer près de mes hommes assis devant la porte du tata. L'interdit a été rigoureux, parfaitement observé, et il s'est étendu à toutes nos allées et venues dans la ville et les environs. L'homme qui a fait mes achats au marché est un homme que j'avais pris en route avec moi à tout hasard et qui, du reste, n'a pu me rendre que ce service.

L'espion par qui j'ai essayé d'user pour savoir ce qui motivait cette rage de remparement à Sikasou a été éventé de suite et n'a pu surprendre même un lambeau de phrase intéressante.

Je terminerai, mon colonel, sans vous donner d'autres appréciations sur Tiéba que celles qui, presque malgré moi, sont venues sous ma plume dans mes dépêches et dans mes rapports.

Les faits parlent d'eux-mêmes, je vous les ai contés dans tous leurs détails. Ils dénotent chez Tiéba un état d'esprit, nouveau je pense, qui me paraît de nature à être signalé [1].

1. En transmettant ce rapport au ministre, voici comment le commandant supérieur l'appréciait : « Le rapport que m'a adressé le capitaine Péroz à la suite de sa mission à Sikasou est très bien et très consciencieusement fait. Il est d'autant plus intéressant qu'il montre Tiéba sous un aspect autre que celui sous lequel on l'a représenté jusqu'à ce jour. Je crains malheureusement que l'appréciation du capitaine Péroz soit beaucoup plus vraie que celles données antérieurement sur ce chef noir. Il n'a été notre allié que parce qu'il avait besoin de nous et parce que nous l'avons maladroitement aidé à faire ses affaires au lieu de faire les nôtres. Au fond, il nous déteste et ne nous aidera jamais contre nos ennemis, même quand ils seront les siens comme Samory, à moins qu'il ne voie l'occasion d'un pillage certain sans dangers sérieux. »

CHAPITRE V

Départ de Sikasou. — Une cérémonie funèbre chez les Sénofos. — Kinian. — Une maison forte. — Période d'abattement. — De Bamakou à Kankan. — Combats du Diaman-ko, du Sambi-ko et de Gana.

Je quittai Sikasou le 26 décembre ; deux cavaliers, sofas de Tiéba, m'accompagnaient et étaient chargés de me faire ravitailler par les postes de sofas des villages où je camperais.

A N' Sâ-Soû, village naguère grand et prospère, quelques cases restent debout et une vingtaine de sofas y nichent ; ils n'ont guère plus de quinze à seize ans et vont presque nus. Autant de jeunes femmes, leurs captives, et quelques vieillards les servent.

Des deux mille habitants de Doumana où je campe, il n'en reste peut-être pas deux cents, domestiqués par les sofas. Mais je ne veux pas continuer cette lugubre et écœurante énumération ; elle reviendrait à chaque localité que nous traversons, souvent plus pitoyable encore.

Dans un de ces villages sénofos, j'ai assisté de mon campement aux curieux détails d'une cérémonie funèbre selon le rite de cette race.

Un des chefs de case était mort dans la journée ; à la tombée de la nuit, un griot monté sur le toit de la plus haute case du défunt se mit à hurler ses louanges à cris

perçants qui s'entendaient jusque dans les coins les plus reculés du village. Pendant près d'une heure il ne tarit pas, scandant ses phrases et les rythmant, ne s'arrêtant que pour reprendre haleine. Ce récitatif crié sur le mode aigu, au milieu du complet silence d'une nuit obscure avait quelque chose de saisissant, et sans savoir de quoi il était question, je pensais, de mon camp où les paroles arrivaient vibrantes mais confuses, qu'il était arrivé à Doumana quelque chose d'anormal et de grave.

A huit heures, une délégation du village vient me faire part de la mort d'un de leurs respectables patriarches et me demande la permission de procéder à son enterrement. Comme on tirera des coups de fusil, on ne veut pas que, brusquement réveillé au milieu de la nuit par la mousqueterie, je puisse en ignorer les causes.

Aussitôt que les notables sont rentrés dans le tata, douze coups de fusils tirés à intervalles réguliers annoncent le commencement de la cérémonie. Après que le dernier coup a retenti, des voix de femmes plaintives s'élèvent dans la nuit, modulant des lamentations déchirantes avec un ensemble de choristes qui indique qu'elles partent non de cœurs brisés par la douleur, mais de gosiers bien stylés. Pendant une heure, toutes les cinq minutes environ, l'épais silence qui nous entoure est déchiré par ces gémissements de commande.

Un peu après neuf heures apparaissent des points lumineux, des torches enflammées qui, crevant la nuit de courtes flambées rouges, se déplacent rapidement dans la campagne tout autour du village. Ce sont les sorciers qui chassent les mauvais esprits et font place nette au cadavre qui bientôt sortira des murs pour se rendre à sa dernière demeure. Ils accomplissent silencieusement leur

besogne et l'on voit courir de toutes parts ces flammes dont on ne voit pas les porteurs, comme de très grands feux follets autour des cimetières.

Bientôt une salve de mousqueterie retentit et une longue théorie d'ombres, allongées démesurément contre les murs d'enceinte par de hauts feux de paille, s'avance dans un brouhaha confus. En tête marchent les femmes. Pendant que les hommes s'arrêtent et causent irrévérencieusement de leurs affaires ou de l'héritage du défunt, celles-ci se rendent processionnellement à la case fétiche et récitent à haute voix des prières chantées. Elles ne demandent pas au fétiche quelque faveur pour leur mort ; elles l'implorent pour elles-mêmes et lui demandent un bon mari et un bon maître en échange de celui qu'elles viennent de perdre, pas trop exigeant surtout, qui ne leur fasse pas piler du couscous plus que de raison, ni trop travailler aux champs.

Le corps, cependant, roulé dans une natte, est étendu par terre, comme un informe ballot, au milieu des hommes qui, impatients d'attendre, crient aux femmes que le fétiche ne les a que trop entendues et qu'il est temps de rentrer à la maison pour le repas des funérailles.

C'est à eux maintenant de terminer la cérémonie. Deux vigoureux gaillards enlèvent le corps et les voilà tous partis, courant au champ de mil le plus proche. Là, on s'arrête et on tire dans les oreilles du mort une effroyable décharge de fusils bourrés jusqu'à la gueule. « Eh bien ! as-tu entendu ? lui crie-t-on. Si tu as entendu, si tu n'es pas mort, dis-le. » Et par trois fois les coups de feu et la question recommencent. Naturellement le mort ne bronche pas. Alors tous ensemble de chantonner : « Il est bien mort. — Il a vécu bien vieux. — En a-t-il mangé

du couscous ! — Mais maintenant, c'est fini, il n'en mangera plus. — C'est fini, tu n'en mangeras plus. — En a-t-il mangé ! — Pendant longtemps tu as joui des femmes. — C'est fini, tu n'en jouiras plus. — Et du lait ! en a-t-il bu du lait ! Maintenant, c'est fini, tu n'en boiras plus. — Si tu n'ès pas mort, dis-le, parce que nous allons te mettre dans le trou et tes frères vont hériter de tes biens. — Il y a assez longtemps que tu les fais attendre. — Si tu n'es pas mort, dis-le ! »

Toujours en courant, on ramène le corps près du village où on doit l'enterrer. Un trou peu large à l'orifice, mais s'élargissant à un mètre sous terre de façon à laisser passer le cadavre debout et à pouvoir l'étendre ensuite horizontalement est creusé près du rempart.

« Si tu n'es pas mort, lui crie-t-on, dépêche-toi de le dire, car voilà le trou ! » Nouveaux coups de fusil ; puis le corps est poussé irrévérencieusement dans la fosse. Avec les mains d'abord, puis avec les pieds, on le tasse, on le presse, et quand enfin il est casé tout à fait, on établit un bâti de branches et on dame de la terre par-dessus.

Alors les acteurs de cette cérémonie peu respectueuse s'assoient autour de la tombe, puis, longuement, ils reprochent au défunt d'avoir vécu trop longtemps : « Que faisait-il si vieux ? — A quoi servait-il ? — Il ne pouvait même plus prendre la parole dans les palabres. Et, néanmoins, il osait manger autant qu'un jeune homme. — Il n'aimait certainement pas son frère, car sans cela, il lui aurait de longue date cédé la place. » Puis des éclats de rire. On parle de ses femmes : « Quelle honte ! Posséder tant de femmes que l'on ne peut plus servir, et des jeunes qui mieux est ! — Est-ce qu'il ne vaut pas mieux s'en aller ! »

Enfin lorsque la mémoire de ce pauvre vieux si peu empressé à quitter la vie a été bien vilipendée, on rentre au village où un couscous monstre met le comble à la joie générale.

Tout ceci était dit en langue senofo. Un de mes tirailleurs qui a passé son enfance dans le pays me traduisait et m'expliquait les détails de la cérémonie qui m'échappaient. Ces imprécations ne sont pas le lot particulier du bonhomme qui vient de mourir. Chaque vieillard qui disparaît est salué au départ de même façon. Voilà une contrée où les héritiers ne cachent pas leurs sentiments!

En repassant à Kinian, j'ai eu la curiosité de m'y arrêter, et je me suis logé dans le palais à demi ruiné du fama. « Palais » est une figure ; cependant quelque chose distingue cette demeure des habitations ordinaires, fût-ce celle d'un chef comme Tiéba. D'abord, à l'entrée, un fronton triangulaire haut et dentelé, une salle basse soutenue par un fouillis de poutres sur laquelle donnent trois chambres obscures. Sur un des côtés, un massif escalier fait de bois et d'argile conduit au premier étage qui se compose d'un vestibule, d'une terrasse bordée de murs à hauteur d'homme, troués par des rosaces, et de deux pavillons qui limitent parallèlement la terrasse. Un escalier primitif en bois permet de grimper sur le toit plat de chacun d'eux ; on y découvre tout le panorama de la ville et de ses abords.

Evidemment tout ceci est lourd, grossier, rudimentaire, mais enfin c'est un commencement de recherche architecturale et de confort qu'on ne retrouve pas ailleurs.

La ville[1] est encadrée par une ceinture de baobabs

1. Voir à la page 109.

gigantesques et de hauts fromagers. C'est derrière les troncs de ces arbres monstrueux que les défenseurs de Kinian venaient s'embusquer pour décimer de près les gens de Tiéba enfermés dans leurs diassas. Seuls, ces arbres ont victorieusement résisté aux horreurs de ce siège. Au milieu des maîtresses branches d'un d'eux existe encore un observatoire en madriers d'où le capitaine Quiquandon surveillait les mouvements de l'ennemi et d'où il dirigeait les attaques. Le chef des sofas qui résident ici, un jeune homme d'une vingtaine d'années, me conte les épisodes curieux dont il a été témoin. Son récit est tout imprégné de l'admiration que lui ont causé le courage et la ténacité du capitaine français ; mais il reconnaît aussi très impartialement la vaillance et l'énergie du malheureux fama de Kinian. Pour me dépeindre en peu de mots son sentiment sur ce brillant guerrier, il me dit en terminant l'histoire de sa sortie désespérée et de sa fuite de la ville, passant avec quelques chevaux sur le ventre de l'armée de Tiéba : « C'était un guerrier blanc. » Mot tout à l'honneur de Quiquandon, seul officier blanc qu'il connût, autant que flatteur pour le chef de Kinian.

Chose extraordinaire, ce chef de sofas n'est lui-même ni noir ni blanc ; il est entièrement rouge de cheveux et de peau, mais d'un rouge vénitien ardent. Cette couleur anormale accentue ses traits de nègre et en fait un être d'une laideur repoussante ; il est doux, timide, serviable autant que laid. Ses hommes ne paraissent pas prendre garde à cette vraie difformité et lui témoignent beaucoup d'affection et de déférence. Il me fait visiter la mosquée qui est restée à peu près intacte et n'est pas dépourvue d'un certain style ; il me montre également une sorte de péristyle qui servait d'entrée monumentale à la demeure

du chef. Tout cela a quelque originalité et n'est plus la banalité désespérante des villages du Soudan français. Beaucoup de maisons portent, elles aussi, au milieu de leurs ruines, des traces d'une recherche relative d'élégance dans leur construction.

Nous prenons congé à Boun-Négué des deux cavaliers d'escorte que Tiéba avait mis à ma disposition. C'étaient de tout jeunes gens, intelligents, actifs, sur lesquels j'avais vite pris un ascendant suffisant. Grâce à eux, notre traversée du retour s'était faite sur le territoire de Tiéba sans incidents, et les chefs sofas du parcours naguère si récalcitrants lorsque, monnaie en main, je voulais leur faire quelques achats, furent, sous leurs ordres, d'une souplesse et d'une prévenance parfaites. Seule, la terrible question des porteurs n'a pas toujours été brillamment résolue par eux ; mais que faire devant la résistance passive de brutes que seul le fouet amenait à consentir, malgré promesse de très large rétribution à porter mes bagages jusqu'au prochain village.

Je fus très généreux avec eux ; je leur fis cadeau de plusieurs pièces d'étoffes et de quelque argent que, grâce à leur concours, j'avais largement économisé le long de la route.

Depuis le 1er décembre, sauf pendant les trois jours que je demeurai à Sikasou, mes journées se passent tout entières à cheval, sous un soleil de plomb, dans la monotonie brisante d'un paysage presque jamais varié, au pas dans d'étroits sentiers, encadré par mes gens.

Aussi suis-je brisé. Je veux cependant continuer à doubler chaque jour les étapes afin d'arriver coûte que coûte à temps sur le Milo pour prendre part aux opérations de

la colonne ; mais aller plus longtemps à cette énervante allure du pas m'est impossible. A Bélékou, je loue au chef sofa de Bodian deux chevaux pour Ali, et, jusqu'au Niger, je franchis chaque matin à grande allure les quarante ou cinquante kilomètres que mon monde met toute la journée et une partie de la nuit à parcourir. C'est ainsi que seul avec mon domestique, je traverse cette région du Baninko qui, dans quelques jours, sera le théâtre d'un formidable soulèvement, de l'assassinat du brillant lieutenant d'infanterie de marine Huillard et sur le territoire duquel se livreront plusieurs combats fort honorables pour nos armes.

A ce moment j'étais loin de me douter que germait, prête à éclater si soudainement, une révolte de tout le pays. Partout je reçus un accueil sympathique. J'arrivais seul avec Ali, nos chevaux époumonnés et blancs d'écume, rendus par notre course folle à travers monts et vaux, poudreux, noircis par la suie qui s'attache aux chaumes des herbes incendiées, mains et figures coupées par les branches d'arbres ou les lames tranchantes des hautes herbes. Ainsi fait, je paraissais sans doute plutôt quelque prisonnier en fuite qu'un chef de qualité. Néanmoins, dans chaque village où nous nous arrêtions, les habitants s'empressaient de mettre à ma disposition une case confortable et fraîche et nous apportaient sans trop tarder les provisions et les fruits qu'ils savaient nous plaire.

Peu d'incidents marquèrent cette rapide chevauchée. Sur les frontières du royaume de Sikasou, j'avais trouvé en partie desséchés les marais dangereux que nous avions si difficilement traversés quelque huit jours auparavant et qui constituaient les plus sérieux obstacles de la route.

Les maisons bambaras dans lesquelles j'attendais tout le jour l'arrivée de mon campement méritent plus ce nom de maison que les cases rondes au toit conique des Malinkés ; mais combien moins confortables, aérées et fraîches. Le jour, ce sont de véritables fours ; la nuit, lorsque la température baisse, on y est aveuglé par la fumée du foyer qui flambe au milieu, porte close. Elles rappellent vaguement à l'intérieur les chaumières bretonnes où maîtres et animaux vivent fraternellement sous le même abri. Les chèvres, les poules, les chiens en sont les hôtes familiers et ne causent pas au pauvre Européen qui s'y repose un de ses moindres ennuis.

Beaucoup sont spacieuses, celles surtout qui servent de vestibule, de « boulou » à l'enclos. Carrées avec des coins en forme de logettes, les placards sans doute, elles ont de trois à cinq mètres de côté. De grosses poutres plantées comme des colonnes et noircies par la fumée supportent les poutrelles du toit plat en argile battu. L'air et la lumière n'y pénètrent que par la porte, seule issue de la fumée qui, après avoir longtemps traîné en nappes épaisses et donné un beau lustre noir aux murs, aux poutres et aux divers objets de chasse ou de pêche pendus aux murs, s'échappe par ses joints mal clos. L'âtre indiqué par un léger bourrelet d'argile est au milieu de la pièce. Quelques jarres en terre cuite, des tabourets en bois, des calebasses, parfois un « tara[1] » forment tout le mobilier.

Le 1er janvier, je demandais dans Bélékou l'hospitalité à Mahmadou, le chef de la garnison que Bodian y entretient. En galant homme il m'installe dans sa demeure

1. Tara : sorte de lit en lamelles de bambou ou en tiges de maïs.

même. C'est un spécimen de maison forte bambara tout à fait typique.

Avec un peu d'imagination, on peut la comparer à une véritable forteresse féodale ; elle y ressemble par plus d'un point.

Au centre du village, isolée par un large chemin de ronde, s'élève son épaisse muraille d'enceinte, haute de cinq mètres, carrée, flanquée aux quatre angles par des tours crénelées qui la dépassent de plus d'un mètre. Au milieu d'une des faces s'ouvre la porte d'entrée encadrée par quatre piliers lourds, bas, en tronc de pyramide, couverts d'un chapiteau quadrangulaire, le tout rappelant vaguement les portiques de l'ancienne Egypte. On entre tout d'abord dans une vaste salle dont le plafond est soutenu par une vingtaine de poutres verticales auxquelles sont suspendus des fusils, des sabres et des équipements de sofas. C'est la salle des gardes, le corps de garde en style moins noble. De là, on accède dans une courette sur laquelle donnent les portes de nombreuses petites chambres, les logements des sofas ; puis une haute muraille que l'on franchit en traversant un nouveau corps de garde analogue au premier mais plus petit. A partir de ce point, c'est un dédale obscur de couloirs, de portes basses, d'où l'on débouche sur une nouvelle cour bien éclairée et spacieuse : cinq ou six chevaux y sont à l'attache. Nouvel enchevêtrement de passage bas et de culs-de-sac. Puis nouveau corps de garde par lequel on accède dans un réduit isolé au milieu de toutes ces constructions. A l'intérieur, d'abord deux chambres qui servent d'antichambres successives à une pièce plus grande, puis, enfin, à une salle de dimensions inusitées où règne une obscurité complète. C'est la chambre du maître de céans, chambre qu'il m'a

cédée et où j'ai passé la nuit. On avait allumé au milieu un grand feu de bois odorant qui parfumait l'air, mais dont la fumée à un mètre au-dessus du sol était si épaisse qu'on ne pouvait s'y tenir debout.

A la muraille, quelques armes, un harnachement, un pistolet dans une gaine ouvragée large comme un sac, une lance. Près du feu, un pot pour faire chauffer l'en-cas du maître, un petit fauteuil dont le siège est haut à peine de quelques centimètres. Par terre, des peaux de mouton, une pipe, et enfin dans un coin un grand tara, sorte de large lit de repos.

Derrière ce corps de logis, un mur masque à tous les regards le « dionfoutou », le logement des femmes et de leurs captives. Une large et belle cour ; tout autour des cases en terre bordées d'auvents ; un vaste hangar et, au milieu, un puits.

Comme on le voit, la demeure d'un chef est une bâtisse compliquée, et tous ces recoins, ces murs d'enceinte qui se commandent, ces portes basses, ces corps de garde successifs et ces sorties cachées rappellent assez bien la conception d'ensemble des châteaux forts des temps passés.

C'est dans ce village qu'à l'aller j'ai eu la malchance de casser mon lit de camp. Les montants étaient en fer ; il a été impossible de le réparer. Depuis, je couche piteusement par terre.

D'aucuns diront qu'on s'y fait.

Peut-être. Mais quand, de longs mois durant, quelque temps qu'il fasse, on ne dispose que de cette très primitive ressource, on voit souvent en rêve de beaux lits bien douillets dans lesquels le corps enfonce mollement sans crainte de courbatures ou de douleurs, suites fréquentes d'un contact prolongé avec le sol humide.

Le sol nu fut mon lit pendant toute la campagne, et malgré la plus belle philosophie je n'arrivai pas à apprécier les agréments de ce couchage trop spartiate à mon gré.

Quoi qu'il en soit, la fatigue que j'en éprouvais jointe à celle des interminables chevauchées au soleil, la nourriture détestable que me préparait mon cuisinier d'occasion, la solitude où je vivais n'ayant autour de moi âme à qui parler, car Ali, en dehors des banalités courantes de la vie matérielle ne comprenait pas un traître mot de ce que je lui disais et restait coi, l'angoisse de penser que peut-être j'arriverais trop tard pour me joindre à la colonne, tout cela réuni avait déterminé chez moi un état d'abattement fébrile qui chaque jour s'accentuant menaçait de m'enlever les forces nécessaires à la continuation de ma route. C'était surtout à l'arrivée à l'étape, pendant les heures lourdes de la soirée, que la lassitude physique et morale m'étreignait le plus. La nuit, quoique la température ne s'abaissât jamais au-dessous de vingt degrés, j'étais transi de froid.

Ne sachant réagir contre cette torpeur alarmante, je résolus de supprimer les après-midi de repos pendant lesquelles l'affaissement commençait. Je pensais qu'en forçant encore les étapes et en n'arrivant au gîte qu'à la tombée de la nuit, je serais si bien roué de fatigue qu'après le repas je m'endormirais pesamment jusqu'au lendemain matin dans un oubli complet de toutes choses. Et c'est ainsi que chaque jour j'allongeais encore ma route ; matin et soir je courais à travers les sentiers au galop éreinté de mes pauvres chevaux avec, derrière moi, chancelant sur sa selle, le malheureux Ali qui moulu, n'en pouvant plus, après avoir vainement essayé de me rame-

ner à un voyage plus paisible était complètement abruti par le besoin inassouvi de repos et de sommeil.

Ce régime que je croyais de nature à produire dans mon état une heureuse réaction acheva de me mettre bas ; il ne pouvait guère en être autrement, et ma méthode était absurde comme me le déclara tout net le médecin de Bamakou en m'ordonnant du repos et une bonne nourriture, les deux choses qui se trouvent le moins ici. Cependant si au point de vue pathologique mon système n'avait pas le sens commun, il eut pour résultat de me faire rejoindre la colonne assez à temps pour prendre part à la majeure partie de ses opérations contre les bandes de Samory.

Le 5 janvier, je repassais le Niger à Koulikoro; le 7 de grand matin j'arrivais à Bamakou. Il était temps, je n'aurais pu aller plus loin sans arrêt. La bonne et cordiale hospitalité du lieutenant Szymanski et les douceurs de sa table plantureuse me remirent vite sur pied ; deux jours après je pouvais repartir suffisamment ragaillardi. Le commandant supérieur qui prévoyait l'usure que cette mission rapide avait dû me causer, m'avait télégraphié de prendre dans ce poste tout le repos nécessaire et de l'y attendre car, quelque diligence que je fisse, il ne pensait pas que je puisse le retrouver avant la fin des opérations. Il était alors à la veille d'arriver à Kankan, à trois cents quarante-cinq kilomètres du point où je me trouvais.

J'estimai que, selon toute probabilité, il y séjournerait un certain temps afin d'y établir sa base de ravitaillement; aussi, tout en le remerciant de sa sollicitude, je me remis en marche.

La ville de Bamakou compte actuellement trois ou quatre mille habitants logés dans des maisons malinkaises

ou bambaras. Quelques-unes de ces dernières ont un étage percé de lucarnes étroites comme des meurtrières. Les rues sont larges ; il y règne une certaine animation surtout à l'heure du marché qui se tient sur une large place formée par l'entre-croisement des principales artères. On vend sur ce marché toutes les productions du Soudan et particulièrement de beaux chevaux.

La population de la ville est très proprement vêtue de cotonnade française, elle a presque doublé depuis quelques années et sa prospérité a décuplé. A la vérité elle ne se compose guère que de chefs, de propriétaires, de commerçants ou d'artisans et de captifs employés aux soins domestiques. Tout autour d'elle dans un rayon d'une vingtaine de kilomètres, une trentaine de mille âmes répandues dans des bourgades ou des hameaux de culture en sont les tenanciers.

Le nombre des habitants du cercle est, lui aussi, en croissance marquée, surtout du fait de la guerre avec Samory qui a chassé sur notre territoire les bambaras restés nos partisans ou ceux qui ont pu échapper à l'émigration forcée dans le sud, ordonnée par l'Almamy à tous ses sujets.

De Dalaba à Banko, sur une profondeur de seize kilomètres, on ne traverse en quelque sorte qu'un seul village : les cases et les cultures se succèdent sans discontinuité jusqu'à ce dernier village qu'elles soudent au premier. Le pays se repeuple également en bestiaux ; l'épidémie y a pris fin, et grâce à des achats dans des contrées non contaminées on rencontre déjà quelques troupeaux en bon état ; les habitants espèrent pouvoir les reconstituer entièrement d'ici trois ans.

Deux jours après notre départ de Bamakou nous campions à côté du fortin que garde une dizaine de tirailleurs et qui commande Kangaba du haut d'un promontoire rocheux. Cette ville était très riche avant 1885, la vie y était plantureuse ; il s'y faisait un commerce d'une certaine importance. Le tata qui la défendait et la demeure de son roi Mamby étaient uniques dans la contrée pour leur solidité, la régularité parfaite et l'ingéniosité de leur construction. Maintenant, de tout cela, il ne reste plus grand'chose tant la guerre y a allumé d'incendies et y a exercé de durs ravages. Ce qui reste de sa population réunie à celle de Figuéra, beau village dont la mosquée était célèbre, et de Farba, presque une ville par le nombre de ses habitants, est trop au large dans l'ancienne enceinte à moitié ruinée.

Les cultures reparaissent timidement dans cette plaine si fertile où naguère elles ondulaient à perte de vue bien au delà du Niger.

Un grand convoi qui revient à vide de Siguiri campe dans la journée auprès du fort ; les tirailleurs qui l'escortent nous annoncent que la colonne était encore tout récemment à Niafadié du Baté, à deux étapes en avant de Kankan, et que sa marche était alourdie par la grande difficulté que présente son ravitaillement. Cette nouvelle me donne des ailes ; je repars le soir même dans la direction de Siguiri.

La route court parallèlement au fleuve, à cinq ou six kilomètres de la rive gauche pour éviter les vastes marécages et les déversoirs nombreux que le Niger emplit chaque année de ses inondations. Un sentier traverse la plaine et raccourcit sensiblement la distance ; mais en cette saison, il n'est pas encore pleinement praticable.

A de rares intervalles, entre les herbes géantes où lorsque la route escalade le sommet d'un contrefort des monts du Manding, on aperçoit sur la gauche, encadrée par une bordure sombre d'arbres élevés, la masse d'eau du « Père des eaux ». A droite, la vue est presque toujours bornée par les falaises qui terminent les hauts plateaux montagneux qui s'éboulent sur la plaine en cascades de roches gréseuses et de blocs ferrugineux.

De Banankoro à Falaba la misère des indigènes est horrible. Les villages élégamment juchés sur des ressauts de terrain qui les mettent à l'abri des inondations d'hivernage, n'ont même plus ces coquets panaches de verdure qui, jadis, les signalaient au loin. Ce sont de véritables ruines dans lesquelles les cases, presque toutes vides de leurs habitants, s'écroulent lamentablement. Les quelques misérables qui osent sortir de leurs repères de la montagne et y venir habiter, vivent dans de continuelles alarmes que leur causent la crainte des incursions des sofas, maîtres de la rive droite.

Leurs vêtements, loques informes, ne cachent même plus leur nudité ; les femmes sont vêtues, comme chez Tiéba, d'une étroite bandelette. Il faudrait à ces gens dix années de paix profonde pour que, grâce à l'extraordinaire fertilité de leur sol, ils puissent se remonter ; le commandant supérieur qui leur donnera cette paix bénie fera un acte de profonde humanité.

A Banankoro, j'ai occupé dans la journée une case qui a son histoire dramatique écrite sur ses parois avec du sang qui les macule en vingt endroits. L'année dernière Kali, un des chefs sofas de Samory, pendant que le colonel Archinard attaquait Kankan, passa sur la rive gauche au gué de Falama et, descendant la vallée, y brûla plu-

sieurs villages dont il enleva les populations en représailles de nos opérations sur le territoire de son maître. Il arrive à Banankoro, s'empare facilement des femmes et des enfants. Au lieu de fuir, plusieurs jeunes gens veulent défendre leurs demeures ; mais, repoussés par les sofas, ils se rallient dans une case isolée au milieu du village et y combattent jusqu'à la dernière extrémité ; enfin, ils se rendent, accablés par le nombre. Kali leur fit couper la tête dans cette même case qu'ils avaient si bien défendue, et les bouillons de sang jaillissant des troncs jetèrent sur les murailles le souvenir de leur bravoure.

A Siguiri le bruit court qu'un combat sanglant vient d'être livré par la colonne aux troupes de Samory. Après quatorze heures de repos, je reprends la route de Kankan.

Parti de Siguiri au lever du soleil, j'arrivais à la tombée de la nuit à Dialibakoro où est le passage du Niger. Des quatre piroguiers qui doivent se tenir constamment au point de passage, un d'eux seulement était présent. Nous risquions de nous éterniser dans un va-et-vient interminable pour amener sur l'autre rive chevaux, escorte et bagages ; aussi, pour activer la traversée, je monte avec Ali dans une deuxième pirogue que je fais charger et nous poussons vigoureusement vers l'autre berge. Malheureusement, au beau milieu du courant, le bambou qui me sert de perche casse tout net ; manquant subitement de point d'appui alors que le corps penché je poussais l'embarcation de tout mon poids, je culbute dans le fleuve, risquant en même temps de faire chavirer la pirogue qui oscille d'une façon inquiétante. Ali pousse un cri et me croit perdu ; mais en quelques brasses suivies d'un vigoureux rétablissement, je suis de nouveau à ma place à

l'arrière de la pirogue. Pendant ce temps, le courant nous avait entraînés. Tout en filant rapidement sur Siguiri, notre embarcation tournoyait sous nos efforts maladroits et la nuit était tellement obscure que nous ne reconnaissions plus aucun point de la rive. Enfin nous réussissons à sortir du courant et nous nous échouons sur un banc de sable où nous attendons patiemment que le piroguier et mes tirailleurs viennent nous recueillir.

Jusqu'à Niafadié, aucun des beaux villages qui avaient si généreusement reçu ma mission en 1886 n'existe encore ; à peine quelques ruines en rappellent les emplacements. Pas âme qui vive ; les champs sont incultes, les orangers eux-mêmes sont brûlés ou coupés. Quelle désolation !

De temps à autre, sur la route qu'a suivie la colonne, nous rencontrons de malheureux porteurs usés, minés par la fièvre et la faim, ou un membre cassé par quelque accident ou par un coup de feu qui ne leur était pas destiné.

Seul Niafadié a conservé en partie sa population ; mais l'ennemi fait aux environs de continuelles incursions qui empêchent les habitants de cultiver. Dans six mois, la moitié probablement des gens enfermés dans son enceinte palissadée sera morte de faim.

Malgré la diligence que j'ai faite, je n'arrive à Kankan que le 18, huit jours après le départ de la colonne ; elle a déjà livré deux combats sanglants en avant de Bissandougou où elle est encore. Il ne m'est même pas permis de songer à l'y rejoindre malgré la faible distance qui m'en sépare, quarante-huit kilomètres à peine. La route est coupée par de forts détachements ennemis, et le résident de Kankan, le capitaine Roumet, a reçu ordre de ne

laisser s'y engager personne pour quelque cause que ce soit.

Ainsi ce sera peut-être inutilement que j'aurai marché presque nuit et jour pendant des semaines entières, fourbu mes hommes, mes chevaux et moi-même, pour être arrêté misérablement, si près de la colonne que dans une journée je pourrais la rejoindre !

Le soir heureusement on annonce l'arrivée prochaine d'un convoi fortement escorté qui repartira pour Bissandougou aussitôt son chargement fait ; je pourrai en profiter. Cette fois j'ai la certitude de prendre ma part des dangers que courent ceux de mes camarades qui ont la chance d'être en avant.

Pendant que dans ma case je rumine sur tout ceci, instinctivement je récapitule le chemin que je viens de parcourir. Mes reins, mes jambes crient grâce, et peut-être ce repos forcé de quelques jours est-il un grand bien pour moi puisqu'il me permet de reprendre les forces nécessaires pour supporter les fatigues de la campagne contre Samory.

J'ai quitté la colonne à Goniokory, le 2 décembre, me rendant à Sikasou par Bamakou, puis encore à Bamakou et à Siguri ; je suis arrivé à Kankan le 18 janvier avant le jour. Au total, mille huit cents kilomètres en quarante-six jours. En déduisant les jours de repos forcé soit pour organiser ma mission à Bamakou, soit pour la disloquer sur ce même point, et mon séjour à Sikasou, j'avais fait pendant quarante jours consécutifs quarante-cinq kilomètres par jour. Dans ce même temps, la colonne avait parcouru quatre cent cinquante kilomètres, soit mille trois cents cinquante kilomètres de moins que moi.

C'est un dur métier que celui du capitaine Roumet, notre résident à Kankan. La sûreté des derrières et surtout le ravitaillement de la colonne reposent sur lui. Avec soixante tirailleurs il doit garder la route Siguiri-Kankan et assurer le fonctionnement normal des nombreux convois de porteurs et des flottilles de pirogues qui remontent le Milo ; il emmagasine les denrées, fait le chargement des convois qui approvisionnent la colonne dont il a à prévoir les besoins. Beaucoup n'eussent pu suffir à un pareil service dont on ne comprend les difficultés énormes qu'après les avoir en quelque sorte touchées du doigt. Il s'acquitta de cette tâche ingrate et pénible avec un zèle, une vigueur et une entente de toutes choses qui lui valurent du colonel des éloges bien mérités.

Par lui, je pus avoir de complets détails sur les combats que la colonne avait livrés en avant de Bissandougou. En voici le récit d'après le rapport officiel des opérations et le journal de marches tenu à l'état-major du commandant supérieur.

Le 9 janvier, à deux heures de l'après-midi, la colonne quitte le campement qu'elle occupait depuis son arrivée sur la rive droite du Milo. Elle comprend un millier de combattants dont cent quarante-quatre Européens [1], deux mille non-combattants et environ trois cent cinquante animaux. Son armement se compose de quatre canons de 80 millimètres de montagne, de trente-deux fusils modèle 1886, de sept cents fusils modèle 1874 et de cent quatre-vingts carabines de cavalerie ou mousquetons.

1. Quarante-six officiers et quatre-vingt-dix-huit hommes de troupe.

Le terrain est accidenté, coupé de nombreuses rivières marécageuses, couvert de taillis, de bois, de hautes herbes impénétrables. Un sentier indigène sert de route.

La cavalerie assure le service de sûreté de la colonne en avant, en arrière et sur les flancs, à huit cents mètres environ ; des flancs-gardes de tirailleurs la soutiennent.

A quatre heures du soir, on campe en carré au delà du Kolinfin, le célèbre ruisseau de Dabadougou. Une vingtaine de sofas ont été aperçus au sud dans la direction de Siraséredougou.

Le 10, la colonne s'ébranle à la pointe du jour. A sept heures on entend un coup de feu de signal ; peu après le colonel apprend du capitaine Harmand qui commande la découverte que Tinti-Oulé est occupé. L'ennemi bat en retraite sans attendre la colonne. A dix heures vingt, en face de Mory-Moussaia, on aperçoit sur les crêtes quelques cavaliers et des fantassins ennemis qui observent notre marche. Nos spahis leur donnent la chasse et les poursuivent de position en position jusqu'aux environs de Sana ; ils leur prennent deux chevaux.

Sur ce point l'ennemi paraît être en nombre et semble vouloir résister ; les spahis auxiliaires du lieutenant Mangin, ainsi que l'avant-garde, y sont reçus par des feux rapides. Des sofas garnissent le bord du ruisseau et les crêtes qui le commandent en arrière, mais ils ne tiennent pas et s'enfuient rapidement dans la direction de Bissandougou. Un tirailleur et un spahis sont blessés ; le capitaine Arlabosse a son cheval tué sous lui ; trois autres chevaux sont tués.

La colonne bivouaque sur la position. A deux heures du matin, deux feux de salve sont tirés sur elle mais n'atteignent personne.

Dans cette escarmouche l'ennemi comptait trois cent cinquante sofas armés de fusils à tir rapide et trente-cinq cavaliers.

Le lendemain, presque dès le départ, des coups de feu sont tirés sur nous aux environs de Botokhola. L'ennemi paraît être en nombre, mais il se retire en bon ordre poursuivi par les feux de la compagnie d'avant-garde et serré de près par la cavalerie.

On arrive ainsi en vue de la rivière du Sambi-ko dont les rives couvertes de bois, de bambous et de hautes herbes peuvent permettre à l'ennemi de se masquer complètement. Le capitaine Harmand qui commande la découverte presse l'allure ; il veut hâter le mouvement de recul des éclaireurs ennemis, les forcer à tirer et provoquer ainsi le feu des troupes qu'il pense embusquées dans les couverts de la rivière. Cette manœuvre réussit de point en point : le Sambi-ko est fortement occupé et les sofas, à la vue de leurs éclaireurs qui battent en retraite précipitamment, croient à une attaque générale et ouvrent le feu sur nos spahis auxiliaires

Il est neuf heures quarante-cinq minutes. Le capitaine Harmand démasque au galop la compagnie Arlabosse qui se forme en ligne, prolongée à gauche par le peloton de tirailleurs auxiliaires de Siguiri du lieutenant Valentin. A deux cents mètres de la rivière, le peloton Valentin exécute quelques feux de salve pendant que la compagnie Arlabosse continue à avancer. Les sofas ont cessé le feu et rien ne révèle plus leur présence au milieu du fourré ; mais à soixante mètres de la rivière un feu des plus violents éclate de tous côtés. Le capitaine Arlabosse arrête sa compagnie, lui fait exécuter trois feux de salve, puis, faisant mettre la baïonnette au canon, il la lance en avant.

Le peloton Valentin la rejoint : nos tirailleurs luttent à bout portant dans le fourré et jusque dans l'eau.

Cependant le gros de la colonne a accéléré son allure. Dès les premiers coups de feu, le colonel est venu reconnaître la position. Il fait porter la compagnie Réjou à la droite et la compagnie Durand à la gauche de la compagnie engagée pendant qu'en arrière les autres unités serrent rapidement. Aussitôt les feux de l'ennemi s'étendent vers l'ouest, et la compagnie Pineau est lancée de ce côté pour appuyer la compagnie Réjou : quatre compagnies sont en ligne.

La fusillade est excessivement vive ; aux feux de salve de nos tirailleurs l'ennemi répond par des feux de salve ; mais ils sont tirés trop haut. Les balles se recroisent sur le gros de la colonne où quelques hommes sont tués ou blessés.

Dès le commencement de l'action, le commandant supérieur a fait prendre position à l'artillerie du capitaine Wintemberger[1] sur une crête d'où l'on découvre tout le champ de bataille ; ses feux battent la rive opposée du Sambi-ko, à quinze cents mètres, en un point où se tient, sur un mamelon, une forte réserve ennemie.

La compagnie Sensarric[2] garde la gauche de notre ligne que menace un bois épais ; l'infanterie de marine est en soutien à droite ; enfin la compagnie soudanaise forme la réserve et garde les porteurs.

Dans la rivière la lutte est des plus vives. Au moment où les compagnies Réjou et Durand l'abordent, la compagnie Arlabosse et le peloton Valentin l'ont déjà franchie.

1. Mort peu après à Sanankoro.

2. Le capitaine Sensarric a été tué dernièrement aux environs de Tombouctou.

Les deux premières compagnies, après une lutte de quelques instants dans le fourré, la franchissent à leur tour.

La compagnie Pineau est tombée sur un point qui n'est pas guéable ; les sofas cachés dans les hautes herbes sur la rive opposée, exécutent sur elle des feux rapides, mais ils ne peuvent tenir sous les feux de salve de nos tirailleurs. A ce moment le capitaine Pineau entend la sonnerie de « Cessez le feu », puis celle de « rassemblement ». Ces sonneries sont faites par l'ennemi ; mais elles ressemblent tellement aux nôtres que le capitaine s'y laisse prendre et rassemble ses sections. Tout à coup une forte bande cachée à moins de cent mètres dans les hautes herbes, se précipite en avant et cherche à passer la rivière ; quelques feux de salve la rejette en arrière dans une fuite désordonnée.

Toute notre première ligne a franchi la rivière, l'ennemi est partout en fuite. La cavalerie passe rapidement le Sambi-ko à hauteur de la route. Il est onze heures. L'escadron Gouget, qui, pendant une partie de l'action a combattu à pied le long de la rivière se porte droit en avant ; à huit cents mètres au delà du gué il laisse le peloton Barattier sur la gauche, et avec les trois autres pelotons il part à fond de train sur la droite. Le capitaine Harmand et les auxiliaires, le capitaine Besset avec la division de spahis sénégalais se jettent sur la gauche en obliquant légèrement. De tous côtés nos cavaliers chargent avec un entrain remarquable et enfoncent les bandes ennemies qui battaient en retraite en bon ordre. Les sofas se défendent avec une très grande énergie. Le lieutenant Barattier a son fourreau de sabre brisé par une balle ; un deuxième projectile coupe sa jugulaire et il reçoit sur la tête un violent coup de crosse que son casque amortit.

Un sofa que pointe le lieutenant de Sahune évite le coup, se jette sur le lieutenant et s'accroche à lui; tous deux roulent à terre dans une lutte corps à corps. Un spahi dégage de Sahune et tue son adversaire.

Le capitaine Gouget et le maréchal des logis chef Giraud qui combat à ses côtés font des merveilles. A eux deux ils abattent douze sofas. Le capitaine Besset, de son côté, sabre tout ce qui lui tient tête. Le capitaine Harmand ne peut plus arrêter ses officiers, les lieutenants Mangin et Germain, le premier de l'infanterie, l'autre de l'artillerie de marine, que leur ardeur a emporté au loin. Lorsque enfin ce magnifique combat cesse, plus de cent vingt sofas gisent sur le terrain.

Le commandant supérieur rassemble alors la colonne et la forme en carré sur la position conquise afin de lui donner un peu de repos ; des vedettes de cavalerie surveillent les alentours.

Quelques sofas ont essayé d'inquiéter sur la gauche la compagnie Sensarric ; des feux de salve les font disparaître.

Ce combat a duré près de trois heures ; nous avons trois tirailleurs tués, quatre tirailleurs et six spahis blessés, quatre chevaux tués et six autres blessés. Cent cinquante ennemis sont restés sur le terrain ; le nombre de leurs blessés est considérable. Soixante-douze fusils modèle 1874, une grande quantité de cartouches et quatre chevaux tombent entre nos mains.

Nous avons consommé plus de dix-sept mille cartouches et sept obus à mitraille. Au dire des prisonniers nous avions devant nous six cent cinquante fusils à tir rapide qui auraient consommé un total approximatif de trente cartouches chacun, soit seize mille.

Dia-Oulé-Karamoko commandait en personne.

On apprend de même source que les chassepots qui armaient récemment encore les troupes de Samory viennent d'être retirés et remplacés par des fusils Gras ou des fusils Mauser modifiés pour tirer la même cartouche que le Gras.

La colonne se remet en marche à deux heures. La compagnie Pineau est à l'avant-garde avec le peloton Valentin comme soutien. Le gros de la colonne marche en carré à trois cents mètres en arrière. Les éclaireurs ennemis qui ont gardé le contact, se replient devant nous en tirant quelques coups de feu.

A deux heures vingt-deux minutes, le capitaine Harmand fait savoir que les crêtes qui couvrent le ruisseau Diamanko sont occupées ; ses deux pelotons démasquent la compagnie d'avant-garde, le lieutenant Germain sur la droite, le lieutenant Mangin sur la gauche. Après quelques feux de salve, le capitaine Pineau accélère sa marche et en quelques bonds atteint le sommet des crêtes au nord du Diaman-ko. L'ennemi ne tient pas et se retire dans le lit très fourré du ruisseau. Les abords en sont très couverts ; arbres touffus, lianes qui s'accrochent aux branches et retombent à terre en un fouillis serré, bambous, hautes herbes, forment une épaisse ligne de verdure qui suit son cours sinueux ; la route de Bissandougou appuie fortement à gauche et le traverse dans un angle rentrant.

L'avant-garde n'est plus qu'à deux cents mètres de cette position ; le lieutenant Valentin s'est porté à sa droite et prend comme direction le saillant ouest sur lequel s'est dirigée toute l'avant-garde. De tous côtés éclate sur la ligne ennemie un feu violent ininterrompu.

Nos tirailleurs exécutent quelques feux de salve et continuent à marcher dans le plus grand ordre. A cent mètres,

le capitaine Pineau fait mettre baïonnette au canon à la section du sergent Roudière et, appuyé par le feu de ses trois autres sections, il l'entraîne au pas de charge sur le gué qu'il franchit d'un bond. Des feux à bout portant l'accueillent ; pendant dix minutes, absolument seul avec ses vingt hommes, il tient tête héroïquement à un ennemi furieux. Enfin après une lutte des plus vives ses trois autres sections passent et le dégagent ; il était temps, car ses tirailleurs allaient manquer de cartouches. Pendant ce temps, le lieutenant Valentin avait abordé un autre point de la rivière ; il l'enlève et se croit sur la rive opposée ; mais vingt mètres plus loin il se trouve en présence d'un bras plus large et plus profond dans lequel la masse de ses adversaires se débat dans la vase au milieu des lianes. Il aborde l'ennemi et une lutte corps à corps s'engage. Beaucoup de sofas restent sur place ; quelques-uns parviennent à percer le rideau très épais de bambous qui bordent la rive gauche ; le plus grand nombre fuit sous le berceau de verdure qui forme voûte au-dessus de la rivière.

Le commandant supérieur, établi dès le commencement de l'action sur la crête qui commande le Diaman-ko, lance la compagnie Arlabosse sur la droite du peloton Valentin et fait prendre position à la batterie sur la partie ouest des crêtes. Le capitaine Arlabosse aborde la rivière et la franchit ; mais à ce moment une bande de cinq cents sofas prononce un violent retour offensif à gauche et couvre de feux l'état-major ainsi que la batterie. Vainement, pour arrêter cette fusillade, le capitaine Réjou se déploie et se porte rapidement en avant ; les feux de salve de l'ennemi se succèdent rapides et un épais nuage de fumée masque la lisière des fourrés. La violence du feu

est telle que les tirailleurs hésitent ; mais le capitaine Réjou et le lieutenant Mazerand parviennent à les enlever de nouveau et ils reprennent leur élan. En abordant la position, le lieutenant Mazerand est tué d'une balle au cou, le capitaine Réjou blessé à la jambe; deux tirailleurs sont tués raide, six sont blessés. Néanmoins le ruisseau est franchi et les sofas s'enfuient sur la droite. Dix minutes se sont écoulées entre le moment où ils ont ouvert le feu et celui où le capitaine Réjou les a abordés. Le capitaine Wintemberger a mis ce temps à profit et bat de ses obus à mitraille le point d'attaque ; son feu, quoique très précis, ne ralentit pas celui des sofas. Le canonnier Lemaire est tué sur sa pièce ; le canonnier Deguiné le remplace, il est blessé ; le brigadier Deparis prend sa place ; un canonnier auxiliaire est tué toujours à cette même pièce que le premier canonnier Marion continue à pointer avec un calme qui fait l'admiration de ses officiers.

A l'état-major, le capitaine Bonnier, chef d'état-major est blessé grièvement et remplacé par le capitaine Besançon. En arrière sur un terrain sillonné de balles, le docteur Primet chef du service de santé, panse les blessés avec un calme et une sûreté de main qui en imposent à tous ceux qui l'entourent.

Le capitaine Veillon, commandant du peloton d'infanterie de marine resté en réserve générale auprès de l'état-major, est également blessé.

Cependant de nouveaux coups de feu éclatent sur notre gauche. Les spahis sénégalais qui nous éclairent de ce côté rentrent vivement. La compagnie Durand et la compagnie Sensarric sont portées en avant ; le terrain est couvert de bois épais coupés de quelques clairières.

Les deux sections dont se compose la compagnie Durand s'avancent par bonds et par échelons; les sofas tiennent solidement et ne reculent que pas à pas; il faut près d'une heure d'efforts successifs pour parcourir les huit cents mètres qui séparent cette compagnie de la rivière. Là, elle s'engage à bout portant ; deux tirailleurs sont tués, mais l'ennemi est chassé de cette position difficile.

Le capitaine Sensarric court à un gros de sofas qui tirent sur le convoi massé des porteurs et sur la compagnie soudanaise. Il le rejette en désordre sur la rivière. Il s'arrête sur une crête qui commande les abords de notre flanc gauche et d'où il maintiendra, lorsque le convoi passera, les partis de sofas qui espéraient prendre ce dernier en flanc.

Deux sections de la compagnie soudanaise avaient été portées en même temps en avant pour faire face à des sofas qui débordaient la gauche de la compagnie Sensarric; elles les avaient éloignés par plusieurs feux de salve.

La cavalerie elle-même doit faire le coup de feu; les cavaliers auxiliaires à gauche de la septième compagnie, l'escadron soudanais à droite de la troisième. Le capitaine Gouget avait reçu, au plus fort du combat, l'ordre de prolonger à droite la troisième compagnie. Il se porte en position au trot, fait mettre pied à terre et ses spahis s'élancent, officiers en tête, jusqu'à la ligne des arbres qui bordent la rivière. Les sofas les attendent de pied ferme, un combat s'engage sous bois. Les coups partent à deux ou trois mètres sur les adversaires qui se démasquent. Enfin les sofas faiblissent puis se débandent et repassent en hâte sur l'autre rive. Le capitaine Gouget rallie son escadron, remonte à cheval et vient se remettre

à la disposition du commandant supérieur, prêt à charger dès que l'ordre en sera donné.

Le capitaine Besset devait passer la rivière dès qu'elle serait enlevée ; en cherchant à exécuter ce mouvement, il se heurte à des sofas qui sont revenus s'embusquer près du gué et qui le reçoivent à bout portant par un feu nourri ; un spahi et plusieurs chevaux sont blessés. La division met pied à terre et se dégage à coups de carabine, aidée par une section de tirailleurs qui accourt.

Le commandant supérieur passe le Diaman-ko en arrière du convoi pendant que la compagnie soudanaise maintient par ses feux l'ennemi qui réapparaît sur nos derrières. Cette compagnie passe la dernière. L'ennemi tire encore des crêtes avoisinantes. Le brigadier Pinot des spahis sénégalais s'était fait remarquer par son courage au Sambi-ko et aussi quelques instants auparavant dans la tentative de passage du gué. Au moment où sonne le rassemblement, il tombe frappé d'une balle au front.

A cinq heures vingt le feu a cessé partout ; à six heures, une colonne ennemie se montre à l'est, à mille mètres, sur une crête où elle se profile nettement. Le peloton d'infanterie de marine exécute sur ce groupe des feux de salve qui portent juste et débandent l'ennemi qui disparaît.

La colonne campe alors en carré sur un mamelon qui commande le Diaman-ko. Malgré un froid relativement piquant, les feux sont interdits ; un quart de la troupe reste sous les armes et des rondes fréquentes sont faites autour du camp. Bien que nous soyons entourés d'ennemis, ceux-ci n'osent pas nous attaquer ; ils se contentent de nous tirer quelques coups de feu pendant la nuit.

Dans ce combat, trois Européens dont un officier, et

onze indigènes ont été tués; cinq Européens, dont quatre officiers sont blessés; seize indigènes sont gravement atteints; un cheval est tué et quatre sont blessés.

Samory assistait au combat et dirigeait lui-même ses colonnes. A cinq heures et demie il était encore sur le théâtre de l'action. Le nombre d'hommes qu'il a perdus est difficilement appréciable à cause de la nature fourrée du terrain. Pendant la nuit, tous les cadavres de sofas qui gisaient sur un sol à peu près découvert ont été enlevés par son ordre ; beaucoup avaient été déjà retirés pendant l'action. Il avait en premier ligne trois cents cavaliers et plus de onze cents fusils à tir rapide choisis parmi les meilleurs et qui n'ont quitté la place qu'après avoir brûlé les trente ou quarante cartouches dont ils étaient approvisionnés.

De notre côté nous avons consommé trente-trois mille cartouches et quatre-vingts obus à mitraille.

Le 12 janvier, à six heures du matin, la colonne se met en route pour Bissandougou où elle arrive à neuf heures après avoir poussé devant elle quelques sofas qui n'opposent aucune résistance.

« Samory a su rapidement concentrer ses troupes dispersées en demi-cercle autour de Kankan dès qu'il a été averti de notre départ de cette ville, écrit le colonel Humbert dans son rapport. Sa cavalerie est admirablement dressée à éventer notre marche et à harceler notre avant-garde. Ses sofas fanatisés font preuve d'une bravoure et d'une ténacité remarquables. Les choix des rivières Sambi-ko et Diaman-ko comme lignes de défense, les mouvements tournants tentés par l'ennemi indiquent chez Samory une entente réelle de la guerre. Il ne fallait rien moins que la valeur, la discipline et l'incomparable

abnégation des officiers et des troupes de la colonne pour vaincre un ennemi aussi nombreux, aussi bien armé et aussi résolu à se faire tuer. »

Au combat du Diaman-ko, les sofas renversés à coups de baïonnettes par nos tirailleurs criaient : « Sokhona ! Sokhona ! » et psalmodiaient comme une prière. Sokhona est le nom de la mère de Samory ; il a su inspirer à ses sofas le culte qu'il professait pour elle.

Pour continuer la marche en avant il est indispensable de réapprovisionner la colonne. Le commandant supérieur envoie à Kankan, le 14 janvier, sous le commandement du capitaine Réjou, un convoi de mille quatre cents porteurs environ escorté de trois compagnies de tirailleurs et d'une division de spahis. Au Sambi-ko, des bandes ennemies se montrent sur les crêtes parallèles à la route et envoient quelques coups de fusil sur ce détachement. Le capitaine presse l'allure sans répondre et arrive le soir même à Kankan; le 18 il était de retour à Bissandougou.

Le même jour, vers huit heures du matin, les avant-postes de l'ouest signalent un fort parti de sofas qui s'est installé sur un mamelon à environ deux kilomètres du camp. Plusieurs coups de canon et des feux de salve de l'infanterie de marine le font disparaître.

A neuf heures, des groupes importants de cavaliers venant du sud s'approchent à mille mètres et sont bientôt dispersés par l'artillerie. A midi, une forte colonne apparaît dans l'est, puis disparaît bientôt.

A deux heures trente, une reconnaissance dirigée par le capitaine Harmand et composée de la compagnie soudanaise, de douze spahis auxiliaires sous les ordres du lieutenant Mangin et de soixante spahis soudanais commandés

par le capitaine Gouget, est partie à la rencontre d'une colonne aperçue au nord dans la direction de Gana.

A quatre heures cette reconnaissance arrive sur les bords du Diaman-ko qui ne sont pas occupés ; mais on voit distinctement en arrière les sofas embusqués dans les broussailles et dans le village en ruine de Gana. Dès que le capitaine Harmand dessine son attaque, un feu violent converge sur sa troupe ; comprenant qu'il a affaire à une forte bande, il envoie au commandant supérieur un billet ainsi conçu : « Suis très engagé, ai besoin d'être soutenu. » Celui-ci avait lui-même jugé par l'intensité de la fusillade qu'on entendait très nettement à Bissandougou que l'action allait être chaude ; aussi avait-il immédiatement dirigé sur Gana un peloton de la compagnie Arlabosse.

Au reçu du billet du capitaine Harmand, il lui envoie encore le capitaine Durand avec son peloton, et le lieutenant Valentin avec les auxiliaires de Siguiri.

Cependant, à Gana, le village est enlevé par le lieutenaut Salvat et le sous-lieutenant Voulet, après une fusillade d'une demi-heure. L'ennemi se retire en désordre chargé avec un à-propos merveilleux par le lieutenant Mangin qui lui fait beaucoup de mal malgré le petit nombre de ses cavaliers. Les sofas se reforment et continuent la lutte dans un petit bois à cinq cents mètres en arrière.

Ils sont de nouveau délogés.

De son côté, l'escadron soudanais avait rejoint plus au nord un gros d'ennemis, l'avait culbuté, et dans une charge à fond poussée sur les fuyards, avait failli enlever Samory lui-même qui accourait avec quelques cavaliers pour se rendre compte de la tournure du combat. Un des spahis du capitaine Gouget tue un des cavaliers de l'escorte de

l'Almamy qu'il était sur le point d'atteindre lorsque malheureusement son cheval s'abat.

Cette affaire dut coûter à l'ennemi des pertes nombreuses, car, contre son habitude, il ne suivit pas dans sa retraite la faible troupe qui venait de l'attaquer. Le capitaine Harmand rapportait vingt-deux fusils à tir rapide, ce qui suppose au moins autant de cadavres, et deux chevaux. Il avait deux tirailleurs et deux spahis tués, un tirailleur blessé, deux chevaux tués et six chevaux blessés.

Le 16 janvier, quelques coups de fusil sont tirés sur le ruisseau de Bissandougou au moment de l'abreuvoir; puis une vive fusillade éclate dans le nord-est sur des courriers que le colonel envoie à Kankan. Dans la soirée, un chef sofa de Samory vient se rendre à nos avant-postes avec sept fantassins armés de fusils Gras ; c'est un parent de Tiéba. Samory, qui l'avait enlevé tout jeune dans une rencontre contre les gens du Kénédougou, l'avait élevé, et le prenant en affection, lui avait confié un commandement. Il a appris que nous étions les alliés de Tiéba et il espère, par nous, être mis à même de rentrer à Sikasou.

Il dénombre les forces de Samory dont il connaît parfaitement les effectifs : deux mille sofas et trois cent cinquante chevaux entourent Bissandougou dans un rayon de quelques kilomètres. Au mois de novembre, avant l'ouverture des hostilités, l'armée entière de Samory était forte de mille cavaliers et de sept mille fantassins environ; d'ici quelques jours, grâce aux nouveaux arrivages d'armes, tous les premiers et plus de moitié des derniers seront armés de fusils à tir rapide.

Le 19, une nouvelle colonne de ravitaillement part pour Kankan, commandée par le capitaine Dunoyer ; la garni-

son de Bissandougou est formée et installée le même jour.

Le 22, le colonel se met en route pour Sanankoro.

Il ressort de ces brillants faits d'armes que je ne m'étais nullement trompé lorsque, dans un précédent ouvrage, je donnais Samory comme un adversaire dangereux aussi bien par son habileté manœuvrière, par son esprit inventif et tout d'initiative [1] que par ses richesses et le dévouement absolu qu'il avait su inspirer aux siens. Mais toutes ces qualités sont si contraires au caractère habituel des noirs que ceux d'entre nous qui les connaissaient le mieux n'avaient pas ajouté grande foi à la peinture très colorée que j'avais faite alors de la puissance matérielle et morale de l'Almamy.

Nous, soldats, nous ne pouvions que nous réjouir de la résistance opiniâtre que les sofas opposaient à la colonne, car nous voyions dans cette ténacité même l'occasion de beaux jours de gloire ; mais, à tout autre point de vue, quelle calamité pour notre Soudan.

Dans les contrées, théâtre des opérations des contingents ennemis, la désolation, la ruine ; dans celles plus éloignées, l'épuisement ; enfin, dans quelques-unes et non des moins importantes, un ferment de révolte qui allait bientôt faire naître dans tout le Ségou, dans le Sansanding,

1. Quelques personnes ont pensé que l'idée d'acheter en grand nombre des fusils à tir rapide lui était venue du fait de cadeaux importants de ces armes que ma mission lui aurait apportés en 1886-1887. A cette époque, Samory possédait déjà une cinquantaine de fusils culasse et songeait très sérieusement à augmenter cet armement. D'autre part, ma mission n'était chargée de lui remettre aucun fusil et ne lui en a remis aucun. Des étoffes, des bijoux, des meubles et des épées sont les seuls cadeaux que je lui aie faits.

et sur les frontières du Kénédougou, une ère nouvelle d'expéditions ruineuses.

Grâce à la façon dont les indigènes nous combattent, même vainqueurs nous sommes en quelque sorte vaincus, car ces guerres ne s'éteignent que lorsque s'éteint le dernier tison du feu qui a tout consumé en avant de nous, derrière nous, autour de nous.

Les révoltés chassent à grands coups de sabre les populations devant eux. Que nous reste-t-il? Un sol calciné ou en friches dans un pays où le noir seul peut le faire valoir. Alors même que le trop-plein de notre population nous permettrait de jeter un jour sur nos colonies de nombreux émigrants, que ferions-nous de celle-ci, si loin que nous en étendions les limites, si, par un déplorable et inéluctable enchaînement de faits, nous en perdions les habitants ? Heureusement, grâce à la rapidité avec laquelle nos colonnes poursuivent l'ennemi, nous arrivons presque toujours à temps pour en sauver la majeure partie. Aussi, si bientôt la puissance de Samory est brisée et celle d'Ahmadou anéantie ; si, pendant de longues années, dix peut-être, nous pouvons enfin procurer au Soudan français la paix qui lui est indispensable, alors ce pays tant décrié et si riche rendra avec usure les intérêts des sacrifices de toute nature que nous avons consentis pour sa prospérité. Si nous n'avions l'espoir de voir cette ère de paix s'ouvrir dans un temps relativement proche, mieux vaudrait, à mon sens, revenir franchement en arrière et limiter notre protection aux nécessités politiques et militaires du bas Sénégal.

Pendant que, étendu sur un tara, je songe, dans une case étroite et sombre du poste de Kankan, aux fins triomphantes ou lamentables que peut avoir notre politique dans

le Soudan suivant qu'elle restera dans les mains fortes et hardies qui l'ont dirigée jusqu'à ce jour, ou qu'elle tombera dans les compromis maladroits qui avivent ou réveillent les espoirs jamais éteints des chefs fauteurs de révolte, j'entends le grincement, les appels sinistres et les battements d'ailes des urubus perchés sur les grands fromagers de la ville. Eux seuls y sont repus, car chaque jour leur apporte à déchiqueter hors des palissades quelques cadavres décharnés des misérables que seule la faiblesse empêche de fuir ce champ hideux de la faim.

Me reportant de quelques années en arrière, je vois encore l'animation, la gaieté, l'air de béate jouissance de tous ces visages creusés maintenant, osseux, aux mâchoires saillantes, dont la seule expression n'est plus que la bestiale inquiétude du loup affamé ; je me rappelle ce marché si animé, regorgeant de victuailles, le riz débordant en belles cascades blanches des grands paniers, les larges bassines de cuivre luisant toutes pleines de quartiers de bœuf et de mouton grillés ; les bannes d'ajonc tressé d'où s'échappent les poissons séchés, et les étales où le sucre, le thé, des friandises même apportées à grands frais de Sierra-Leone, côtoyent les étoffes chatoyantes, les indiennes richement imprimées, les soies multicolores, les bonnets de velours brodés d'or. . . .

. . . .

et ce matin, j'ai vu deux êtres informes, aux saillies macabres sous des haillons ignobles, chercher quelques grains de maïs dans le crottin de nos chevaux, et les porter avidement à leur bouche !

Faut-il penser qu'une direction maladroite ou débile peut dans l'avenir éterniser ce tableau en ne sachant

pas ou en ne voulant pas frapper rapidement les grands coups qui balayent au loin ou écrasent à jamais les tyranneaux noirs que l'esprit de rébellion pousse à réduire leurs sujets à pareille détresse !

CHAPITRE VI

De Bissandougou à Kérouané. — Mort du lieutenant Belleville. — Combats de Fabala, de Farandougou, de Baratoumboun et de Kérouané. — Marche du convoi Dunoyer. — Révolte du Ségou. — Mort du capitaine Ménard.

Tout à l'heure on vient de signaler une troupe nombreuse débouchant des collines qui coupent la route de Bissandougou ; elle prend la direction du gué. Maintenant, du bastion sud du poste, on aperçoit les vestes rouges qui piquent la prairie verdoyante d'une note gaie de coquelicots. C'est la colonne Dunoyer ! Je vais donc pouvoir quitter ce lieu de misères, et, redevenu soldat, chasser de mon esprit les tristes présages qui le hantent. L'avenir ! on n'y songe guère au bivouac, lorsqu'on commande une compagnie. Hier, on s'est battu ; demain, cette nuit peut-être, on se battra : voilà le passé, voici l'avenir.

Seul, au milieu de nous à qui le lendemain apporte son contingent de gloire, le commandant supérieur sentira peser sur ses épaules jusqu'au milieu du combat qu'il dirige, des balles qui font rage autour de lui, le poids écrasant des responsabilités de l'avenir. Et cette impatience furieuse qui le talonne, qui le jette en avant, ne vient pas du désir d'accumuler glorieusement victoire sur victoire et de compléter par une campagne héroïque

sa réputation de bon manœuvrier, comme le font entendre les détracteurs du commandement militaire. Ce qu'il veut, ce qu'il cherche fiévreusement, c'est la fin de ces guerres maudites dans lesquelles il voit chaque jour compromis les résultats des mesures de bonne administration, de relèvement, de prospérité, qu'il a ordonnées, et que jamais encore les événements ne lui ont permis de voir entiers.

Pour moi maintenant, foin de tout souci. Et, oublieux des tristesses qui m'obsédaient naguère, je cours attendre au gué mes camarades qui, lorsque j'arrive, ont déjà commencé le passage.

D'abord des blessés, et ils sont nombreux. Ce sont ceux qu'on a pu transporter sans danger; les autres sont à Bissandougou. Puis le capitaine Dunoyer, amaigri, souffrant. Derrière lui, couvert d'un pavillon tricolore, un long fardeau que quatre tirailleurs portent et que tout le monde salue. C'est là ce qui reste de ce pauvre Belleville, le vaillant spahi, le si gai et tant affectueux camarade. Hier, il a été tué d'une balle au cœur en chargeant en avant de ses hommes. Son sabre est rouge du sang du premier cavalier ennemi qu'il a joint.

En avant de Tinti-Oulé le convoi a été attaqué. Pendant que le capitaine Sensarric maintient l'ennemi sur le flanc, le lieutenant Belleville se jette sur un groupe de cavaliers qui le tourne; d'un coup de pointe, il renverse leur chef, mais emporté par sa fougue et l'allure vertigineuse de son cheval qu'il éperonne, il est seul à plus de cent mètres en avant de ses dix spahis. Un cavalier ennemi se retourne et lui décharge sa carabine en pleine poitrine. Il étend les bras et tombe à son tour. L'ennemi veut avoir son corps, et se rallie; mais les spahis accourent.

et font sur place de belles funérailles à leur lieutenant.

Le médecin examine le corps qu'on a transporté à l'ambulance ; la bouche est encore tordue par le rictus de satisfaction qu'avait sans doute fait naître le coup de maître dont il avait abattu le chef sofa.

Ce soir on l'enterrera non loin du fort, et, puisque nous n'avons pas d'aumônier[1], le capitaine Roumet recommandera à la clémence de Dieu cette âme vaillante et dévouée.

Sa mort a été un deuil pour tous : les spahis sur-le-champ, le capitaine Sensarric peu après, en tirent de l'ennemi une sanglante vengeance. Le lendemain matin, le capitaine Durand, grâce à un de ces habiles stratagèmes qui lui sont familiers, faisait chèrement payer aux sofas la gloire de nous avoir tué Belleville.

Pendant que le convoi quittait Tinti-Oulé en silence et avant l'aube, Durand pensant que l'ennemi ne manquerait pas de venir reconnaître le bivouac pour reprendre notre trace, restait avec deux sections caché dans les ruines du village. Lorsque l'arrière-garde s'est éloignée, il place la section du lieutenant Moreau sur le flanc du chemin que doivent suivre les sofas, masquée derrière d'épais buissons ; lui-même avec l'autre section se tapit dans les hautes herbes, perpendiculairement à sa première section.

Le jour se lève lentement ; une pâle clarté grandissante détache du fond de verdure les objets qui s'y profilent. Durand aperçoit, se glissant avec mille précautions, rampant en terrain découvert, deux sofas qui gagnent sans

1. Le supérieur intérimaire de la mission catholique de Kita avait sollicité du commandant supérieur l'autorisation de suivre la colonne en cette qualité. Celui-ci craignant que son absence ne soit préjudiciable aux travaux de la mission, dut lui refuser cette autorisation.

bruit les approches du camp. Prudemment ils lèvent la tête, puis le corps, et assurés d'être seuls ils reconnaissent rapidement les lieux. Bientôt un groupe de quelques hommes les rejoint, puis toute la bande ; cent cinquante hommes peut-être et vingt cavaliers. Ils vont et viennent, comptant nos feux, inspectant les crottins, examinant les traces de pas ; enfin, sur un signal, ils se groupent en silence et se mettent en marche sur le point où Durand est embusqué. Les deux premiers sofas, toujours en avant, sondent prudemment le terrain du regard.

Nos hommes les laissent passer et retiennent leur souffle. Voici le gros de l'ennemi qui passe à leur hauteur. Une double détonation retentit, une double lueur rouge raie la pénombre. Deux chevaux se cabrent et se renversent sur leurs cavaliers, des sofas tombent en hurlant ; les autres fuient en tous sens comme une volée de moineaux au milieu de laquelle tombe un caillou ; et Durand, satisfait d'avoir à son tour vengé Belleville regagne rapidement le convoi, non sans avoir d'abord allumé méthodiquement sa pipe, sa bonne compagne des bivouacs.

La leçon fut suffisante sans doute, car, jusqu'à Kankan, le convoi ne fut pas inquiété et aucun ennemi ne se montra plus.

Le capitaine Dunoyer avait pris son campement entre le fort et le gué distant du premier de moins d'un kilomètre. A peine sa colonne est-elle établie que le tam-tam de guerre retentit dans la ville et que de toutes parts on voit les habitants valides courir aux armes. Une vingtaine de cavaliers ennemis bien montés parcouraient audacieusement la plaine sous le canon du fort, devant les deux cents fusils qui venaient de passer la rivière. Avant qu'un peloton ait pris les armes et que nos spahis soient en selle, ils

enlèvent une quinzaine de malheureux qui cherchaient des racines dans la campagne et ils disparaissent sans qu'on puisse retrouver leurs traces.

Telle est l'audace des gens de Samory. Qu'on s'étonne, après cet exemple qui se répétera souvent, que les gens de Kankan restent enfermés dans leur enceinte, grelottant la fièvre et la faim, sans oser s'aventurer à quelques kilomètres pour mettre leurs champs en culture.

Tantôt une femme qui s'est hasardée revient en se traînant, le crâne fendu d'un coup de sabre ; tantôt un homme qui a passé le fleuve en face du village pour chercher des baies sauvages est retrouvé sur place estropié d'un coup de feu.

La misère qu'endure la ville s'étend jusqu'au poste ; il est interdit de toucher aux approvisionnements qui y transitent pour la colonne, car, elle aussi, elle est à la portion congrue. Ce qu'il y a de plus navrant est l'ambulance dépourvue souvent des choses les plus nécessaires pour sauver nos malades et nos blessés qui ne demandent qu'à vivre, mais qui meurent faute parfois de remèdes ou d'aliments légers. Le capitaine Menon et le lieutenant Morin sont atteints de dysenterie ; le lait manque pour les nourrir. Lorsqu'ils seront bien affamés, ils mangeront ou boiront ce qui leur tombera sous la main et ils iront s'éteindre l'un à Siguiri, l'autre à Kita, irrémédiablement usés.

Le chargement du convoi s'effectue aussi vite que les moyens du poste le permettent. On attend encore un convoi de pirogues de Siguiri ; dès qu'il sera arrivé et déchargé dans nos voitures, nous partirons.

La colonne Dunoyer se compose de la compagnie de

tirailleurs auxiliaires Sensarric forte de cent soixante-dix fusils, de la demi-compagnie Durand qui compte quarante-cinq tirailleurs d'élite, de vingt et un spahis dont le capitaine d'artillerie Marignac prend le commandement, et de quelques conducteurs indigènes du train armés du mousqueton. Au total, environ deux cent vingt-huit fusils et vingt et un sabres. Le convoi proprement dit compte deux sections de voitures Lefebvre en fer attelées à un mulet, fortes chacune de soixante à soixante-dix voitures et d'une centaine de porteurs.

Nous passons le Milo le 24 janvier et le 25 nous campons à Tinti-Oulé sans que notre marche ait été inquiétée. Il nous a fallu près de sept heures pour franchir les dix-huit kilomètres qui séparent Kankan de ce dernier point ; moins de trois kilomètres à l'heure. Une allure semblable est fatigante au possible pour les tirailleurs habitués à marcher à un pas très relevé et pour les chevaux que de constants arrêts ruinent complètement. Mais comment aller plus vite par des chemins que dessinent seules les ornières creusées dans les bas-fonds humides par les roues de l'artillerie et des voitures ? où la végétation en plaine, les cailloux et les roches sur les plateaux sont un constant embarras ? Les pentes trop raides, les rivières vaseuses qu'il faut passer à gué en doublant les attelages et en poussant aux roues, donnent de longs à-coups à la colonne qui piétine sur place en attendant que les voitures rejoignent et serrent à leur distance.

Une femme est venue, à notre arrivée au campement, se jeter dans l'avant-garde. Elle nous apprend que les contingents de Samory ont filé vers le sud, suivant la colonne principale dès qu'ils lui ont vu prendre la direction de Sanankoro. Il ne reste plus ici que quelques bandes

sans consistance, de celles que Samory n'engage jamais à fond contre nous. Tous les habitants ont émigré dans la même direction pour suivre la fortune de leurs maîtres ; ils sont, dit-elle, remplis de confiance dans l'issue de la guerre. En tout cas, aucun ne vient à nous comme certains renseignements trop optimistes l'avaient fait jadis espérer. Nous pouvons ainsi penser atteindre Bissandougou sans incident, ce qui est toujours chose heureuse dans le cas d'un convoi de ravitaillement.

Nous arrivons le 27 au matin ; nous campons sur la place de la mosquée. L'ancienne résidence de Samory n'est plus qu'une ruine informe ; de gros cylindres noircis dont la toiture a été dévorée par l'incendie tournent au ciel leur ouverture béante. Un grossier clayonnage jeté sur quelques-uns abrite tant bien que mal les Européens qui habitent dans les cendres et les décombres de ces cases jadis si propres et si confortables. Tout à l'entour, les demeures des femmes et des conseillers de l'Almamy ont été jetées bas pour dégager le champ de tir. C'est, par place, un amoncellement de cubes de terre ferrugineuse, débris des anciennes murailles que la pluie, la chaleur et le feu ont rendu durs comme du tuf.

Les quatre murs épais de la mosquée, les piliers qui soutenaient sa toiture, et, en face, la grosse tour lézardée où Samory emmagasinait ses objets précieux ; au loin, tout à l'entour, une interminable friche, voilà ce qu'il reste de ce coquet ensemble de riches agglomérations animées autrefois par l'incessant mouvement des cavaliers brillamment vêtus, escortés de leurs blakoros[1] galopant à travers une foule bariolée vêtue de boubous aux tranchantes

1. Jeunes sofas.

couleurs ; un va-et-vient continuel d'ambassades processionnelles, lentes et graves, de caravanes dont les ânes effarés par le tapage jetaient bas leur charge aux rires des badauds, de longues files de captifs apportant les provisions des fermes voisines dont on voyait les toits coniques émerger de la verdure, tel était le spectacle de chaque jour.

A présent des ruines, des immondices, des squelettes d'animaux morts retiennent seuls le regard sur ce paysage désolé où se promènent gravement par bandes nombreuses les vautours chauves et hideux à la recherche de charognes.

De Kankan à Bissandougou, partout mêmes tableaux avec parfois des cadavres humains pourrissant au soleil ou des squelettes déjà blancs.

Au Sambi-ko, au Diaman-ko, sur la route et le long des berges, une puanteur cadavérique saisit tout d'abord. Les papiers bleus ou gris des paquets de cartouches, des caisses de munitions brisées, des cadavres en décomposition jalonnent les lignes qu'occupèrent successivement sofas et tirailleurs.

Au passage de la première rivière, les sofas, avant de quitter la place pour se lancer sur les traces de la colonne, avaient établi une série d'abatis épais, solides, qui coupaient entièrement la route. Il nous fallut une grande heure de travail pour y ouvrir une tranchée aux voitures. Cette opération eût été fort délicate sous le feu de l'ennemi, tant étaient énormes les troncs amoncelés.

En arrivant au poste, le capitaine Bonnier que sa blessure cloue ici pour quelques jours encore, m'apprend que, d'après une dépêche qu'il vient de recevoir du commandant supérieur, la colonne a dû faire son entrée à Sanankoro ; elle a eu, chemin faisant, trois combats sérieux à livrer aux troupes de Samory.

Voici le récit de cette belle marche de cinq jours où chaque journée est signalée par un combat et une victoire.

La colonne avait quitté Bissandougou le 22 janvier, à six heures du matin, forte de huit cent sept combattants dont trente-huit officiers et cinquante-sept Européens. Elle emmenait avec elle près de mille deux cents non-combattants, porteurs, domestiques, palefreniers, et deux cent cinquante-cinq chevaux ou mulets.

Entre Bissandougou et Bokhodougou elle se heurte à plusieurs rivières difficiles bordées de lignes d'abatis dont quelques-unes ont jusqu'à cinquante mètres d'épaisseur et sont commandées par des murailles défensives en pierre ; mais le brusque départ de la colonne n'a pas donné le temps à l'ennemi d'occuper ces positions.

Le 23 janvier à huit heures du matin, elle arrive à Bokhodougou où un groupe assez nombreux de cavaliers ennemis tiraille avec nos spahis auxiliaires pour retarder notre marche et donner le temps aux sofas d'incendier le village. A neuf heures vingt minutes, la fusillade éclate en avant du village de Fabala qui est en flammes ; la rivière Ouassa-ko qui coule au delà du village est très fortement occupée et défendue par des abatis et des palissades.

La colonne s'avance en formation de combat jusqu'à un petit bois assez épais situé à mille cinq cents mètres de la position ennemie. L'avant-garde est renforcée de la compagnie Arlabosse et d'un peloton de la compagnie Szymanski. Les spahis soudanais reçoivent l'ordre de chercher à tourner l'ennemi par la droite, soutenus par un peloton d'infanterie ; les spahis sénégalais ont pour mission de tenter le même mouvement sur la gauche. La marche en avant est reprise.

A six heures vingt-cinq minutes, la fusillade qui s'était

maintenue très violente redouble d'intensité, puis cesse brusquement. Bientôt on aperçoit les tirailleurs, puis les spahis près du village de Fabala ; ce sont les compagnies Arlabosse et Pineau qui se sont jetées à la baïonnette sur les défenses qui barrent la rivière et les ont enlevées déconcertant l'ennemi par l'impétuosité de leur attaque.

Les spahis du capitaine Besset se lancent à la poursuite des sofas et en sabrent quelques-uns ; ils sont arrêtés par les difficultés du terrain. Pendant ce temps, l'escadron du capitaine Gouget a franchi le Ouassa-ko et pousse à fond de train jusqu'au ruisseau Badalagué-ko où il est accueilli par un feu nourri ; le peloton du lieutenant Barattier met pied à terre et se porte au pas gymnastique sur la position que les sofas évacuent.

Quatre hommes seulement sont blessés dont M. Ponty secrétaire du commandant supérieur ; trois chevaux sont mis hors de combat. Plusieurs sofas avaient été tués à coups de baïonnette dans leurs retranchements. L'ennemi aurait consommé douze mille cartouches, nos tirailleurs en ont tiré seulement six mille huit cents.

D'après les dires des prisonniers, la position de Farandougou qui barre la route au sud serait très forte et solidement occupée ; le colonel, le lendemain, tourne cette position en masquant son mouvement par une reconnaissance de front, et débouche en arrière du flanc droit des sofas. Le terrain qu'occupe la colonne est très montueux, les déploiements de troupes y sont difficiles. Les masses ennemies sont déployées au pied du mamelon du haut duquel le commandant supérieur les observe A dix heures l'artillerie et les soldats d'infanterie de marine armés de Lebel, ouvrent le feu. L'ennemi, sans désordre, lentement et avec calme, fait sous ce feu un

changement de front parfaitement réussi. Les compagnies Arlabosse, Pincau et Szymanski engagent l'action; l'escadron Gouget appuie la droite de la colonne. Les tirailleurs s'avancent dans un ordre superbe; ils exécutent après chaque bond des feux de salve aussi réguliers qu'à l'exercice sur les nuages de fumée qui dessinent la position ennemie. L'intensité du feu des sofas augmente ; bientôt ils ouvrent le feu rapide pendant que du village de Farandougou s'échappent de hautes colonnes de flammes. Les troupes de soutien couronnent rapidement les mamelons voisins pendant que la première ligne continue sa marche en avant.

Le mouvement tournant de la colonne a dérangé tous les plans de Samory et lui a fait perdre le bénéfice des défenses dont il avait garni les abords de la grande faille où dégringole la route directe de Sanankoro ; néanmoins, il n'hésite pas à chercher à nous barrer la route et à modifier ses positions d'une façon très intelligente et très rapide Ses réserves occupent promptement deux ruisseaux qui encadrent le village au nord et au sud ; une de ses bandes essaye un mouvement tournant sur nos derrières pendant qu'une autre occupe un mamelon qui commande notre flanc gauche.

Cependant la compagnie Pineau gagnait du terrain en suivant les crêtes ; la compagnie Arlabosse se maintenant à sa hauteur refoulait les sofas dans la plaine et arrivait enfin au premier ruisseau qu'elle enlevait à la baïonnette. Le petit bois qui couvre le deuxième ruisseau et d'où part un feu violent est enlevé à son tour par le peloton Barattier des spahis soudanais et par le peloton de tirailleurs Baudot. Sur la gauche, les lieutenants de Sainte-Colombe et Biétrix se sont emparés du village de Farandougou après

un brusque assaut ; ils le dépassent, mais ils sont arrêtés par les hautes berges et le fond vaseux du Diassa-ko. La poursuite de l'ennemi débandé sur ce point continue par des feux de salve.

La compagnie Pineau, sur la gauche, s'empare successivement d'une série d'ouvrages en pierre sèche qui couronnent les points saillants des crêtes. Le lieutenant Lauzanne et les sergents Roudière et Cowley se distinguent tout particulièrement dans cette série d'assauts. Le capitaine Szymanski, qui relie la gauche de notre ligne à la compagnie Arlabosse, nettoie les flancs boisés des hauteurs que suit le capitaine Pineau ; le lieutenant Laurent, soutenu par les fusils de la section Cowley, s'empare d'un mamelon fortement occupé par l'ennemi et qui bat une partie de notre ligne. A ce moment, les deux compagnies Pineau et Szymanski peuvent franchir le Diassa-ko et elles se portent rapidement en avant sur les hauteurs qui le commandent ; elles en chassent l'ennemi.

Au nord de Farandougou le feu a complètement cessé ; au sud, les sofas battent en retraite dans toutes les directions.

Nous avons cinq tués et sept blessés. Deux chevaux sont également blessés. Nous avons brûlé vingt-deux mille cinq cents cartouches.

A l'étape suivante, Samory nous attend sur la forte position de Baratoumboun. Le terrain est boisé et montueux. Le colonel suivi de son état-major monte sur un mamelon pour reconnaître les dispositions de l'ennemi que la cavalerie vient de signaler ; à peine arrive-t-il au sommet qu'une violente fusillade éclate sur toute la position ennemie.

La rivière du Bécé-ko qui borde la position de Baratoum-

boun dessine un rentrant très prononcé au point où la route la traverse. Les sofas l'occupent sur un front d'un demi-kilomètre.

La compagnie Pineau commence l'attaque ; elle est soutenue par la compagnie Arlabosse. La cavalerie reçoit l'ordre d'essayer de tourner les positions ennemies, les spahis sénégalais sur la gauche soutenus par une section de la compagnie soudanaise, les spahis soudanais à droite soutenus par la compagnie Szymanski.

A une heure trente-cinq le feu atteint son maximum d'intensité, toute la ligne ennemie est enveloppée de fumée. A une heure quarante-cinq les compagnies Pineau et Arlabosse abordent le Bécé-ko à la baïonnette, clairons sonnant ; les barricades sont renversées et franchies sous un feu épouvantable. L'ennemi s'enfuit laissant de nombreux cadavres sur la position. En même temps, la compagnie Salvat enlève un mamelon d'où les sofas font un feu plongeant sur le gros de la colonne.

La cavalerie, qui n'a pu franchir la rivière sur les ailes, est ramenée au chemin et part en avant.

Bientôt une vive fusillade s'entend dans le sud, dans la direction qu'elle a prise. L'arrière-garde ennemie s'est reformée sous le couvert d'un affluent du Bécé-ko qu'elle défend contre nos spahis et le peloton de tirailleurs Baudot qui leur sert de soutien. Les cavaliers mettent pied à terre et, joints aux tirailleurs, la chassent de cette nouvelle position.

Plus loin, un nouveau passage difficile est gardé par les sofas ; mais ils ne tiennent pas devant nos feux de salve.

Le campement est pris à six heures à Taliba-Koro ; la colonne a perdu un homme tué, onze blessés, dont le lieutenant Salvat et trois chevaux blessés. Elle a consommé

environ dix-neuf mille cartouches. Samory a dirigé lui-même la défense de Baratoumboun d'où il ne se retira que tard en battant en retraite ; il manqua être enlevé par notre cavalerie malheureusement beaucoup moins bien montée que son escorte. La position défensive qu'il avait reconnue et choisie lui-même était parfaite et il sut l'utiliser très rapidement ; il avait habilement subordonné son choix, comme du reste celui de toutes les positions qu'il prit devant nous après le Sambi-ko, à l'existence d'un terrain à peu près inabordable à notre cavalerie.

Le lendemain, 26 janvier, la colonne débouche dans la plaine de Sanankoro. Le village de ce nom est complètement incendié ainsi que ceux éparpillés nombreux dans la plaine ; au loin, le rempart de Kérouané se détache en une ligne blanche sur le sommet d'un monticule à pentes douces ; on distingue nettement les toits intacts des grandes cases. Des hommes se tiennent au pied de la muraille et paraissent attendre.

La colonne allonge l'allure pendant que toute la cavalerie se porte en avant. Mais à peine quitte-t-elle la route pour piquer droit sur Kérouané qu'on voit l'incendie s'allumer de toutes parts dans cette place qui n'est bientôt plus qu'un immense brasier.

A ce moment, les spahis auxiliaires qui avaient une notable avance sur les réguliers ont en avant d'eux une forte colonne de sofas devant laquelle le capitaine Harmand juge prudent de se retirer de quelques centaines de mètres en arrière pour ne pas être tourné. Le gros de la cavalerie le rejoint et tous se portent en avant ; mais l'ennemi, satisfait du résultat de sa démonstration, s'est retiré vers l'ouest et passe le Milo.

Les spahis auxiliaires prennent position au sud de

Kérouané, les spahis sénégalais fouillent le tata et les spahis soudanais vont reconnaître les bords de la rivière. Les cavaliers de pointe du capitaine Gouget atteignent la berge sans encombre ; mais à peine l'escadron, qui jusque-là était défilé par un pli de terrain, apparaît-il à découvert qu'il est reçu par le feu très ajusté de tireurs choisis postés sur la rive opposée. Quatre cavaliers sont atteints dont un mortellement. Une division de l'escadron met pied à terre et par ses feux permet à la deuxième division de se mettre à l'abri avec les chevaux. L'escadron tout entier se rabat ensuite sur Kérouané, laissant au bord du Milo quelques vedettes bien masquées.

A midi quarante-cinq la colonne est bivouaquée autour de la mosquée qui a été respectée par l'incendie.

Les avant-postes de la compagnie Pineau placés dans un village situé à quatre cents mètres au nord-est sont obligés de répondre aux coups de feu des tireurs ennemis embusqués sur la rive gauche du Milo. Pour chasser ces incommodes voisins, le commandant supérieur fait établir les hommes d'infanterie de marine armés de Lebel dans des cases en ruine d'où ils font des tirs ajustés sur les sofas dont ils éteignent graduellement le feu ; il cesse complètement à cinq heures du soir.

Le colonel Humbert termine le récit officiel de ces différentes affaires par les observations suivantes :

« En trois jours successifs, la colonne livre quatre combats. Samory montre, comme précédemment, une grande entente du terrain dans le choix de ses positions défensives et une grande expérience de la guerre dans la rapidité de ses mouvements et le changement de ses dispositions. Il a remarqué que le terrain découvert en arrière du Sambi-ko et du Diaman-ko a permis à notre

cavalerie d'exécuter ces belles charges qui lui ont fait subir tant de pertes, et dès lors il ne choisit plus comme lignes de défense que des rivières infranchissables en dehors de la route, et en arrière desquelles est un terrain peu praticable pour la cavalerie et coupé de lignes de défense successives. Il a soin aussi de barrer le passage des rivières par des abatis et des palissades et d'en flanquer les approches par des murs en pierres. »

Comme je l'ai dit plus haut, le convoi Dunoyer campe à Bissandougou sur la place de la mosquée. Samory l'avait fait aplanir, sabler d'un fin gravois ferrugineux et planter d'arbres régulièrement espacés ; quelques-uns sont bien venus, mais ils sont encore trop peu élevés pour donner une ombre profitable au grand nombre que nous sommes. Aussi, campons-nous en plein soleil sur ce plateau aride dépourvu de verdure et d'ombre. Malgré les soins que nous avons pris de couvrir nos tentes d'herbes sèches nous suffoquons dans la journée, et des légions de mouches minuscules, attirées par le fumier de nos animaux, nous y donnent de tels assauts qu'il faut leur céder la place dès que le soleil est haut.

Ce bivouac que la colonne a déjà occupé plusieurs jours, est empuanti par les déjections de milliers d'hommes et d'animaux dont le sol est imprégné ; tout à l'entour on a enterré les corps des hommes tués dans les combats du 11 au 15, et ceux des porteurs morts d'épuisement. A travers la campagne pourrissent lentement des cadavres de chevaux et de mulets. Le soir, lorsque le soleil baisse, que la brise se lève faible encore et que le sol surchauffé renvoie les émanations putrides de tous ces ferments pestilentiels, c'est à n'y pas tenir. Il faut s'y faire cependant

et prendre courageusement ses repas assaisonnés de pareilles odeurs.

La nuit, des vols de moustiques envahissent nos abris et s'y garent de la froidure. De ceux-ci ou des mouches je ne sais lesquels sont le plus à craindre au Soudan. La mouche est agaçante, gluante au toucher, collante ; vingt fois il faut la chasser pour la faire renoncer à se poser sur le visage ou sur les mains, toujours au même endroit. Que de gifles bien appliquées ne me suis-je pas données rageusement, maladroitement, pour me débarrasser de cet adversaire infatigable ; un sentiment de répugnance qui se comprend aisément lorsqu'on a vu ces vilaines bestioles plaquées par milliers sur les ordures les plus infectes, sur des cadavres décomposés, rend encore plus grand le supplice moral qu'elles infligent aux malheureux qui deviennent le but de leurs attaques.

La piqûre du moustique est douloureuse, surtout lorsque dans une nuit elle est répétée des centaines de fois ; le bourdonnement suraigu qui accompagne son vol est énervant au possible, car il tient le patient dans la constante appréhension de la douleur ; mais sa présence n'entraîne pas avec lui cette obsession de choses abjectes dont on a vu les mouches se gorger. Quoi qu'il en soit et sans décider lesquels sont le plus pénibles à supporter, je laisse à penser ce que leur présence ajoute à l'agrément de notre séjour sur la place de Bissandougou.

Le lieutenant de spahis de Sahune a été laissé ici, malade. Il me conte quelques incidents de la brillante et fructueuse charge que fournirent les spahis au Sambi-ko. Celui dont il faillit être victime est particulièrement mouvementé.

Après avoir passé la rivière, sa division avait été déployée et lancée en fourrageurs sur les tirailleurs ennemis qui commençaient à lâcher pied. Au bout de quelques instants d'une charge à fond de train, la déroute était générale et les sofas fuyaient de toutes parts. Les spahis, dans une chasse à courre folle à travers les herbes et les taillis, s'étaient dispersés dans toutes les directions. Le lieutenant de Sahune, après plusieurs beaux coups de pointe, rejoint un sofa qui, le voyant fondre sur lui, s'arrête et lui tend son fusil, ou du moins c'est ce qu'il semble à l'officier. Celui-ci arrête son cheval, laisse son sabre pendre à la dragonne et empoigne l'arme du sofa qui, au lieu de la lâcher se ravise et tire à lui ; de Sahune tire de son côté. Mais, à ce moment, il voit le sofa glisser la main à la ceinture et en tirer une cartouche pendant que de l'autre il cherche à relever le levier de la culasse mobile. De Sahune comprend que le sofa veut gagner du temps pour charger son arme et d'une violente secousse essaye de lui faire lâcher prise ; mais le vigoureux effort qu'il fait le jette à terre, les bras en avant, cramponné au sofa que le choc culbute également, et les voilà roulant tous deux sur le sol, cherchant mutuellement à se désarmer. Cependant le lieutenant choisit le moment où son adversaire ne tient plus son arme que d'une main pour la lui arracher et, en, même temps, il réussit à se soulever et à lui mettre le genou sur la poitrine ; puis, saisissant son sabre qui pend toujours à son poignet par la dragonne, il veut en diriger la pointe sur la gorge de son ennemi. Celui-ci saisit l'arme à pleines mains ; néanmoins de Sahune se relève à moitié et pousse la pointe sur la bouche du sofa ; il pèse sur la poignée de tout le poids de son corps. Un instant,

chose à peine croyable, le sofa arrête la lame avec ses dents convulsivement serrées ; mais une poussée plus violente la fait pénétrer dans la bouche. Le misérable fait un soubresaut et la pointe, au lieu d'entrer dans le cerveau, lui cloue la joue au sol. Malgré tout, il se défend vigoureusement encore ; ses mains sont hachées par les coupures de la lame affilée et tranchante ; il cherche à saisir le couteau qu'il a au côté, et de Sahune épuisé se prend à trouver cette lutte trop longue. Enfin deux spahis qui ont vu tomber leur lieutenant accourent au galop. En les apercevant, le sofa comprend qu'il est inutile de lutter plus longtemps ; il lâche le sabre et étend les bras en croix. Un spahi lui casse la tête d'un coup de revolver.

Ces sofas sont réellement de braves gens : serrés de près par nos cavaliers, ils se laissaient aborder et tombaient à plat sous le coup de pointe comme s'ils étaient tués raides. Les coups de sabre tuent rarement ainsi. Blessés mortellement, légèrement ou pas du tout, ils se soulevaient un peu, visaient le spahi dans le dos et lui lâchaient leur coup de fusil. Un coup de revolver des cavaliers venant derrière les achevaient ; mais ils mouraient, quelques-uns avec la satisfaction d'avoir jeté bas un de leurs ennemis. Au reste, ce sont les mêmes hommes que nos tirailleurs et nos spahis, mais plus mal dressés et moins bien conduits. Là seulement est le secret de leur infériorité.

Le 31 janvier passe un courrier du colonel allant porter des dépêches à Kankan. La colonne est toujours à Kérouané ; des détachements de la force d'une à deux compagnies rayonnent chaque jour à quelques kilomètres dans la plaine et retirent des magasins incendiés d'assez

grandes quantités de mil et de riz pour mettre hommes et animaux à l'abri de la faim. L'ennemi est toujours en face de Kérouané, sur la rive gauche du Milo. Il y a installé des masques d'où de bons tireurs saluent à longue distance ceux de nos hommes qui se découvrent. De temps à autre le colonel leur fait répondre par des obus à mitraille qui, dans le moment, les chassent de leurs abris qu'ils réoccupent dès que l'artillerie cesse son feu.

Aucun ordre pour notre convoi. Serions-nous donc condamnés à rester dans ces ruines ampuanties et toujours dans l'inaction, jusqu'au retour de la colonne de combat. L'impatience gagne tout le monde, officiers et soldats ; on espère cependant qu'un très prochain courrier nous apportera l'ordre de rejoindre ; et, en attendant, chacun retombe dans la monotonie de la vie affaissante que nous menons ici.

Des centaines de porteurs destinés au ravitaillement de la colonne bivouaquent en plein air, sur la place, non loin de ma tente. Souvent je suis réveillé la nuit par leur toux déchirante. C'est pitié de les entendre, plus triste peut-être encore de les voir. Parqués comme des bestiaux, brutalisés dès que nous avons tourné le dos par leurs gardiens, noirs comme eux cependant, nourris à peine pour ne pas mourir de faim, car ici la disette est le lot de tous et surtout le leur, sans abris la nuit contre le vent glacial qui souffle de l'est, vêtus de haillons, ils sont encore pillés et volés par tous les fripons que nous traînons avec nous, domestiques, palefreniers, agents politiques ou autres.

Rentrent-ils d'une corvée extérieure où ils ont eu la bonne fortune de trouver quelque morceau de manioc déterré avec les ongles, apportent-ils un peu d'herbe pour

se coucher, quelques branches sèches pour faire leur cuisine, aussitôt les pillards accourent et les dépouillent de force ou par intimidation de ce pauvre et si précieux butin. Leur repas composé d'une poignée de mil mal écrasé et bouilli est-il prêt, que dix forbans viennent prélever leur dîme sur cette si maigre pitance !

Et ces hommes sont, hélas ! tous, sauf un petit nombre de sofas prisonniers qui ne tarderont pas à s'évader, des cultivateurs de notre Soudan, captifs, parfois hommes libres de ces régions qui, depuis plus de quinze années, se sont données à nous et nous sont depuis restées fidèles.

Après qu'au retour ces pauvres diables décimés par une mortalité énorme, auront raconté leur triste odyssée, conçoit-on la terreur et peut-être les haines que soulèveront ces terribles corvées annuelles ? Elles seront cependant nécessaires à chaque nouvelle expédition tant que les moyens de transports, routes et voitures ou chemins de fer ne seront pas à hauteur de tous les besoins ?

La blessure du capitaine Bonnier est à peu près fermée ; grâce à son énergie, il se sent prêt à pouvoir monter à cheval. Comme chef d'état-major, il a ici la délégation des pouvoirs du colonel. Ayant lui-même présidé au ravitaillement de la colonne de combat il sait exactement combien de jours elle peut vivre avec sa réserve. D'après ses calculs, le 6, le 7 au plus tard, elle sera réduite au riz ou au mil trouvés sur place ; triste pitance pour la centaine d'Européens qui sont à Sanankoro. Cependant aucune nouvelle du colonel, aucun ordre pour expédier le convoi. Des partis de sofas, peu importants à la vérité, mais suffisants pour arrêter les courriers, parcourent la région. Les dépêches du colonel ne seraient-elles pas tombées entre leurs mains ?

Cette seule explication du silence de notre chef paraît possible et plausible ; il ordonne en conséquence au convoi Dunoyer de se préparer à partir le 4 février. Deux courriers rapides sont envoyés au colonel par divers chemins pour l'informer de cette décision qui n'a été prise du reste, qu'après avoir fait reconnaître la route de Sanankoro à une trentaine de kilomètres en avant par des tirailleurs déguisés en sofas. Ceux-ci n'ont rien vu de suspect. Les préparatifs du départ sont hâtivement et joyeusement faits.

Notre petite colonne se compose de la compagnie Sensarric, de mes treize vieux braves d'escorte et de onze spahis commandés par le lieutenant de Sahune qui, se croyant guéri, veut aller reprendre sa place à la tête de son peloton. Elle aura à convoyer environ cinq cents porteurs chargés de biscuit, de tafia, d'endaubage, de quelques caisses pharmaceutiques et d'une centaine de caisses de cartouches ou d'obus. Le capitaine Bonnier et moi nous suivrons comme passagers ; aucun rôle dans le convoi ne nous est dévolu. Nous espérons faire, le 8, notre jonction avec la colonne sans incidents notables si nous en croyons les renseignements recueillis de diverses parts sur la répartition des forces de Samory qu'on dit fort occupé à escarmoucher avec Kérouané.

A la date fixée nous quittons allègrement Bissandougou, nous gardant fort sérieusement comme si l'ennemi eût été devant nous, mais ne songeant guère en réalité qu'à marcher rapidement et à arriver le plus vite possible.

Tout va bien jusqu'à Bokhodougou. La région que nous parcourons est très pittoresque. Une végétation vigoureuse s'accroche aux flancs des collines et plaque

les vallées de longues bandes d'un vert presque noir. A chaque pas, des ruisseaux aux eaux vives coupent la route, enfouis sous le dôme du feuillage épais de beaux arbres dont les branches s'enlacent dans un inextricable enchevêtrement. Un d'eux, le Kénié-ko, dominé par une haute falaise, est gardé par de très sérieuses défenses accessoires, larges abatis, palissades dont les palis sont reliés avec des fils de fer, murs de flanquement : rien n'a été oublié. Mais le mouvement tournant de la colonne de combat les a rendues inutiles et elles sont abandonnées.

Les villages au lieu d'être resserrés dans une enceinte fortifiée, s'épandent paisiblement en groupes de cases semées sur une large superficie ; ils paraissent avoir été très riches et fort bien entretenus. Ce ne sont plus que des ruines. Au centre de l'agglomération trois ou quatre fromagers gigantesques indiquent la place du palabre et servent d'abri à des milliers de petits oiseaux dont le gai ramage est le seul bruit qui rompe le morne silence qui pèse sur la région.

Lorsque nous arrivons à Bokhodougou, les spahis qui fouillent le village voient fuir plusieurs hommes armés ; quelques coups de feu retentissent.

Dans les cases, des feux de cuisine précipitamment abandonnés, des corbeilles de coton fraîchement cueilli nous font penser que nous n'avons eu affaire qu'à des paysans réfugiés dans les bois voisins et qui essayaient d'opérer le sauvetage de ce que l'incendie avait respecté chez eux. Aussi le campement est pris sans inquiétude dans la partie du village encore intacte. De délicieuses petites tomates rouges y croissent en grande abondance ; de plus quelques poignées de beaux haricots semblables à nos

grands flageolets nous font trouver Bokhodougou charmant grâce à cette variété inattendue apportée à notre ordinaire. C'est que vraiment nous pouvons dire que déjà nous mangeons abondamment de la « vache enragée », au figuré s'entend, car de vaches il n'en est plus dans ce pays et le « corned beef » très rationné y supplée tant bien que mal. Du biscuit, du tafia et parfois cette conserve américaine forment le fond de tous nos repas. La tente et le sol sont notre abri et notre couche ; dans nos vêtements cohabitent de vilaines petites bêtes blanches innommables, qui enfoncent leurs mandibules acérées dans la peau, s'y incrustent en causant d'insupportables démangeaisons. Nous aurons notre compensation, nous l'espérons, dans la gloire dont chacun de nous rêve de faire ample moisson.

Partis de bonne heure de Bokhodougou, nous traversons dans la matinée la grande faille de Farandougou ; à ce moment un coup de feu part du haut d'une montagne sur notre gauche. C'est un signal certainement, car aucun projectile n'a sifflé et la détonation est ample et longue comme celle d'un fusil malinké. Nous n'y prenons trop garde car nous savons que des coureurs ennemis sillonnent le pays. Cependant, avant d'aller plus loin, il faut reconnaître le village de Farandougou longé par la route ainsi que le Diassa-ko, rivière à la végétation très touffue, qui coule derrière. Mon cheval est plein de vigueur ; le repos de Bissandougou lui a rendu ses muscles d'acier ; je m'offre à faire cette découverte. Dépassant la pointe de cavalerie, je gagne au galop le monticule sur lequel s'élève Farandougou que j'aborde à toute allure, en franchissant d'un bond les pans ruinés de la muraille ; je le parcours en tous sens ; puis, sortant par la face opposée, je longe

à fond de train la rivière. Je suis de si près les sinuosités de ses berges à pic que souvent les branches des arbres de la rive me fouettent au passage. Rien. Pas de traces suspectes.

Mais à peine suis-je de retour auprès du capitaine Dunoyer, qu'une fusillade sèche, celle des fusils Gras, arrête net le compte rendu que je lui faisais. La section Cristofari, qui m'a suivi à quelques centaines de mètres, vient d'être accueillie par un feu nourri sur le bord de cette même rivière que je viens d'explorer de si près. Deux feux de salve en chassent une vingtaine de sofas qui, aplatis contre la berge, le corps plongé dans l'eau, n'avaient pas donné signe de vie à mon passage. L'allure rapide de mon cheval ne leur avait pas permis sans doute de reconnaître un officier, et, suivant leur tactique habituelle, ils n'avaient pas voulu faire l'honneur de leur décharge à un seul cavalier ; pour se démasquer et faire feu ils avaient posément attendu que la section Cristofari fût sur eux et leur présentât à courte distance un large but.

Si je cite cet incident peu important en lui-même, c'est pour montrer quel sang-froid parfait nos ennemis savent conserver à l'occasion. J'étais passé à un mètre d'eux à peine ; mais Samory leur a défendu de tirer sur les cavaliers de pointe afin de ne pas déceler prématurément leur présence, et pour réserver leur première décharge à la masse de l'infanterie.

Cette consigne a toujours été exécutée de point en point. La colonne eût été chaque jour décimée par de fâcheuses surprises sans la vaillance des lieutenants Mangin et Germain qui, au courant de cette consigne des sofas, n'admettaient comme accomplie leur tâche de chef

de pointe que lorsqu'ils avaient poussé leur chevaux dans le couvert même et avaient « vu », au risque d'être cent fois fusillés à bout portant.

Pour moi qui n'étais pas encore au courant de cette nouvelle particularité de la tactique de Samory, mon ébahissement fut complet en voyant le fourré dont en quelque sorte je sortais se couvrir d'un épais nuage de fumée. Au même moment, un feu de salve part des hauteurs, tiré également sur la section Cristofari qui riposte ; puis tout se tait. Nous voilà avertis cette fois ; l'ennemi est là et il va falloir se battre. Il est onze heures, nous sommes en marche depuis cinq heures du matin ; mais malgré le désir que nous avons de nous reposer, nous ne pouvons camper dans ce bas-fond commandé de toutes parts à courte distance. La marche reprend, cette fois en un large carré au milieu duquel, serrés comme des moutons affolés, piétinent les porteurs déjà exténués.

Nous traversons un bivouac abandonné où se dessèche au soleil la carcasse à moitié rongée d'un cheval, les sabots en l'air, les orbites vidées par les vautours. A gauche, sur les pentes qui surplombent la route quelques cadavres jalonnent le passage de la compagnie Pineau pendant le combat que la colonne a livré ici il y a dix jours.

Au delà, la route se poursuit à flancs de coteau, commandée à moins d'un kilomètre sur la gauche par une ligne de hauteurs. Des cavaliers d'abord, puis de nombreux groupes de fantassins paraissent sur les crêtes. Une fumée blanchâtre s'élève, plusieurs salves retentissent et une grêle de balles vient tout autour de nous faire sauter les cailloux. C'est miracle que dans le groupe que forment les capitaines Bonnier, Dunoyer, l'interprète et moi, personne ne soit blessé ; nous avons été

criblés de cailloux et de mottes de terre ; pour des sofas, à mille mètres, c'est joli ; ce serait même bien pour des troupes blanches. Notre marche cependant ne s'est pas ralentie, mais combien douloureuse pour nos malheureux porteurs. Maintenant l'ennemi nous encadre. A droite, à gauche, derrière, sur la route même. Les porteurs n'en peuvent plus : ils sont exténués de soif et de fatigue. Depuis plus de dix heures, ils ont sur la tête, sans repos, marchant toujours, ces lourdes caisses de fer-blanc surchauffées par le soleil au point d'en être brûlantes. Beaucoup tombent : quelques-uns refusent de se relever. Ils savent le sort qui les attend ; n'importe, ils aiment mieux mourir, et ils restent sur le bord du chemin étendus à côté de leur charge sans que prières, supplications ou violences les remettent sur pied. Insensibles à tout, ils sont immobiles, allongés, les bras étendus, et à les voir ainsi l'œil grand ouvert, le regard figé, on les croirait morts si ce n'était le bruit d'une prière ou d'une plainte qu'ils chantonnent douloureusement.

Un infirmier voit un porteur de caisse médicale tomber ; il veut le relever, il l'aide, le soutient, essaie de le faire marcher et se charge de la caisse ; mais l'homme ne veut plus vivre, il se laisse glisser à terre. Pendant ce temps, les sofas arrivent et tuent cet honnête infirmier d'un coup de feu au flanc. Un de mes vieux tirailleurs est pris de violentes coliques, il s'écarte quelque peu : nous ne le reverrons plus.

Il est urgent de s'arrêter. Le convoi est à bout de forces, les tirailleurs eux-mêmes commencent à faiblir. Enfin nous arrivons à Madiarébougou, village en ruine, bordé sur ses deux faces de deux ruisseaux pleins d'eau. L'ennemi occupe les crêtes qui le commandent ; on le chasse, et le

convoi s'installe au milieu des cylindres béants des cases qui nous serviront d'abri possible contre les projectiles.

Décidément ce n'est plus la promenade rapide, mais paisible, que nous pensions faire. Avec cette masse lourde de porteurs qu'il faut protéger et pousser, si l'ennemi devient audacieux, que son nombre augmente et qu'il faille dans ces conditions se frayer un chemin à la baïonnette à travers des montagnes coupées de travaux de défense, l'aventure peut tourner au tragique.

Nous ne sommes plus, il est vrai, qu'à vingt-cinq kilomètres de Sanankoro ; on distingue nettement la cime de ses montagnes qui coupent de leur bleu sombre le ciel irradié par les feux du soleil couchant ; mais les collines, les mamelons, les pics paraissent chevaucher les uns sur les autres dans le vaste panorama qui nous en sépare. Quels obstacles la nature et les sofas ont-ils accumulés entre la colonne et nous ? La nature du terrain permettra-t-elle au colonel d'entendre notre fusillade si nous sommes engagés à fond ? Est-il même à Sanankoro ?

Dès que la nuit tombe, six tirailleurs déterminés quittent leurs vêtements d'uniforme, se revêtent du léger boubou [1] des sofas et partent reconnaître la route. Pendant ce temps, un conseil est tenu entre les capitaines présents.

Nous avons des cartouches en quantité puisque nous disposons du ravitaillement en munitions de la colonne ; le capitaine Sensarric qui a fanatisé ses tirailleurs qui le suivraient au bout du monde répond d'eux. On tentera l'aventure. Si quelque position trop forte nous arrête, nous tiendrons sur place le temps nécessaire à la colonne

1. Sorte de blouse.

pour accourir nous donner la main. Cette résolution prise, chacun rentre dans sa tente.

A trois heures du matin, je reçois la visite du capitaine Dunoyer. Les tirailleurs envoyés en reconnaissance sont rentrés. Le chef du convoi me donne les nouvelles qu'il rapportent. A Talibakoro, l'ennemi a complètement barré le passage avec une forte palissade précédée d'un abatis que cette nuit même des centaines d'hommes en armes renforcent. Nos tirailleurs ajoutent qu'un long travail serait nécessaire pour remettre en état ce passage qu'une forte colonne ennemie défend.

Le cas est grave et, à mon sens, deux solutions se présentent : se porter en avant et tenter de forcer le passage, moins difficile peut-être que nos hommes le disent. Si nous ne réussissons pas ou qu'on estime que cette opération doive nous faire perdre trop de monde et une notable partie de notre convoi, nous pourrions camper sur quelque forte position voisine ; nous ne serions plus qu'à douze kilomètres de la colonne et nous trouverions sans doute le moyen de signaler notre présence au commandant supérieur. Ou bien encore rester à Madiarébougon ; le convoi y est à peu près abrité des coups de feu, les abords en sont bien dégagés ; quelques travaux en feraient facilement une belle position défensive ; les vivres et les munitions de la colonne nous mettent à l'abri du besoin ; les animaux manqueront de mil dans deux jours, mais il y a autour du village du fourrage pour plusieurs jours.

Quant au capitaine Bonnier, il pense que le parti le meilleur est de descendre dans un des riches villages de culture qu'on dit avoisiner la route. On le choisira petit pour pouvoir le défendre plus facilement et on avisera la

colonne en lui adressant un nombre suffisant de courriers.

Le commandant du convoi qui, lui, a la responsabilité de la décision à intervenir, ne goûte pas ce moyen terme qui lui paraît ne pouvoir donner que des résultats problématiques puisqu'ils sont subordonnés au passage de nos courriers à travers les lignes ennemies. Or, nous avons quitté Bissandougou justement parce que nous supposions que nos courriers et ceux du colonel étaient tous interceptés, et avant d'arriver à Madiarébougou le convoi a défilé devant un signal peu fait pour donner de l'entrain à ceux de nos hommes que nous chargerions de porter un avis à Sanankoro.

Placé en travers de la route, un bras sanglant fraîchement coupé au-dessous du coude semblait là pour indiquer le sort réservé à la main qui prendrait un pli pour le porter à travers les lignes ennemies. En passant devant ce signe sinistre les hommes de confiance, courriers de profession ou agents politiques que nous avons avec nous, avaient frémi, et ce mot du vieil interprète jeté froidement du haut de son cheval : « La main d'un courrier » n'avait pas eu pour effet de les rassurer.

Aussi, finalement, le capitaine Dunoyer donne l'ordre de se préparer à battre en retraite. Pour dépister l'ennemi on partira au petit jour par une route différente de celle suivie à l'aller.

A cinq heures du matin nous nous mettons en marche sans que l'éveil ait été donné aux sofas qui nous entourent. Embarrassés par nos porteurs, nous marchons lentement, péniblement. A quelque distance du village de Niakalémori nous faisons halte, vers sept heures. Nous voyons de la légère éminence sur laquelle nous sommes arrêtés un va-

et-vient de nombreux cavaliers, de fantassins et de quelques paysans qui passent non loin de nous et paraissent se diriger vers notre campement de la nuit. Il ne semble pas qu'ils nous aient découverts. Dans le lointain, du côté de Sanankoro, on croit entendre des feux de salve. Nos tirailleurs, qui ont bonne oreille l'affirment. Nous continuons cependant et nous arrivons en formation de combat sur les crêtes qui commandent le village à six ou sept cents mètres ; nous le couvrons de projectiles. Rien ne bouge. Nous allons nous porter en avant lorsque quelqu'un fait remarquer que la crête du tata du chef qui forme réduit se garnit de défenseurs. En effet, des points noirs y paraissent un à un et la dentelle ; un feu de salve balaye la muraille, et, un rire inextinguible s'empare de tous : nos balles ont en effet chassé des défenseurs d'un nouveau genre ; ils s'envolent majestueusement, poussant d'aigres cris de colère et viennent planer au-dessus de nous pour nous demander sans doute compte de cette insolite agression faite au mépris du respect que tout le monde a dans les pays chauds pour ces vautours, incomparables destructeurs d'immondices, que le troupier appelle dans son langage imagé : des « charognards ».

Le convoi traverse le grand village désert ; les places et les rues sont bossuées par de nombreuses tombes fraîchement fermées. Quelques-unes sont ornées avec un soin tout particulier ; elles doivent contenir les corps des chefs tués dans les derniers combats. Quatre kilomètres plus loin nous campons à cheval sur la bifurcation des deux routes qui viennent de Sanankoro. A ce point, si la colonne vient à notre rencontre comme les feux de salve entendus dans le lointain le laissent supposer, nous sommes sûrs de ne pas la manquer. A midi on entend

de nouvelles salves ; quelques cavaliers se montrent sur les crêtes ; quelques coups de feu ; puis, plus rien. A trois heures, le capitaine Dunoyer et moi nous montons sur un piton élevé qui commande notre camp et d'où le petit poste de tirailleurs qui l'occupe découvre au loin la plaine.

Il semble qu'à grande distance des points rouges s'agitent. Ils se rapprochent, grossissent. Ce sont des cavaliers. Cavaliers de Samory ou spahis ? Nous agitons un mouchoir au bout d'un bambou. Les cavaliers s'arrêtent, se consultent ; bientôt ils agitent un mouchoir à leur tour. Il n'y a plus à en douter : ce sont les spahis. Quelques instants après, le lieutenant Mangin puis le capitaine Harmand nous apprenaient que la colonne venait de faire halte à Niakhalémori. A la tombée de la nuit la jonction était opérée.

Par quelle coïncidence heureuse la colonne s'était-elle ébranlée pour venir à notre rencontre ? Comment avait-elle connu notre présence ? Telles étaient les questions qui nous venaient aux lèvres en abordant nos camarades, et le colonel lui-même, à notre grande stupéfaction ne comprenait pas comment il se faisait que nous fussions ici[1].

Voici comment était né cet heureux quiproquo. Le colonel n'avait reçu aucun des courriers de son chef d'état-major, qui, comme on le sait, était également sans nouvelles de lui. Tous les courriers envoyés dans les deux sens avaient été enlevés par Samory ; or, un d'eux portait

1. Le seul courrier parvenu au commandant supérieur était celui que le capitaine Dunoyer lui avait adressé la veille au soir de Madiaréhougou ; il l'avait reçu le matin même, à quelques kilomètres en avant de ce village. C'est grâce à cet avis et aux feux de salve du capitaine Dunoyer contre Niakhalémori que le colonel avait forcé de vitesse pour nous rejoindre.

l'ordre de mettre le convoi en marche le 4 de façon qu'il soit le 7 à Farandougou où la colonne viendrait à sa rencontre. C'est ainsi que le colonel, pensant ne nous voir que le lendemain à l'étape prochaine était plus qu'étonné de nous rencontrer un jour plus tôt et à vingt-cinq kilomètres du lieu de rendez-vous.

Quoique ayant tourné encore une fois les défenses que nos tirailleurs avaient reconnues la nuit précédente et qui avaient été élevées non contre nous, comme nous le pensions, mais contre la colonne, il avait eu à combattre. L'engagement s'était borné à un échange de salves à peu près inoffensives ; c'était celles que nous avions entendues dans la matinée.

La colonne campe en carré avec des avant-postes placés sur les hauteurs, quelques-uns forts d'une section, à un kilomètre du camp. Malgré cette précaution, à deux heures du matin, alors que la lune vient à peine de se coucher, nous sommes réveillés en sursaut par le fracas d'un feu de salve, puis d'un autre auquel succède une fusillade désordonnée qui trace de rapides éclairs rouges dans la complète obscurité de la nuit. Les balles pleuvent dans le camp ; un cheval est blessé. Au moment où le capitaine Gouget se lève, une balle traverse sa paillasse. On éteint les feux en silence et personne ne bouge. Pendant dix minutes les sofas font sur nous, au jugé, un feu d'enfer ; mais ils n'avancent pas, et bien leur en prend car les petits postes intermédiaires se sont réunis et sont prêts à leur sauter à la gorge. Enfin tout se tait et ceux que ce tapage a réveillés se rendorment consciencieusement.

Nous reprenons à six heures du matin la direction de Sanankoro par une route nouvelle, à l'est de celles déjà suivies par la colonne. Elle passe entre deux chaînes

de montagnes parallèles et débouche droit sur la plaine de Sanankoro.

La vallée qu'elle suit est d'une fertilité remarquable et tout récemment encore elle était parfaitement cultivée.

Les villages et les hameaux s'y touchent, confondant souvent leurs jardins ; partout des eaux vives coulent en clairs ruisseaux, descendant de frais vallons avec des recoins délicieux.

Rien n'inquiète notre marche et nous pouvons jouir en paix du charmant paysage qui se déroule devant nous.

Lorsque nous approchons de lieux habités, la plaine et les collines se couvrent, loin en avant, de points noirs qui se déplacent rapidement vers les crêtes des montagnes ; derrière, plus rapides, de petites taches rouges gagnent sur eux, les atteignent, et se confondent un instant; puis, tous s'essaiment dans toutes les directions et disparaissent dans la masse sombre de la verdure qui borde les hauteurs. Ce sont les habitants qui fuyent effarés, sous la poursuite des spahis. Ils se croyaient bien à l'abri derrière ce double écran de montagnes qui les séparent de la route de Sanankoro, dans leurs paisibles vallons que la guerre avait respectés jusqu'à ce jour.

Parmi tout ce monde que nos cavaliers poussent pêle-mêle devant eux, quelques sofas chargés de la garde des villages.

Ils apprennent au colonel que le gros des troupes de Samory s'est lancé pendant la nuit sur la route de Bissandougou où l'Almamy croit que se rend la colonne. Il a l'intention de nous y devancer et de nous attendre à Farandougou. C'est pour masquer ce mouvement qu'il a ordonné la fusillade de la nuit dernière.

Sur le tard, nous nous arrêtons et nous bivouaquons

au milieu de champs de patates, d'ignames et de manioc.

Par places, des bouquets de bananiers couverts de régimes à côté de groupes de cases pleines de céréales. C'est une aubaine précieuse pour tous, et chacun fait en hâte sa cueillette. Plusieurs coups de feu retentissent dans le lointain ; des signaux sans doute, qui annoncent notre approche aux bandes qui observent les garnisons de Sanankoro et de Kérouané.

A huit heures, le lendemain, nous longeons le tata de Sanankoro que flanquent des tours rondes, puis nous traversons le marché.

Nous entrons dans Kérouané, à neuf heures et demie. Le tata haut de cinq mètres et épais de deux, avait été construit à notre intention, par Samory. Nous en profitons ; une partie de la colonne, l'état-major, l'ambulance, l'artillerie et les magasins l'occupent.

Cette résidence est magnifiquement située sur un mamelon élevé aux pentes extrêmement douces, limité au sud par le Milo, et dans les autres directions par de beaux ruisseaux boisés. Du sommet que couronne la muraille on aperçoit toute l'immense plaine de Sanankoro dont les riches cultures, entourant sans discontinuité de grands villages, se développent sur des ondulations légères jusqu'au pied des montagnes qui presque de toutes parts limitent l'horizon ; parfois les plantations en escaladent les flancs, à une altitude de quelques centaines de mètres jusqu'à la lisière des bois qui couvrent les sommets.

Au centre de la résidence, une cour finement sablée est entourée de cases massives de dix à douze mètres de diamètre qui servaient de demeure particulière à Samory. Deux « boulous » élevés y donnent accès. Tout autour, des groupes de cases disposées de la même façon ser-

vaient de logement aux femmes et aux captifs. Cet ensemble, malgré l'incendie récent, dénote, comme dans toutes les installations de Samory, une grande recherche de propreté, de commodité et d'ordre.

En avant de la porte nord du tata, la mosquée, lourde bâtisse carrée aux murs épais, au toit de chaume parallélipipédique, lamée à l'intérieur par des nervures de feuilles de palmiers passées au feu.

La case qu'occupe le colonel était celle que s'était réservée l'Almamy. Elle est plus spacieuse que les autres, et remarquable par une sorte d'estrade demi-circulaire, où apparemment il donnait ses audiences. Le feu n'a pas laissé un seul toit debout ; il faut donc en construire de nouveaux, et c'est un travail fort délicat duquel, à l'aide de corvées de porteurs, essaye de se tirer tant bien que mal le capitaine indigène Mahmadou Racine. Deux fois il faudra les recommencer entièrement, car les premiers construits laissent passer le soleil et la pluie malgré les soins qu'on y donne.

De nombreux villages bordent l'ellipse de quatre kilomètres de diamètre, dont Sanankoro et Kérouané marquent les deux extrémités et en sont les deux points d'appui. Quatre compagnies de tirailleurs et le peloton de spahis auxiliaires y cantonnent. A Sanankoro et à Kérouané, la cavalerie bivouaque en deux groupes ainsi que l'artillerie. Au delà de cette dernière résidence, à six cents mètres, le Milo, large de soixante à quatre-vingts mètres, serpente dans une dépression de terrain très boisée ; il se redresse à deux kilomètres dans l'ouest pour remonter vers le nord, couvrant ainsi notre flanc droit.

Les avancées ennemies sont établies sur la rive gauche de la rivière derrière des abris en pierres ferrugineuses.

Plus en arrière se dressent des contre-forts assez abrupts sur lesquels sont les grand'gardes des sofas installées dans des villages de culture ; au delà, la montagne du Toukoro se relève brusquement, souvent en falaises à pic ; une végétation rabougrie est suspendue à ses flancs rocheux déchirés par de grands éboulis gréseux. Des chemins de chèvres escaladent les pentes et amènent à un plateau verdoyant, dominé par deux pics qui donnent naissance aux ruisseaux dont les eaux entretiennent partout d'épais bosquets d'où émergent les toits pointus des deux villages où Samory nous observe et où il a amassé une partie de ses approvisionnements.

Sur la rive ennemie, c'est un va-et-vient continuel de cavaliers et de fantassins qui descendent des hauteurs dans la plaine. A la lunette de batterie on distingue nettement leurs vêtements que les bouquets de grands arbres masquent et découvrent à mesure qu'ils avancent.

Notre arrivée détermine une certaine agitation dans cette immense fourmilière haute de quatre cents mètres ; des cavaliers courent dans toutes les directions, des groupes de fantassins dont les armes miroitent au soleil sortent de leurs cantonnements et vont sans doute prendre leurs postes de combat. Quelques coups de canon dont les obus éclatent sur leurs villages en hâtent l'évacuation et leur envoient les salutations du colonel.

Temps couvert le soir de notre arrivée. A la tombée de la nuit un orage éclate ; mais il avorte comme il arrive souvent au début de la saison des pluies. A onze heures, le ciel qui resplendissait sous les flots de lumière de la pleine lune s'obscurcit tout à coup, de gros nuages noirs s'amoncellent sous la poussée d'un vent violent.

Bientôt le tonnerre gronde, les éclairs rayent la voûte noire du ciel d'un aveuglant feu d'artifice, et pendant que le vent souffle avec rage, quelques larges gouttes d'eau commencent à tomber. La colonne pourrait dormir en paix si tout ce tintamarre et une douche d'eau glacée ne l'en empêchaient pas; les sofas ne troubleront pas son sommeil malgré leur démonstration de la journée, car ils n'aiment pas à sortir sous l'orage et la pluie.

De nuit comme de jour ils font cependant bonne garde. Le lendemain de notre arrivée, je suis monté sur une des banquettes qui garnissent la muraille du côté du Milo, pour admirer le splendide spectacle de la montagne du Toukoro inondée par la lumière dorée du soleil levant. A cheval sur le mur, abîmé dans la contemplation des jeux de lumière que modifiaient à chaque instant les tonalités des grisailles et des verts, je ne songeais guère à mes anciens amis les sofas ; ils se chargeaient de se rappeler à mon souvenir. Un coup de feu retentit et au moment où, curieusement, je regarde un petit nuage de fumée qui s'élève d'un bosquet, une balle vient en sifflant écréter le tata à quelques pouces de ma jambe et tombe à l'intérieur de l'enceinte dans la litière d'un cheval à l'attache qui tire brusquement sur sa longe en s'ébrouant. Pendant que je reste confondu de l'adresse de ce coup tiré à sept cents mètres au moins, un deuxième petit nuage blanc monte du même fourré ; une autre balle vient se ficher dans l'épaisseur du tata au-dessous de moi. Jugeant inutile de servir plus longtemps de cible à de pareils tireurs, je repasse le corps à l'intérieur et un calme profond renaît du côté du Milo.

Je trouvai très vexant de ne même pas pouvoir regarder de notre campement la campagne environnante ;

et c'est en épiloguant mentalement sur cet incident que je regagnai ma case.

Vers midi, des tirailleurs ont été postés sur les crêtes qui commandent le Milo et une fusillade suivie s'est engagée. Tirailleurs et sofas tirent parfaitement abrités ; aussi je pense qu'ils n'ont pas dû se faire grand mal malgré les chiffres mirifiques de sofas blessés que nous donnent à leur retour nos dignes soldats noirs. Chaque jour, à des heures différentes, le colonel fera renouveler ces tireries dont personne de nous ne comprend l'utilité. Elles auront cependant pour résultat d'habituer les sofas placés en réserve d'avant-postes à ne plus prendre notre fusillade au sérieux et à ne pas se déranger pour renforcer leurs camarades lorsqu'ils l'entendront éclater à l'improviste sur le Milo. Or il arrivera qu'un beau jour, grâce à ce stratagème, nous aurons franchi à peu près sans pertes ce passage difficile.

Pour le moment, la situation de la colonne est en apparence mauvaise. Nous sommes coupés de toute communication d'avec notre base d'opération ; les reconnaissances quotidiennes dans la plaine de Sanankoro ne rapportent plus que fort peu de céréales et les vivres s'épuisent.

D'autre part, un des rares courriers qui parvient à franchir les lignes ennemies apporte au commandant supérieur des nouvelles alarmantes de plusieurs parties du Soudan. Dans le Ségou, une révolte vient d'éclater ; dans le Sansanding, Mademba[1] n'arrive pas à tenir tête aux contingents du Macina : dans le Keniédougou, la mau-

1. Indigène du bas Sénégal élevé jadis à l'École des otages de Saint-Louis. Son instruction et sa vive intelligence l'avaient amené rapidement à une belle situation dans l'administration des postes et télégraphe où le colonel Archinard l'avait pris pour en faire le roi du pays de Sansanding.

vaise foi de Tiéba se double d'actes qui mettent notre prestige en péril ; enfin, sur les confins sud-est des Etats de Samory, le capitaine Ménard vient d'être massacré.

Certes la situation de la colonne expéditionnaire, critique à plus d'un point de vue, eût suffi aux inquiétudes du commandant supérieur ; d'aussi graves complications surgissant tout à coup sur tous les points du territoire du Soudan dont, seule, l'administration serait une lourde tâche, mettaient le comble à la somme de préoccupations qu'un homme peut supporter quelque grandes que soient son habileté, sa décision et ses capacités administratives ou militaires.

L'expédition contre Samory avait absorbé toutes les forces vives de notre colonie, et elles paraissaient insuffisantes. Comment faire front à tant de difficultés nouvelles naissant après la fièvre jaune, l'épizootie, la peste, l'appauvrissement des régions restées fidèles et enfin, la résistance imprévue de l'ennemi contre lequel nous étions engagés.

Les sages mesures ordonnées par le colonel Humbert, l'activité du capitaine Briquelot, puis plus tard la valeur militaire du commandant Bonnier et son entente parfaite des choses du Soudan, la clairvoyance du lieutenant Marchand et l'abnégation de tous sauvèrent une situation qui, au moment où le courrier dont nous parlons arrivait à Sanankoro, paraissait extrêmement périlleuse.

Pour se rendre un compte exact de ce que les soucis du commandant supérieur pouvaient avoir de poignant en recevant avis des événements que nous allons raconter, il ne faut pas oublier que la colonne, somme de toutes les troupes et de toutes les réserves dignes de ce nom existant dans le Soudan, était à la veille de manquer de

vivres et de munitions, à deux cent cinquante kilomètres du Niger et du plus proche de nos postes militaires réellement défendables. A huit cent cinquante kilomètres de Kayes, sa base d'opérations, à plus de mille sept cents kilomètres de Saint-Louis qui est à vrai dire le point d'appui réel des opérations au Soudan, notre colonne était entièrement coupée de toute communication dans un pays inconnu et difficile à l'excès, au milieu d'une région ruinée, entourée d'un ennemi entreprenant, courageux, bien armé, abondamment pourvu de vivres et de munitions, dont les effectifs allaient croissant après chaque défaite et qui, pas un seul jour encore, n'avait donné le moindre signe de défaillance. Chassé d'une position, le lendemain, le soir même, on le retrouvait défendant la position suivante avec la même ténacité, la même ardeur, pendant qu'une partie de ses contingents, se glissant derrière nous, paraissait nous forcer à aller toujours en avant nous butter à de nouveaux obstacles.

Comprend-on comment, en pareil cas, l'inquiétude peut se glisser dans les cœurs même les mieux trempés alors que les effets des victoires quotidiennes se traduisent par de tels résultats ; lorsque les vainqueurs au lieu de recueillir les fruits de leurs succès, doivent, après chaque succès, subir le nouveau combat que l'ennemi leur impose, lorsque après un nouvel engagement heureux on constate amèrement que si les effectifs ont diminué, ceux de l'ennemi se sont au contraire accrus malgré des pertes énormes ?

Il faut songer aussi qu'une partie de nos troupes se compose d'auxiliaires indigènes, encadrés à la vérité par de braves soldats d'infanterie de marine et des officiers sur lesquels on peut particulièrement compter ; mais

enfin ces hommes ne se sont pas enrôlés pour un patriotisme qu'ils ignorent ou pour une gloire qui leur est inconnue ; au reste, bon nombre sont originaires des contrées samoriennes. Ils n'ont vu dans cette expédition que de bonnes occasions de pilleries. Et voilà qu'au lieu de cela ils vivent péniblement à la demi-ration, au milieu d'un pays ruiné et de dangers sans cesse renaissants. A peine ont-ils pensé s'absenter de leurs villages pour deux mois, trois au plus ; et depuis quatre mois ils marchent ; depuis un mois ils se battent tout le jour, souvent la nuit, et rien ne fait prévoir que ce dur et infructueux métier cessera bientôt. A l'envi, lorsque leurs chefs leurs parlent de nouveaux exploits, ils se déclarent « fatigués » ; chaque jour ils deviennent plus lourds et moins maniables. Imagine-t-on les suites d'un insuccès avec de pareils hommes déjà de leur nature impressionnables à l'excès ! Sans effort, on peut concevoir après un échec possible, la colonne, diminuée quotidiennement par d'innombrables désertions et par les coups audacieux d'un ennemi enhardi par le succès, arriver à un tel état d'épuisement qu'elle disparaîtrait bientôt sans qu'aucun écho de son sort ne se fasse plus entendre jamais. Alors tout le Soudan soulevé, en flammes, et la révolte gagnant les portes mêmes de Saint-Louis.

Il faut donc que toujours nous soyons victorieux, sans jamais courir une chance d'échec si faible qu'elle soit ; et c'est pourquoi le commandant supérieur doit chasser de son esprit toute idée d'aventures quelque facile, quelque heureuse qu'elle se présente, et qu'il résiste presque toujours à la fougue de ses sous-ordres dont les vues se limitent naturellement au rôle restreint qu'ils jouent dans cette dangereuse partie. Une circonspection absolue qui

ne livre rien au hasard tant que le succès général n'est pas assuré, telle est la qualité maîtresse qui doit présider à ses actes.

C'est ainsi que chaque jour, à Kérouané, excédés de piétiner sur place, nous assistions sans comprendre à la prudente préparation que le colonel Humbert faisait de l'assaut qu'il méditait de donner à la montagne du Toukoro. Il voulait être assuré d'un complet succès, et on verra qu'il était nécessaire pour pouvoir ensuite envisager l'avenir avec quelque confiance.

Dès le mois de novembre 1891, la garnison de la ville de Ségou et par suite de tout le royaume ne se composait guère que d'une maigre section de tirailleurs forte à peine d'une trentaine d'hommes. Le pays paraissait tranquille et, dans l'esprit de notre résident, cette très faible troupe n'aurait guère à jouer qu'un rôle de police locale pendant la durée de l'expédition contre Samory.

Cependant au mois de janvier, une colonne venue du Macina où Ahmadou régnait en maître menace Sansanding ; des contingents du Monempé, du Nampola et du Sokolo, forts de son appui, se mettent en rébellion directe contre notre autorité et vont se joindre aux Macinankés. Le capitaine Briquelot, résident de Ségou, envoie alors pour protéger la capitale du fama Mademba, une colonne de sofas du Ségou forte de mille sept cents fantassins et de sept cents cavaliers. Mais la colonne d'Oumarel, le chef macinanké, s'accroît par de nouvelles défections de nos protégés et ses effectifs dépassent bientôt trois mille hommes et quatre cents cavaliers. Mademba que nous avons créé roi de Sansanding, s'enferme dans sa capitale. Il dispose de deux mille fusils. D'un côté de la ville, à une

trentaine de kilomètres, campe la colonne ennemie ; de l'autre est cantonnée dans les villages voisins la colonne du Ségou.

Quelques engagements partiels ont lieu ; mais en définitive la situation reste stationnaire. Dans le Ségou, au contraire, elle se complique singulièrement. Le Miniankala s'est révolté. Le capitaine Briquelot, comptant sur son influence personnelle pour éteindre le soulèvement, se rend lui-même dans cette province. Chemin faisant, il apprend que la garnison de sofas de Bla, le chef-lieu du canton, a été chassée. Il continue sa route, entre dans Bla qui n'oppose aucune résistance et y réinstalle les sofas de Bodian. « Le 22, à neuf heures, au moment où il va quitter la ville, une colonne de révoltés comptant un millier d'hommes paraît devant ses murs et l'attaque ; le capitaine Briquelot se défend vigoureusement avec ses vingt-deux fusils à tir rapide aidé de la garnison du Fama qui se compose de cent fusils, cent arcs et deux cents cavaliers. Le combat ne cesse qu'à la nuit. Protégés par les murailles, nos tirailleurs n'ont eu que six blessés tandis que les rebelles ont une centaine d'hommes hors de combat. L'ennemi ne renouvelle pas l'attaque et notre résident peut rentrer tranquillement à Ségou ; heureusement d'ailleurs, car ses hommes ne possèdent plus en tout que deux cents cartouches.

« Après son départ, les révoltés reviennent à la charge et enlèvent Bla de vive force. En même temps, du côté de Sansanding, les cavaliers du Macina s'enhardissent jusqu'à venir enlever des femmes sous les murs mêmes de la ville. »

Dans le Kénédougou, nos affaires marchaient tout aussi mal. Le lieutenant Marchand notre résident auprès de

Tiéba, avait obtenu qu'une des colonnes de ce chef se mît en route dans la direction des États de Samory.

Elle était commandée par Phou, fils du fama. Partie de Tengrela, elle enlève Kokouna d'abord, puis Farakoro, où elle fait sa jonction avec une colonne de Dialakoro, chef du Nafana, dont le lieutenant Marchand a su faire un allié. A ce moment on peut penser que le fils de Tiéba ainsi renforcé va se prêter enfin à la diversion promise contre Samory; le lieutenant le presse de tenir la parole donnée par son père et les engagements pris récemment ; Dialakoro joint ses supplications aux siennes. Mais Phou refuse, s'emporte, puis devant leur insistance insulte notre résident ainsi que Dialakoro notre allié. Il prépare secrètement son départ et, le lendemain matin à cinq heures, il s'éloigne en faisant mettre le feu au campement de notre résident dont il espère ainsi se débarrasser sous couleur d'accident. Celui-ci et le docteur Grall échappent à grand'peine à l'incendie et sont recueillis à peu près nus par Dialakoro.

Quelques jours après, à Kounténi, capitale de Dialakoro, le lieutenant Marchand apprenait le massacre de la mission Ménard. Il veut se rendre lui-même à Séguéla où le capitaine a trouvé glorieusement la mort pour chercher à sauver ses papiers. Heureusement Dialakoro s'oppose formellement à cet acte de généreuse témérité; il envoie à Séguéla des émissaires par lesquels on peut avoir des renseignements précis qui contrôlent les dires des quelques hommes qui ont pu échapper au massacre.

Le capitaine Ménard était arrivé depuis quelque temps déjà à Matora, capitale du Ouorodougou, sur la frontière sud-est de l'empire de Samory ; il y attendait une occasion propice pour se rendre soit du côté des Scarcies en se

jetant à travers les montagnes, soit même sur Kouroussa. Parfaitement accueilli par Fakourou, chef du pays, il consentit à lui donner son appui dans l'attaque de Séguéla, un des villages frontière de Samory. Mais les assiégés avaient réussi à prévenir l'Almamy de la situation critique où ils se trouvaient. Une colonne de secours commandée par le chef sofa Sakhoba leur est adressée en hâte et tombe à l'improviste, le 4 février, sur la « diassa » du capitaine Ménard au moment où celui-ci a consommé presque toutes ses cartouches dans les diverses attaques de la place ; les huit paquets qui lui restent sont rapidement brûlés ; blessé plusieurs fois déjà, il se bat à coups de revolver. Il tombe enfin avec cinq de ses tirailleurs ; trois autres et ses deux domestiques peuvent s'échapper. Tous les papiers, tous les bagages et la tête du malheureux capitaine sont envoyés à Samory alors à Kabadianbara.

Le capitaine Ménard était parti de Grand-Bassam en 1890. Il avait remonté la Comoë et était arrivé à Kong en octobre 1891. De Kong, il se dirigeait sur le sud-ouest; le 2 décembre, il était à Sakhala. Il allait, de là, à Nighi à cent cinquante kilomètres au nord-ouest ; puis à Séguéla où il trouve la mort.

Le lieutenant Marchand complétait le télégramme dans lequel il annonçait ce tragique événement, en informant le commandant supérieur que Tiéba, dont la fidélité devenait chaque jour plus douteuse, alors que pour son entourage et pour ses fils l'hostilité s'étalait au grand jour, avait commencé de sérieux achats d'armes à tir rapide ; des caravanes venant de la Volta servaient d'intermédiaires entre les commerçants anglais et le fama du Kénédougou. Les fortifications de Sikasou étaient ache-

vées et, rassurés par le refuge solide qu'elles offraient, les fils de Tiéba parlaient ouvertement d'obliger leur père à s'allier avec Samory et Ahmadou pour nous chasser du Soudan.

C'est sous le coup de ces alarmantes nouvelles que furent donnés les ordres relatifs à la prise de vive force du refuge où Samory s'était installé sur le sommet du Toukoro.

CHAPITRE VII

Assaut de la montagne de Toukoro. — Coup de main du capitaine Durand. — Colonnes volantes autour de Kérouané. — Retraite sur Bissandougou.

Ces jours derniers, le colonel a décidé la formation d'une troisième compagnie de tirailleurs auxiliaires par prélèvement sur les deux autres. Dès maintenant elle est constituée, au moins sur le papier, et j'en prends le commandement.

Elle se compose de quatre-vingt-quinze tirailleurs auxiliaires âgés de seize à vingt ans, de huit tirailleurs réguliers, de cinq soldats d'infanterie de marine, d'un caporal et d'un sergent de la même arme ; enfin, d'un sergent indigène. Les lieutenants Cristofari et Laurent[1] en commandent les pelotons. Ces tirailleurs auxiliaires ont tous déjà combattu dans les rangs des première et deuxième compagnies auxiliaires ; ils y étaient encadrés par de vieux tirailleurs d'élite ; ils se sont bien comportés. En sera-t-il de même lorsqu'ils ne sentiront plus à leurs côtés les solides troupiers qui leur prêchaient d'exemple ? Comment manœuvreront-ils sous le feu de l'ennemi, dirigés

1. Ce jeune et brillant officier est mort à Bordeaux, en rentrant du Soudan, au moment où la croix de la Légion d'honneur venait récompenser ses brillants services de guerre.

par un cadre formé en réalité de treize soldats et de trois gradés seulement?

Aussi, je compte surtout sur la valeur des deux officiers placés sous mes ordres pour les amener à faire rapidement figure honorable. Ce qui importe avant tout c'est de leur donner la cohésion qui leur manque et de les habituer à leurs chefs d'occasion. Aussi, matin et soir, ils manœuvrent sur les glacis qui entourent le tata de Kérouané. Au bout de quelques jours, grâce au zèle de tous, ils ont déjà bonne mine, et leurs mouvements sont presque aussi corrects que ceux de leurs camarades des troupes régulières.

Ils ont pour la plupart manifesté le désir de s'engager à la fin de la campagne dans le corps des tirailleurs soudanais; ils font en quelque sorte leur noviciat. Quoique recrutés aux quatre coins du Soudan, ce sont en grande partie des bambaras ou des malinkés ; quelques-uns même ont servi comme sofas dans les bandes de Samory. Deux de ces derniers y étaient, en cette qualité, armés de fusils analogues aux nôtres, et sans connaître l'usage de la hausse ils sont d'une adresse remarquable aux grandes distances.

Mes jeunes tirailleurs sont habillés de boubous et de pantalons indigènes en guinée bleue, le premier de ces vêtements bordé au col d'une ganse jaune ; ils sont coiffés de la chéchia des tirailleurs et chaussés de sandales en peau de bœuf et de grandes guêtres en toile. Leur équipement est celui des tirailleurs réguliers dont, à distance, ils en ont absolument l'aspect grâce à la couleur générale, rouge et bleu, de leur costume.

La connaissance de leur langue me permet de m'entretenir familièrement avec eux ; ceci m'attire vite leur

confiance et a l'inappréciable avantage de me faire toujours comprendre lorsque je donne un ordre qui n'est pas un des commandements qu'ils entendent à peu près.

Des cinq soldats d'infanterie de marine, deux tombent malades le lendemain ou le surlendemain de la formation de ma compagnie, je ne les reverrai plus ; les trois autres sont de robustes gaillards rengagés, ayant déjà plusieurs campagnes de guerre et qui manieront rapidement leurs hommes comme de vieux sergents. Le caporal Quintard est presque un enfant ; il n'a que dix-neuf ans. Il fera son possible tant que les forces ne l'abandonneront pas. Le sergent Fleury est un vigoureux sous-officier qui, lorsqu'on va au feu, retrouve toujours une nouvelle vigueur malgré les fièvres qui le minent. Enfin le sergent Moussa-Diakité, que j'aurai la douleur de perdre bientôt, tué à mes côtés au combat du Bécé-ko, est certainement le modèle du parfait gradé indigène. C'est un ouassoulonké, de cette race énergique dont Samory tire ses meilleurs sofas ; grand beau garçon, doux, plein de dignité professionnelle. Au bivouac, il s'occupe de ses hommes avec des soins paternels ; au feu, il tuerait qui ne le suivrait pas comme une bête puante.

Le lieutenant Cristofari est un vétéran du Soudan qui ne lui a guère été clément, car à plusieurs reprises il a failli y mourir ; quoique rapatriable, il a tenu à faire cette campagne qu'il savait devoir être grosse de dangers. Sa froide bravoure et son expérience des hommes et des choses d'ici en font un second précieux. Une partie de mes hommes a déjà servi sous ses ordres, tous lui sont très attachés ; malheureusement je le laisserai sous peu mourant encore cette fois, à l'ambulance de Bissandougou où une rechute de fièvre bilieuse hématurique faillit l'enlever.

Le lieutenant Laurent est un tout jeune officier, mais plein de hardiesse et de présence d'esprit ; plusieurs fois il m'en donnera la preuve, notamment au combat de Fakoloya, où il fut mis à l'ordre du jour de la colonne pour avoir tenu tête avec son peloton de quarante hommes à l'assaut de trois cents sofas qui s'étaient jetés à bout portant sur la grand'garde qu'il commandait.

Pendant que ma compagnie prenait corps sous le pétrissage constant de ses officiers, la fusillade continuait à différentes heures de la journée entre tirailleurs et sofas. Parfois, au milieu de la nuit, nous étions réveillés par le « floc » caractéristique des balles qui tombent à terre. Nous nous rendormions en songeant que le colonel devait avoir son idée pour nous gratifier de semblables réveils ; mais laquelle ? Nous l'ignorions. Il restait entièrement muet sur ce sujet.

Cette ignorance des projets du chef pendant qu'à moins d'un kilomètre les sofas semblaient nous narguer, agissait fortement sur plusieurs d'entre nous qui devenaient à vue d'œil de très méchante composition. La santé néanmoins était bonne en ce sens que l'ambulance renfermait peu de malades ; mais les forces de tous, Européens et tirailleurs, diminuaient sensiblement, tandis que la tension nerveuse augmentait au contraire à l'excès. Notre nourriture était peu faite pour nous rendre la force physique qui, malgré notre oisiveté, allait nous manquant. En effet nous vivions tantôt d'un ou deux biscuits, tantôt de trois à quatre cents grammes de riz assaisonnés de bribes d'endaubage un jour sur deux et quelquefois d'un peu de tafia. Lorsque nos indigènes découvraient dans dans les champs voisins des patates ou des haricots, par-

fois même des bananes, c'était jour de fête et de repas pantagruélique.

Pour les tirailleurs, du riz et du sel.

Les chevaux, eux aussi, dépérissaient à vue d'œil. Nous n'avions pour les nourrir que du fonio, sorte de fin millet qu'ils rendaient sans le digérer, et de l'herbe sèche jamais en quantité suffisante. Le capitaine Gouget en enrageait et s'ingéniait en vain à soutenir les forces de sa cavalerie, même à son détriment et à celui de ses hommes.

Au contraire les porteurs ne pâtissaient que relativement peu de cette situation. Beaucoup mouraient à la vérité, parfois plusieurs dans une journée ; mais c'était des suites des fatigues et des privations endurées jusqu'à ce jour, car à Sanankoro ils trouvaient au cours des corvées de vivres qu'ils faisaient sous escortes dans les villages voisins, de constantes occasions de s'approvisionner en riz et en féculeux.

De toute la colonne, les gens les plus à plaindre étaient les courriers. Ils habitaient une case voisine de la mienne ; lorsqu'ils voyaient se diriger de leur côté, un papier à la main, le maigre et long Samba-Ibrahima, interprète principal de la colonne, on les voyait se regarder avec terreur et trembler de tous leurs membres. « A qui le tour de marcher ? » disait Samba et personne ne répondait. « Allons, un tel, c'est à toi, sors ! » Et le malheureux ainsi désigné se levait péniblement et s'avançait la tête basse comme on marche au supplice. Bien souvent c'était à la mort en effet qu'il allait ; mort inéluctable d'un côté comme de l'autre. Tué par Samory, fusillé par nous, telle était l'alternative. Enfin, du côté des sofas c'était moins immédiat, et le pauvre diable partait, se faufilant dans

les hautes herbes, glissant de buissons en buissons afin de sortir de la plaine de Sanankoro sans être signalé par les guetteurs ennemis établis sur toutes les hauteurs voisines. Parfois, il arrivait ainsi à se jeter inaperçu dans les montagnes.

C'était une nécessité impérieuse qui présidait à ce service et, coûte que coûte, il fallait que les plis du commandant supérieur traversassent les lignes ennemies. Aussi lorsque le courrier s'acquittait heureusement de sa mission, la récompense était belle : cent cinquante francs, une fortune ; mais terrible aussi le châtiment lorsque, étreint par la peur, il revenait sans avoir cherché à franchir la zone de surveillance des sofas. C'est qu'aussi ceux-ci étaient impitoyables : tout courrier pris avait le bras droit coupé, puis souvent était immédiatement mis à mort. De sorte que ces malheureux inventaient d'épouvantables ruses pour éviter cette redoutable corvée.

Dernièrement le colonel avait expédié deux courriers sur Bissandougou. Arrivés non loin des avant-postes ennemis, l'un d'eux, affolé par l'idée d'y pénétrer, se tire un coup de fusil dans le bras et revient à Kérouané racontant que les sofas l'ayant aperçu, lui avaient logé une balle dans le corps ; grièvement blessé, il s'était senti dans l'impossibilité d'aller plus loin. Il avait le bras cassé d'un coup de feu ; on le crut.

Malheureusement pour lui, l'autre courrier était parvenu à Bissandougou, et le convoi Dunoyer le ramenait quelques jours après à Kérouané. Par lui, on connut l'imposture héroïque de son camarade. Un beau soir, en présence de deux autres courriers qui allaient se mettre en route, justice distributive fut faite à l'un et à l'autre. Tandis que celui qui avait accompli sa mission recevait

les trente gourdes[1] promises, le deuxième avait la tête cassée d'un coup de fusil.

Une cinquantaine de sofas prisonniers sont gardés en tas dans la grande cour de Kérouané par deux tirailleurs, baïonnette au canon. Ce sont tous de beaux gars, replets, bien membrés, grands et forts. Ils ne savent trop le sort que nous leur réservons et tous ensemble, comme mus par un ressort, ils tournent anxieusement la tête chaque fois qu'un mouvement insolite se produit dans le tata. Certes, s'ils n'avaient dû compter que sur la clémence de ceux qui les ont pris, officiers, tirailleurs ou spahis, depuis longtemps nous en serions débarrassés ; mais le colonel veut se servir d'eux pour faire connaître à leurs camarades que ce n'est nullement à eux que nous faisons la guerre, mais à Samory seul.

Il a fait rédiger en arabe une dizaine de proclamations basées sur cette assurance ; il les remet à autant de prisonniers qui appartiennent à des bandes différentes et leur rend la liberté. Nul doute pour lui que ces hommes reconnaissants de la vie qu'ils doivent à sa clémence ne porteront ces papiers à leurs chefs qui les liront et en feront leur profit. Je serais plutôt enclin à penser qu'obéissant à une consigne formelle, ils les porteront sans tarder à Samory qui sera seul à prendre connaissance de ces suggestives missives.

Quoi qu'il en soit, jusqu'à la fin de la campagne et même au delà, sauf un chef sofa, fils d'un de nos chefs de village, aucun d'eux, si maigre personnage qu'il fût, ne nous fit plus d'avance que par le passé ; tous, grands et petits, restèrent absolument fidèles à Samory.

1. Pièce de cinq francs.

Le samedi 13 février, le colonel fait appeler dans sa case tous les commandants d'unités. Nous allons enfin savoir ce qu'il prépare secrètement depuis si longtemps et recevoir des instructions pour une prochaine opération.

En quelques mots le commandant supérieur nous explique qu'il espère avoir endormi la vigilance de l'ennemi par les fusillades qui nous ont tant intrigués ; ce point acquis, il se propose d'enlever par surprise la montagne du Toukoro avec les approvisionnements réunis sur son sommet. Peut-être arrivera-t-on à mettre la main sur Samory lui-même si, malgré les grandes difficultés d'escalade, nos troupes peuvent atteindre assez rapidement le plateau.

Trois colonnes d'assaut seront formées et attaqueront au petit jour cette forte position sur ses deux extrémités et à son centre ; la cavalerie assurera la liaison entre elles et une réserve forte de deux compagnies se tiendra à Kérouané, prête à soutenir celle des colonnes d'assaut qui éprouverait une résistance trop considérable. Cette réserve sera aussi chargée de faire face à une contre-attaque que pourraient tenter les bandes de Modi-fin-Dian et de Karamoko qui sont campées à Talibakoro, à douze kilomètres au nord de Kérouané.

Les capitaines Pineau, Réjou et Sensarric commanderont respectivement les colonnes de droite, du centre et de gauche, qui se composent : la première et la dernière de deux compagnies, la seconde, de la troisième compagnie réguliere. La colonne de droite va être la plus en l'air car elle commencera son attaque à quatre kilomètres de la réserve ; mais elle est formée de nos deux meilleures compagnies et sera dirigée par un capitaine plein d'entrain

d'expérience, de sang-froid et d'habileté manœuvrière. Celle de gauche aura probablement un vigoureux coup de collier à donner pour enlever les défenses qui commandent le gué de Kérouané ; mais outre qu'elle opérera à faible distance de la réserve qui pourra au besoin lui prêter son concours, elle sera enlevée par des officiers que rien n'arrête tels que le capitaine Sensarric, les lieutenants Salvat qui commande la compagnie soudanaise, Manet, Andlauer et Voulet. Le rôle de la compagnie du centre qui doit régler sa marche en avant sur les progrès des colonnes des ailes sera probablement moins brillant : il consistera surtout à relier entre elles les deux colonnes d'assaut. La compagnie Szymanski et la mienne qui n'est formée que depuis trois jours et sur la cohésion de laquelle on peut encore avoir des doutes, se tiendront en réserve dans le tata ou aux abords de Kérouané.

A la tombée de la nuit, les différents éléments de la colonne commencent leurs mouvements et viennent s'établir en silence sur les emplacements d'où ils partiront les uns dans la nuit, les autres à la pointe du jour pour aborder la position.

C'est une très grosse partie qui va se jouer, et un seul coup d'œil jeté du haut du rempart de Kérouané en indique toutes les difficultés. Le Milo longe le pied des positions ennemies, ses berges sont escarpées, recoupées avec soin par les sofas en talus abrupts. Son lit est large de quatre-vingts mètres, profond de trois à quatre pieds sur les points guéables. Une végétation épaisse borde la rive opposée où les passages sont battus par des murs défensifs en pierres sèches. Enfin, commandant ce difficile

1. Mort noyé dans le cours d'une mission sur la haute Comoë.

terrain d'accès, la crête des hautes falaises qui retaillent les bords du plateau est garnie de parapets en tuf ferrugineux partout où les éboulis permettent l'escalade.

Une forte bande ennemie est établie au gué de Kérouané, une autre campe dans le village de Lélengué, qui commande le passage du gué. Plus de mille fusils à tir rapide occupent la montagne en arrière des lignes avancées que des patrouilles mixtes de cavaliers et de fantassins relient constamment.

Dès la deuxième moitié de la nuit, fantassins et cavaliers, nous sommes tous sur pied ; chaque détachement contourne les crêtes et se rend silencieusement à son poste de combat. Le capitaine Pineau, qui a le plus long chemin à parcourir doit donner le signal de l'attaque. Aux premiers coups de feu qu'elle entendra sur sa droite, la colonne de gauche se jettera dans le Milo et tentera d'enlever les défenses du gué de Kérouané, pendant que la compagnie Réjou, au centre, cherchera à prendre pied sur la rive gauche.

Tous les officiers qui ne doivent pas prendre une part directe à l'attaque, le commandant supérieur en tête, fouillent anxieusement de leurs lunettes l'obscurité pâlissante qui nous cache la colonne de droite ; toutes les oreilles sont tendues vers Lélengué, frémissantes au moindre bruit. Du côté des sofas, rien ne bouge ; l'éveil n'a pas été donné et sans doute leurs petits postes sommeillent tranquillement pendant que, sur notre rive, la plaine s'anime d'un grouillement humain silencieux qui grossit dans l'ombre et se tasse vers la rivière.

Tout à coup, deux flammes rouges rayent subitement à l'ouest la ligne indécise de l'horizon, deux salves retentissent, plusieurs autres encore déchirent l'air, assourdies

par l'éloignement ; un crépitement de coups de feu isolés leur répond, puis tout se tait.

Bravo ! la surprise a réussi certainement. Pineau a enlevé le gué et les sofas démoralisés sont en fuite après avoir déchargé leurs armes au hasard.

A la première salve, le capitaine Sensarric dont la colonne est tout entière couchée immobile le long du fleuve, fait glisser à l'eau la section Andlauer pendant que la compagnie Salvat appuie sur la gauche et garnit un coude du fleuve d'où elle s'apprête à battre d'enfilade la rive ennemie. Les tirailleurs du lieutenant Andlauer atteignent le bord opposé sans avoir provoqué l'alarme ; mais au moment où ils cherchent à escalader le parapet qui barre le gué, une nappe de projectiles passe en sifflant au-dessus de leurs têtes et toute la berge s'illumine de la clarté d'une vive fusillade. D'un suprême effort leur lieutenant en tête, ils franchissent l'obstacle et se jettent baïonnette basse sur le premier mur défensif qu'ils enlèvent. Toute la compagnie Sensarric a suivi ; elle se porte rapidement à hauteur d'Andlauer. La compagnie Salvat, après quelques feux de salve sur les réserves ennemies qui accourent, passe le fleuve également et prononce un crochet offensif à gauche ; mais au même moment, elle est prise de flanc par un feu violent qui part d'un mamelon où apparaît une forte bande. Deux de ses sections enlèvent brillamment cette position et en chassent l'ennemi, pendant que toute la ligne Sensarric, prolongée par le deuxième peloton de la compagnie soudanaise, se porte en avant et refoule l'ennemi de position en position, de crête en crête.

Le jour s'est levé : des murs de Kérouané, on voit parfaitement toutes les phases du combat qui se livre sur la

gauche. De son observatoire, le commandant supérieur a vu le mouvement de flanc que les sofas tentaient sur notre extrême gauche ; il envoie au pas de course, pour l'arrêter, une de mes sections commandée par le lieutenant Cristofari. Les feux de salve de cette dernière jettent une certaine indécision dans les rangs des sofas ; le peloton Salvat en profite pour les culbuter.

Le lieutenant Andlauer est très reconnaissable à la lorgnette ; sa longue silhouette courant à grandes enjambées en avant de ses hommes se découpe parfois vivement sur les fonds noirs illuminés et comme embrasés par la fusillade ; pendant ces courts intervalles lumineux, la compagnie Sensarric, avec ses sections bien en ligne et la nuée de sofas dispersés s'arrêtant ou fuyant devant elle, paraît s'avancer dans quelque fournaise surnaturelle où des centaines de diables noirs s'agitent. Les détonations, vingt fois répercutées par les rochers, se succèdent si fréquemment qu'elles donnent l'illusion d'un grand combat.

Bientôt nous n'apercevons plus rien et l'intensité du feu diminue ; puis il cesse complètement pour reprendre soudain avec une grande énergie.

Des lignes noires dentelées que l'éloignement fait à peine reconnaître pour une troupe en bataille, apparaissent de temps à autre sur une hauteur ou dans une clairière ; elles disparaissent, puis elles se découvrent toujours plus haut.

Sur la droite, du côté de Lélengué, les coups de feu se rapprochent ; ils éclatent par intermittence, parfois isolés. De ce côté l'ennemi est entièrement débandé et le capitaine Pineau n'a plus à lutter sérieusement que contre les obstacles du terrain.

Au centre, entre sept et huit heures, deux feux de salve

partis du pied de la montagne indiquent que le capitaine Réjou est en mouvement et qu'il ne trouve devant lui que quelques détachements affolés.

Tout marche à souhait et l'opération n'est plus dès maintenant qu'une lutte de vitesse et qu'une gymnastique ascendante effrénée entre tirailleurs et sofas. Cependant le commandant supérieur, afin de garer la colonne de gauche contre un retour offensif possible de bandes ennemies qui se sont retirées à l'est de la montagne, envoie sur ses traces un peloton de la compagnie Szymanski commandé par le capitaine lui-même.

Le sommet du plateau s'agite comme une véritable fourmilière. Cavaliers et fantassins ennemis courent dans toutes les directions ; les uns se portent sur les crêtes, d'autres disparaissent sous bois, où sans doute par des chemins détournés ils escortent l'Almamy et ce qu'il peut sauver de ses approvisionnements. Une ligne noire, visible seulement à la lorgnette, couronne tout à coup un piton qui domine le plateau, des nuages de fumée s'élèvent de toutes parts et nous masquent la vue pendant que de sourdes détonations nous sont apportées par le vent, très affaiblies par l'éloignement. C'est le capitaine Pineau qui débouche habilement, après des prodiges d'escalade, sur les hauteurs qui commandent le refuge de Samory et en prend à revers défenses et défenseurs. Du côté des sofas la panique entraîne tout ; la compagnie Arlabosse s'empare de la « diassa » de Samory sans coup férir pendant que la compagnie Pineau poursuit l'ennemi et achève sa complète débandade.

Sur l'extrême gauche de la montagne s'élève, commandant toutes les crêtes, un piton terminé en une table verdoyante. Une faible fumée blanche le couronne. Toutes

les lorgnettes sont braquées de ce côté et l'on aperçoit deux lignes sombres que borde par moments une longue traînée de feu. C'est Sensarric, juché là-haut avec un peloton, qui fusille dans le dos, sans interruption, la masse des fuyards qui dégringolent les pentes sur le versant opposé de la montagne.

Enfin, à dix heures, un feu de salve retentit à hauteur des falaises qui bordent la « diassa » de Samory. C'est la compagnie Réjou qui, en atteignant à son tour le sommet, chasse un parti de sofas qui erre au-dessous d'elle.

Peu après, des billets des chefs de colonne annoncent au commandant supérieur que la montagne est enlevée, et que l'ennemi fuit partout dans la plaine qui s'étend en arrière. Une partie des approvisionnements de l'Almamy est entre nos mains ; le capitaine Réjou qui en a pris la garde, demande qu'on lui envoie quatre cents porteurs pour commencer à les enlever.

A midi nous sommes encore sur place, le regard figé sur cette montagne dont le mystère vient d'être si brillamment crevé, lorsque tout à coup s'élève du haut du plateau, à plusieurs centaines de mètres dans les airs, un énorme nuage blanc, compact, arrondi en dôme, que semble pousser jusqu'aux nues une large colonne noire, monstrueuse, grandissant toujours du milieu d'une gerbe gigantesque de flammes qui retombent sur le sol en bouquet d'un feu d'artifice surhumain ; puis une détonation sourde, mais d'une puissance inouïe, fait tout vaciller autour de nous.

Tout à l'heure nous aurons l'explication de ce terrifiant spectacle qui d'abord nous jette l'angoisse au cœur, car nous pouvons craindre que le sommet de la montagne minée par Samory, ait englouti nos braves camarades,

dans un éclatement volcanique. Ce sont bien les poudres de Samory qui sautent ; mais c'est le capitaine Pineau qui y a fait mettre le feu après avoir pris toutes les précautions nécessaires.

Dans un cirque profond, masqué à tous les regards par une épaisse forêt ou par des rochers à pic, Samory avait fait construire, isolées les unes des autres, une vingtaine de solides cases étanches dans lesquelles était emmagasinée sa réserve de poudre, plus de vingt-cinq mille kilogrammes. Un seul sentier y conduisait, caché dans les bois : peine de mort contre qui s'y engagerait, et les bruits les plus étranges circulaient sur ce lieu mystérieux.

Des sofas en fuite, serrés de près par nos tirailleurs, s'y étaient jetés, et suivis par nos hommes avaient ainsi occasionné la découverte de cette cachette qui sans ce hasard serait peut-être restée inconnue de nous.

A quelques jours de là, conduisant une colonne volante contre notre infatigable ennemi, je passai en cet endroit. La force de l'explosion y avait fait des ravages stupéfiants. Le sol était fouillé comme par une charrue gigantesque qui, en le labourant, en aurait culbuté pêle-mêle terre, roches et débris de toutes sortes. Aucune trace des magasins ; ils avaient été pulvérisés. Les hauts arbres de futaie avaient été arrachés et lancés dans les airs ; quelques-uns, plusieurs fois centenaires, étaient retombés culbutés, la cime en bas ; les branches en touchant terre avaient été réduites en éclats menus qui étoilaient la place, tandis que les troncs s'étaient fichés profondément en terre les racines en l'air. Des blocs de roc s'étaient détachés des sommets et avaient roulé en bondissant jusqu'au fond du cirque. Leurs masses, en

rasant les pentes, avaient ouvert dans le bois de larges tranchées.

La détonation s'entendit à plus de trente kilomètres et, comme un coup de canon monstrueux, annonça partout notre victoire. Le gigantesque panache de fumée, qui couronna pendant près d'une heure le sommet de la montagne, ne laissa ignorer à personne de quelle nature elle avait été.

Nous crûmes bien à ce moment que la puissance de Samory croûlait aussi complètement que venaient de disparaître ses magasins à poudre. Nous fûmes vite désillusionnés, et les coups les plus sensibles n'eurent raison ni de la ténacité de notre adversaire, ni de la fidélité remarquable de ses sofas.

Dans la soirée, le colonel m'envoie avec un peloton fouiller les contreforts qui s'étendent entre le Milo et la montagne afin d'assurer la sécurité du chemin par lequel descendent les porteurs et les compagnies qui ont donné l'assaut. Le lieutenant Cristofari et moi nous passons la rivière en un point très boisé ; les lianes, les racines saillantes des arbres, les branches enlacées créent un fourré très difficile, l'eau est profonde et nous monte à mi-poitrine avec un fort courant. Nous débouchons dans des jungles épaisses ; nous retombons dans un déversoir du Milo dont les berges sont à pic ; il faut nous faire la courte échelle pour en sortir ; puis vient un marais où nous enfonçons à mi-jambes. Enfin nous atteignons les premiers contreforts de la montagne que nous battons inutilement pendant plusieurs heures.

Sans le stratagème du colonel, une attaque de vive force dans un pareil terrain eût peut-être réussi ; mais au prix de quelles pertes énormes ! Au lieu de cela, nous

n'avons que sept blessés[1] et nous avons fait main basse sur des richesses paraissant telles même à nos yeux, tant nous sommes alors dépourvus de toute chose.

Cette opération fait le plus grand honneur au chef qui l'a conçue et dirigée et aux capitaines Pineau et Sensarric qui en ont été les principaux exécutants.

Voici l'énumération des prises faites ou des approvisionnements détruits dans cette journée :

Deux fusils à tir rapide ;

Soixante et onze mille trois cents cartouches métalliques, dont : soixante-deux mille pour Mausers ou fusils Gras ;

Soixante mille deux cents étuis destinés à la réfection ;

Douze mille balles pour Mauser et Gras ;

Vingt-cinq mille kilogrammes de poudre ;

Six mille pierres à fusil ;

Quatre-vingt-quinze mille capsules ;

Quatre mille kilogrammes de sel ;

Cent trente mille kilogrammes de riz ;

Dix mille kilogrammes de fonio ;

Un cheval ;

Des glaces, des consoles, des fauteuils, des bassines en cuivre, deux vases de Sèvres, un buste de M. Grévy en pâte tendre de Sèvres, une boîte à musique, des pagnes multicolores, plusieurs caisses d'archives, de nombreuses malles en fer, des caisses de limonade et de sirops, une caisse de bougie, une caisse de papier blanc, etc., etc.

Quant aux pertes de l'ennemi, il est à peu près impossible de les évaluer dans un terrrain pareil. Nos officiers

1. Dont le lieutenant Andlauer.

sont passés à côté des cadavres de vingt sofas et de huit chevaux.

Au moment où le colonel constatait le succès de cette opération, un courrier lui arrivait de Bissandougou porteur de l'avis de nomination au grade de chef d'escadrons du capitaine Bonnier, nomination à laquelle nous applaudîmes tous ; en même temps, les dépêches du capitaine Wintemberger, commandant de Bissandougou, apprenaient au commandant supérieur que la situation était relativement bonne de ce côté. Elles renfermaient le rapport d'une opération de partisans menée par le capitaine Durand avec une habileté et un brio qui en font une opération-type dans le genre ; en voici le résumé.

Le 6 février, un enfant échappé des mains des sofas vient se présenter aux avant-postes. Le capitaine Wintemberger, commandant de Bissandougou, apprend par lui que sur la rive gauche du Milo, à partir du gué de Lélé, se trouve une série de lieux habités riches en approvisionnements de toute espèce ; chaque village ne serait gardé que par deux ou trois sofas armés de fusils à tir rapide ; mais Samory aurait envoyé l'ordre d'en faire descendre les habitants vers le sud et cet ordre serait en voie d'exécution.

Le capitaine Wintemberger décide immédiatement le départ du peloton de la septième compagnie que commande le capitaine Durand avec mission de chercher à faire tout le butin possible dans la direction de Siciani.

La reconnaissance part le 9 février à cinq heures du matin. Elle se compose du capitaine Durand qui la commande, du lieutenant Moreau, de trois sous-officiers européens, de quarante-six tirailleurs et de trois spahis.

A huit heures, malgré toutes les précautions, sa marche est éventée; des coups de feu de signaux donnent l'alarme. Elle force de vitesse et change son itinéraire. A midi et demi elle arrive en vue de Karadougou où elle franchit le Milo ; quelques paysans qu'elle enlève lui confirment l'existence d'un troupeau plus au sud.

Le capitaine Durand laisse quelques hommes pour occuper Karadougou qui renferme beaucoup de grains et prévient Bissandougou ; puis il continue sa marche jusqu'à Simbiani. D'après les paysans qu'il arrête chemin faisant, le troupeau de bœufs qu'il suit est parti depuis quelques heures. Durand n'hésite pas à pousser plus loin quoique déjà éloigné de Bissandougou de près de quarante kilomètres ; il charge le lieutenant Moreau de garder Simbiani et, marchant toute la nuit, il arrive le lendemain à la pointe du jour à Fédéani. En route, il a enlevé une soixantaine d'hommes et deux vaches laitières. Ne trouvant pas dans ce dernier village les bœufs qu'on lui a signalés, il revient sans prendre aucun repos sur Simbiani, puis à Karadougou où il construit un palissadement hâtif pour pouvoir y reposer la nuit en sûreté et rassembler les approvisionnements épars dans le village ; son intention est d'attendre qu'un convoi de Bissandougou vienne les enlever.

Vers onze heures, le lendemain matin, il se voit tout à coup entouré par une bande d'une centaine de cavaliers et de deux cents fantassins tous armés de fusils à tir rapide. La perspective d'une lutte si disproportionnée ne l'émeut pas. Rapidement il fait renforcer sa palissade par ses tirailleurs en les mettant bien en vue de l'ennemi ; puis il coiffe tous ceux de ses prisonniers vêtus de couleurs sombres des chéchias des tirailleurs et les fait aller

et venir en tous sens par petits groupes, tels au théâtre la petite troupe de figurants qui représente une armée passe à plusieurs reprises des coulisses sur la scène, donnant au spectateur l'illusion d'une force imposante. En même temps, il envoie tout autour de son campement des hommes armés qui se recroisent en tous sens comme de nombreuses patrouilles ; enfin ses trois spahis se montrent partout.

Les sofas sont impressionnés par ce manège ; ils en arrivent à penser qu'ils sont en présence d'une fraction importante de la colonne et leurs chefs se consultent, hésitant maintenant à donner l'assaut. Finalement ils se retirent sur les crêtes, à un demi-kilomètre, et semblent y attendre du renfort. Naturellement Durand avait envoyé prévenir le commandant de Bissandougou de sa situation et de son intention d'attendre un convoi à Karadougou.

Aussi, dès le milieu de la nuit, un détachement partait de Bissandougou ; les sofas, avertis de ce mouvement ne doutent pas que, cette fois, ils vont avoir sur le dos toute la colonne et ils déguerpissent sans bruit. Au lever du jour suivant, tous avaient disparu.

Dans ce raid hardi, le capitaine Durand avait fait soixante-quinze kilomètres dans la journée du 9 et la nuit du 10 ; le 12, il ramenait à Bissandougou, sans avoir perdu un seul homme : cent vingt prisonniers, soixante et onze fusils, un cheval, un âne, cinq vaches laitières, trois mille kilos de riz et un poulailler bien garni, sans compter quantité de légumes secs de toutes sortes.

La journée du 15 se passe à Kérouané sans incidents ; le succès de la veille a ramené la bonne humeur chez tous. On inventorie les dépouilles opimes, les glaces, les

meubles qui gisent lamentablement au milieu de la cour d'honneur parmi cinquante objets divers qui donnent au tout un étrange aspect de bric-à-brac parisien.

Le chien du capitaine Réjou, chevauché par son inséparable guenon, se promène important au milieu de tous ces biens dont il défend l'approche pendant que sa compagne, curieuse et maligne, en passe une minutieuse inspection. Jamais, je crois, bête aussi hargneuse ne s'est prêtée avec une complaisance si parfaite, une patience si inaltérable à une tyrannie aussi constante que celle que lui inflige ce quadrumane femelle. Attachés l'un à l'autre par une longue corde depuis près d'une année, ils mènent la vie en commun ; au gîte, pendant les étapes, au combat, le capitaine Réjou est suivi de ce couple burlesque où la guenon à cheval sur le dos du maigre toutou malinké se cramponne, ballottée par son rude trot. Veut-elle s'arrêter, elle tire de toutes ses forces sur la corde qui entoure le cou de son coursier, et celui-ci, docile, s'arrête. D'un bond elle est à terre ; un fruit, une branche d'arbre, un objet l'attire ; à bout de laisse, il se laisse conduire. Tout à coup, panique soudaine ! La voilà à cheval battant à grands coups de ses mains osseuses les oreilles de son souffre-douleur qui prend le galop. « Samory » (c'est le nom peu respectueux auquel répond le toutou), Samory, dis-je, est extrêmement vorace, toujours affamé ; hardi qui chercherait à lui prendre sa pitance. Cependant les bons morceaux ne sont jamais pour lui et lorsqu'il se permet d'avancer vers eux un museau plein de convoitise, bien vite une gifle nerveuse lui fait retirer tout penaud la tête en arrière. Néanmoins, si d'aventure quelqu'un veut toucher à la guenon, un grognement énergique et une rangée de crocs magnifiques

font comprendre à l'intrus la somme de jalousie que peut mettre au cœur d'un chien l'amour qui sait résister à une telle tyrannie.

En quittant le refuge de Samory, les troupes qui l'avaient enlevé l'avaient incendié après en avoir retiré tous les objets de quelque valeur. Le feu avait gagné les magasins à riz qui en étaient proches et en un clin d'œil les cases qui renfermaient cette précieuse denrée étaient la proie des flammes. On croyait tout perdu. Cependant le lieutenant Salvat qui avait quitté la place un des derniers avait remarqué que les murailles et les plafonds d'argile en s'écroulant, paraissaient en avoir protégé la plus grande partie. Le commandant supérieur résolut d'élucider cette question si importante pour notre ravitaillement et de faire enlever au besoin ce qui pourrait rester de riz mangeable.

Je suis désigné pour mener l'opération ; trois compagnies de tirailleurs sont placées sous mes ordres afin d'être en mesure de reprendre la place de vive force si l'ennemi l'a réoccupée ; j'emmène d'autre part huit cents porteurs.

Pendant que nous escaladons les pentes rapides de la montagne, le peloton d'avant-garde prend les devants et se glisse dans les bois qui avoisinent le réduit ; il arrive sur la lisière.

Au milieu des ruines fumantes, des sofas sont très occupés à préserver du feu les monceaux de riz qu'elles couvrent. Le lieutenant Cristofari cherche à s'avancer jusqu'à eux en se masquant derrière un repli de terrain ; malheureusement le fusil d'un de ses tirailleurs part par mégarde. Les sofas, jusqu'alors absorbés par leur travail, se précipitent sur leurs armes qui sont placées en tas en

dehors des ruines ; les tirailleurs bondissent pour y arriver avant eux. Malgré la rapidité de leur course, lorsqu'ils les atteignent, nombre de sofas ont déjà pu enlever leur fusil et fuient à toutes jambes à travers la forêt ; cependant vingt et un fusils et un prisonnier restent dans nos mains. Le lieutenant Cristofari est obligé de renoncer à donner la poursuite aux fuyards autrement qu'à coups de fusil, tant est grand l'essoufflement causé à ses hommes par l'escalade du plateau.

Lorsque le service de sûreté est organisé sur tous les débouchés de la montagne, on procède au déblaiement des cases incendiées. D'énormes quantités de riz, plus de cent trente mille kilos intacts, sont découverts sous les décombres ; soixante autres mille ont été grillées par le feu. Enfin dix mille kilos de fonio peuvent être utilisés.

Aussitôt le transport commence ; il sera long et pénible, car nous manquons des récipients les plus rudimentaires. Nos porteurs se sont dépouillés de leurs vêtements et à l'aide de lanières d'une écorce très résistante, ils en font des sacs improvisés. A la nuit, nous avions déjà fait parvenir vingt-cinq mille kilos de riz à Kérouané.

Ce jour-là et les jours qui suivirent, jusqu'à ce que tout l'approvisionnement ait été enlevé, furent journées de rude labeur pour les porteurs, mais pleines aussi de compensations très goûtées par eux. A chaque voyage ils détournaient à leur profit une certaine quantité de riz, et c'était pendant la nuit des bombances réconfortantes d'épaisse bouillie agrémentée des farineux de toute nature qu'ils récoltaient le long du chemin dans les riches champs qui s'étendent entre le Milo et la montagne.

J'avais expédié au colonel à Kérouané le sofa que nous avions fait prisonnier.

A cinq heures, je reçois une note m'informant que cet homme se fait fort de nous conduire dans le village où Samory doit passer la nuit et qu'en conséquence le colonel place sous mes ordres la sixième compagnie de tirailleurs; avec cette compagnie et la mienne, guidé par notre prisonnier, je chercherai à surprendre ce village et l'Almamy lui-même s'il s'y trouve réellement. En même temps, une autre colonne commandée par le chef d'escadrons Bonnier, forte d'une compagnie de tirailleurs et d'un escadron de cavalerie, tournera la montagne ; elle s'efforcera de me rejoindre dans la plaine de façon à couper la retraite aux fuyards. Deux jours de vivres, quatre brancards d'infirmerie et cent porteurs me permettront de parer à toute éventualité.

Le capitaine Arlabosse arrive dans mon cantonnement à six heures et demie. La distribution faite, nous éteignons les feux et dans la nuit noire nous grimpons sur un plateau dénudé, entouré de hautes broussailles, qui commande le chemin que nous prendrons au petit jour. Ma petite colonne se forme en carré, les chevaux et les porteurs au milieu et tout le monde se couche l'arme au côté, à sa place de bataille.

Quelle abominable nuit. Un vent glacial balaie le plateau, des cailloux ferrugineux nous servent de sommier. Nous devions primitivement rentrer à Kérouané le soir même ; aussi nous sommes vêtus de toile et nous n'avons pas le moindre petit bout de couverture pour nous abriter. A une heure du matin la lune se lève resplendissante. Je fais une ronde aux alentours du carré ; à vingt pas, il est impossible de se rendre compte que derrière les broussailles et si près campent trois cents hommes et vingt chevaux ou mulets.

A quatre heures du matin je réveille les officiers, qui, silencieusement font lever leurs fractions, homme par homme. Nous gagnons sans bruit le chemin, une détestable sente de montagne. D'abord, elle traverse le cirque dominé par trois pics élevés où Samory avait construit ses magasins à poudre ; le sol y est bouleversé par de profondes excavations et jonché de débris de grands arbres, seules traces de l'explosion. Des descentes vertigineuses, des montées à pic se succèdent sans fin. Nous marchons avec mille précautions pour ne pas faire rouler de cailloux qui dégringoleraient bruyamment jusqu'au fond des vallées ; des ravins embarrassés par une épaisse végétation et pleins de lianes nous barrent le passage ; il faut s'y laisser couler sans briser de branches mortes et sans heurter les quartiers de roches branlantes prêts à se détacher. Au fond de ces gorges, la lumière de la lune ne pénètre pas et nous avons de grandes peines à en sortir sans nous disloquer.

Je marche avec le guide à l'avant-garde ; tout à coup il s'arrête et me montre très bas, à nos pieds, de nombreux feux de bivouac essaimés autour d'une tache sombre qui doit être un village de culture : « C'est là », me glisse-t-il à voix basse ; mais à peine ai-je eu le temps de regarder dans la direction qu'il m'indique que tous les feux s'éteignent brusquement ; sans doute nous sommes découverts. Je donne l'ordre de forcer de vitesse sans plus s'occuper du convoi que l'arrière-garde protégera. Nous traversons presque au pas de course une faille profonde, aux berges ardues plantées d'arbres après lesquels nous nous accrochons ; nous franchissons tant bien que mal un torrent qui en marque le fond et coule sous un inextricable enchevêtrement de lianes. A peine sommes-nous sortis

de ce coupe-gorge que d'un ravin qui paraît le continuer et longe le chemin à moins de vingt pas, éclate une fusillade nourrie qui illumine soudain les pics et les murailles rocheuses qui nous entourent ; les balles sifflent de toutes parts et nous couvrent d'une pluie de branches et de feuillages ; les sofas tirent trop haut.

Dans la demi-obscurité du jour naissant on voit, éclairées par les coups de feu, des ombres nombreuses qui s'agitent dans le fourré.

La colonne fait face à gauche et six sections balaient le ravin de deux feux de salves à genou ; des hurlements et des cris de douleur retentissent. On ne s'attarde pas à continuer le feu ; le peloton Baudot[1] se jette à l'assaut en avant et le peloton Cristofari sur la gauche. Sous leur vigoureuse poussée, la garde de Samory, car c'est elle-même, déménage en courant. Nous la suivons de près, la baïonnette dans les reins. Un deuxième ravin barre la route; les sofas s'y reforment avec une rapidité et une sûreté de mouvements remarquables, ils ouvrent sur nous un nouveau feu rapide. Le lieutenant Baudot leur envoie encore deux feux de salve et les charge à nouveau ; l'ennemi bat précipitamment en retraite. Cependant toujours courant, nous laissant fusiller sans répondre, nous dégringolons les pentes, nous approchons du village. La garde samoryenne s'est encore reformée sur une crête qui le couvre. Il faut donner l'assaut à découvert. Un tirailleur culbute la poitrine traversée sur le lieutenant Baudot qui est superbe à la tête de son peloton ; mais avec ses quarante hommes, il se ferait hacher s'il n'était appuyé dans son mouvement en avant, car il fait grand jour mainte-

1. Le lieutenant Baudot est mort à la fin de la campagne dernière.

nant et les sofas bien abrités commencent à ajuster leurs coups. Le peloton Cristofari se jette sur leur gauche pour couper leur ligne de retraite pendant que le lieutenant Baudot fond sur eux baïonnette basse.

La position est enlevée ; nous traversons le village au pas de course. Les sofas ont encore pris position derrière une crête à pentes dures et boisées. Nouvel assaut. Cette fois le village est bien à nous, l'ennemi fuit de toutes parts. Malheureusement pour nous Samory, si bravement couvert par sa garde, a eu le temps de décamper. Nous voyons au loin dans la plaine un groupe de brillants cavaliers qui galopent au sud dans la direction de Farako. Si Bonnier était là avec ses cavaliers, quelle magnifique charge il pourrait donner !

Mais il lui est impossible de nous rejoindre. Une longue et haute ligne de montagnes nous sépare ; personne ne soupçonnait l'existence de cette barrière infranchissable. L'opération est manquée.

Cependant, par acquit de conscience, je reste en position de six heures à onze heures. Pendant ce temps quelques sofas, tireurs d'élite, font du haut d'un sommet, à mille mètres, un feu ajusté qui casse les branches autour de nous. Nous sommes obligés pour nous débarrasser de ce fâcheux voisinage de prendre les Lebel de nos gradés et de les chasser nous-mêmes. Qui eût pensé qu'à pareille distance, des sofas, fussent-ils de la garde de Samory, pussent atteindre à une semblable adresse ?

Avec nos lorgnettes nous voyons au loin sortir de tous les villages de la plaine une population nombreuse qui file vers le sud, couverte par quelques détachements de sofas. Quelle razzia si notre cavalerie pouvait arriver !

Nous tenons conseil pour décider ce qu'il nous reste

à faire. Les ordres du colonel sont précis ; nous ne devons pas dépasser le village que nous venons d'enlever. D'autre part, attendre le commandant Bonnier ? Si nous ne partons que lorsqu'il nous rejoindra, dans deux jours nous serons encore ici.

A midi et demi nous sommes de retour sur le sommet de la montagne et nous reprenons notre bivouac. Dans la soirée, je reçois l'ordre d'occuper la montagne jusqu'à nouvelle décision afin d'en surveiller les abords : je ne dois rentrer à Kérouané que lorsque je verrai la colonne Bonnier revenir. Nouvelle nuit à passer sur cette montagne avec nos vestons et nos pantalons de toile pour tout vêtement et pour tout moyen de couchage.

Dans la matinée suivante, nous voyons s'allonger dans la plaine la colonne Bonnier qui n'a pas été plus heureuse que nous. Elle a eu un engagement assez vif avec une bande de sofas aux environs du village d'Oussouma, dans un terrain montagneux où sa cavalerie ne pouvait donner ; après avoir passé la nuit dans ce village, elle rentre ayant fait buisson creux. Séparés l'un de l'autre par de hautes montagnes, nous n'avions même pas entendu nos fusillades cependant assez vives.

Le commandant Bonnier, après une nuit de repos, renforcé de deux compagnies, repartira le lendemain dans la direction de l'ouest pour chercher à s'emparer des approvisionnements et des populations que l'on dit réfugiées dans l'angle que forment le Milo et le Baoulé à leur confluent.

Quant à nous, nous continuerons à protéger les convois de riz et à occuper le sommet de la montagne pour couvrir de ce côté la colonne contre toute surprise. On nous a envoyé de Kérouané nos bagages et des vivres ; nous

pouvons enfin camper d'une façon moins sommaire que les deux jours précédents. Notre bivouac est installé dans un frais ravin d'où nous sommes défilés de tous les sommets voisins que des petits postes occupent ; à peu de distance en avant est une très belle position défendue et gardée par un détachement, et sur laquelle nous nous porterons en cas d'attaque.

La montagne du Toukoro que je pus étudier fort à l'aise pendant les sept jours que nous restâmes campés sur son sommet diffère notablement de celles du Soudan français proprement dit ; une végétation puissante, des sources d'eau vive jaillissant un peu partout lui donnent un caractère tout différent. Avant que Samory violât ses solitudes elle était uniquement habitée par des chimpanzés dont nous avons aperçu plusieurs beaux spécimens, et par des légions d'oiseaux au plumage éclatant où les perruches dominent. De tous les points la vue est magnifique ; entre chaque sommet de riants vallons bien arrosés possèdent une terre d'une très grande fertilité. On pourrait établir sur le plateau un agréable sanatorium.

Pendant que du haut de notre perchoir, nous admirons par ordre supérieur les splendeurs de la nature, à Kérouané on active les préparatifs du départ qui est fixé au 29. D'ici là nous recevrons encore sur notre sommet quelques bonnes ondées que nous déversent la nuit les nuages qui s'amoncellent et s'accrochent aux pitons qui nous entourent.

Chaque jour, des reconnaissances battent tous les points d'accès, mais la plaine immense qui s'étend à nos pieds dans le sud, bornée dans un lointain bleuâtre par de hautes montagnes, ne paraît plus receler âme qui vive. De beaux villages dorment au milieu des champs cultivés

qui coupent en larges tranches les lignes vertes des rivières aux rives boisées ; pas une fumée, aucun point qui se meut ; pas un bruit, rien n'y décèle plus la présence d'êtres humains.

Manœuvre matin et soir pour ceux de mes tirailleurs qui ne sont pas de garde ; les résultats de leur instruction sont satisfaisants et on pourra bientôt les compter comme de vrais soldats. Le 16, ils se sont bien conduits sous le feu rapproché très intense que nous avons supporté à plusieurs reprises. Ils paraissaient avoir pleine confiance dans leurs officiers qui, de leur côté, commencent à espérer qu'ils feront honneur à leurs instructeurs au prochain combat.

L'ordre de rentrer à Kérouané nous arrive enfin le 24 février. Nous reprenons notre ancien cantonnement au moment où la colonne Bonnier revient de son expédition de quatre jours ; une file interminable d'hommes, de femmes et d'enfants s'égrène derrière elle en un long serpent qui se déroule à travers les hautes herbes ; il se perd dans le lointain en un petit fil noir ténu. Tirailleurs, spahis, indigènes de tout poil accourent sur l'esplanade du fort et applaudissent vigoureusement ; un large rire découvre leurs dents blanches. C'est la première fois que nous arrivons à mettre la main sur les insaisissables populations de ces contrées et le début est joli. Le commandant Bonnier ramène de douze à quinze cents personnes. Voilà des éléments de colonisation pour les environs de Kérouané et de quoi en cultiver les fertiles terres. Mais je doute que la joie de nos soldats indigènes vienne de cette idée ; je gagerais plutôt qu'ils estiment que tout ce monde va leur être distribué et qu'ils en feront après la colonne de beaux et bons captifs.

L'heureux résultat de cette expédition a été dû bien plus à des marches rapides et bien menées qu'à des combats victorieux. C'est à peine si cette colonne a eu à soutenir un léger engagement de nuit, à son dernier campement où une bande de sofas a essayé de lui enlever ses prisonniers.

Le capitaine Besset conduisait le lendemain une reconnaissance de même nature à travers les montagnes du Goye qui bordent la plaine de Sanankoro à l'est. Quelques jours après, je cherchai également avec deux compagnies de tirailleurs réguliers, un escadron de spahis et nos auxiliaires à razzier la plaine de Manifakadougou et de Farako. Une centaine de paysans et des vivres en petite quantité furent tout ce que nous réussîmes à prendre. L'éveil avait été donné, et partout des guetteurs signalent au loin tous nos mouvements aux sofas qui, au lieu de chercher à nous arrêter, chassent vivement en arrière population et bestiaux.

Le poste de Kérouané commençait à s'organiser. Il ne restait plus à la colonne qu'à quitter Sanankoro et à aller chercher à Bissandougou les approvisionnements qui sont nécessaires à ce nouvel établissement.

Les ordres de départ furent donnés pour le 29. Deux jours avant, des pluies diluviennes accompagnées de violents orages nous avaient rappelé que dans cette région la saison sèche n'existe presque pas et que l'hivernage est précoce. Elles avaient été aussi le signal d'un affaissement marqué dans l'état de santé général. Un certain nombre d'Européens étaient la proie des fièvres bilieuses, et la petite vérole qui s'était déclarée dans le camp et dans le village menaçait de décimer les indigènes. Les porteurs

surtout, grâce à leur épuisement physique et aux déplorables conditions d'hygiène dans lesquelles ils vivaient, lui payèrent dès le début un lourd tribut. A la fin de notre séjour à Sanankoro, il en mourait quatre ou cinq par jour.

Enfin, une raison impérieuse venait s'ajouter aux précédentes pour imposer notre retour : nous commencions à manquer des vivres strictement nécessaires, et à la famine allait bientôt succéder la faim. Voici, en effet, en ne laissant à la garnison de Kérouané que les vivres indispensables pour quelques jours, la distribution qui nous fut faite la veille du départ : une ration de biscuit, deux jours de riz et deux rations de tafia. Avec ces trois rations de biscuit ou de riz, ces deux rations de tafia, il faudra nous suffire pendant les quatre étapes qui nous séparent de Bissandougou. Pendant la route, les complications culinaires nous seront certainement inconnues, et je serais bien étonné si une surprise de l'ennemi arrivait, et pour cause, à nous faire renverser les marmites.

Au lieu de rentrer par le chemin suivi à l'aller nous ferons un assez long détour dans l'ouest, passant deux fois le Milo afin de glaner sur notre route les quelques céréales que les sofas ont pu oublier dans les riches villages de la rive gauche.

Le 28 au soir, la colonne campe en carré en dehors des murs de Kérouané. Le départ a lieu le lendemain à la première heure.

J'ai reçu le commandement de l'arrière-garde qui, dans cette marche en retraite, sera à n'en pas douter le poste d'honneur ; j'ai sous mes ordres ma compagnie, un fort peloton de la première compagnic et un détachement de spahis.

Nous nous ébranlons dans la direction du Milo ; des garnisons suffisantes restent à Kérouané et à Sanankoro avec le capitaine Dunoyer, de l'artillerie de marine, comme commandant provisoire. Le gué de Lélengué est difficile malgré les travaux qui y ont été faits la veille ; nous le passons cependant sans encombre et nous cheminons paisiblement toute la matinée à travers des champs bien cultivés, coupés souvent de ruisseaux ou de fondrières vaseuses. A onze heures nous sommes dans la plaine de la rivière Aramou. Très boisé, très encaissé, ce cours d'eau coupe la route, puis la longe à trois ou quatre cents mètres pendant plus d'un demi-kilomètre. La berge nord qui nous fait face commande la plaine dans laquelle serpente la colonne.

Lorsque les spahis d'avant-garde arrivent au gué ils y sont accueillis par un feu très vif; en même temps l'arrière-garde qui marche parallèlement à la rivière est également assaillie par une mousqueterie violente. L'avant-garde enlève le passage d'un bond et en disloque les défenseurs. Pendant qu'ils essayent de se reformer, le capitaine Gouget les charge avec ses spahis, leur tue sur place une dizaine d'hommes et leur prend trois prisonniers et douze fusils à tir rapide. Dès le début de l'action le lieutenant Mangin a franchi la rivière et s'est jeté sur la gauche où il a joint un gros de sofas ; il en sabre bon nombre et leur enlève huit fusils à tir rapide.

A l'arrière-garde un tirailleur est blessé.

Après cette escarmouche, nous marchons toute la journée par une chaleur étouffante qui annonce de prochaines tornades.

Entre trois et cinq heures, des partis de sofas qui nous suivent ouvrent le feu à diverses reprises sur mon dernier

peloton ; chaque fois, le lieutenant Cristofari les repousse facilement.

A cinq heures et demie nous campons dans le village de Kosaro où nous enlevons une centaine d'habitants et plusieurs sofas dont quelques-uns sont tués par les factionnaires au moment où ils cherchent à s'échapper. Les alentours du village sont défoncés un peu partout par des tombes récentes ; quelques cadavres en décomposition gisent même sur le sol et une odeur infecte s'échappe de ces charniers. Harassés de fatigue, nous nous couchons au milieu de cette pourriture après nous être entourés de postes à la cosaque.

En pleine nuit, à deux heures, nous sommes réveillés par une fusillade nourrie. Les sofas, grâce à leurs fusils à longue portée, nous canardent du haut de crêtes éloignées.

Les balles sifflent avec rage, mais bientôt la nuit noire est éclairée à son tour par le feu de nos petits postes qui se sont portés en avant. Cette démonstration suffit ; tout retombe dans le silence et nous nous rendormons.

Je rêve que Samory s'est rendu au colonel et lui a apporté humblement ses troupeaux, ses richesses et sa famille. On dit que les rêves présagent généralement le contraire de ce qu'ils montrent : c'est donc un combat sérieux qui se prépare ; dans quelques heures nous saurons à quoi nous en tenir.

Ma situation à l'arrière-garde me permet de voir de près le déchet de ces exodes où quinze cents personnes de tout âge et de tout sexe, à moitié usées par la faim et la fatigue, sont poussées en un immense troupeau à travers la brousse qui ensanglante jambes et pieds nus, chassées à coups de bâton pour ne pas retarder la marche au passage des

ruisseaux où elles s'écrasent, souffrant doublement de la soif, marchant par une chaleur épouvantable du lever au coucher du soleil, parquées au cantonnement et surveillées étroitement autour de maigres feux allumés quelques heures.

Les cadavres jalonnent la route ; les sofas prisonniers qui ne peuvent suivre sont abattus au passage par la baïonnette d'un tirailleur ou la balle du revolver d'un spahi d'arrière-garde. Les paysans, les porteurs et les captifs s'arrangent eux pour mourir de leur mieux là où ils sont tombés. J'ai vu un vieillard agonisant, couché sur le côté, qui croyait sans doute encore être debout et marcher, car il faisait avec ses jambes et son bâton crispé dans la main les mouvements automatiques du pas ; une vieille femme, dont les jambes se refusaient à la porter, marchait à quatre pattes pour nous suivre.

Le 1er mars, jour du mardi-gras, mon rêve de la nuit ne paraît pas devoir se réaliser. A sept heures nous arrivons devant le Ba-oulé, magnifique rivière affluent du Milo. La colonne met deux heures et demie à préparer le passage et à gagner la rive opposée. Au moment où l'arrière-garde s'engage dans le gué, alors que la colonne est déjà loin, un feu rapide éclate sur tous les points boisés qui entourent le fleuve à deux ou trois cents mètres de nous. Le passage s'exécute par échelons et je prends position sur une crête qui commande la rive gauche ; l'ennemi cherche à nous joindre, mes hommes le rejette par deux fois dans la rivière et nous partons.

Jusqu'à la grand'halte qui a lieu à midi à Fakoloya nous ne cessons d'être attaqués, les balles sillonnent le chemin. Heureusement que mes hommes sont mieux en main que je n'aurais pu le croire et nous tenons l'ennemi

à distance suffisante pour que la colonne n'ait rien à craindre de leurs projectiles qui, tout comme les nôtres, portent à deux mille mètres.

Plusieurs fois cependant, j'ai dû prendre position pour arrêter la poursuite de l'ennemi. Chaque fois, le lieutenant Laurent qui commande le dernier échelon s'est fait remarquer par son sang-froid et la façon judicieuse dont il utilise le terrain très mouvementé pour se dégager au moment opportun.

Pendant que la colonne déjeune, un fort parti ennemi se jette sur ma grand'garde et arrive à cinquante pas d'elle en la couvrant d'un feu rapide précipité. Laurent tient bon avec une trentaine d'hommes jusqu'à ce qu'une charge à la baïonnette de tout mon monde l'ait dégagé.

Lorsque les sofas ont disparu nous reprenons notre bivouac ; mais nous avons à peine le temps de former les faisceaux que nous sommes assaillis à nouveau. Il faut en finir. Je laisse approcher suffisamment l'ennemi pour avoir quelque chance de le rejoindre ; mes hommes aplatis derrière une crête ont ordre de ne pas tirer ; seule la section Laurent qui est en saillant sur notre droite et est abritée derrière une ligne d'arbres, tient en respect par son feu la gauche ennemie qui cherche à nous déborder. Lorsque les sofas ne sont plus qu'à une cinquantaine de pas, brusquement nous nous dressons baïonnette au canon et sous une grêle de balles, nous courons sur la ligne ennemie qui se disloque et dont les sofas tirent de toute la vitesse de leurs jambes vers le bois et les ravins. Quelques-uns sont atteints par nous sur le bord même de la falaise et culbutés dans le vide. Arrêtés par cet obstacle, les tirailleurs achèvent leur œuvre par une fusillade que les officiers ont toutes les peines du

monde à faire cesser lorsque l'ennemi n'est plus en vue. Cependant le colonel que la vivacité du feu avait inquiété et qui, du reste, avait eu deux indigènes blessés dans son campement par les balles qui nous étaient destinées, m'avait envoyé en hâte, comme réserve, la compagnie Pineau. Elle débouchait sur le plateau au moment où nous reprenions notre bivouac. Ce deuxième assaut avait coûté suffisamment cher aux sofas pour qu'une attaque de vive force ne soit plus à craindre de la journée ; nous apprîmes plus tard qu'un de leurs chefs, cousin de Samory, y avait été tué. Je remerciai donc le capitaine Pineau qui rentra à son cantonnement pendant que nous nous réinstallions sur nos positions.

Nous arrivons un peu avant la nuit à Tiékoubabara où nous campons. Pendant la marche je n'ai cessé d'être fusillé à huit cents ou mille mètres par des ennemis que le combat de Fakoloya a rendus prudents ; leurs feux de salve nous saluent de toutes les crêtes, mais ils ne se hasardent plus à approcher l'arrière-garde. Nous les tenons à distance suffisante pour que leurs projectiles ne puissent pas atteindre les derniers éléments de la colonne. Ils cherchent pendant la nuit à nous inquiéter par des coups de feu tirés de très loin ; l'obscurité est très profonde, il est inutile de leur répondre, nos grand'gardes restent silencieuses.

Le 2, nous partons à cinq heures et demie. Nous longeons une haute crête qui commande le Milo ; cette rivière dessine devant nous un immense arc de cercle d'un vert presque noir, bordé sur la rive opposée par une chaîne de collines boisées. De notre côté, une large plaine basse couverte de hautes herbes.

Au moment où l'avant-garde s'engage dans cette savane,

une fusillade intense éclate de l'autre rive sur un front de plus d'un kilomètre. La compagnie Salvat se heurte à des berges infranchissables ; la compagnie Sensarric, son capitaine et le lieutenant Andlauer en tête, se jette à l'eau sous un feu violent et aborde l'autre rive que l'ennemi lui abandonne précipitamment. A ce moment, les lieutenants Mangin et Germain, des spahis auxiliaires, ont réussi à franchir le Milo avec leurs pelotons. Ils partent à toute allure sur les sofas qui se rassemblent au pied des collines et en sabrent plus de quarante ; malheureusement la fatigue de leurs chevaux et l'éloignement du peloton de réserve du capitaine Harmand ne leur permettent pas de pousser leur succès plus à fond. Ils se dégagent du milieu de l'ennemi qui se reformait autour d'eux et rejoignent le commandant de l'escadron. Les escadrons réguliers Gouget et Besset ne trouvent pas de passage et ne peuvent entrer en ligne.

La compagnie Sensarric flanquée par les autres compagnies du gros continue sa marche en avant, et bientôt elle escalade derrière les sofas les pentes boisées qui commandent la rivière. La poursuite est menée rapidement. Une demi-heure après, la colonne était rassemblée dans la plaine et gagnait ses distances sur la route.

Pendant ce temps, l'arrière-garde était restée en position dans le village de Koumakhana pour protéger la colonne pendant le passage du gué. Lorsque le colonel, pensant le combat terminé, s'éloigne avec le gros des troupes, j'ordonne à mon tour la retraite. Mais à peine ma première section est-elle dans la rivière que les crêtes que nous venons d'abandonner se couvrent de bandes nombreuses qui pendant le premier combat garnissaient les bois voisins. Sous leur feu, le passage s'exécute par éche-

lons, une section de la compagnie soudanaise et la section Laurent protégeant la retraite de la rive opposée. Le lieutenant Cristofari passe le dernier, suivi de près par les sofas qui s'établissent aussitôt sur les berges. Un feu rapide de six sections les rejette en arrière et leur fait chèrement comprendre que trop de hardiesse n'est pas de saison. A ce moment, la compagnie Pineau et un demi-escadron de spahis envoyés par le colonel, accourent me renforcer. Je renvoie la neuvième compagnie et je garde le demi-escadron de Champvallier que je pourrai peut-être utiliser dans la vaste plaine que nous allons traverser.

D'après le compte rendu officiel de cette affaire, l'ennemi a eu plus de cent hommes tués et a laissé dans nos mains vingt-trois fusils à tir rapide ; nos pertes ont été de deux hommes tués, trois blessés, deux chevaux tués et trois chevaux blessés. Dans les engagements de la soirée précédente, nous avions eu trois hommes blessés.

Une riche plaine d'alluvions couverte de rizières et de hautes herbes nous sépare des hauteurs de Lélé que la route escalade. Elle est traversée par deux affluents du Milo aux rives profondément encaissées. Pendant que la colonne les traverse, ce qui n'est pas petite affaire, l'ennemi fusille l'arrière-garde dans le dos et sur les flancs, mais à longue portée ; il se méfie des nombreuses vestes rouges qui coupent les lignes noires de mes tirailleurs et il reste cramponné aux hauteurs boisées malgré toutes les ruses que nous employons pour l'attirer en rase campagne.

L'avant-garde, en arrivant à Lélé, doit en chasser des bandes qui essayent de lui interdire l'accès de la falaise qui, de ce point, commande la plaine. Lorsque nous y arrivons à notre tour, jugeant le lieu propice, je tends

une embuscade à l'ennemi avec toute une compagnie que je dissimule dans les hautes broussailles qui la garnissent ; les spahis de Champvallier se masquent également, sabre au poing, prêts à charger aussitôt que les feux d'infanterie auront disloqué l'ennemi.

Nous sommes embusqués depuis un quart d'heure à peine que déjà nous voyons s'engager dans la plaine un bel escadron de cavalerie bien ordonnancé par pelotons Derrière, un groupe compact d'une vingtaine de cavaliers dont les larges boubous flottants blancs et bleu de ciel trahissent l'entourage d'un grand chef. C'est Samory lui-même qui nous suit, couvert par sa garde. Plus loin, un nombre considérable de fantassins qui paraissent se masser en arrière de la rivière. Quel magnifique coup de filet nous allons peut-être faire !

J'envoie au galop le maréchal des logis chef Giraud prévenir le colonel qui est à plusieurs kilomètres de ne pas s'inquiéter de mon retard ; il lui en expliquera la cause.

Mais Samory n'est pas, hélàs ! un de ces maladroits qui donnent tête basse dans le panneau même le mieux dressé. Arrivé au milieu de la plaine, à quinze cents mètres de nous, il s'arrête et paraît sonder du regard le point où la route s'engage le long de la falaise. Un des pelotons de son escadron d'escorte se disperse en fourrageurs dans toutes les directions ; mais rien ne paraît faire penser que ces cavaliers nous aient éventés, car, dans ce cas, ils auraient lâché un coup de feu de signal en poussant de l'avant pour compléter leur reconnaissance. Or, rien de semblable de leur part.

Après une course effrénée dans la plaine, ils reviennent se rallier tranquillement sur leur escadron. Les cavaliers qui de loin nous paraissent l'état-major du chef se

forment en cercle ; on paraît se consulter. Puis toute cette cavalerie fait à droite et s'éloigne. Sans doute Samory a décidé d'arrêter là la poursuite, ou peut-être a-t-il craint d'aborder de front une position aussi revêche.

Quoi qu'il en soit, ils vont nous échapper.

Furieux, j'ordonne à mes Européens d'ouvrir le feu sur eux à seize cents mètres avec leurs Lebel. Ce sont de vieux soldats rengagés et bons tireurs. Dès les premiers coups l'émoi est dans le bel escadron, si bien ordonnancé tout à l'heure que le lieutenant de cavalerie de Champvallier les prenait pour des spahis. Des cavaliers vont et viennent au galop, sans but, comme s'ils étaient affolés. Ils regardent en tout sens. Ne voyant pas de fumée, l'écho des détonations étant répercuté dans plusieurs directions, ils ne savent d'où partent les balles qui sifflent à leurs oreilles. Puis bientôt tous font demi-tour et disparaissent à grande allure derrière la végétation du fleuve.

Jusqu'à midi et demi, dans un terrain montueux, coupé de ruisseaux coulant au fond d'étroits coupe-gorge boisés, l'arrière-garde a encore affaire à des bandes isolées qui nous accompagnent de leurs feux de salve ; puis, jusqu'à deux heures, ce ne sont plus que quelques coups de feu isolés. A deux heures et demie j'ai rejoint la colonne qui est arrêtée à Kouba et déjeune. Nous prenons position sur les crêtes qui commandent le village. Quelques cavaliers ennemis se glissent à distance à travers les arbres ; ils sont peu nombreux. Ils nous suivent pour ne pas perdre le contact, mais certainement pas pour préparer une attaque, car ils seraient en plus grand nombre et suivis de fantassins.

La colonne reprend la marche à trois heures ; à sept heures et demie elle arrive à Bissandougou. L'arrière-garde

n'y arrive qu'à neuf heures un quart. Mes hommes sont rendus; outre que pendant trois jours, nous nous sommes à peu près constamment battus et avons marché sans discontinuité du lever au coucher du soleil, le ventre creux, aujourd'hui nous avons marché ou combattu de cinq heures et demie du matin à neuf heures un quart de la nuit : seize heures durant. Les trois dernières heures surtout ont été brisantes, marchant à l'aveuglette, par nuit complètement noire, dans un sentier à peine battu, tantôt en plaine avec les hautes herbes étouffantes qui nous fouettent jusqu'au sang les mains et le visage, tantôt sur des hauteurs caillouteuses où hommes et chevaux harassés de fatigue butent à chaque pas.

Pour comble de disgrâce, le lendemain et le surlendemain nous sommes assaillis par des tornades épouvantables qui tranforment en marais le campement que j'occupe en avant de la colonne, dans les ruines de l'ancien village de Bissandougou.

Le 3, dès le matin, messieurs les sofas pour bien nous montrer qu'ils ne nous avaient pas abandonnés, étaient venus se poster sur les crêtes qui commandent la plaine de Bissandougou au sud et nous avaient salué des décharges de leurs fusils.

Pour leur ôter l'envie de recommencer cette plaisanterie désagréable et pour que la colonne puisse se reposer en paix des fatigues qu'elle venait d'éprouver, le colonel avait porté en avant ma compagnie en la renforçant de la compagnie Arlabosse : de cette façon je pouvais tenir tout gêneur à distance du campement.

Le village du vieux Bissandougou où nous sommes en grand'gardes n'offre plus aucun abri. Nous nous garantissons de notre mieux contre le mauvais temps, mais nous

n'y réussissons qu'à demi. A une lieue à la ronde il est difficile de trouver une botte d'herbes sèches dont on puisse faire un abri. Aussi le lieutenant Cristofari, que seule son énergie a soutenu jusqu'à ce jour, est saisi par un violent accès de fièvre bilieuse hématurique qui, en quelques heures, le met à deux doigts de la mort ; je suis obligé de le faire porter sur une civière à l'ambulance de la colonne, gardant peu d'espoir de le revoir jamais. C'est le deuxième accès de ce genre qu'il a au Soudan, et bien rare qui sauvé du premier, ne meurt pas au second. C'est à tous points de vue une perte extrêmement fâcheuse pour ma compagnie ; non seulement nous sommes privés d'un charmant camarade, mais encore et surtout de l'officier le plus sérieux, et sous des dehors très calmes le plus énergique qu'on puisse voir. Plus que tous autres mes jeunes tirailleurs ont besoin d'être solidement et vaillamment encadrés.

Si par ces temps de pluie notre campement est épouvantable, par compensation il est délicieux dès que le soleil a lui et a desséché les mares dans lesquelles nous pataugeons. La place du village où le capitaine Arlabosse et moi avons dressé nos tentes est marquée par trois immenses banians dont les troncs cloisonnés sont massifs comme des tours, les branches grosses comme des chênes séculaires. Ils couvrent de leur ramure feuillue, épanouie en parasol à une invraisemblable hauteur, une large surface ; des milliers d'oiseaux tapageurs les habitent et nous font tout le jour un délicieux ramage. Parfois, au beau milieu du concert animé de nos voisins emplumés, c'est tout à coup un silence subit; un épervier qui plane dans les airs est la cause de ce recueillement apeuré. Mais bientôt, le danger passé, le ramage reprend de plus belle et jette

une fraîche gaîté de vie bruyante sur les mornes ruines que nous habitons.

Derrière nous, à un kilomètre, la colonne est bivouaquée dans une belle ordonnance sur la place de la mosquée. Les taches blanches de ses tentes encadrées des lignes miroitantes des faisceaux, des haies de chevaux à l'attache, la nuit, ses centaines de feux qui découpent en silhouettes étranges les ruines de la résidence de Samory, bordent notre horizon fermé sur les côtés par des collines verdoyantes et mollement arrondies. Devant nous, des masses rocheuses déchiquetées en pans de murailles écroulés. A quelques centaines de mètres à droite, un joli ruisseau orné de palmiers d'eau dont le vert sombre se détache en reliefs accentués sur le fond plus tendre des massifs de bambous. Partout une plaine verdoyante où les herbes déjà grandes recouvrent en partie le triste spectable de carcasses pourrissant au soleil.

La colonne a été éprouvée, elle aussi, par les pluies abondantes des deux jours qui ont suivi notre arrivée. Quelques décès et beaucoup de malades. Mais les tornades n'en sont pas seules causes. L'excès de fatigue et la nourriture plus que sommaire de la route ont aussi aidé à faire naître cette situation d'autant plus fâcheuse qu'il nous faut opérer pendant près d'un mois encore pour ravitailler suffisamment Kérouané-Sanankoro.

Quoique chaque jour les cadres fondent à vue d'œil, le colonel veut bien placer à ma compagnie, pour les marches et le combat, l'adjudant Girod de l'infanterie de marine, son deuxième secrétaire. Ce sous-officier est un modèle de discipline, de bravoure paisible, d'audace tranquille et d'entêtement tenace dans l'exécution des ordres. C'est un cadeau inespéré dont nous sommes charmés.

CHAPITRE VIII

Le sergent fourrier Léger. — Dénûment de la colonne. — Samory et ses sofas. — Combats du Ouassa-ko et du Diassa-ko. — Une tornade au bivouac. — Difficultés de la route, le convoi. — Combat du Bécé-ko. — Succès définitif. — Mariages de tirailleurs. — Agissements anglais.

Il vient d'arriver de Kankan un fort convoi de voitures apportant le complément de vivres nécessaires au ravitaillement de Kérouané ; le moment de nous remettre en marche est venu. Déjà, chez beaucoup d'hommes, la fatigue a disparu ; néanmoins les tirailleurs auxiliaires ne cachent guère le désir qu'ils ont de rentrer chez eux. Ils paraissent peu désireux de continuer à affronter les fusils à tir rapide de Samory et des privations semblables à celles que nous venons d'endurer sans autre profit que leur maigre solde. Ils comptaient sur de bonnes aubaines, des pilleries fructueuses et, jusqu'à ce jour, ils n'ont guère trouvé que des cendres chaudes dans les villages que nous avons traversés, et n'y ont récolté que des coups de fusil. Ce n'est pas trop de toute l'énergie de leurs cadres pour les amener à envisager avec moins de répugnance l'idée de reprendre la route de Sanankoro. L'affirmation que cette marche de ravitaillement sera de courte durée et qu'au retour ils seront licenciés leur fait prendre

le temps en patience ; finalement la plupart font contre mauvaise fortune bon cœur. La grosse affaire est de les remettre en route, car une fois au contact de l'ennemi leurs qualités guerrières natives reprendront le dessus et ils se battront vaillamment.

Pendant notre séjour à Sanankoro, le sergent fourrier Léger eut un brillant engagement aux environs de Bissandougou avec un parti de sofas, dans des conditions qui méritent d'être relatées. On l'avait envoyé sur les bords du Sambi-ko avec une corvée de cinquante porteurs pour couper des bambous destinés à la confection des toits des cases du poste. L'escorte de tirailleurs se composait de treize fusils. Arrivé sur les bords de la rivière tout le monde se disperse dans les fourrés qui retentissent bientôt des heurts sonores des coups de hache appliqués sur les tiges de bambous. Soudain éclatent de nombreux coups de feu dont la fumée s'élève en petits panaches blancs tout autour de la corvée ; une centaine de sofas l'assaillent à moins de quarante mètres. Le sergent fourrier Léger, sans s'émouvoir, rassemble ses tirailleurs en couvrant ce mouvement par un feu rapide qu'exécutent les trois ou quatre premiers hommes qui lui tombent sous la main. En même temps il rassure les porteurs qui déjà cherchent à s'enfuir. Lorsque tous sont réunis, masqués dans les hautes herbes, il porte en avant son escouade et lui fait exécuter presque à bout portant sur l'ennemi un feu de salve qui porte merveilleusement et oblige les sofas à la dégager quelque peu. Il continue le feu, toujours en se défilant dans les hautes brousses et en gagnant du terrain.

La fusillade a été entendue à Bissandougou. Le capi-

taine Wintemberger envoie en hâte au secours de Léger un détachement de spahis et le peloton de la septième compagnie que commande le capitaine Durand.

Les batteurs d'estrade des sofas ont vite signalé ce renfort et ces derniers abandonnent la lutte en laissant sur le terrain six hommes tués. De nombreuses traces de sang dans la direction de leur retraite indiquent qu'ils emportent en outre un nombre respectable de blessés.

Décidément nous partons dans deux jours, le 9 mars. Le lieutenant Perrin, officier très vigoureux, d'une santé éprouvée et qui a déjà fait plusieurs campagnes dans le Soudan remplace à ma compagnie le lieutenant Cristofari. Mais, de même que cette pauvre compagnie avait bon besoin d'être encadrée, elle a aussi grande nécessité d'effets de toute nature qu'il n'est malheureusement pas possible de se procurer ici. Nombre de mes tirailleurs n'ont plus de pantalons et emploient en guise de feuilles de vigne quelques méchants lambeaux de pagnes ; leurs boubous sont littéralement en pièces. Chose plus grave, les musettes porte-cartouches sont trouées, usées, rapiécées en vingt endroits. En route, au combat, nous perdons de ce fait près du quart des cartouches que nous consommons réellement, et les sofas, gens avisés et armés de fusils tirant nos munitions, épluchent soigneusement les herbes derrière nous, après chaque engagement, afin de s'y réapprovisionner à notre intention.

En regard de cette situation fâcheuse les approvisionnements de la colonne en munitions vont s'épuisant rapidement, tandis que nous apprenons par les sofas prisonniers que le stock de réserve de Samory est au contraire sans cesse alimenté par les Anglais de Sierra-

Leone. Nous défendons bien à nos hommes de tirer un seul coup de feu, sans commandement, même au combat. Quelle que soit la troupe, c'est difficile à obtenir ; avec des tirailleurs plus encore. Pourtant avec une volonté soutenue on y arrive pour le plus grand bien de la discipline et de la conservation de la petite réserve de cartouches affectée à chaque unité. C'est là le seul remède que l'on puisse apporter à notre appauvrissement en munitions, car Kayes où il en reste quelque peu est bien loin, et nos besoins bien immédiats.

Quant à l'état de dénûment où se trouvent nos hommes, rien à faire. Non seulement nous n'avons pas un pouce d'étoffe en réserve, mais les aiguilles et même le fil nécessaires pour raccommoder leurs loques nous manquent complètement. Par la force des choses, si la campagne se poursuit quelque temps encore, nous serons obligés d'adopter le système des sofas qui en guerre dépouillent les larges et confortables boubous pour courir la campagne à peu près nus. A cette mode la peau devient sans doute à l'épreuve des épines les plus acérées, car ils se glissent dans les fourrés comme des fauves ; chargés seulement de cartouches et si court vêtus, leur agilité est surprenante; jamais nos tirailleurs n'arrivent à les joindre.

La veille du départ, le colonel Humbert passe une revue générale de la colonne. Hommes et chevaux ont bien fondu, depuis deux mois ; le dénûment est général, mais l'attitude de tous est bonne. Malgré ses haillons, c'est encore une très belle troupe et la fierté avec laquelle elle défile indique que le moral est parfait et qu'on peut compter sur elle.

Au reste, c'est fort heureux, car Samory ne paraît pas prêt à désarmer. Les prisonniers, les reconnaissances de ces derniers jours nous annoncent que ses bandes réunies sont à cheval sur la route que nous allons suivre : près de trois mille fusils à tir rapide et un nombre au moins égal de fusils anciens modèles.

Bientôt nous saurons à quoi nous en tenir puisque nous nous mettons en marche demain. Nous formerons deux groupes distincts : la colonne de combat et la colonne de ravitaillement, celle-ci marchant à une petite journée en arrière de la première [1].

La colonne de combat est elle-même fractionnée en deux parties : une avant-garde qui comprend plus de la moitié de l'effectif des combattants sous le commandement du chef d'escadron d'artillerie de marine Bonnier ; le gros qui, en réalité, servira de réserve à l'avant-garde et comprendra deux compagnies de tirailleurs, l'artillerie, un peloton de cavalerie et le train de combat.

Ainsi renforcée, l'avant-garde entamera l'action et cul-

1. D'après l'ordre de mouvement, les effectifs sont les suivants :

COLONNE DE COMBAT

Tirailleurs : 15 officiers, 454 fusils,
Spahis : 6 officiers, 122 sabres
Artillerie : { 2 pièces de 80 mm. de montagne. 2 officiers, 13 canonniers.
Porteurs du train de combat et domestiques : 200.

COLONNE DE RAVITAILLEMENT

Tirailleurs d'escorte : 3 officiers, 109 fusils
Spahis : 11 sabres.
Voitures : 113
Porteurs : 800

Cette dernière colonne était commandée par le capitaine d'artillerie Ponsignon plus spécialement chargé du convoi ; l'escorte était sous les ordres du capitaine d'infanterie de marine Durand.

butera l'ennemi chaque fois que sa résistance ne sera pas suffisante pour motiver l'entrée en ligne de toutes les forces de la colonne.

Au début, ses attaques brusquées la feront bénéficier d'un effet de surprise notable. Au demeurant, la somme de résistance des sofas baisse sensiblement. On dit parmi eux que la campagne est terminée et que nous allons prendre nos quartiers d'hiver en arrière du Niger ; ils en sont tout à la joie, affirment leurs camarades prisonniers, car ils se déclarent, eux aussi, horriblement éreintés. Pour le moment, ils s'occupent à remparer et à fortifier de barricades, de murs et de tranchées les abords de toutes les rivières qui sont en avant de nous. Ils vont être sans doute bien étonnés et désagréablement surpris lorsqu'ils constateront que l'ère des loisirs n'est pas encore ouverte. Il va falloir que, poussés par Samory et par ses fidèles, ils nous fassent encore une pénible et dangereuse conduite jusqu'à Sanankoro, puis au retour jusqu'à Bissandougou. Or ces promenades sur nos flancs ne vont pas sans de nombreux accrocs et sans hommes tués ; et puis, comme nous avons le mauvais goût d'occuper les routes, il leur faut suivre les crêtes pierreuses de montagnes couvertes de broussailles. Chaque fois qu'une colonne approche d'un passage difficile, il faut y courir, s'y masser, enfin s'y battre, et, après avoir laissé bon nombre de cadavres sur place, recommencer dès le dernier coup de fusil tiré, l'ascension des pics ardus et les courses à travers bois et taillis.

Ils s'exécuteront sans murmurer, quel que soit leur éreintement, non pas par crainte des châtiments dont on prétend à tort que les menace Samory, mais parce que ce chef remarquable a su les dresser et les fanatiser d'une

façon merveilleuse ; parce que jamais il ne les a laissés manquer de vivres ou de munitions et que sa sollicitude s'étend à tous.

D'aucuns affirment que ses sofas ne lui restent fidèles que parce qu'il fait impitoyablement mettre à mort ceux d'entre eux qui deviennent hésitants ou tièdes. Mais alors comment expliquer que tous les prisonniers qui ont pu s'échapper de nos mains soient volontairement retournés à lui ? Comment admettre dans cette hypothèse que, parmi les centaines de sofas jetés en enfants perdus sur nos flancs ou sur nos derrières, deux[1] seulement soient venus à nous, trahissant la cause de l'Almamy ?

Aussi bien faut-il en prendre son parti et reconnaître que le génie de Samory est unique dans le Soudan occidental. Comment expliquer autrement la résistance si vigoureuse qu'il nous oppose depuis douze ans ? Chaque année ce sont des moyens nouveaux. Ses ressources s'épuisent, le nombre de ses sujets diminue, et cependant au moment où nous le croyons terrassé, il recommence la lutte avec un armement, une organisation, une tactique tels qu'il peut nous disputer pied à pied les lambeaux de son empire. Jamais de découragement, jamais de faiblesse chez lui ou chez les siens. Après les pertes ou les défaites les plus cruelles jamais il ne s'abandonne. Il ne faut pas oublier que si, en ce moment, il a sur nous la supériorité du nombre, dans les premiers combats de cette campagne qui furent les plus meurtriers et les plus acharnés, ses effectifs se rapprochaient sensiblement des nôtres.

Ses qualités de fin manœuvrier sont indéniables ; il nous

1. L'un d'eux était le fils d'un chef servant sous nos ordres, l'autre était un parent de Tiéba, jadis fait prisonnier par Samory au siège de Sikasou.

l'a constamment prouvé ; il nous le montrera prochainement encore.

Mais il est heureusement une limite aux forces humaines et aussi à la somme de courage malheureux continu que le guerrier le plus rudement trempé peut donner. Les sofas de Samory en seront bientôt là et leur coefficient de résistance ira diminuant graduellement jusqu'à notre retour à Bissandougou. Nous allons constater leur faiblesse croissante, mais nous ne surprendrons pas chez eux l'ombre d'une défaillance.

Le 9 mars, au petit jour, nous quittons Bissandougou ; à deux heures du soir, nous campons à Bokhodougou. A six ou huit kilomètres en avant, les bandes de Karamoko, d'Alpha et de Kali nous attendent au passage de la rivière de Fabala. On n'y songe guère à ma compagnie car le sort lui a dévolu un lieu de bivouac charmant, au pied de magnifiques caïlcédrats dont les tiges touffues, élevées dans les airs à plus de cinquante pieds, jettent sur nos tentes une bienfaisante fraîcheur ; des petites tomates rouges, rondes comme des cerises, acidulées et fraîches à la bouche, croissent aux alentours et nous donnent un hors-d'œuvre exquis.

Nous plions bagage le lendemain dès l'aube. A sept heures notre avant-garde est reçue à Fabala par un feu roulant sur cette même ligne de défense que l'ennemi occupait déjà lors du premier voyage de la colonne. Les sofas sont abrités derrière une forte palissade qui longe la rivière Ouassa-ko bordée par une haute et puissante végétation. Les compagnies Pineau et Salvat l'enlèvent ; le lieutenant de Sainte-Colombe reste étendu par terre, le haut de la cuisse traversé d'un coup de feu. Les spahis

arrivent à ce moment, un d'eux est tué, un autre blessé. Les sofas poussés la baïonnette dans les reins s'établissent successivement sur toutes les hauteurs qui commandent la rivière. Ils tiennent en force à gauche sur un mamelon rocheux et presque à pic qui enfile la ligne de combat. Ma compagnie les chasse de cette position.

Leur retraite s'accélère ; bientôt les spahis la changent en une complète débandade par une charge vigoureuse. Un certain nombre de sofas sont sabrés ; cinq chevaux sont pris dont un d'eux est magnifiquement harnaché. Il appartient, paraît-il, à un des chefs de l'entourage de Samory.

Pendant cette affaire, avant même que ma compagnie soit complètement engagée, j'avais failli perdre le lieutenant Laurent. Je lui indiquais la direction à suivre pour l'attaque du mamelon de gauche. Il se baisse sur l'encolure de son cheval pour mettre pied à terre ; son palefrenier lui tient l'étrier. A ce moment l'animal se cabre, le malheureux palefrenier fait deux pas en avant et s'affaisse foudroyé par une balle qui venait de passer entre la tête du lieutenant et la crinière du cheval. Déjà le colonel venait d'avoir un de ses palefreniers tué à peu près dans les mêmes conditions. Je n'ose affirmer que ce soit pur hasard, car plusieurs fois nous avons constaté l'habileté aux grandes distances de quelques tireurs d'élite, chargés apparemment de tirer aux chefs et plus particulièrement sur les cavaliers qui entourent le fanion du commandant supérieur.

A onze heures, nous nous arrêtons pour déjeuner dans le village de Farandougou. Nous repartons à une heure.

Deux coups de canardière tirés des hauteurs signalent

notre mise en marche. A deux heures un quart nous sommes devant le ravin de Farandougou, sorte de faille presque à pic au fond de laquelle coule un ruisseau encaissé, palissadé et protégé en avant par un fort abatis. Une série de murs défensifs en commande les abords. L'avant-garde enlève cette série d'obstacles sous une pluie de projectiles. Le combat s'établit en avant de Farandougou, dans le village, sur la ligne des hauteurs qui le dominent, sur la rivière Diassa qui le couvre sur la droite, en arrière, partout enfin.

Le gros de la colonne a été retardé par l'artillerie qui n'est arrivée que difficilement à franchir les rampes très raides qui amènent sur le plateau. Enfin elle débouche du col d'où la vue embrasse le théâtre de l'action ; elle se met en batterie et le lieutenant Hugot qui la commande enregistre plusieurs coups heureux. A trois heures, le combat qui traînait en longueur reprend avec intensité aux abords du village et sur les mamelons boisés situés en arrière. Les trois dernières sections de ma compagnie partent appuyer le lieutenant Perrin, déjà en avant, et qui s'est mis hardiment à gravir les pentes très raides des hauteurs qu'occupe l'ennemi. A quatre heures, les compagnies Pineau et Salvat en avant, la compagnie Sensarric sur la droite, la mienne sur la gauche, ont chassé les sofas de toutes leurs positions et nous menons la poursuite à deux kilomètres en avant de Farandougou. La colonne s'installe dans ce village pour camper pendant que ma compagnie s'établit sur le sommet d'un piton qui le domine. Les sofas avaient élevé sur ce point une sorte d'ouvrage en pierres sèches. Sa défense leur a coûté cher : des taches de sang, des traînées de corps sur le sol caillouteux couvert de feuilles sèches,

enfin à mi-côte quatre cadavres abandonnés en témoignent[1].

De ce sommet, nous apercevons dans la plaine qui s'étend derrière les montagnes de longues lignes de sofas qui regagnent leurs cantonnements dont on voit au loin les fumées en amont du Diassa-ko. Ils sont parfaitement ordonnancés, les chefs à cheval, les groupes d'une centaine d'hommes séparés les uns des autres par un intervalle. A voir cette retraite en très bon ordre, on ne se douterait certes pas de la débandade où notre dernier assaut avait jeté tous ces gaillards-là. Mes lieutenants et moi-même, nous sommes absolument stupéfaits de la tranquillité et de la régularité de leur marche. Cependant, comme ils défilent à moins de dix-huit cents mètres de notre observatoire, je les fais fusiller à coups de Lebel. Les chefs s'arrêtent, paraissent chercher d'où viennent les coups ; mais nous sommes masqués par les arbres qui couvrent le piton.

Ils ne paraissent pas se rendre compte du point dangereux et font accélérer l'allure à leurs hommes sans nous répondre. Peu après, à deux ou trois kilomètres, tous ces détachements cantonnent paisiblement dans les villages de culture ou bivouaquent au milieu de grands champs de patates ou de manioc.

La chaleur pendant la journée avait été suffocante et horriblement lourde. A peine nos petits postes sont-ils placés qu'une pluie diluvienne nous assaille. Impossible de faire de feu. Tout à l'heure nous étions ruisselants de sueur, maintenant nous grelottons accroupis contre les

1. Nos pertes sont de deux hommes tués, sept blessés dont un officier, un cheval tué et trois chevaux blessés. Nous avons fait quelques prisonniers avec leurs armes et enlevé cinq chevaux à l'ennemi.

troncs d'arbres, cherchant à nous protéger en offrant le moins de surface possible aux véritables seaux d'eau que le ciel déverse sur nous. Nous avons un moment de répit; puis à huit heures et demie, la tornade éclate. En un clin d'œil notre piton est enveloppé de nuages noirs qui crachent de toutes parts des éclairs bleu d'acier ; des torrents d'eau s'abattent sur la contrée, c'est un bruit infernal, des décharges incessantes d'une canonnade titannesque. La foudre tombe non loin de nous et coupe un arbre en deux ; des traits de feu zèbrent le ciel d'encre et se recroisent en mille figures d'une fantasmagorie rectiligne. Mes pauvres tirailleurs dont les bonnes faces désolées sont éclairées à chaque instant par les lueurs électriques sont affaissés, immobiles, le menton aux genoux, leurs malheureuses loques relevées sur leurs têtes ; ils regardent piteusement les trombes d'eau qui emportent les lits de feuillage qu'ils avaient préparés pour la nuit. Je voudrais bien être chef de sofas pour cette nuit ; j'aurais le plaisir de voir mes hommes à l'abri sous de bons toits de chaume imperméables.

Tout autour de nous ce n'est qu'obscurité et bruit. Sous le suaire opaque qui, à nos pieds, couvre le village, nous ne pouvons deviner les petits drames lamentables ou burlesques qui se déroulent dans le campement de la colonne. Du village, il ne reste que des pans de mur, aussi y est-on également « sub Jove ». Le colonel dormait du sommeil paisible du vainqueur quand la tourmente s'est déchaînée ; la rafale qui précède la tornade enlève sa tente qui s'envole en claquant dans l'air comme les ailes d'un oiseau fantastique, et notre chef se réveille dans la nuit noire, en caleçon, se heurtant à cent obstacles imprévus, obligé finalement de recevoir stoïquement entre

les murs ruinés qui entourent sa tente, les douches abondantes que le ciel nous prodigue. Le lendemain, il sera pris d'accès de fièvre et de vomissements bilieux. Les capitaines Pineau et Harmand, eux aussi, payeront leur tribut à l'hivernage ; le pauvre Harmand ne s'en relèvera pas.

Hormis ce fâcheux incident, la nuit se passe tranquillement ; les sofas, tout occupés à se garer de la pluie, nous ont laissé souffrir en paix.

Deux compagnies partent au petit jour à la rencontre du convoi de voitures afin de le protéger contre une attaque possible lorsqu'il s'engagera dans le pâté montagneux au milieu duquel nous bivouaquons. Il faut vraiment un chef aussi entendu que le capitaine Ponsignon et des sous-ordres actifs et dévoués comme les capitaines Renaud et Jacques pour faire passer leurs cent treize voitures dans des chemins semblables ! Hier, nos deux petits canons de montagne ont failli y rester en détresse. C'est une succession continuelle de rivières encaissées, fangeuses, au lit embarrassé par une végétation épaisse ; de collines abruptes couvertes de cailloux et de roches en éboulis, ou de bois dans lesquels le sentier est parfois large à peine pour donner passage à un seul homme de front. Le capitaine Ponsignon est heureusement un homme de ressources avec une intuition du terrain invraisemblable. Dès qu'il arrive devant un obstacle, sans s'entêter à chercher les moyens de le franchir directement, il part avec ses seconds en une reconnaissance rapide qui le conduit presque infailliblement au meilleur point de passage, servi par son instinct merveilleux et par une étude approfondie des formes générales du sol.

Pénible est la vie de ces officiers qui, du matin au soir,

sans trêve ni repos, dirigent cet immense convoi au milieu des bandes ennemies, à travers des contrées où les difficultés de marche atteignent les limites du possible. Rien ne doit les distraire de leur tâche qui chaque fois dure tout le jour, ni les balles qui sifflent, ni les cris des combattants, ni la fatigue, ni la faim. Il faut que le soir ils atteignent tel point, et coûte que coûte ils y arrivent. Peu de rôles demandent une abnégation aussi complète, un dévoûment aussi profond, une activité aussi incessante. Pour les seconder ils ont des noirs dont la plupart n'avaient jamais vu une voiture quelques jours avant qu'ils les engagent.

Grâce à eux, le convoi avance lentement mais sûrement, sans à-coup et avec méthode à travers les difficultés sans cesse renaissantes du chemin. S'il faut attaquer de front un obstacle qui demande un travail sérieux, les sections parquent rapidement ; une partie des conducteurs se mettent à la besogne, abattent les berges, coupent les arbres, consolident les fonds vaseux avec des branchages ou dégagent le terrain des roches qui le couvrent. Puis la première section s'ébranle, les attelages doublés, triplés, quadruplés s'il le faut pour enlever chaque voiture ; au delà du passage, les voitures de cette section parquent à nouveau au fur et à mesure qu'elles arrivent. La deuxième section passe à son tour, se reforme derrière la première qui met en marche ses voitures de tête de façon à ce que tout le convoi soit en mouvement lorsque la dernière voiture a passé.

Pour exécuter une pareille manœuvre avec les travaux qu'elle comporte, on se figure difficilement combien les trois capitaines du convoi doivent se dépenser. Seuls ceux qui plusieurs jours durant les ont vus à l'œuvre

peuvent se rendre compte de la façon plus que complète dont les officiers chargés d'une pareille tâche gagnent les faveurs qui, plus rarement que chez les combattants, viennent récompenser leurs mérites et leurs peines.

Presque sous les yeux de la colonne, le capitaine Ponsignon nous donna encore en arrivant à Farandougou une preuve de sa sagacité. La colonne, en combattant il est vrai, avait suivi le chemin qui, en avant de Farandougou, tombe dans une large et profonde faille dont l'ennemi par divers travaux avait fait un obstacle extrêmement sérieux. En arrivant sur le plateau qui borde cette érosion, le capitaine Ponsignon, selon sa méthode, ne cherche pas à la franchir ; il en remonte la berge et, à quelques centaines de mètres plus haut, il estime, d'après certains indices, qu'elle ne doit être qu'un effondrement partiel de la vallée ; un détour d'un demi-kilomètre au nord permettra sans doute de l'éviter.

Il retourne à son convoi et sans arrêt, sans hésitation, il l'amène paisiblement au bivouac. La veille, il avait fallu démonter les pièces de 80 et les porter à bras pour les amener au même point.

Au lever du soleil, un détachement de sofas a surgi tout à coup du milieu des bois, à mi-côte d'un piton gardé par une de mes sections et qui flanque celui qu'occupe ma compagnie. Je faisais sur ce point ma tournée des avant-postes ; j'ordonne qu'on laisse approcher ces visiteurs matinaux qui s'aidant des pieds et des mains, grimpent lestement vers nous. Ils n'étaient plus qu'à quelques mètres de la crête et j'allais pouvoir les faire enlever au moment où ils atteindraient le plateau, hors d'haleine et incapables de se défendre. L'émotion d'un de mes tirailleurs fait avorter mon embuscade. Le maladroit lâche un coup

de fusil et tous ses camarades, croyant que l'ordre est donné de tirer, se démasquent et fusillent les sofas que la stupéfaction rejette en bas des pentes, roulant, tombant, culbutant ; rapidement ils disparaissent. Ont-ils des tués et des blessés ? Je l'ignore ; mais après cette aventure, aucun d'eux ne songera plus à venir aux renseignements de ce côté.

Toute la matinée c'est une agitation extrême dans leurs camps qui tachent de plaques jaunes les prairies du Diassa-ko. D'abord des cavaliers courent en tous sens, porteurs d'ordres sans doute ; puis, c'est un fourmillement incessant entre les cases. Bientôt des groupes se forment et disparaissent dans le sud-est, cavaliers en tête. Où vont-ils ? Impossible de s'en rendre compte tant le terrain est couvert et mamelonné dans cette direction. Le capitaine Toussaint qui vient relever le curieux mais fort peu confortable observatoire que nous occupons, pense qu'ils se rendent à Baratoumboun, où, paraît-il, Samory doit nous attendre avec toutes ses forces derrière de solides retranchements que renforcent les difficultés d'accès de la position. Pendant que le capitaine topographe nous explique ce qu'il sait des dispositions de Samory il veut en même temps commencer le levé de la région qu'on découvre très au loin et prendre des recoupements. Mais bientôt il s'interrompt stupéfait ; sa boussole est folle et lui donne les indications les plus absurdes. Il était assis sur une roche ; il se lève brusquement et sa boussole de redevenir sage. Tout heureux, il se rassoit ; nouvel affolement de l'instrument. Les roches sur lesquelles nous campons sont des masses de fer oolithique presque compact.

Dans la soirée, à travers plaines et plateaux, nous voyons serpenter et se dérouler les longs anneaux du convoi ;

avec ma lorgnette, je fais le dénombrement des voitures ; cent treize, le compte y est. Nous partirons demain.

Le colonel a décidé que dans cette région difficile tout le convoi nous suivra de près jusqu'à Madiarébougou, de façon que la colonne puisse le protéger efficacement ou le dégager à l'occasion. La précaution était bonne. A peine le lendemain quittait-il Farandougou, qu'un parti de sofas qui suivait les crêtes, l'a consciencieusement fusillé pendant une heure, sans autre dommage, il est vrai, qu'un mulet et un homme blessés. Sa marche s'est ensuite continuée tranquillement jusqu'à Madiarébougou où la colonne arrive à onze heures moins un quart de la nuit.

Pendant que les grand'gardes prennent position elles sont saluées par une fusillade nourrie qui part du front sud-ouest ; quelques feux de salve nous débarrassent de ces gêneurs. Au moment où nous allons déjeuner, le colonel inquiet pour le convoi qui n'arrive pas et n'est pas même signalé, envoie ma compagnie à sa rencontre ; je le trouve à deux heures de marche en arrière, arrêté à chaque pas par une série d'obstacles dont il se tire lentement mais très pratiquement.

Ce n'est qu'à huit heures et demie du soir que je suis réinstallé au bivouac. Une conférence a lieu devant la tente du colonel qui donne aux chefs d'unités ses dernières instructions pour le combat de demain. Un peloton de ma compagnie et le peloton de cavalerie Besset devront attaquer et tourner la droite ennemie ; mon deuxième peloton restera en réserve dans la main du colonel.

Le 14, la colonne plie bagages à quatre heures et demie ; à six heures nous sommes en marche. Des ruisseaux encaissés et fourrés, des collines rocheuses que franchit un chemin détestable nous séparent de l'ennemi.

Quelques coups de feu tirés sur les spahis de pointe du lieutenant Mangin rompent dans le lointain le silence profond qui règne sur le terrain resserré où plus de trois mille hommes prennent position.

A six heures trente nous entrons en ligne. L'ennemi ouvre un feu rapide extrêmement nourri sur nos têtes de colonnes qui débouchent des couverts à trois ou quatre cents mètres de ses positions. Je file sur la gauche avec les spahis de Besset et j'arrive dans une plaine étroite barrée par une première rivière ; une grêle de balles nous accueille. Deux feux de salve, l'assaut, et nous sommes maîtres, je ne dirai pas du passage, car il n'y en a pas, mais de la rive. Les spahis sont restés en arrière ; un de mes tirailleurs découvre en amont un passage moins fruste, je l'envoie comme guide au capitaine Besset qui s'efforce de nous suivre.

Devant nous, un deuxième bras de la rivière, puis un troisième, d'où partent successivement une fusillade nourrie ; ces deux obstacles sont enlevés à la baïonnette. L'ennemi se rallie sur les hauteurs.

C'est une série de collines abruptes, parallèles, en forme de trémies, aux pentes semées de quelques arbres cramponnés entre les éboulis ferrugineux. Nous grimpons derrière les sofas et nous arrivons haletants sur la crête opposée. Au commandement de « feu » prononcé en français, un feu de salve nous éclate en pleine figure et jette bas, le ventre troué, mon unique sergent, Moussa-Diakité, lacère les vêtements flottants d'Ali, brise le fusil d'un tirailleur qu'il contusionne, coupe en deux la baïonnette d'un second et aveugle l'adjudant Girod et moi. Revenu de cette désagréable surprise, nous nous jettons sur l'ennemi dégringolant les pentes à qui mieux mieux et nous

nous trouvons dans une étroite cuvette dont les sommets voisins se couronnent sur deux faces de nombreux sofas qui se mettent à nous fusiller consciencieusement. A ce moment débouche en arrière, à une centaine de mètres, sur la hauteur que nous venons d'abandonner, une section conduite par le capitaine Pineau qui, quoique mal remis encore d'un accès bilieux ne se ménage guère ; je le fais prier de me servir de réserve, ce qu'il accepte gracieusement, et nous voilà lancés de nouveau à l'assaut, sur des pentes impossibles couvertes de roches roulantes. Enfin l'ennemi a disparu. Le capitaine Besset débouche à son tour à tour avec ses chevaux dans cette étroite vallée ; nous nous demandons comment il a pu y entrer. J'envoie chercher mon malheureux sergent, un cavalier le hisse sur son cheval ; mais le pauvre garçon agonise bientôt dans des souffrances intolérables.

Nous n'avons plus personne devant nous. Dans un pareil terrain continuer plus loin la poursuite est impossible. Nous nous rabattons sur la droite et une heure après nous faisons notre jonction avec la colonne.

Pendant qu'à l'extrême gauche avaient lieu ces divers événements voici comment, au centre et sur la droite, le combat se déroulait :

Le lieutenant Mangin commandant l'escadron de cavalerie auxiliaire[1] déterminait l'ennemi à ouvrir le feu et à se démasquer en jetant ses patrouilles au galop sur la rivière. Ses cavaliers, lui en tête, arrivent à quelques mètres de la barricade, ils y sont reçus par un feu rapide

1. Ce lieutenant qui appartient à l'infanterie de marine et qui commandait depuis sa formation un peloton de cet escadron en avait pris le commandement lors de la maladie du capitaine de spahis Harmand.

d'une grande intensité qui s'étend immédiatement sur toute la ligne ennemie. Ayant atteint le résultat qu'il cherchait le lieutenant Mangin rallie son monde en arrière de la première ligne d'infanterie. Les compagnies Pineau et Salvat sortent des positions d'attente qu'elles occupaient sur les hauteurs qui commandent la rivière et ouvrent le feu à deux cents mètres à peine. Quelques groupes de sofas, fort malmenés par ce feu à petite distance, abandonnent la première ligne et battent en retraite sur les pentes qui dominent la rive gauche ; ils s'y établissent et recommencent à tirer. Lorsque la préparation de l'attaque est suffisante, les compagnies Pineau et Salvat donnent l'assaut sous un feu d'une grande violence et arrivent après de sérieux efforts à culbuter la palissade et à franchir la rivière. L'artillerie tire à obus à mitraille sur les réserves ennemies qui se portent au secours de leur première ligne culbutée. La compagnie Sensarric a appuyé l'assaut sur la droite qu'elle prolonge ; elle trouve une vive résistance sur un petit affluent du Bécé-ko où plusieurs sofas se font tuer sur place.

Sur l'extrême droite, le capitaine Gouget, accueilli sur la rivière par un feu violent, eût été dans une situation très critique sans la grande présence d'esprit dont il fait preuve. Sachant d'expérience la terreur que les sofas ont des spahis, il fait mettre sabre au poing et charge à fond de train, quoique n'ignorant pas que la rivière est infranchissable à ses chevaux. L'ennemi épouvanté abandonne sa position sans réfléchir qu'elle est inattaquable et va se reformer en courant à quelques centaines de mètres plus loin. Le capitaine Gouget fait mettre pied à terre au peloton Barattier ; il lui fait passer la rivière et tandis que les spahis maintiennent les sofas à coups de carabine

le reste de l'escadron passe un à un tous les chevaux sur l'autre rive. Pendant ce temps, le peloton de tirailleurs de soutien est accouru commandé par le lieutenant Baudot ; il surprend l'ennemi sur sa droite et lui fait éprouver des pertes sensibles. Le premier peloton de spahis soudanais monte alors à cheval et fond sur l'ennemi qui laisse vingt-cinq cadavres sur le terrain et se débande. De son côté, le lieutenant Barattier a joint une centaine de sofas qu'il met en déroute après leur avoir tué une quinzaine d'hommes. La fatigue des chevaux, les difficultés du terrain empêchent l'escadron de mener à fond la poursuite.

Dans l'ouest du champ de bataille, à deux kilomètres environ, on voit très nettement une bande d'une centaine de cavaliers et de quatre cents fantassins qui paraissent former la réserve générale ennemie. En avant, on distingue à la lunette de batterie un personnage monté sur un cheval blanc, entouré de quelques cavaliers richement vêtus ; derrière ce groupe, une soixantaine de cavaliers formés en colonne d'escadron. Le commandant supérieur fait tirer quelques obus sur cette troupe, qui se retire en bon ordre derrière un pli de terrain.

Le feu a diminué presque partout d'intensité. Tout à coup il reprend vivement sur la droite arrière du train de combat ; le lieutenant Tiffon d'abord, puis le capitaine Durand sont portés successivement sur ce point qu'ils dégagent et d'où ils chassent l'ennemi.

A huit heures et demie, le combat paraît terminé et pendant que la colonne se rassemble dans la position conquise de Baratoumboun le colonel envoie le capitaine Durand à la rencontre du convoi qui a dû quitter Madiarébougou dès qu'il a entendu cesser le feu. Durand arrive

fort à propos au moment où l'ennemi qui paraît se reformer sur nos derrières tente une attaque de la colonne de ravitaillement. La septième compagnie repousse une forte bande de sofas accompagnés de nombreux cavaliers et cherche à les joindre ; mais les difficultés du terrain l'en empêchent. Durand arrive cependant à donner une leçon sanglante à une trentaine d'hommes qui, à la faveur des broussailles, s'étaient glissés à très petite distance de sa compagnie et tiraillaient sur elle.

Le convoi de ravitaillement rejoint la colonne à onze heures.

Dans cette journée, nous avons eu affaire à plus de deux mille sofas armés de fusils à tir rapide sans compter de nombreux fantassins armés de fusils démodés. Samory commandait en personne. Il avait gardé sous la main une forte réserve pour attaquer le convoi et s'en emparer. La brusque apparition du capitaine Durand et la vigueur de son attaque l'empêchèrent de mettre son projet à exécution.

Nous avons perdu peu de monde dans ce combat grâce à la rapidité avec laquelle les chefs d'unité menèrent les diverses phases de l'attaque, déroutant ainsi la résistance des premières lignes partout culbutées sur les deuxièmes sans avoir le temps de se reconnaître. Un sergent tué, sept hommes blessés, quatre chevaux tués ou blessés. Comme toujours nous ignorons les pertes de l'ennemi ; la seule chose certaine, c'est que nous avons pu compter une centaine de cadavres sur le théâtre des engagements rapprochés.

En résumé, notre manœuvre au Bécé-ko a consisté en une attaque enveloppante sur les deux flancs. Les attaques de flanc n'ont pas eu tout le succès qu'on pouvait en

espérer à cause de la solidité considérable que donnait aux ailes ennemies, la série d'obstacles naturels formant jusqu'à cinq fortes lignes de défense successives en arrières desquelles des voies de communication parallèles permettaient aux défenseurs de se mouvoir rapidement et à l'aise. Notre front de combat a dépassé à un moment donné deux kilomètres.

Samory avait projeté de nous livrer deux combats : le premier sur son front, le deuxième sur nos flancs au moment où notre ligne de combat, qu'il prévoyait devoir percer sa première ligne, serait disloquée au milieu des obstacles nombreux qui coupent la position qu'il avait choisie. Notre double manœuvre de flanc contrecarra la sienne et amena les combats partiels que nous eûmes à livrer sur nos ailes.

Une forte réserve devait enlever notre convoi pendant que tous les effectifs de notre colonne résisteraient à sa double attaque de flanc qui avait pour objectif secondaire d'empêcher le commandant supérieur d'envoyer des renforts au convoi.

Ses projets partout prévenus par nos manœuvres, son centre, ses deux ailes enfoncés, il fait écouler tout son monde en arrière sur la droite et sur la gauche par une double marche de flanc hardie et rapidement exécutée ; enfin il rallie dans l'ouest ses troupes battues très peu de temps après que nous-mêmes nous sommes rassemblés.

Les qualités manœuvrières des sofas sont toujours aussi remarquables, surtout lorsqu'il s'agit de rompre brusquement un combat mal engagé en se masquant d'un faible rideau et en utilisant avec habileté les couverts du terrain; mais leur résistance à l'attaque a diminué, et la rapidité et l'impétuosité de nos assauts leur a enlevé

le sang-froid nécessaire pour tirer un parti suffisant de leur armement qui, maintenant, vaut le nôtre.

Avant de nous remettre en marche, nous déjeunons : du riz cuit la veille, un peu d'endaubage, quelques bribes de biscuit économisé dans des jours lointains d'abondance. Pendant que nous avalons les dernières bouchées, des détachements ennemis réapparaissent sur les crêtes d'où nous les avions chassés tout à l'heure et, pour que nous n'ayons pas la tentation de les oublier, nous envoient plusieurs salves qui font sauter les cailloux autour de nous. Deux sections qui se portent en avant les font disparaître.

En quittant le théâtre du combat, nos tirailleurs ont la macabre idée de dépouiller un petit arbre de son feuillage et de ses brindilles, et de planter sur les branches appointées des têtes de sofas fraîchement coupées, le tout en guise de poteau indicateur. Ils prétendent que ces fruits sinistres feront comprendre aux gens de Samory que cette route est fermée pour eux. Et, de fait, lorsque nous repasserons ici au retour, seul ce passage ne sera pas défendu.

Nous plantons nos tentes sur le plateau de Talibakoro, à cinq heures et demie du soir. Le long de la route les éclaireurs ennemis nous ont accompagné de coups de fusil qui n'ont eu d'autre résultat que de nous tenir en haleine.

Après le dîner, la compagnie Sensarric, la compagnie Durand, la mienne et les spahis reçoivent l'ordre de se tenir prêts à partir le lendemain matin pour une destination inconnue sous les ordres du commandant Bonnier.

Une partie de la nuit se passe en distribution de cartouches et de vivres, ceux-ci en très petite quantité, car le but de notre expédition est, paraît-il, de rechercher les

approvisionnements qu'on dit se trouver dans certains villages, entre Baoulé et Milo, à l'ouest de Kérouané.

Nos tirailleurs, à l'annonce de nouvelles marches et peut-être de nouveaux combats pendant que le gros de la colonne se reposera à Kérouané, font piteuse mine. Je les réconforte en leur assurant à tout hasard qu'ils trouveront largement à butiner dans les villages où nous nous rendons puisque la région est restée jusqu'à ce jour en dehors du théâtre des opérations.

Au jour, toute la colonne réunie quitte Talibakoro. Bientôt nous sortons des montagnes pour déboucher dans la grande plaine mamelonnée du Milo. Partout des cultures et de riants paysages qu'arrosent de nombreuses rivières bordées de palmiers d'eau ; dans le lointain, des bouquets de palmiers, des papayers ou de hautes touffes de bananiers jalonnent les emplacements de villages mollement couchés sur les épais tapis de verdure qui couvrent les longues ondulations du sol.

Nous arrivons à Kamandougou, village naguère riche et prospère. A ce point la colonne Bonnier se sépare du gros de l'expédition. Elle est forte d'environ deux cent quarante tirailleurs dont cent quatre-vingts auxiliaires et cent trente sabres. Nous piquons dans le sud-ouest, le colonel continue sa route au sud.

Bientôt dans le lointain, à notre gauche, nous voyons se découper sur l'azur du ciel les murailles grises de Kérouané. La position en est splendide sur le mamelon élevé à pentes douces, au pied duquel coule le Milo avec son cadre de feuillage sombre ; il est difficile de trouver un plus bel emplacement au point de vue de l'hygiène, de l'agrément du paysage et de la valeur militaire.

Nous passons le Milo en aval de Lélengué avec de l'eau jusqu'aux aisselles et nous faisons une halte d'une demi-heure pour déjeuner à la hâte d'un peu de riz cuit à l'eau. Pendant ce temps, le lieutenant Bunas qui tient garnison à Kérouané vient nous apporter du sel dont nous manquons. Il nous met au courant des événements heureux qui se sont produits au poste pendant notre absence.

Le fort n'a pas été attaqué car le gros de l'armée de Samory était aux trousses de la colonne. Profitant de ce que la campagne n'était tenue que par de faibles détachements, le capitaine Dunoyer eut l'excellente idée de lancer dans toutes les directions, à une ou deux journées de marche, de petits groupes de tirailleurs déguisés en paysans ou en sofas qui, en l'espace de douze jours, lui avaient ramené six cents à huit cents bœufs et environ huit mille habitants. Ces derniers avaient été immédiatement répartis dans tous les villages abandonnés qui entourent Kérouané et Sanankoro et toute cette plaine, naguère si désolée, avait déjà repris une vive animation.

Ces résultats sont magnifiques et nous applaudissons avec enthousiasme aux succès pratiques de nos camarades de Kérouané. Grâce à l'adresse et au sang-froid de nos tirailleurs, voilà la garnison ravitaillée en lait et en viande fraîche pour longtemps. Quel appoint aux maigres approvisionnements que lui apporte la colonne !

L'importance de notre expédition est d'autant diminuée, car un de ses principaux buts était de chercher à faire main basse sur quelques bestiaux et à enlever des paysans pour assurer la mise en culture de la plaine de Sanankoro. Elle a encore néanmoins le gros avantage de nous faire vivre sur le pays, loin du fort, et de ne pas en

épuiser prématurément les exiguës réserves de grains.

La marche est reprise par une chaleur d'orage accablante.

A quatre heures et demie, après avoir traversé de beaux terrains de culture, nous nous arrêtons à Sabaridougou où nous trouvons du riz et du mil pour plusieurs jours ainsi qu'une quantité notable de haricots, de pois et de fèves de différentes espèces.

Il était temps que nous arrivions, nous n'en pouvions plus ; nous marchions presque sans arrêt depuis cinq heures du matin par une température fort semblable à celle d'une étuve. Nous attendons anxieusement que l'orage éclate et détente un peu l'atmosphère ; mais rien ne l'annonce, sauf un ciel lourd, bas, plombé qui nous pèse sur la tête et nous affaisse.

En tournant le massif du Toukoro, deux coups de fusil d'alarme avaient signalé notre passage ; par suite, nous nous attendions à une attaque qui ne s'est pas produite. Les spahis d'avant-garde ont bien donné la chasse à quelques sofas avec lesquels ils ont échangé plusieurs coups de feu ; mais c'est tout. Quatre d'entre ces derniers armés de Mausers et une quarantaine de paysans sont restés dans nos mains.

A la tombée de la nuit de larges gouttes d'eau commencent à s'aplatir lourdement sur le sol, accompagnées d'éclairs et de bruyants éclats de tonnerre ; mais la tornade n'éclate pas. Jusqu'au lendemain à deux heures nous vivons dans une température étouffante ; les tirailleurs eux-mêmes sont haletants et incapables d'un effort sérieux. Enfin le ciel se couvre d'un voile épais teinté d'encre ; une rafale impétueuse qui courbe au loin les arbres arrive sur nous avec une vitesse vertigineuse

entraînant avec elle des nuées de débris, culbutant tout dans le village ; mais elle nous donne au passage une délicieuse sensation de détente et de fraîcheur. Des trombes d'eau lui succèdent, et en quelques minutes notre bivouac est transformé en une mare infecte.

C'est l'hivernage à n'en pas douter ; dans quelques jours, bon gré mal gré il faudra que la colonne abandonne la région si elle ne veut pas rester bloquée six mois durant dans ces contrées.

Toute la nuit, cette pluie diluvienne fait rage sur nos toits de chaume ; à cent mètres de nous, la foudre coupe en deux un bel arbre séculaire qui était un des ornements du village et c'est au milieu de décharges assourdissantes qui roulent sans trêve que nous nous endormons.

Le 17 mars, la pluie continue à tomber, mais cette fois fine, pénétrante et serrée : le ciel est gris sale, lourd, l'air chargé d'une humidité épaisse et chaude. Les indigènes affirment que c'est bien là l'hivernage. Dès les premières pluies tombées, disent-ils, les ruisseaux et les rivières deviennent infranchissables et le sol très meuble se transforme dans les plaines en véritables fondrières.

Les renseignements que le commandant Bonnier recueille sur la possibilité d'un fructueux coup de main sont tellement vagues qu'avec des chemins défoncés comme ceux qui nous entourent et des soldats sur les dents, il hésite à continuer une marche dont les résultats paraissent plus que problématiques ; somme toute, il a atteint le but proposé : faire vivre son monde sur place sans demander quoi que ce soit au ravitaillement de Kérouané. De plus, il peut réunir ici assez de denrées pour nourrir toute la colonne jusqu'au retour à Bissandougou.

A mon sens, c'est un succès inespéré. Si quelques hommes déguisés en paysans peuvent exécuter de hardis et rapides coups de main dans cette région, comme cela a eu lieu aux environs de Kérouané, il n'en va pas de même pour une colonne qui est signalée dès ses premiers pas et qui trouve devant elle ou le désert et des villages en flammes, ou un ennemi décidé à tenir coûte que coûte jusqu'au moment où les richesses qu'il protège auront été mises en lieu sûr. Une expédition que nous tenterions actuellement aurait pour résultat de nous faire faire une promenade éreintante et inutile à travers une région ruinée où nous perdrions du monde sans autre profit matériel que la dizaine de fusils rapides que nous enlèverions sans doute à l'ennemi. Depuis trois mois nous avons tellement de succès de cette nature à notre actif que nous sommes blasés sur ce genre de gloire : le moindre grain de mil ferait mieux notre affaire [1].

Nous quittons Sabaridougou le 18, après que des patrouilles de cavalerie sont allées incendier tous les villages voisins pouvant servir d'établissements aux bandes d'investissement qui ne manqueront pas de se former autour de Kérouané aussitôt notre départ. Sabaridougou est également livré aux flammes.

Pendant la nuit deux de nos chevaux sont morts subitement. Un des deux chefs sofas qui se sont rendus à nous me dit que ce n'est qu'un prélude, car les chevaux ne vivent pas dans cette région pendant l'hivernage, et

1. Les événements prouvèrent par la suite que ce raisonnement était exact. Un mois plus tard, une forte compagnie partie de Kérouané dans la même direction pour enlever les approvisionnements que Samory tenait en réserve au delà de Sabaridougou, sur le Baoulé, n'obtint aucun résultat et perdit, dans cette expédition, un officier et plusieurs hommes.

Samory en éloigne toujours sa cavalerie dès les premières pluies.

Nous avons fait très tranquillement la route de Sabaridougou à Lélengué, une vingtaine de kilomètres ; mais les chemins étaient détrempés, glissants ou effondrés et la marche fort pénible. Il s'échappait de la terre des buées puantes qui ont enfiévré une partie des Européens. Les nombreux ruisseaux que nous avions facilement passés à l'aller sont devenus de très sérieux obstacles d'où nos chevaux se tirent difficilement. En arrivant à Lélengué nous trouvons un convoi de quinze bœufs que le colonel nous envoie pour nous fournir de viande fraîche. Quelle aubaine ! Il y a bien longtemps que nous sommes déshabitués de l'honnête et réconfortant bœuf bouilli qui formera ce soir le plat fêté dans toutes les popotes.

Chaleur lourde le lendemain ; quelques grondements de tonnerre résonnent dans un ciel encore parfaitement bleu, mais à travers lequel courent affolés des nuages floconneux ; par moments, pas un souffle de brise n'agite l'atmosphère, puis des commencements de rafales qui tombent tout d'un coup, à peine nées.

Ce jour-là ma compagnie est disloquée. Une partie des hommes qui la composent va renforcer les effectifs de la garnison de Kérouané ; le reste sera le noyau d'une compagnie de tirailleurs soudanais réguliers que le colonel veut former au retour. Aussi, de ce fait, j'en quitte le commandement et rentre à l'état-major.

Avant de me séparer de mes tirailleurs, j'ai été l'objet de leur part d'une touchante démonstration que je relate pour montrer combien rapidement nous pouvons nous attacher ces natures si dévouées sous leur apparence un peu fruste. Connaître leur langue, assez au moins pour

suppléer à leur ignorance de la nôtre, les traiter toujours avec une justice extrême qui n'exclut pas une grande sévérité dans la répression, s'occuper avec sollicitude de leurs besoins matériels et ne pas craindre d'avoir à l'occasion avec eux, à l'exemple des chefs de leur race si haut placés qu'ils soient, une certaine bonhomie affectueuse, enfin écouter gravement, longuement, patiemment les copieuses réclamations dont ils sont coutumiers pour la moindre cause, non sans les punir lorsqu'elles ne sont point fondées ; par ces moyens, leurs officiers verront naître autour d'eux des dévouements et une fidélité dont les soldats européens ne sont pas toujours coutumiers.

Donc, au moment de me séparer d'eux je les avais réunis sur le front de bandière. Je les félicitai de la vaillance qu'ils avaient montrée chaque fois que nous étions allés au feu et leur souhaitai bon séjour à Kérouané. A peine avais-je fini de parler que tous ces braves gens, rompant leurs rangs, se pressent autour de moi, touchent mon veston d'une main qu'ils portent ensuite à leur front en me disant : « Ille tié kagni[1]. » Jusqu'au dernier, tous vinrent ainsi me témoigner leur affection naïve où ne pouvait entrer aucun calcul puisqu'ils savent que je vais rentrer en France et qu'apparemment aucun d'eux ne me reverra plus.

Dans la soirée je regagne Kérouané où le capitaine d'artillerie Besançon, un de mes compagnons d'armes dans le Soudan huit années auparavant, actuellement chef d'état-major de la colonne, m'offre l'hospitalité dans sa case.

Sur la route qui va de Lélengué au fort j'ai croisé par-

1. « Tu es un bon chef. »

tout de longues théories d'hommes armés, de femmes, d'enfants qui vont, les uns protégeant les autres, chercher sur la rive gauche du Milo du bois et de la paille. Plus de huit mille personnes se pressent déjà dans la plaine, et les nombreuses cases formant l'agglomération de Sanankoro se couvrent de toits.

Un immense troupeau de bœufs est parqué sous les murs du fort. Presque à chaque heure, des reconnaissances ramènent des bestiaux et des paysans. Ici les résultats de la campagne se dessinent ; de toute façon il faut que l'ennemi soit sérieusement démoralisé pour que ces petites opérations puissent se continuer avec un tel succès.

Plusieurs centaines de captifs encombrent la cour principale du fort ; leur nombre va toujours croissant. Ils sont assis sur les talons, en tas pressés, regardant insouciants les allées et venues des Européens campés à côté d'eux.

Tout près de la case de l'état-major le capitaine Harmand agonise ; déjà il ne reconnaît plus personne. Il meurt dans la nuit, emportant les regrets de tous. Il avait appartenu comme lieutenant aux spahis sénégalais, et, en cette qualité, il avait fait la pénible campagne de 1884-1885 ; à cette époque, deux violents accès hématuriques avaient mis ses jours en danger. Malgré nos conseils, il voulut prendre part à cette dernière expédition, estimant sa santé suffisamment rétablie par un séjour de plusieurs années en Tunisie. Les fatigues extrêmes que lui valurent le poste d'honneur qu'il occupait en avant de la colonne épuisèrent son tempérament qui, quoique robuste, n'était pas fait pour se plier facilement au climat meurtrier du Soudan.

Il règne dans Kérouané un désarroi indescriptible. Les mouvements causés par la formation de la garnison et

l'afflux constant de nouveaux venus, paysans ou captifs, que déversent à chaque instant dans les cours les reconnaissances qui rentrent, augmentent les embarras des préparatifs du départ. Une de ces reconnaissances a tué, chemin faisant, plusieurs soldats noirs habillés en cipayes anglais, à dolman blanc ou rouge soutaché de jaune ; quelques-uns portaient des galons d'argent en chevrons sur les bras. Les Anglais sont fort aimables vraiment et parfaitement attentionnés pour nous ; après les fusils et les munitions, les uniformes et peut-être aussi les instructeurs si on en croit les insignes de sergent battant neuf ornant les manches d'un uniforme très complet du West-India-Regiment. Au reste, de retour à Bissandougou, des prisonniers nous apprendront qu'au plus fort de nos combats avec Samory, « un blanc de la côte se trouvait à ses côtés, escorté par des soldats noirs, tous habillés de même et bien armés, venus avec lui de Sierra-Leone ».

Ceci nous expliquera la provenance des divers objets d'usage exclusivement européen, que nous trouvâmes sur la montagne du Toukoro, lors de l'assaut donné au refuge de Samory, et en particulier d'une boîte de fusil portant l'inscription *Ch. Garett*, *W. Africa C°*, *Liverpool*[1].

Le colonel est bien embarrassé de tous les captifs qui encombrent le fort. Les mettre en liberté à Sanankoro n'est pas possible, car ils retourneraient de suite auprès de leurs anciens maîtres ou seraient enlevés par les hommes libres des villages de la plaine et remis en captivité. Le seul moyen de les conserver d'une façon utile pour nous en leur assurant la vie matérielle et une cer-

1. Voir, au sujet des agissements anglais, pages 40, 219, 267, 297, 303, 361, 362, 364.

taine liberté, est de les confier aux tirailleurs qui tiendront garnison à Kérouané. Grâce à eux, nos hommes pourront ensemencer quelques hectares de terrain dont les récoltes viendront en surplus de la faible ration quotidienne que les ressources du fort permettront de leur distribuer.

D'autre part, les chefs des nouveaux villages ont décidé d'offrir au colonel une jeune fille libre par chaque soldat noir composant la garnison de Kérouané; celle-ci deviendra la femme légitime du tirailleur à qui elle écherra et sera pour le commandant de Kérouané une garantie certaine du bon vouloir des réfugiés. Ces jeunes filles, trois cents environ, seront désignées par le sort dans chaque agglomération. Les tirailleurs accueillent avec enthousiasme cette idée; n'étant accoutumés à se séparer de leurs femmes que pendant le temps relativement court que durent les expéditions ordinaires, ils avaient envisagé avec terreur l'obligation de rester dix mois enfermés sans compagnes dans Kérouané.

Ainsi tout allait au mieux des intérêts de tous. J'ai assisté à la répartition de ces femmes et des captifs; ils étaient dans l'enchantement, car pour les filles et pour les captifs c'était la nourriture assurée.

Seule une exception, mais typique celle-ci, fit tache un instant sur cette noire et singulière idylle.

Comme je l'ai dit plus haut, le sort devait désigner les jeunes filles à marier, et celles qui étaient touchées par un destin que je veux croire aveugle, en paraissaient très heureuses. Nos tirailleurs sont de beaux gars, aux allures victorieuses de soudards heureux; ils représentaient certainement pour elles certain personnage. En arrivant au fort on les réunissait dans une cour, et un nouveau tirage au sort leur donnait un mari qui, les yeux luisants,

emmenait bien vite sa nouvelle compagne dans sa demeure.

Cependant le tour d'une grande belle fille peulhe, au visage assuré et plein de noblesse, était arrivé. Derrière elle, un vieillard éploré et plusieurs captifs attendaient dans un silence effaré qu'elle soit livrée à son nouveau maître. C'était son père et ses domestiques, car elle était riche et de famille de chefs. Quelque haine cachée avait dû la faire désigner pour ce mariage forcé, au milieu des filles de petites gens qui l'entouraient.

Couverte de piécettes, de bijoux et de colliers d'ambre, elle regardait impassible et dédaigneuse, dans ses traits hautains du galbe caucasique le plus pur, les tirailleurs qui rôdaient sentant le bouc et cherchant la femelle. De ceux désignés par le sort aucun n'avait osé emmener dans sa case cette belle vierge à la peau jaune dont les grands yeux noirs insolents les brûlaient au passage.

Enfin, impatientée, elle s'écrie : « Qui de vous, captifs des blancs, osera me prendre pour femme ? » Personne ne répond ; tous s'écartent sans paraître avoir entendu. Le capitaine indigène Mahmadou-Racine qui préside à cette curieuse cérémonie veut sauver la situation. Il désigne un sergent ; celui-ci se récuse, puis un autre, qui aussi s'en défend.

Alors la peulhe faisant un geste de mépris s'en va droite et fière, suivie de tout son monde, pendant que son vieux père obtient facilement du colonel la dispense pour sa fille de ce mariage forcé.

Dans la soirée, pendant qu'on met la main aux derniers préparatifs du départ, une reconnaissance de tirailleurs attardée rentre au fort. Elle a failli nous ramener une brillante capture : une des femmes de Samory enlevée

dans un hameau de culture, à deux journées de marche de Kérouané. Mais en route, la petite troupe a été attaquée par un parti de sofas et a dû lâcher sa prise, non sans avoir tué le gendre de cette femme, fils d'un personnage important de l'entourage de Samory.

La garnison de Kérouané est formée, ses approvisionnements constitués ; rien ne nous retient plus ici. Demain matin, nous reprendrons pour une dernière fois la route de Bissandougou.

Les forces dont disposera le capitaine Wintemberger nommé résident de la région, sont de deux cent soixante-dix tirailleurs, trois pièces de 80 de montagne, deux canons à tir rapide, cent fusils à tir rapide mausers ou fusils 1866-1874 pris à l'ennemi et destinés à armer une milice mobile, enfin de nombreux fusils à pierre et à capsules destinés aux réfugiés qui entourent le fort. Les dix mois de vivres que nous laissons se répartissent de la façon suivante : du vin, trois jours sur quatre ; du tafia le quatrième ; trois jours sur quatre de farine, le quatrième jour du biscuit; environ six cents têtes de bétail, une centaine de moutons, du lait à discrétion. Grâce aux soins du docteur Boissier, un poulailler créé dès les premiers jours va s'augmentant rapidement.

Le commandant du fort, le capitaine Wintemberger, est d'une remarquable intelligence ; c'est un très brillant officier à tous les points de vue. Avec une aussi forte garnison, des vivres qu'il juge en quantité suffisante il s'estime en bonne situation. Son intention est de protéger la plaine sur tout son périmètre par des ouvrages détachés, facilement défendables avec peu de monde qui permettront aux huit milles âmes qu'on lui a confiées de cultiver en paix. Déjà il a fait commencer la construction d'un blockhaus

sur la rive gauche du Milo afin de rester maître du gué et des hauteurs qui le commandent.

Malgré son optimisme, qui est celui d'un vaillant, ce n'est pas sans un serrement de cœur que nous abandonnons le 21 mars nos camarades [1] dans cette bicoque où pendant de longs mois, une année peut-être, ils vont être à peu près complètement privés de toute communication avec la France et le monde civilisé. Dans quelques jours le brave lieutenant Biétrix sera tué ; dans quelques mois, Wintemberger, si énergique, si actif, si plein de vie sera frappé à son tour ; plus tard, ce sera le lieutenant Laurent. Quant aux autres, qui sait, au moment où j'écris, ce qui leur est advenu. Une année s'est écoulée, et c'est à peine s'ils viennent de revoir, pour la première fois, nouvelles figures de Français dans la personne des officiers de la colonne Combes qui les débloque à l'heure actuelle.

Cette fois, notre colonne n'a plus la belle ordonnance impeccable des premières marches ; outre le convoi de voitures et douze cents porteurs, nous rapatrions sur le Niger des centaines d'individus de tout âge et des deux sexes enlevés sur nos territoires par les coureurs de Samory. Il nous faut convoyer ces pauvres diables jusqu'au delà de Kankan où ils pourront regagner en sécurité leurs villages qu'ils pensaient bien ne jamais revoir.

Impossible de les tenir groupés à la place qui leur a été assignée dans la colonne. Tous connaissent plus ou moins quelques-uns de nos tirailleurs ou de nos spahis ; bon nombre leur sont apparentés. Aussi, en dépit de leur

1. Capitaine Wintemberger ; lieutenants Salvat, Bietrix, Bunas, Laurent, Andlaüer et Voulet, de l'infanterie de marine; lieutenant Raimbaud, de l'artillerie de marine ; docteur Boissier de la marine.

escorte, ils se faufilent dans les rangs de la troupe, anxieux des nouvelles du pays, heureux de tuer le temps et de chasser les fatigues de la route par une interminable causerie.

Peu à peu cependant on arrive à mettre un peu d'ordre dans cette longue traînée humaine de plusieurs kilomètres. Nous arrivons à Madiarébougou sur le soir sans autre incident qu'une pluie diluvienne qui nous a pris à Talibakoro.

La tranquillité dont nous avons joui pendant la route n'avait apparemment pour but qu'endormir notre défiance et nous faire nous relâcher des mesures de sûreté habituelles. Les sofas ne sont pas tenus de savoir que nous nous gardons toujours comme si nous devions être attaqués à l'improviste ; c'est ce qui est arrivé pendant la nuit.

A dix heures et demie, alors que tout bruit avait cessé dans le camp et que nous reposions, une fusillade nourrie éclate dans la direction de l'est et les balles de pleuvoir dru sur Madiarébougou. Les avant-postes répondent, mais prudemment, car les sofas à la faveur d'une nuit très noire se sont glissés à travers leurs intervalles. Néanmoins, au bout de quelques minutes, ils éteignent le feu de l'ennemi. A onze heures, la fête recommence sur notre front nord ; puis à minuit moins un quart sur notre front sud. Une balle troue ma tente et vient briser à grands fracas une planche d'une des caisses sur lesquelles j'ai fait installer le brancard qui me sert de lit. Je me réveille en sursaut et j'entends une conversation animée près de la tente du colonel dont je suis voisin ; je m'y rends à tâtons dans l'obscurité complète. Cependant plusieurs feux de salve stridents retentissent brusque-

ment, suivis de cris lointains après lesquels tout se tait autour de nous ; nos balles ont dû porter juste.

Un sofa a été saisi au milieu des petites postes ; on l'a amené au colonel qui l'interroge. Après mille réticences, des mensonges sans nombre et sous le coup de menace de mort, cet homme finit par lui apprendre que nous seront attaqués demain à Farandougou où plusieurs bandes ennemies garnissent les hauteurs. Ce prisonnier est fort intelligent ; il donne au colonel beaucoup de détails intéressants sur diverses particularités de l'organisation et de la discipline du feu imposée aux sofas ; il nous affirme l'exactitude du bruit d'après lequel Samory aurait reçu récemment des Anglais plus de deux mille fusils et quatre cent mille cartouches. Il confirme les renseignements qui nous annonçait la présence d'un Anglais auprès de son maître pendant la première partie de la campagne, Enfin, et c'est là la chose capitale, il a entendu dire par les chefs de la bande à laquelle il appartient que Samory avait donné ordre de nous inquiéter sur notre route sans s'engager à fond ; l'Almamy serait du reste resté de sa personne avec ses meilleures troupes au sud-ouest et à une assez grande distance de Sanankoro.

Puis, tout à coup, une épouvante lui vient ; peut-être se rappelle-t-il les têtes plantées par les tirailleurs sur la route à Baratoumboun et il se met, pour éloigner le moment d'une mort qu'il sent certaine, à débiter avec une volubilité folle mille choses sans suite, qui ne se tiennent pas, qu'il allonge toujours, repartant à perdre haleine lorsque, une seconde silencieux, on peut penser qu'il n'a plus rien à dire. Il tremble de tous ses membres.

Le colonel fait un signe ; des tirailleurs l'emmènent à quelques pas, hors de la lueur vacillante du photophore

qui nous éclaire ; au tournant d'une case en ruine, ils tuent le malheureux à coups de baïonnette. Par nuit noire, entourés d'hommes de toutes parts, au milieu du bivouac, ils ne peuvent songer à s'en défaire d'un coup de fusil. On lui coupe la tête et on la plante sur la route pour enseigner la prudence aux sofas qui nous suivent.

Le lendemain nous passons devant ce trophée. Les traits étaient reposés et la physionomie exprimait, à ce qu'il m'a semblé, une sorte d'apaisement donné par la mort aux indicibles souffrances endurées dans un long martyre.

Au petit jour nous piétinons sur place une longue demi-heure en attendant que notre interminable colonne de porteurs, de réfugiés et de voitures se rassemble et se mette en mouvement.

La campagne est charmante. Les pluies des derniers jours ont fait verdoyer plaines et montagnes ; les arbres portent de nouvelles feuilles d'un vert tendre qui repose la vue. Mais quel pataugeage dans les sentiers et dans les vallées ! Vraisemblablement toute manœuvre d'une troupe un peu importante deviendra impossible dans cette contrée d'ici peu de jours ; dès maintenant nos chevaux enfoncent jusqu'aux jarrets dans les bas-fonds ; les hommes font sur les pentes de longues glissades qui se terminent par des chutes nombreuses.

Entre temps, le convoi de blessés et de malades va s'augmentant de jour en jour. Ce matin, le lieutenant de Champvallier gravement malade et un de nos hommes blessé pendant la fusillade de la nuit l'alourdissent de deux nouveaux brancards. C'est, je crois, le cent quatrième blessé de la campagne ; une quarantaine de tués porte à plus de cent quarante le nombre d'hommes mis hors de combat pendant ces deux derniers mois.

Depuis un instant je remarque que nos indigènes, soldats, convoyeurs ou autres, parlent à voix basse et apaisent leurs rires bruyants. Ils ont un remarquable instinct du danger ; on peut déduire à coup sûr de leur silence relatif que l'ennemi n'est pas loin et qu'il plane dans l'air quelque mauvaise surprise. Au convoi le manège est plus caractéristique encore. Habituellement les quinze ou seize cents indigènes qui le composent s'échelonnent sur plus d'un kilomètre ; l'escorte fait de vains efforts pour les faire serrer et les empêcher de s'arrêter quand bon leur semble, à l'ombre de quelque arbre. Tout à coup, sans cause apparente, pareils aux bœufs qui sentent les fauves, ils allongent le pas, se tassent, se massent, s'étendent à droite et à gauche du sentier sur un front de trente à quarante mètres, traçant une longue battue à travers herbes, broussailles et taillis.

Ainsi l'interminable ruban de la colonne se déroule silencieusement avec, au milieu, comme la carapace d'une tortue immense, le groupe large et compact des indigènes et des porteurs dont les caisses en zinc ou les sacs jaunes figurent les écailles d'où de lumineux reflets jaillissent par instants.

Epanouie en demi-cercle, tout en avant, la cavalerie d'avant-garde marque de taches rouges la verdure claire de la campagne. Bien loin en arrière, à deux kilomètres, une longue file de mulets dont les hautes herbes cachent en partie les caisses très basses de leurs voitures qui roulent dans un grand ronflement de fer creux. Une longue bande sombre coupée en tête par une barre rouge et divisée en anneaux par des cavaliers qui paraissent tout noirs dans leurs vêtements bleus, réunit entre eux ces éléments : ce sont, avec leurs chefs de section les tirailleurs,

en avant desquels un escadron de spahis marche en colonne. Devant la première compagnie du gros un groupe de cavaliers au milieu duquel claque joyeusement au vent le guidon tricolore du commandant supérieur.

Enfin, se perdant en arrière et sur les flancs de cette longue procession, paraissant, puis disparaissant subitement au hasard des plis de terrain et des hautes herbes, de minuscules points rouges ou noirs indiquent que, dans toutes les directions, la garde de la colonne est minutieusement assurée.

C'est dans cet ordre que nous arrivons devant Farandougou. L'avant-garde fouille le village et bat les alentours sans signaler autre chose que de nombreuses traces de chevaux. Le capitaine Durand avec sa compagnie gravit le piton que j'ai occupé deux jours durant ; lorsqu'il en aura atteint le sommet on pourra considérer la route comme libre. Les murs fortifiés qui le couronnent en commandent tous les abords. Il escalade lestement les pentes. Rien ne bouge ; mais à peine dépasse-t-il la crête qu'il se trouve en présence d'une forte bande de sofas qui se préparent à faire feu sur la colonne et qui, hypnotisés par elle, ne songent pas à surveiller les abords de leur position. Le capitaine Durand se jette au milieu d'eux sans leur donner le temps de se reconnaître ; sofas et tirailleurs dégringolent pêle-mêle sur les pentes opposées. Les hauteurs voisines se couvrent alors de fumée, les détonations retentissent pressées et les balles sifflent. De petits nuages blancs, floconneux, légers d'abord, puis de plus en plus épais bordent tous les sommets. En avant, deux pelotons de spahis auxiliaires du lieutenant Mangin et les réguliers du capitaine Gouget mettent pied à terre et dégagent le passage pendant que sur les flancs quelques sections de

tirailleurs ont vite fait de déloger l'ennemi. C'est une poursuite échevelée à travers ravins et halliers ; puis les coups de fusil se font rares et bientôt le silence renaît sur la campagne.

Nous faisons la grande halte à Komandougou, village situé à l'entrée des montagnes ; sur trois côtés il est commandé par de hautes crêtes que nos avant-postes vont occuper. La précaution était bonne car des détachements ennemis s'avançaient pour les occuper. Quelques salves les tiennent hors de portée.

Un de mes anciens caporaux avait été chargé de garder un de ces pitons avec son escouade. Lorsqu'il arrive au sommet, devançant ses hommes de quelques pas, il se trouve nez à nez avec une sentinelle ennemie qui lui crie : « Va-t'en et cours vite, autrement je te tue ! » Il n'a pas fini de parler qu'il a la poitrine traversée d'un coup de feu que le caporal moins bavard et plus pratique lui lâche à bout portant. Ce sofa, digne émule des verbeux héros d'Homère, était armé d'un fusil chassepot transformé pour tirer la cartouche du fusil Gras. Il avait dans sa sacoche soixante-dix cartouches de fabrication belge.

Je cite ce cas pour en venir à cette constatation que l'armement de Samory va s'unifiant très rapidement. Au début de la campagne, seules ses meilleures troupes étaient munies de fusils à tir rapide. Puis bientôt, tout son corps de bataille ; enfin maintenant jusqu'à ses batteurs d'estrade qui sont armés comme nous et dûment approvisionnés en munitions.

Leur instruction militaire se perfectionne également ; ils exécutent leurs feux de salve très correctement aux commandements de « joue » et de « feu » que plusieurs de nous ont très nettement entendus en diverses occasions,

particulièrement au Bécé-ko. Heureusement des échecs constants et des pertes nombreuses ont singulièrement affaissé leur moral, et chaque jour leur force de résistance diminue.

Nous atteignons Bokhodougou à la tombée de la nuit. A chaque pas nous avons été ralentis ou arrêtés par notre convoi de voitures ; elles fatiguent énormément dans ce terrain très accidenté, couvert tantôt d'une végétation très dense, tantôt d'un semis de roches ferrugineuses. Chaque montée, chaque rivière mettent toute la colonne dans l'obligation de s'arrêter quelquefois pendant une heure entière en attendant que les voitures aient serré leurs distances.

Pendant la nuit, une fusillade lointaine nous éveille ; des feux de salve, des feux rapides, puis tout se tait. En passant à Fabala, à six kilomètres en arrière, nous avions mis le feu aux abatis et aux palissades que Samory y avait fait disposer pour nous barrer la route. Les sofas qui commencent à se trouver suffisamment étrillés et qui exécutent à la lettre et avec enthousiasme l'ordre de ne plus s'engager à fond, couvrent de plomb les flambées qui s'élèvent des abatis ; au milieu de la nuit, à la grande distance où ils se tiennent prudemment, ils les prennent pour nos feux de bivouac. Nos tirailleurs rient de bon cœur de leur déconvenue, puis se rendorment paisiblement jusqu'au matin.

Le 23, à onze heures, nous sommes campés à Bissandougou. Des Européens de la colonne une partie ne tient plus sur ses jambes que par un miracle de volonté, l'autre est couchée à l'ambulance. Le docteur Primet, chef du service médical, est dans un état épouvantable, miné par la fièvre et par la dysenterie. Il a voulu, coûte que coûte,

faire son devoir jusqu'au bout ; mais si on ne le rapatrie au plus vite, il y a bien des chances pour qu'il reste à jamais de ce côté du Niger.

Beaucoup de tirailleurs sont usés par les privations et les fatigues et ont un besoin absolu de repos.

Aussi, dès le premier jour, le colonel donne l'ordre de dislocation de la colonne qui, de l'avis de tous, est incapable d'un nouvel effort sérieux que la saison avancée rendrait du reste entièrement vain.

CHAPITRE IX

Dislocation de la colonne. — Navigation en pirogue. — Le Bouré et le Siéké. — Chasse au bœuf sauvage. — Réception à Niagassola. — Repeuplement. — Augures et dolo. — Kita, la mission des Pères du Saint-Esprit, entreprises commerciales. — Séjour à Bafoulabé. — Affaire de Kabadianbara. — La situation sur le Niger supérieur et à Ségou.

Nous jouissons à Bissandougou d'une tranquillité complète ; Samory paraît nous oublier. Si d'ici peu il ne renouvelle pas ses attaques, ce sera preuve certaine que cette campagne l'a beaucoup plus entamé que nous le pensions ; autrement, tel que je le connais, il est homme à brûler jusqu'à sa dernière cartouche. Le recueillement dans lequel il se tient est de bon augure ; la démoralisation doit faire son œuvre parmi les siens.

Un parti ennemi est bien venu le 29 tirer quelques coups de feu, la nuit, sur la compagnie Sensarric installée à mi-chemin de Tinti-Oulé et de Bissandougou, à cheval sur la route de Kankan ; un tirailleur a même été blessé. Mais cette attaque paraît plutôt le fait de rôdeurs que d'une troupe organisée.

Pendant qu'un grand convoi se rend à Kankan pour y chercher le ravitaillement d'hivernage du poste de Bissandougou, les troupes et les porteurs disponibles sont em-

ployés à rendre ce poste habitable et à le mettre à l'abri d'un coup de main. Bien habile serait celui qui à première vue devinerait l'arme à laquelle appartiennent les soldats noirs ou blancs qui travaillent sur les chantiers. Les haillons qui composent la tenue des uns et des autres, y compris là plupart des officiers, ne rappellent plus aucun uniforme ; pour les tirailleurs, c'est inénarrable. Une réserve d'effets à la base d'opération de nos colonnes serait d'une utilité bien grande.

La campagne a été très pénible à tous les points de vue ; tout le monde est éreinté. Aussi le commandant supérieur, qui ne veut quitter Bissandougou que lorsqu'il y aura vu lui-même emmagasiner la dernière caisse de biscuit, renvoie au delà du Niger, en plusieurs détachements et par petites étapes, les divers corps dont il n'a plus que faire ici.

Je quittai Bissandougou le 2 avril avec un convoi de voitures commandé par le capitaine Ponsignon qui allait à Kankan chercher un dernier approvisionnement. A Tinti-Oulé, le capitaine Sensarric nous avertit qu'un détachement de sofas bat la campagne. Les spahis du lieutenant Mangin explorent en vain les abords de notre route ; ils ne trouvent que des traces fraîches encore de sabots de chevaux. Nous arrivons au gué du Milo, puis à Kankan sans que le moindre coup de fusil ait troublé la marche du convoi.

Les voitures ont marché un train d'enfer pendant ce trajet grâce au dressage que le capitaine Ponsignon a fait subir à tous, hommes et animaux. Les résultats obtenus sont vraiment remarquables ; et dans ces chemins détestables la vitesse du convoi a été presque égale à celle qu'on peut obtenir en France sur de bonnes routes.

Le capitaine Roumet, résident de Kankan, est venu au-devant de nous à quelques kilomètres du gué. Chemin faisant, il me conte une aventure dont, quelques jours auparavant, un habitant de sa résidence fut le héros. Elle montre que les cavaliers de Samory sont encore fort audacieux, mais que, d'autre part, les gens de Kankan ne manquent à l'occasion ni de sang-froid ni de présence d'esprit.

Le brave homme dont il est question pêchait tranquillement sur le bord du fleuve à moins d'un kilomètre du fort; survient un cavalier samorien qui le couche en joue et l'invite à le suivre. N'étant pas armé, il s'incline respectueusement, ramasse ses engins de pêche et suit le sofa sans mot dire. Ils arrivent ainsi dans la journée à un village de culture abandonné. Le sofa ordonne à son prisonnier de lui faire à manger. Le couscous prêt, notre cavalier mis en appétit par son succès se gave consciencieusement et s'endort à poings fermés. Il venait de loin et avait une longue trotte à faire pour rejoindre son détachement. Depuis longtemps l'homme de Kankan faisait semblant de dormir aussi. Dès qu'il entend le sofa ronfler, il ouvre un œil, puis tourne doucement la tête, et constatant que son vainqueur dort bien réellement, il saisit un énorme morceau de bois qui se trouve sous sa main et lui en assène un maître coup sur la tête. Il l'assomme net, lui coupe le poignet, prend son fusil et ses cartouches et rapporte triomphalement le tout au commandant de Kankan. « Tel est pris qui croyait prendre. »

Malgré un certain nombre d'accidents de ce genre, les cavaliers samoriens demeurent presque aussi aventureux que par le passé. Il est vrai qu'ils connaissent merveilleusement le pays et sont parfaitement montés. Leurs che-

vaux sont bien nourris et toujours très minutieusement soignés. Les nôtres au contraire sont des squelettes ambulants et forment une véritable cavalerie de l'apocalypse ; lorsqu'on a vu passer se traînant misérablement ces bêtes d'équarrissage, on est stupéfait de constater qu'à l'occasion leurs cavaliers peuvent encore leur faire fournir une charge.

Après le déjeuner que m'a offert le résident et qui, par contraste, me paraît somptueux, je parcours Kankan.

Où est le temps, peu éloigné cependant, où cette ville renfermait plus de six mille habitants, tous dans la plus grande aisance ? où son marché regorgeait des produits européens et indigènes les plus variés ?

Actuellement, c'est à peine si huit cents à mille misérables y habitent encore, décharnés par la faim, chaque jour décimés par les razzias des sofas.

Tous les matins des groupes de femmes et d'enfants escortés de quelques hommes en armes, vont au loin dans la campagne pour chercher des racines ou le fruit du nété ; telle est leur nourriture.

Malgré cette âpre misère il se tient cependant encore un marché quotidien, tant ce peuple a l'instinct du commerce. A deux francs cinquante la livre on y trouve un peu de sucre, des boîtes d'allumettes à dix sous l'une, quelques étoffes et des choses innomables que mangent les indigènes affamés. Les tirailleurs de Kankan s'y promènent fièrement entre deux services, avec les allures de gens importants qu'ils sont. Quoique assez fatigués par leur dur service d'escorte, leur bonne mine d'hommes rassasiés et qui mangent à leur saoul tranche violemment au milieu des figures émaciées des habitants de la ville. La solde leur est régulièrement payée ; aussi sont-ils de bons

clients pour les marchands, pour les griots aussi dont le tamtam les fait danser gaiement en attendant les coups de fusil [1].

Les orangers sont en fleurs et portent des fruits ; mais dans le temps de famine où nous sommes les oranges disparaissent vertes encore, bien avant la maturité. Plusieurs de ces arbres sont d'une magnifique venue ; on les dit âgés de plus de cent ans. Ils se trouvent près de l'enceinte là où j'avais vu, cinq ans auparavant, les vestiges des immenses haies de cactus qui, du temps de Caillé, enfermaient la ville d'une muraille infranchissable.

De retour au camp j'apprends que mon départ est fixé au lendemain matin ; je commande un convoi de pirogues qui descend prendre un stock de ravitaillement à Siguiri et y rapatrie un détachement de troupes. Cette nouvelle me surprend agréablement. Je voyage à cheval depuis si longtemps que je ne serai pas fâché de changer de moyen de locomotion et d'adopter cet autre, d'apparence moins pénible, où, mollement couché, on voit sans fatigue fuir sans cesse les rives dans un doux balancement qui vous rapproche constamment du but.

Le 4 avril à six heures du matin j'arrivais avec mes domestiques et mes bagages sur la rive du Milo où un ressaut de rocher sert d'embarcadère.

Une quinzaine de pirogues dont quelques-unes longues de plus de dix mètres attendaient leurs passagers. Le commandant de Kankan avait donné des ordres la veille pour que toutes soient couvertes et aménagées pour recevoir les Européens et les indigènes blessés qui vont rentrer

1. Dans le cours de cette année, les derniers succès du colonel Combes contre Samory ont ramené à Kankan son ancienne population qui monte actuellement à près de huit mille âmes.

avec moi à Siguiri. Seule, la plus grande, qui est celle que je dois monter, est à peu près installée. Des bambous ont été attachés au bordage sur une longueur d'environ trois mètres ; ils soutiennent des paillassons formant toit et qui, recouverts eux-mêmes de ma tente, donnent un abri imperméable au soleil et à la pluie. Ce logement que je vais habiter pendant plus de deux jours est large d'un mètre et haut de quatre-vingts centimètres ; à l'intérieur, pendus après les arceaux, tout mon arsenal d'armes, ma sellerie et mes vêtements de rechange.

Le fond de l'embarcation est rempli de branchage par-dessus lesquels sont étendues des nattes grossières. Cette précaution met le voyageur à l'abri du contact de l'eau qui clapote toujours, parfois avec des remous inquiétants, dans cette sorte de cale. C'est en rampant et en cognant du chef aux objets qui pendent aux parois qu'on va d'un bout à l'autre de cette primitive cabine.

Quatre piroguiers vigoureux, des somonos, sont répartis deux à l'avant, deux à l'arrière, armés de longs bambous avec lesquels ils poussent l'embarcation. Sauf un lambeau d'étoffe large comme la main passé dans une cordelette qui leur serre la taille, ils sont absolument nus. A chaque mouvement, leurs muscles saillent sous la peau, et ce costume très simplifié fait valoir le galbe parfait de leurs formes. Nageurs émérites, lorsque la pirogue entraînée par le courant ou poussée par un faux coup de perche s'ensable ou touche quelque obstacle, ils se jettent à l'eau et poussent devant eux en nageant avec aisance cet énorme et lourd tronc d'arbre creux. Dans les grands fonds ils emploient de courtes pagayes en forme de bêches, taillées tout d'une pièce dans un morceau de bois dur. Un large vase en terre plein de sable placé à l'arrière leur

sert de fourneau où mijote constamment un éternel cous-cous au karité dont les âcres relents empoisonnent mon réduit.

Ces somonos forment dans le Soudan occidental une caste à part qui se tient très en dehors de la population. Pêcheurs, chasseurs et piroguiers, ils vivent sur l'eau et dans l'eau ; leurs villages sont construits sur les ressauts des berges que l'inondation ne recouvre pas entièrement et qui, pendant cinq à six mois de l'année, à l'époque des hautes eaux, se transforment en îles véritables. Ils se marient entre eux et leur vie très dure exerce sur eux une complète sélection, car les jeunes gens qui ne sont pas exceptionnellement robustes arrivent rarement à l'âge du mariage. Aussi peut-on dire qu'ils forment une race très distincte si on considère surtout la perfection de leurs formes, leur vigueur, leur stature et leur adresse remarquable.

Ils ont aussi ceci de particulier : c'est qu'autant les peuples mandingues sont mous à l'obéissance et opposent presque toujours la force d'inertie aux volontés de leurs chefs, autant les somonos sont disciplinés aussi bien vis-à-vis des anciens de leur corporation qu'à l'égard des chefs des pays qu'ils habitent. Riches cependant, très riches même, car ils sont sur les grands fleuves, le Niger, le Tankisso, le Milo et tant d'autres, maîtres absolus des communications d'une rive à l'autre et du trafic fluvial. Nul en dehors d'eux ne peut posséder ou employer une pirogue ; et il va sans dire qu'ils battent monnaie de ce privilège. A Ségou, ils payent une redevance annuelle de douze mille francs en argent à la résidence qu'ils entretiennent en outre d'œufs, de lait, de poulets et de poisson. Seule la vente aux riverains et aux diulhas du poisson

frais et du poisson salé suffit amplement à leur procurer les objets et les denrées qui leur sont nécessaires.

Mais à côté de ces avantages, ils sont frappés d'une lourde charge : l'obligation de satisfaire à toutes les réquisitions de transport du chef de la contrée. C'est en vertu de ce droit que nous les astreignons depuis le mois d'août, sur le Niger et sur le Milo, au transport incessant de notre ravitaillement et du personnel de Bamakou et de Siguiri à Kankan, et *vice versa*. Pour répondre à nos besoins, ils doivent travailler en moyenne quinze heures par jour pour une rémunération de cinquante centimes. Et il faut reconnaître que, somme toute, c'est d'assez bonne grâce qu'ils se soumettent à ce régime ; s'ils se plaignent de temps à autre, leur bonne humeur de vigoureux travailleurs n'en est du moins jamais altérée.

Sur la berge du Milo sont entassés des centaines de ballots informes servant de sièges à une foule patiente de noirs des deux sexes, clients des tirailleurs que nous emmenons ; toute cette suite d'armée attend le moment de se glisser furtivement dans les pirogues, au milieu du tohu-bohu du départ. Malgré toutes les précautions, malgré la plus grande surveillance, presque tous arriveront à se faufiler dans les embarcations, s'y tasseront, y disparaîtront si bien qu'à voir passer notre convoi on ne se douterait jamais de la quantité d'individus qu'il transporte. A sept heures, les Européens, canonniers en majorité et soldats d'infanterie de marine arrivent en retard d'une heure. Ils portent péniblement, traînant la jambe et l'air éteint, leur selle et leurs effets. La réaction des fatigues de la colonne se fait sérieusement sentir et se traduit chez eux par un affaissement physique complet.

Lentement on s'embarque ; je donne le signal du départ et ma pirogue pousse et prend la tête. A deux cents mètres de la rive je me retourne pour juger de la façon dont marche mon convoi et je constate, sans étonnement du reste, que dix pirogues sont toujours à la berge. Chacun a oublié quelque chose, et de courir au poste distant de près d'un kilomètre. Pour faire activer ces retardaires je continue à pousser emmenant l'escorte avec moi. On dit les rives du Milo peu sûres ; il paraît même qu'un convoi y a été attaqué ces jours passés. Je suis bien certain de voir bientôt tout le monde rallier rapidement sous la protection de mes fusils. A huit heures le convoi forme une escadrille de seize pirogues qui filent bon train, aidées par le courant, dans la direction de Niafadié.

Quoique nous soyons à la saison des plus basses eaux la rivière est partout navigable aux troncs flottants que sont en réalité nos pirogues.

Leur construction est chose simple. On choisit, pas trop loin du fleuve, un arbre de belle venue. On en brûle le pied pour le jeter bas ; le fût est séparé de la tête, et, à coups de hachettes, on le creuse, on le taille, jusqu'à ce qu'il ait forme grossière d'embarcation. S'il est trop court, on prépare un deuxième tronc, on les réunit tous deux bout à bout et on les coud ensemble avec des cordes qu'on enduit de gutta-percha ainsi que les points de sutures et les contacts. Celle que je monte est ainsi faite de deux pièces ; elle n'a pas moins de douze mètres de longueur ; elle est large d'un mètre.

Un voyage de deux jours dans un pareil véhicule paraît interminable. Cette immobilité forcée de quarante-huit heures, enfoui sous des paillassons qui conservent des chaleurs d'étuves, enfumé, asphyxié par la cuisine des

somonos, fait vite regretter les longues chevauchées coutumières.

Cependant, pour les caractères rêveurs et passionnés de nature, ce voyage a de grands charmes. A chacun des innombrables méandres que le Milo décrit dans la plaine le spectacle change, toujours nouveau, infiniment varié. De chaque côté du bord les rives courent au-devant de la pirogue dans l'échevêlement de leurs arbres feuillus qui viennent en quelque sorte se jeter sous le regard pour fuir bientôt rapides loin derrière, et se perdre en un double filet noir bordant une ligne dorée scintillante.

Les mille sinuosités capricieuses de la rivière nous ramènent parfois dans un sens entièrement opposé à la direction générale de son cours qui est sensiblement nord-sud. Entre Kankan et Niafadié, on pense n'arriver jamais tant les boucles sont nombreuses et interminables ; il faut près de quatorze heures pour descendre en pirogue jusqu'à ce dernier village, alors que par la route un marcheur ordinaire ne met guère plus de six heures.

Presque partout les rives sont couvertes de hautes futaies rendues impénétrables par un inextricable fouillis de lianes, de buissons et de hautes herbes. Parfois elles sont entaillées à pic par les eaux d'hivernage, bordées alors par les cultures des villages voisins, ou bien elles s'étendent basses, sablonneuses, coupées par des laisses d'eau encadrées d'ajoncs et d'une herbe vivace et touffue, jusqu'à plusieurs centaines de mètres dans l'intérieur des terres.

C'est là plus particulièrement que la gent aquatique se donne rendez-vous et tient de graves conciliabules où chaque assistant perché sur une patte, son grand bec penché, méditatif, paraît réfléchir aux choses insondables.

Dans les berges argileuses nichent des milliers de petits oiseaux au vif plumage qui en ont percé la muraille de trous serrés tout au fond desquels nichent leurs nourrissons à l'abri des griffes des chats-tigres et des éperviers.

Les oiseaux pêcheurs de toute sorte, petits et grands, sont nombreux ; une mouette d'un gris clair, toujours en mouvement sur la bordure des bancs de sable où elle trottine courant avec une agilité surprenante, paraît chargée de donner l'alarme à ses congénères emplumés ; elle pousse des cris perçants aussitôt qu'elle aperçoit sur le fleuve quelque objet insolite.

Des oiseaux trompettes, très haut sur pattes, le plumage mordoré, la tête d'un beau bleu moucheté de deux cocardes rouges plaquées sur les oreilles, une fière aigrette dorée sur le front, règnent sur ces parages. Toujours deux par deux, très fidèles amants, ils jettent au moment du danger des cris rauques puissants. Leur grande taille, l'envergure de leurs ailes, leur hauteur sur pattes presque égale à celle de l'autruche fait croire à un volatile de fortes dimensions. Il n'en est rien ; un plumage fourni et très long leur donne seul cette apparence étoffée, et ces grandes jambes portent un corps qui n'est guère plus gros, mais un peu plus long que celui d'un coq.

A ces habitants du fleuve se mêlent, à certaines heures, de véritables troupeaux de pintades bavardes et de perdrix finaudes qui viennent boire toujours aux mêmes abreuvoirs. Des aigles noirs à têtes blanches, des éperviers gris au vol rapide, surveillent leurs ébats ; dès qu'une d'elles se découvre, elle est enlevée au milieu du hourivari d'indignation et de terreur de ses compagnes. Très tristes, de grands plongeons blancs, la tête

et la queue noires, contemplent immobiles et pensifs ce spectacle de carnage pendant que de longs vols d'énormes canards noirs et verts à crête rouge, armés à l'épaule d'un éperon long et fort, traversent la plaine avec un grand bruit de trompettes, se rendant à quelque mare solitaire.

Dès que l'obscurité tombe, la pénombre est rayée par le vol heurté et ronflant d'un oiseau de nuit d'un gris sombre doté d'une étrange particularité : ses ailes sont prolongées par une tige longue et nue terminée par une plume unique qui donne l'illusion, le soir, de deux oiseaux minuscules voltigeant à ses côtés.

Pendant ce voyage je n'ai vu à l'abreuvoir aucun des quadrupèdes familiers des affluents du haut Sénégal : hippopotames, crocodiles, fauves, biches, cerfs ou antilopes. Certainement la faune de ce pays est moins riche qu'au delà du Niger ; avant notre arrivée, la population y était trop dense pour permettre au gros gibier d'y vivre en paix.

Nous passons à huit heures devant le village de Niafadié. Devant son débarcadère défile un convoi de cinquante pirogues qui remontent à Kankan chargées de vivres. C'est, je pense, le dernier envoi, car à Siguiri, à Kita, à Bamakou les magasins sont vides et ces postes n'ont même plus leurs approvisionnements particuliers au complet.

Les feux allumés sur chacune des pirogues éclairent comme dans une fête vénitienne le cadre de sombre verdure qui borde le fleuve, et les eaux réfléchissent toutes ces lumières avec des lueurs d'incendie.

La lune nous éclaire jusqu'au delà de Kofoulani ; lorsqu'elle tombe sur l'horizon, à minuit, nous nous arrêtons. Les piroguiers harassés se laissent choir sur le sable à côté des grands feux, et tous ces corps noirs jetés à terre

dans des poses veules, éveillent l'idée d'un campement au milieu d'un champ de bataille.

Nous repartons à six heures du matin. A neuf heures nous approchons de Fodé-Karia qui nous a été signalé comme un point dangereux ; une attaque y est possible. D'eux-mêmes nos somonos forcent de vitesse. Couchés sur leurs longues perches, ils pèsent sur elles de tout le poids de leurs corps, et se relèvent brusquement en cadence, donnant à la pirogue une poussée qui la fait glisser sur l'eau avec un bruissement précipité.

Bientôt nous découvrons l'embarcadère du village. Plusieurs points noirs qui se déplacent sur la berge argileuse et nue sont signalés ; d'un mouvement uniforme et comme instinctif toutes les pirogues appuyent vers la berge opposée. Nul doute : ce sont des sofas ; aussi nos somonos fendent l'eau avec une vitesse de bateaux à vapeur. La sueur ruisselle sur leurs corps de bronze. Les tirailleurs couchés à l'avant des pirogues sont aux aguets ; à côté d'eux, debout, les Européens le mousqueton ou le Lebel en main, prêts à faire feu.

Cependant nous approchons ; nos préparatifs belliqueux ne paraissent pas émouvoir les quatre ou cinq individus qui vaquent sur la berge. Nous sommes à leur hauteur et nous les hélons. Ce sont de braves gens qui viennent de Kouroussa en pirogue pour régler à Kankan quelque affaire pendante.

Comme par enchantement, dès que les somonos de leurs yeux perçants de noirs avaient reconnu en eux des paysans, leur ardeur était tombée et, petit à petit, nous reprenions notre allure tranquille et monotone.

Les méandres du Milo diminuent d'amplitude ; sauf quelques coudes brusques qui nous amènent tout à coup

devant une falaise qui semble assise en travers de la rivière, son cours se redresse dans le nord. Encore un grand et dernier crochet vers l'est et nous déboucherons, au coucher du soleil, dans la vaste nappe des eaux paisibles du Niger.

Nombre d'oiseaux aquatiques en peuplent les deux rives, voltigeant au milieu des palétuviers haut juchés sur leurs racines qui paraissent s'avancer dans le fleuve à grandes enjambées.

Le désœuvrement m'a poussé à tirer quelques coups de Winchester sur ces hôtes du « père des eaux » ; par un hasard heureux dont je restai fort émerveillé, je cassai l'aile d'un beau canard armé et je tuai une sarcelle que ma balle mit en bouillie. Le somono qui était allé chercher les innocentes victimes de mon ennui me rapporte de la falaise qui surplombe la rive droite en amont de Sansando, un bloc de pierre tendre d'une blancheur éblouissante. Cette matière forme la masse de la falaise ; ses apparences sont absolument celles du plâtre. Des gisements de même nature se voient dans d'autres falaises en aval de Niafadié et en amont de Tacilman, ce qui indiquerait une ligne de soulèvement continue de même nature de Sansando au delà de Niafadié. La chaux native manque entièrement dans le Soudan français ; y découvrir seulement du plâtre serait une trouvaille d'une valeur inappréciable.

Les quelques instants qui précèdent et suivent le coucher du soleil forment toujours ici une heure délicieuse. Une lumière douce, comme tamisée quoique vive encore, met en plein relief accidents de terrain et végétation, faisant valoir les tonalités, découpant sur des fonds de ciel d'un bleu transparent le festonnage sombre des arbres des rives.

Lorsque nous entrons dans le Dialiba le fleuve est bordé par une ligne mouchetée du rouge des arbres desséchés, où toute la gamme de décoloration du vert s'étend à l'infini. Le soleil, gros disque aplati d'un rouge sombre, descend lentement mais très visiblement dans la masse tranquille des eaux du fleuve ; les roses et les violets les plus invraisemblables, tels qu'en rêve la jeune école, s'estompent au ciel et sont réfléchis dans des teintes plus douces par le miroir uni du Dialiba dont le cadre est fait d'une bordure basse de sable doré garni d'un ruban vert. Au couchant des bandes d'un rouge cuivre étincelant se perdent en violet foncé dans un fond vert d'eau lavé.

Une brise fraîche et régulière se lève, trop faible pour rider l'eau, suffisante pour nous remettre des étouffements de la journée. L'attirance de cette eau transparente est grande ; je me dépouille rapidement des vêtements légers que j'ai sur moi et je me laisse glisser hors de la pirogue.

A six heures et demie nous passons devant Balandougou. Des femmes, des enfants vaquent sur la plage à diverses occupations. Enfin voilà donc des cultivateurs, de vrais cultivateurs, occupant leur village et pouvant peut-être, mais cela n'est pas sûr, songer à cultiver toute l'année pour récolter l'année prochaine.

Un homme nous hèle pour avoir des nouvelles de la colonne. Mon domestique lui répond que dans quinze jours le colonel passera dans leur village et qu'il faut préparer du couscous pour le recevoir. « Préparer du couscous ! répond le bonhomme qui dans l'obscurité pense s'adresser à des somonos ses compatriotes, nous avons bien plutôt envie de nous sauver dans la montagne ! »

Quelque ménagement que le commandant supérieur

ordonne de prendre vis-à-vis de ces populations, c'est toujours une lourde charge pour un village à demi ruiné que le séjour de la colonne, ne fût-il que d'une nuit, et dans une certaine mesure, je m'explique l'égoïsme prudent de notre interlocuteur.

Le lit du fleuve s'étend ; la lumière pâle et indécise de la lune exagère encore sa nappe immense que coupent de nombreux îlots couverts d'une épaisse végétation. Sans repères apparents dans cette pénombre trompeuse qui déforme les objets, les somonos filent sans la moindre hésitation dans le dédale de canaux qui segmentent le Niger. A une heure du matin nous atteignons l'île de Kéniébakouta ; nous nous y arrêtons jusqu'à l'aube. A huit heures du matin, nous sommes au confluent du Niger et du Tankisso. Je me fais débarquer et m'en vais à travers la prairie, une carabine sous le bras, espérant tirer quelque biche qui sera mon cadeau de bienvenue à la popote de Siguiri. Mais cette plaine n'est déjà plus le désert d'il y a quelques mois ; elle est animée d'un va-et-vient constant de gens qui vont au marché ou se rendent aux champs ; naturellement, de gibier point.

J'arrive au fort à neuf heures. Le lieutenant Scal qui le commande est souffrant, alité ; les regrets obsédants de n'avoir pas pris part aux opérations contre Samory entrent, je crois, pour beaucoup dans l'état maladif où il se trouve depuis quelque temps. Et nous, vraiment, nous ne pouvons guère regretter qu'il soit resté à Siguiri pendant que nous opérions au loin, car sans son activité dévorante, son ingéniosité et son dévouement, notre ravitaillement qui a en partie pivoté sur lui serait mort-né, et avec lui le succès des opérations entreprises.

Il m'apprend la mort du capitaine Szymanski survenue

la veille à Niagassola ; c'est le vingt et unième officier tué ou décédé depuis le commencement de la campagne. Il appartenait à l'arme des chasseurs à pied ; il est le septième officier de l'armée de terre qui disparaît, sur les treize qui ont débarqué à Kayes au mois d'octobre dernier.

Siguiri n'a été ni attaqué ni menacé pendant notre expédition ; cependant, au moment de mon arrivée, on annonçait qu'une bande de cinquante cavaliers et de cent fantassins ennemis venait de faire une démonstration contre Balandougou, sur le Niger, à vingt-cinq kilomètres au nord du fort. Le capitaine Menon [1] est parti avec son détachement contrôler sur place la nouvelle ; il revient deux jours après sans avoir pu joindre les sofas qui sont bien venus en face de Balandougou, mais sans pouvoir franchir le fleuve faute de pirogues.

Au départ de Siguiri, le 9 avril, au lieu de prendre la route militaire qui passe par Setiguia j'ai choisi celle que j'ai déjà suivie lors de ma mission à Bissandougou en 1886 et qui passe par Niafadié du Siéké. C'est un pèlerinage aux lieux où nous avons livré contre Samory en 1885 les combats si disproportionnés qui ont précédé et suivi le déblocquement de Niafadié. Deux autres raisons plus terre à terre me font adopter cet itinéraire : le chemin, quoique moins bon est plus court et traverse des villages moins épuisés par le va-et-vient continu de troupes et de convois ; j'ai donc chance de pouvoir m'y approvisionner.

Les amorces de routes qui partent de Siguiri dans toutes les directions sont fort belles ; larges de quinze

1. Décédé à Kita quelque temps après.

mètres, elles sont bordées de gros cailloux ferrugineux qui leur donnent grand air. Malheureusement, au bout de cinq kilomètres, elles finissent brusquement, et sauf sur la grande route militaire, on retombe sur le misérable petit sentier indigène qu'on appelle pompeusement ici, chemin, voire même route.

Danka où nous passons à sept heures commence à se relever de ses ruines. L'industrie de la fabrication des pagnes y paraît très développée ; partout aux environs du village, ce ne sont que dévidoirs et métiers établis à l'ombre des gros arbres voisins. Néanmoins, l'abondance ne doit pas y régner encore, car, un peu partout dans les bois que nous traversons après avoir escaladé les plateaux qui bordent la vallée du Niger, nous rencontrons des gens du village cherchant d'indigestes baies sauvages et des gousses de nété.

Il en est de même dans tout le Bouré. La population y diminue, l'exploitation de l'or s'y ralentit et on y souffre partout de la faim. Il y avait dans ce pays une sorte de Rothschild du commerce d'échange que motivait l'exploitation de l'or ; grâce au mouvement des caravanes que Nana-Fali, le richissime diulha[1], entretenait dans la région, le mouvement d'affaires y était considérable.

La guerre a arrêté cette activité commerciale qui se rattachait à peu près complètement aux comptoirs de Sierra-Léone. En attendant que les affaires reprennent, les gens du Bouré se croisent les bras et se les croiseront certainement jusqu'à la fin de la guerre au lieu de cultiver leurs fertiles terres et de s'approvisionner, entre temps,

1. Marchand colporteur. Ce sont généralement des finankés, métis de sarracolets et de bambarras ; quelques-uns sont à la tête de nombreuses caravanes et ont une fortune relative.

d'un stoc d'or que leur achèteraient volontiers les diulhas venus de Médine ou de Kayes.

De ces derniers un assez grand nombre circule sur la route que je parcours ; ils vont porter diverses marchandises, surtout des étoffes, à Siguiri où ils comptent les échanger contre le butin ou la solde des tirailleurs qui rentrent de colonne. Toute la nuit ils se sont succédé par petits groupes auxquels se mêle une plaie particulière du Soudan que nous appelons « garçons de tirailleurs ». Ce sont des suivants d'armée, bandits à leurs heures, recéleurs toujours et officiellement domestiques ou « frères cadets » de nos soldats indigènes. Ils suivent habituellement la colonne à quelque distance, en bandes comme les hyènes et les vautours ; à l'arrivée, ils se dispersent au milieu du bivouac, apportant aux tirailleurs avec lesquels ils sont acoquinés leur part sur les déprédations qu'ils ont commises le long de la route. Lorsque le danger approche, ils disparaissent. Après le combat, s'il y a un joli pillage en vue, ils devancent les plus rapides. Vêtus pour la plupart de vieilles défroques militaires, ils parcourent les villages avec des airs arrogants et vainqueurs, se faisant souvent passer aux yeux des paysans pour de véritables soldats afin de se faire héberger gratuitement ; lorsqu'ils sont en nombre, ils constituent un réel danger pour les petites agglomérations où ils s'installent en maîtres.

Le colonel avait donné des ordres formels pour qu'à partir du Niger on nous débarrasse de cette engeance en lui courant sus au besoin ; ils ont appris que la colonne rentrait, ils accourent à la curée.

En passant à Finata, en avant de Niafadié, j'ai été accablé par Dionta-Mahdi le chef de ce village de finankés,

et par tous les siens, de compliments, d'amitiés respectueuses et de victuailles ; j'ai administré ces braves gens à l'époque de la grande tourmente de 1885 et ils s'en souviennent. Ce village vit dans un bien-être qui repose de toutes les misères que j'ai vues jusqu'à ce jour : parcs pleins de bœufs malgré la peste, poulets courant par centaines dans les rues en compagnie de troupeaux de chèvres effrontées et de moutons familiers. Les magasins regorgent de céréales malgré les grandes quantités qui en ont été vendues. Les habitants, hommes et femmes, sont presque tous très décemment vêtus.

Rayonnant autour de Finata, à une lieue à la ronde, partout des hameaux de culture proprets distants les uns des autres d'une portée de pistolet.

Si cette race de finankés est laborieuse et a l'esprit fort ouvert, la race mandingue dont ils sont issus contient en revanche des spécimens d'une imbécillité déconcertante ; mon palefrenier, brave et digne garçon à beaucoup de points de vue, en est un exemple des mieux réussis.

Dionta-Mahdi m'avait fait cadeau d'un énorme coq que je me proposais de mettre le soir même dans mon pot, et je me réjouissais à l'idée du savoureux bouillon dont j'allais me régaler. Mais j'avais compté sans Bala-Diakité qui le portait le long de la route, pendu par les pattes. A la halte prochaine, désirant s'écarter quelque peu, il pose la bête à terre en lui disant : « Reste bien tranquille, petit coq ; je reviens de suite. » Entendant la recommandation de ce niais, je me retourne vivement pour lui faire ressaisir l'animal ; mais naturellement le gaillard emplumé détalait déjà à grandes enjambées, se faufilant prestement dans les halliers et les bambous et se souciant fort peu

de trahir la confiance que son porteur avait mise en lui. Malgré de longues recherches, nous ne pûmes le retrouver, et pendant le reste de l'étape mon palefrenier au lieu de s'en prendre à son imbécillité, ne cessa de marmotter mille malédictions contre la trahison du coq de Finata.

Le lendemain de mon départ de Siguiri, je campe dans un hameau habité par des réfugiés ouassoulonkés; révoltés contre Samory, ils ont dû fuir leur pays et attendre ici la disparition de l'Almamy pour rentrer dans leurs foyers. Ce sont des hommes superbes, grands, forts, élancés, moins foncés de peau que les mandingues de la rive gauche et généralement plus alertes et plus intelligents. Ils sont de remarquables agriculteurs comme aussi de redoutables guerriers; malheureusement dans le Soudan, guerrier est proche synonyme de pillard.

Leur amour de l'indépendance est proverbiale. Dans leur lutte contre Samory ils en ont donné de longues et glorieuses preuves, et cependant ils savaient d'avance que la lutte qu'ils entamaient contre leur puissant maître tournerait à leur désavantage. C'est parmi eux que nous recrutons nos meilleurs tirailleurs.

Dans la nuit j'ai traversé les montagnes du Siéké à la lueur falote d'une lune presque constamment couverte par de rapides nuages noirs. Les contreforts à travers lesquels chemine la route sont couverts de quartz aurifères qui seraient d'une étude attachante et suggestive pour un minéralogiste, mais qui, à nous pauvres voyageurs fatigués, ne représentent que de méchants cailloux aux arêtes très vives, qui, sans compensation aucune blessent bêtes et gens. Buttant, trébuchant, pestant, nous arrivons cahin-caha à Niafadié, puis bientôt à Kolita. A ce moment, la lune dégagée de tout nuage

éclaire magnifiquement le plateau sur lequel les deux villages sont construits. Des ribambelles de petits négrillons sautent et se trémoussent dans des ronds fantastiques qui se croisent et se déroulent rapidement comme des figures de cotillons. Ces centaines de petits corps nus, tout noirs, contournés, convulsés par les figures étranges de leurs danses semblent une bande de gnômes infernaux incantant quelque maléfice.

Les habitants du village sont accroupis sur le seuil de leurs portes, regardant sans parler ce trémoussement diabolique ; d'autres plus âgés, aux vénérables barbes blanches, sommeillent sur les estrades de poutres mal équarries que tout homme important possède devant sa demeure et où il passe des journées entières à deviser avec ses amis. Derrière les cases, dans les coins d'ombre où nous amène un brusque détour du chemin, jeunes gens et sounkourou [1] se disent des choses tendres, je pense, car dans tous les pays, même ici, on se cache un peu pour parler d'amour.

Et c'est ainsi que dans le Soudan la lune agit diversement sur tous : elle nous fait marcher, elle fait divaguer les vieillards, fait faire l'amour aux jeunes et fait danser les petits. Jamais son apparition n'y est indifférente ; lorsque son énorme disque rouge monte au zénith, blanchissant peu à peu d'un éclat argentin, il est toujours, dans toute l'Afrique noire, salué par des fêtes bruyantes et animées.

Niafadié et Kolita se refont peu à peu ; déjà on y jouit de quelque aisance. Les habitants sont à la fois cultivateurs et chercheurs d'or ; le produit de leur travail trouve

1. Jeunes filles vierges.

actuellement un écoulement plus facile qu'autrefois où le manque de sécurité des chemins qui conduisent au Siéké arrêtait la plupart des caravanes.

Aucune trace n'existe plus des luttes terribles que le colonel Combes livra en 1885 sur le plateau. C'est à peine si de laborieuses recherches permettent de retrouver les vestiges du petit tata où les capitaines Louvel et Dargelos tinrent tête pendant dix jours à toute l'armée de Samory. Tout à l'entour, de splendides récoltes dans le sol fumé par les cadavres de trois à quatre cents sofas!

De longues solitudes boisées séparent le Siéké du Manding. Le sentier qui les traverse et que suivit jadis la colonne Combes n'est presque plus fréquenté ; aussi, tant qu'il reste quelques points d'eau dans cette région sauvage le gibier y abonde.

J'y rencontrai un magnifique troupeau de cobas[1]. Il se tenait aux aguets à cinq ou six cents mètres sur notre gauche. Nous étions sous le vent et le bruit de notre marche ne leur arrivant qu'imparfaitement, ils cherchaient à se rendre compte du piétinement assourdi qu'ils entendaient, la tête tendue, les oreilles pointées dans notre direction. Je saute à terre et je file de leur côté. Le troupeau remis de son alerte, car mes hommes se sont arrêtés derrière un taillis, s'éloigne tranquillement ; quelques bêtes s'arrêtent pour donner un coup de dent à une touffe d'herbe appétissante. C'est le bon moment ; je me hâte en me défilant derrière arbres et buissons avec des ruses de Peau-Rouge. Maintenant je peux les compter : seize magnifiques têtes! Encore quelques pas et je serai à bonne portée.

1. Antilopes de la taille d'un bœuf de grandeur moyenne.

Mais je suis éventé ; les cobas s'arrêtent et reniflent l'air ; ils vont fuir.

Pif ! Paf ! Je lâche coup sur coup les deux cartouches dont est chargé mon Winchester ; un coba tombe sur les genoux. Tout le troupeau fait front vivement, il hésite, puis il file avec un bruit de charge dans la direction opposée. Ma victime, sur laquelle je courais triomphant, s'est relevée et fait de même. Ma carabine est à onze coups mais elle n'était chargée que des deux cartouches que je viens de tirer. Tout en me lançant sur les traces de la bête blessée, j'appelle à grands cris mon palefrenier porteur des cartouches. Lorsqu'il me rejoint, non seulement il est trop tard, mais j'ai même perdu la trace du troupeau.

Pendant une grande heure, je quête à travers bois et plaine, mais en vain ; cependant, au moment où je me décide à rentrer deux biches partent à vingt pas, je tire et... je manque. Sur ce beau coup final, je m'oriente et je regagne, trempé de sueur, le sentier où mes gens m'attendent agréablement assis à l'ombre.

Et c'est ainsi que, dans ce pays, la chasse est généralement plus féconde en déceptions et en fatigues qu'en triomphes, même modestes, quoique le gibier y foisonne un peu partout.

Dans la soirée j'ai voulu prendre une éclatante revanche sur mes déboires du matin. Je pars à travers la brousse, et, après une longue marche je découvre un bel abreuvoir entouré d'une prairie verdoyante dont l'herbe fine et grasse est le dessert préféré des ruminants de la forêt. Çà et là, des bouquets d'arbres permettent de se porter d'une direction à l'autre sans être aperçu ; enfin ma chance est vraiment complète, car je suis sous le vent de la mare. Me voilà glissant sans bruit de buissons en

buissons, l'œil aux aguets, le doigt sur la détente, avançant doucement dans une continuelle flexion des reins. Je constate avec joie que de nombreuses empreintes de sabots de toutes dimensions s'épanouissent en tout sens ; par place même, le sol est labouré par les défenses de ces sangliers africains difformes, connus sous le nom de phacochères, aussi disgracieux que leur personne. Ainsi j'avais en perspective graisse et venaison.

Lorsque depuis longtemps les repas sont apprêtés au beurre de karité dont l'odeur rance saisit violemment à la gorge et au nez, on se prend à professer une douce estime pour ce hideux animal. Les gibbosités et les verrues qui le rendent si repoussant disparaissent aux yeux ; on songe, attendri, aux sympathiques bandes de lard qu'il porte épaisses et truculentes sur son dos montueux.

Ainsi rêvant à d'appétissantes choses, j'arrive à bonne portée de l'abreuvoir. Masqué dans le feuillage je peux examiner tout à l'aise les alentours. Rien ; si, cependant. Des traces humaines toutes fraîches longent en grand nombre la mare. Je me rappelle alors que peu avant de quitter le campement, j'ai vu passer des pêcheurs du village de Kourbala portant des paniers de poisson qu'ils m'ont dit avoir pêché aux environs. C'est à cet abreuvoir même qu'ils ont opéré ; d'ici deux jours on n'y verra pas une bête encornée ! Me voilà condamné encore une fois à revenir bredouille. Adieu mes projets culinaires !

Le soleil décline à l'horizon ; bientôt il aura disparu. Le ciel s'irrise de mille couleurs et flamboie dans un jet d'or et de pourpre ; le paysage s'adoucit dans des tonalités moins crues, l'air fraîchit. Je m'assieds pour contempler, à travers les légers nuages bleus de ma cigarette, le spectacle qui toujours m'enchante du coucher de l'astre

du jour. Mal m'en prend. Des milliers de taons, embusqués autour de la mare, fondent sur moi en essaims pressés et bourdonnants ; il ne me reste qu'à fuir au plus vite non sans avoir été piqué assez pour que, deux jours durant, je garde le souvenir cuisant de cette nouvelle mésaventure.

Entre Farbalé et Kéniékrou nous avons subi les premiers embrasements du vent d'Est, le harmattan des Maures. Plus au sud il se fait bien sentir, mais relativement faible et peu chargé du feu qui, dans le Nord, dévore toute végétation. Lorsqu'il souffle on croit passer devant la bouche embrasée d'un haut-fourneau. C'est une sensation de constante brûlure, la gorge se dessèche, les yeux cuisent. Tout se raccornit et se fendille. Une fine poussière se glisse partout ; on en mange, on en boit, le linge en est saupoudré d'une épaisse couche. Au début de l'hivernage, après avoir soufflé plusieurs jours impitoyable, il fait généralement place à un vent de tornade qui passe en rafales accompagné de lointains grondements de tonnerre.

Les gens de Niagassola ne m'ont pas encore oublié et cependant, voici bientôt sept ans que je les administrais.

Prévenus de mon arrivée par un habitant de Kéniékrou, ils m'attendent à l'entrée du village habillés de leurs vêtements de fête. Ils se jettent sur moi et s'arrachent littéralement ma main. Nassika-Mahdi, mon ancien homme de confiance, pleure de joie et ne cesse de répéter : « Allah achbar ! » (Dieu est grand.)

On me conduit en grande pompe dans la case la plus belle du village. Là, je subis sans sourciller le défilé de tous les habitants, hommes, femmes, enfants qui s'entas-

sent dans ma case pour me palper respectueusement mains et vêtements.

Toute la journée les cadeaux succèdent aux cadeaux. Les paniers de riz et de mil, les poulets, les œufs, des victuailles de toutes sortes s'entassent dans mon logement ; mais, hélas ! chaque donateur s'installe chez moi afin de ne rien perdre de ma conversation ou de mes mouvements. C'est très touchant ; mais lorsqu'ils sont à la douzaine entassés dans un si étroit logis, il reste bien peu d'air respirable au pauvre blanc que suffoquent les odeurs qui se dégagent de tous ces corps mal soignés.

J'ai fait un pèlerinage au fort ; il est encore en assez bon état ; on le réparerait entièrement à très peu de frais. Toute une aile en est condamnée, car récemment deux officiers et cinq soldats de passage sont morts presque subitement dans cette partie du bâtiment.

A Kokorouni où un gentil village se reforme sur les ruines de celui qui fut autrefois détruit par un des lieutenants d'El-hadj-Omar, je rejoins l'escadron de spahis soudanais qui rentre à petites étapes à Nioro. La traversée des montagnes du Mandingue a été fatale aux chevaux déjà si affaiblis et avec lesquels les cavaliers du capitaine Gouget viennent de faire au cours de cette campagne de si brillants débuts.

C'est une série de plateaux couverts de roches ou de cailloux ferrugineux, ouverts par des cols abrupts, coupés de torrents difficiles. La végétation est rabougrie. Cependant, en cette saison, de délicieuses senteurs y embaument l'air d'un parfum qui paraît fait de jasmin, de fleur d'oranger et de résine ; une liane couverte de grappes et de fleurs semblables aux glycines blanches et qui n'est

autre que la gutta-percha, un petit arbre moussu et tortu dont la fleur ressemble à celle de l'oranger, des arbres à gomme au tronc épineux et élancé sont les sources de ces fins effluves, seule compensation à la grande monotonie de ces steppes arides et à moitié stériles.

De même qu'à Kokourouni, un village déjà prospère s'élève à côté des ruines de Mourgoula, la place forte toucouleure d'où le colonel Borgnis-Desbordes chassa en 1882 l'Almamy qui y commandait au nom du sultan Ahmadou. Ce nouveau centre compte déjà plus de deux cents habitants qui moyennant une forte rémunération tiennent un approvisionnement de vivres frais à la disposition des gens de passage. Jusqu'au delà de Kita on rencontre ainsi, à faible distance les uns des autres, une série de villages datant d'une ou de deux années à peine ; c'est l'œuvre du colonel Archinard et plus particulièrement du capitaine Bardot qui commande le cercle depuis quatre ans. La création de ces agglomérations sur la grande route Bafoulabé-Siguiri, naguère si déserte, est un grand bienfait pour le Soudan français ; c'est le point de départ d'un repeuplement qui ira, je pense, à grands pas dès que l'ère des guerres sera fermée.

Lorsque nous sommes arrivés dans le village, les chefs de case [1] se préparent à questionner les augures sur le sort réservé aux cinq ou six vaches que la peste y a épargnées. Ils sont là huit ou dix, assis en cercle dans la cour d'une maison, silencieux, l'air grave, compassé même ; chacun d'eux tient un poulet dans la main

1. Au Soudan, chez les peuples mandingues, l'organisation sociale est basée sur la famille patriarcale. Tous les membres d'une même famille vivent dans un même enclos, en une même enceinte, sous l'autorité du plus âgé. Nous appelons ce patriarche « chef de cases », traduction du mot mandingue *Lou-Tigui*.

gauche et un couteau affilé de l'autre. Derrière eux de nombreuses jarres de dolo, et à portée de tous une calebasse à queue taillée en forme de cuillère. Cet aréopage ne manque pas d'une certaine dignité dans le groupement des grands boubous blancs et bleus échancrés au menton par la tache d'un blanc jaunissant des barbes pointues que surmontent des faces noires impassibles. Mais cette dignité est de peu de durée ; les nombreuses libations que promettent tous ces récipients qui bloquent l'assemblée, vont bientôt apporter à ce décorum une forte atteinte.

Sans se laisser distraire par notre présence, ils commencent la cérémonie. Le plus âgé, leur chef, d'une main mal assurée coupe à demi le cou à son poulet et le jette en l'air ; la tête tendue, l'air anxieux, tous examinent les tressaillements d'agonie du pauvre volatile qui agonise tombé sur le dos, chose importante à constater. Lorsque les derniers frémissements de la bête ont cessé chacun se recueille, puis, l'inspiration venant sans doute mal, les bras s'allongent noblement dans la direction du dolo dont des calebasses entières disparaissent rapidement. La consultation continue ainsi de proche en proche avec les mêmes intermèdes. Le dernier chef de case a tué son poulet, mais la religion de nos notables ne doit pas être suffisamment éclairée, car on apporte de nouveaux poulets et du dolo en quantité.

Deux heures après, tous sont apparemment fixés, car ils se promènent titubant dans les rues du village dans un besoin de tendresse et d'expansion caractéristiques. Les jeunes gens, pendant ce temps, absorbent les reliefs de la fête ; leurs cris et leurs chants promettent pour la fin de la journée une bacchanale complète.

A sept ou huit kilomètres de Kita, le 18 avril, deux Européens coiffés d'immenses sombréros, le visage couvert d'une barbe épaisse et longue, vêtus de sarreaux bleus flottants et armés de fusils à deux coups coupent la brousse d'un pas alerte pour gagner le chemin que je suis. Vus ainsi à distance, ce sont de véritables trappeurs des prairies, de ces chasseurs moitié bandits, moitié coureurs de fauves ou de bisons tels que Gustave Aymard et Mayne Reid se plaisaient à en décrire. Je me perdais en conjectures sur ce que pouvaient être ces deux hommes dont l'un est déjà grisonnant et l'autre dans toute la force de l'âge, lorsque l'idée des Pères de la mission de Kita m'est venue à l'esprit. C'étaient en effet deux de nos Révérends qui profitaient du lundi de Pâques pour taquiner la biche et la pintade.

Peu après s'avançaient au loin sur la route une petite troupe, clairon en tête sonnant la marche, avec, à côté, un drapeau tricolore fixé au bout d'un long bambou. Emboitant cet appareil militaire, une trentaine de gamins de huit à douze ans marchaient sur deux rangs coiffés de chapeaux bicornes en paille tressée. C'étaient les élèves des bons Pères que l'un d'eux en soutane conduisait déjeuner sur l'herbe aux environs de Goubanko. Une petite voiture suivait, traînée par un bourrieaut, chargée des vivres de la bande. En passant à ma hauteur tous ces bambins noirs me saluent militairement et le clairon jette dans les airs ses sonneries les plus étourdissantes.

Le lendemain de mon arrivée à Kita, je suis allé entendre la messe à la chapelle de la mission. J'ai été très étonné de la manière impeccable dont le petit négrillon qui sert la messe faisait les répons. Les Pères et les frères ont assisté à l'office jusqu'à l'offertoire ; à ce moment

ils ont psalmodié une prière en commun et ont quitté la chapelle pour aller au travail. Après l'élévation, un Père noir introduit les élèves dans le lieu saint. Echelonnés de cinq à quinze ans, ils marchent par rang de taille, deux par deux, dans le plus grand ordre. Ils ont récité sur un ton plaintif allant s'élevant à la fin de chaque strophe, une sorte de litanie en mandingue adressée à la Sainte Vierge ; puis ils se sont retirés pour se rendre en classe.

La chapelle est assez bien installée et l'autel est convenablement orné, grâce à l'ingéniosité des Pères ; à gauche en entrant, un petit autel du Saint-Esprit est même fort gracieusement composé.

L'établissement comprend trois maisons en pierre et la chapelle ; ce sont des rez-de-chaussée couverts en chaume. Ce n'est vraiment pas mal, surtout si l'on songe que tout ce qui existe dans cette mission a été construit de toutes pièces par les Pères depuis moins de deux années.

Des champs et un très beau jardin entourent les bâtiments et font vivre tout le personnel, Pères, frères et élèves.

Les maladies et la mort ont fait rage ici, et depuis une année trois supérieurs ont payé leur dévouement de leur vie. Des Pères, des frères sont morts à la peine, mais ceux qui restent n'en sont nullement découragés. Ils ont fait le sacrifice de leur vie et seul le succès de l'œuvre qu'ils ont entrepris les inquiète.

Leur présence est un grand bienfait pour le pays au point de vue civilisateur et surtout pour la propagation de l'influence française.

Leurs enfants parlent correctement le français, presque tous le lisent et l'écrivent d'une façon convenable ; une

moitié a de bonnes notions élémentaires d'arithmétique. Tous apprennent un métier : charpentier, menuisier, forgeron, serrurier, maçon, jardinier. Plusieurs d'entre eux dont l'instruction manuelle et scolaire était à peu près achevée sont employés par l'État en qualité d'ouvriers d'art. Les parents viennent souvent à la mission ; les Pères leur conduisent aussi de temps à autre leurs enfants. Par ces contacts fréquents avec les bons Pères dont le patriotisme égale le dévouement et le zèle chrétien, on apprend ainsi dans les villages à connaître et à aimer le nom de la France, et les esprits se façonnent petit à petit à nos idées et à nos mœurs.

Des cours très rudimentaires d'histoire et de géographie développent en classe le sentiment de la grandeur et de la puissance de notre pays et font ambitionner à ces petits noirs, comme une haute faveur, le titre de Français.

Tels sont les résultats obtenus par la mission installée à Kita en 1888 par le colonel Archinard.

Que ne serait-on pas en droit d'espérer, au point de vue des intérêts du Soudan, si ces missions étaient plus nombreuses et si un certain appui moral plus précis leur était toujours donné par l'autorité supérieure ? Les commandants supérieurs et le commandant du cercle de Kita ont aidé les Pères, matériellement parlant, d'une façon aussi complète que possible. Mais cet appui ne suffit peut-être pas.

L'action des Pères sur les populations mandingues ne peut être que morale. Pour qu'ils prennent sur elles une autorité suffisante pour les façonner à notre civilisation et obtenir des résultats plus satisfaisants encore que ceux dont nous nous applaudissons déjà, il faut qu'ils soient, eux aussi, moralement soutenus, d'une façon ouverte,

nette, franche, dans la pratique même de ce que leurs attributions sacerdotales doit avoir de sacré aux yeux des indigènes. Il suffirait pour cela que nous tous, officiers de passage ou en résidence au siège d'une mission, quels que soient nos opinions religieuses ou nos sentiments d'indépendance spirituelle, nous nous rendions en quelque apparat aux offices sacrés. C'est ce qu'a fait le colonel Archinard au cours de sa dernière campagne ; il est à désirer que son exemple ait des imitateurs.

Aux yeux des indigènes, nous sommes les seuls détenteurs de toute autorité, et tout exemple découle de nous.

En dehors du façonnage à nos idées, de la connaissance des métiers dont le besoin se fait vivement sentir, en dehors de cette commodité d'être entourés d'indigènes parlant notre langue, en dehors de tous ces bienfaits immédiatement tangibles, les Pères missionnaires peuvent servir le Soudan français d'une façon plus efficace encore quoique à première vue moins apparente.

Il est une menace constante pour la paix de notre nouvelle colonie et son assimilation à notre civilisation que nous ne devons jamais perdre de vue : la propagande de l'islamisme y est un danger de jour en jour plus redoutable. La diffusion de la foi chrétienne, en même temps qu'elle sert nos intérêts matériels du moment, crée une barrière infranchissable aux sectaires musulmans. Mais pour que les âmes simples et naïves des mandingues soient préparées à recevoir la loi du Christ, il faut que la propagande des Pères prenne appui sur l'autorité française et reçoive d'elle, aux yeux des indigènes, la consécration officielle de ses rites. Là est le secret de la force de pénétration de l'islam dont les apôtres vont

d'abord aux chefs qui couvrent de leur prestige leurs personnes et leurs actes religieux.

Dans ce même ordre d'idées, de même que des marabouts en renom accompagnent les expéditions des princes soudanais, de même nos colonnes devraient être suivies par quelque Père missionnaire chaque fois que la chose est possible.

Pendant cette dernière campagne, des officiers, des soldats sont morts en demandant instamment les secours de la religion. Il fut impossible de satisfaire aux vœux de ces agonisants puisque aucun prêtre n'était avec nous. Si un des Pères de Kita eût été notre aumônier, il eût pu, tout en étudiant les régions que nous traversions au point de vue d'une action de propagande future, donner à nos frères d'armes les dernières consolations qu'ils réclamaient.

L'action bienfaisante de l'administration de quatre années du capitaine Bardot a été la cause déterminante des progrès de toute nature qui ont été réalisés dans le cercle de Kita. Dès maintenant cette région est dans une voie remarquable de prospérité ; mais si l'honneur en revient à l'habileté et au dévouement de son administration il faut aussi convenir que les entreprises commerciales qui s'y sont créées, en outre de l'action des Pères, y ont également contribué dans une large mesure.

Le syndicat du Soudan français a établi au chef-lieu de la province un comptoir dont les installations étaient à peu près achevées au moment de mon passage.

Une maison en pierre couverte de tuiles métalliques renferme le principal établissement. Le magasin avec ses vitrines, ses glaces et ses étalages de marchandises est un

lieu de continuels pèlerinages pour les habitants du pays. Les jours de grand marché, c'est une cohue incessante de curieux et d'acheteurs. Les riches étoffes, la soie et le velours sont très demandés malgré leurs prix élevés. Trois commis européens et un commis indigène suffisent à peine à la vente. Tout s'enlève à plaisir, depuis les casquettes de jockey et les trompettes à deux sous jusqu'à la parfumerie et à la bijouterie, en passant par la mercerie, la quincaillerie et toute la gamme des étoffes.

Il est certain que ce goût très vif des mandingues pour les produits de fabrication européenne développe chez eux la volonté de gagner par leur travail les sommes nécessaire aux achats qu'ils méditent. A Kita, on ne travaille plus seulement pour vivre, mais aussi et surtout pour se procurer les belles choses vues aux étalages et si ardemment convoitées.

Je ne pense pas qu'il soit nécessaire de tirer de longues déductions de cet état de choses que tout le monde peut constater aujourd'hui.

C'est dans des entreprises de ce genre, mais plus hardies encore, qu'est l'avenir du Soudan français. Aussi devons-nous les favoriser par tous les moyens en notre pouvoir.

Nous devons être toujours, en toute occasion, dans toutes circonstances, les protecteurs convaincus et dévoués des Français qui hasarderont des capitaux dans ce pays, alors même que leurs représentants ne répondraient pas complètement à l'idéal que, dans notre naïveté de soldat, nous avions pu nous faire du parfait commerçant blanc dans le Soudan.

Qui a connu Kita il y a quelques années et le revoit

aujourd'hui, avec l'animation de ses rues larges et commodes encombrées d'indigènes vêtus de costumes recherchés, de femmes couvertes de bijoux et d'étoffes de soie, avec son marché animé où des ustensiles de toutes sortes qui bientôt remplacent dans des maisons presque confortables les misérables calebasses qui traînaient autrefois dans des cases vermoulues, peut se rendre compte des fruits rapides que portent dans ce pays une administration bienveillante, pleine de bon sens, de droiture, d'esprit de justice et d'une haute conviction de l'importance de son rôle, secondée d'autre part par une propagande zélée pour le beau moral et pour le bien, par une instruction populaire intellectuelle et manuelle très pratique, et, enfin par une incitation constante au travail donnée aux indigènes par la vue des produits de notre industrie convenablement choisis et habilement exposés à leurs yeux.

Avec une intelligence remarquable dans l'emploi des moyens d'administration mis à sa disposition, le capitaine Bardot administre avec un attachement véritable, et cependant sans aucune faiblesse, les indigènes dont il connaît merveilleusement les besoins matériels et moraux qu'une étude approfondie lui a révélés. Aussi, en quatre années, il a pu rapprocher de nous, dans une civilisation naissante et déjà prospère, une province plus mal dotée que beaucoup d'autres au point de vue de la richesse de son sol et du niveau intellectuel de ses habitants. Son exemple est à méditer et à suivre. Il est significatif pour l'avenir du Soudan français pacifié et administré par des officiers qui, comme Bardot, se donnent tout entiers à leur belle et intéressante tâche.

A la fin de la campagne Bardot mourait à la peine. Je

me figure que tout le pays de Kita a dû lui faire de belles funérailles et que sa mort a été un deuil universel pour la province.

Le 21 avril je partais pour Toukolo en compagnie du Révérend Père Abivain, supérieur par intérim de la mission catholique.

Ce digne missionnaire allait faire une tournée amicale chez les parents d'un certain nombre de ses élèves qu'il leur ramenait en vacances de quelques jours. Ce voyage de deux semaines fera une heureuse diversion aux multiples travaux qu'il a entrepris. C'est sur son initiative et sur son activité que reposent la construction de la chapelle de la paroisse de Kita dont la direction spirituelle lui incombe, les ateliers de charpentage, de menuiserie et de serrurerie où il forme des apprentis ouvriers, les essais de jardinage, de plantations et la culture des champs qui nourrissent la mission. Il s'occupe à ses moments perdus de la création d'une grammaire et d'un lexique français-mandingue ainsi que d'une géographie du Soudan à laquelle il rattache quelques notions de géographie générale. Inutile de dire que ce dernier document est conçu de façon à donner aux jeunes malinkés une idée de la puissance de la France en rapport avec les nécessités de notre politique en Afrique.

Nous recevons à Manambougou une chaude et cordiale hospitalité de M. Oswald, garde d'artillerie chargé de la direction des travaux de la route.

Après deux années d'un formidable labeur il est arrivé à transformer en une magnifique chaussée le mauvais sentier qui courait autrefois à travers les roches. Cette voie large de six mètres environ, empierrée, renforcée par des murs de soutènement et ouverte par de nom-

breux ponceaux serait dès maintenant en état de recevoir une voie ferrée sur une longueur d'une dizaine de kilomètres, les plus difficiles certainement de la section Toukolo-Kita. Malheureusement ce secteur ne se raccorde pas avec le tracé que la mission du chemin de fer vient d'arrêter, èt il est à craindre que ces travaux considérables perdent leur utilité lorsque la voie ferrée sera établie.

Plusieurs caravanes de diulhas franchissent le gué de Toukolo en même temps que nous. Elles se rendent sur le Niger où elles portent des étoffes. Leurs chefs nous déclarent qu'ils apprécient grandement la route militaire Bafoulabé-Niger, depuis que des ordres formels ont été donnés pour leur épargner toute charge ou toute corvée au passage dans les postes ou à travers les villages. Non seulement la protection absolue dont ils jouissent sur cette route large et commode les attire, mais encore le nombre des villages de création nouvelle et la grande aisance des anciennes agglomérations ont fait naître dans ce sens un commerce d'une activité suffisante pour expliquer à lui seul un mouvement relativement important de caravanes.

Un nouveau village est en construction sur la rive gauche du Bakhoy. Le gué sera ainsi encadré par deux agglomérations qui ne tarderont pas à prendre une certaine importance, car ce lieu de passage est très fréquenté et le sol y est très riche ; mais il faut, pour arriver à ce résultat, que les instructions données par les colonels Archinard et Humbert soient toujours strictement suivies. Elles défendent formellement aux détachements de passage d'excercer des réquisitions sur ce point ou d'en molester les habitants, et elles fixent les droits de péage exi-

gibles des caravaniers qui emploient les embarcations pour traverser le fleuve.

De nouvelles caravanes de diulhas et un grand nombre de porteurs de l'administration sillonnent la route de Badumbé ; parmi ces derniers, des femmes, même des enfants âgés de dix à douze ans à peine, chargés de lourdes caisses. Quand donc un service de roulage sérieusement organisé remplacera-t-il ce mode primitif et vexatoire de transport, en attendant les temps lointains où la voie ferrée en exonérera à jamais les indigènes ?

Le poste de Badumbé est entièrement évacué. La fièvre jaune en a enlevé toute la garnison. Seul un soldat d'infanterie de marine, télégraphiste et magasinier à la fois, occupe les paillottes qui ont été construites en dehors du fort, près du village ; ce militaire dirige en outre le service du ravitaillement.

Nous vivons depuis quelques jours au milieu d'une véritable fournaise ; la température va augmentant d'une façon écrasante et continuera ainsi à monter jusqu'à ce qu'un orage s'abatte en tornade sur la terre calcinée. La nuit, le thermomètre se tient à trente-trois degrés jusqu'après minuit ; c'est à peine si quelques instants avant le lever du soleil il descend à vingt-huit. Européens et indigènes, tout le monde est à bout de souffle.

Pendant le dîner j'espérais voir enfin crever sur nous la tornade bienfaisante. Du côté de l'Est, une tache noire montait grandissante au-dessus de l'horizon, s'avançant rapidement. Bientôt le ciel forme au-dessus de nous une voûte sombre, épaisse ; un calme complet, écrasant, précurseur habituel de la tempête, règne sur la campagne. Soudain un immense appel d'air enlève et fait tourbillonner à de grandes hauteurs, poussière, feuilles mortes, et

détritus de toute sorte. Nous commençons à respirer, et nous attendons impatiemment les torrents d'eau dont sont chargés les nuages noirs qui courent rapides à travers le ciel gris. Cette fois encore notre espoir est déçu. Le vent passe, le temps se rassérène et les nuages disparaissent. Pendant la nuit, à moitié nus dans nos cases, la sueur nous ruisselle sur tout le corps, tombe de la figure en gouttes pressées, coule le long des bras ; et sur la feuille de papier où je note mes impressions l'encre s'étale en larges plaques violettes sous lesquelles l'écriture devient illisible.

J'arrive le 28 à Bafoulabé où grâce à l'amabilité du capitaine Lemoine qui commande le fort en l'absence de mon ami Conrard, je peux prendre quelque repos.

Après les fatigues de cette campagne, quelle béatitude que d'habiter une maison en pierres, avec un toit, des fenêtres, des portes, des chambres et dans ces chambres quelques meubles, même un lit ! Combien celui-ci précieux entre tous, lors même qu'il ne contient qu'un matelas, un oreiller et un drap, luxe suprême ! Lorsque pendant huit mois on s'est étendu chaque soir sur la terre nue, roulé dans une mauvaise couverture, comme on apprécie ce lit modeste ! Quel délassement des membres, quelle détente de tous les muscles il procure ! Une table bien servie avec une jolie faïence festonnée de fleurettes bleues ; des verres en cristal qui remplacent le goblet graillonné en fer battu ; un panka qui fait courir une brise rafraîchissante sur les convives ; un maître d'hôtel silencieux, servant proprement, vite et bien ; de bonne cuisine sans addition de ce sable qu'en route le vent jette à poignées dans les casseroles ; de l'eau frappée. Voilà les délices qui atten-

dent à Bafoulabé l'hôte du commandant du cercle. Aussi, malgré l'ennui d'apprendre que de quelques jours aucun train ne partira pour Kayes, je me fais volontiers à l'idée de rester une semaine ici.

La santé du personnel européen du poste est excellente et ne se ressent plus de la tourmente mortelle qui, il y a sept mois, a enlevé en quelques jours trois officiers : les capitaines Laclette et Séta, le lieutenant Pelabon et un grand nombre de sous-officiers et de soldats. Il ne reste plus de ces terribles jours que le souvenir, constamment renouvelé par de féroces précautions prophylactiques où les désinfections à outrance jouent le principal rôle.

Bafoulabé est en fête ; c'est le dernier jour du Rhamadan. Musulman ou fétichiste, chacun s'en donne à cœur joie. Les habitants ont revêtu leurs beaux boubous des grands jours. Ce ne sont que longues robes blanches flottantes découvrant par de larges ouvertures latérales d'autres vêtements bariolés qui se superposent. Le tam-tam, les guitares, la trompe bambarra et le balafon mandingue emplissent l'air de leurs notes discordantes, monotones, qu'accompagne une fusillade nourrie de coups de mousquets chargés jusqu'à la gueule qui éclatent avec un bruit de tonnerre.

Un grand nombre de spahis ont passé le fleuve; leur bivouac est établi sur l'autre rive. Avec des allures victorieuses ils emplissent les trois ou quatre débits de boisson juxtaposés aux maisons des traitants, et ils boivent jusqu'à leur dernier sou dans un bruit infernal de causeries exaltées, de discussions et de cris.

Puis lorsque leur poche est à sec et leur cerveau plein des vapeurs affolantes de l'alcool ils se répandent dans les rues, cherchant querelle aux passants et faisant

l'amour aux femmes que leur tournure triomphante et leur audace de soudards séduisent.

Beaux hommes, fièrement plantés sur leurs jambes que bat un grand sabre, la taille finement cambrée dans la veste rouge étroitement serrée par une ceinture ponceau, les épaules larges et effacées, la chéchia crânement posée en arrière de la tête, ils symbolisent à merveille le type du soldat de profession de toutes les époques, dans tous les pays.

La fête se prolonge bien avant dans la nuit. Des rires, des chants, des éclats de voix que couvrent parfois les croassements de la trompe d'ivoire bambarra ou les battements rythmés des tam-tams khassonkés chassent le sommeil que les Européens du fort cherchent dans la moiteur du lit par une chaleur étouffante. Parfois de hautes flambées d'herbes sèches autour desquelles de noires silhouettes s'agitent dans des contorsions hystériques, illuminent quelque coin du village d'un long reflet rougeâtre et découpent en festons bizarres les lignes d'arbres qui bordent les avenues.

Combien peu le Bafoulabé actuel ressemble au groupe des quelques mauvaises huttes qui portaient ce nom en 1884.

Une vaste place en hémicycle bordée d'arbres entoure le fort du côté de la plaine. De larges avenues en rayonnent, bordées d'acacias serrés derrière lesquels se cachent des cases spacieuses ; des rues concentriques de même largeur les coupent. Toutes sont d'une propreté méticuleuse; des fossés d'accotement conduisent au fleuve les eaux pluviales.

Partout un va-et-vient continuel de noirs à la démarche

lente et pleine d'une noblesse affectée. Leurs bras se balancent fièrement au milieu d'immenses boubous bleu de ciel ou blancs dont les manches amples comme des jupons se développent en cadence dans le rythme des bras ; ils donnent de loin l'illusion de grands oiseaux fantastiques qui cherchent à prendre leur essor. Au lieu des babouches qui claquent à chaque pas, beaucoup ont aux pieds des bottes indigènes en marocain rouge brodées de jaune et de vert, ornées d'une curieuse marquetterie de cuir ; quelques-uns même étalent complaisamment de lourdes bottes de chasse européennes en cuir fauve. La botte est une preuve de notable aisance, et l'heureux possesseur de cette chaussure aristocratique complète son costume par un beau bonnet blanc sur lequel est posé un grand chapeau de paille aux larges ailes : un parasol doublé de vert ou de bleu tendre abrite du soleil notre personnage.

Rien n'est plus amusant que l'importance d'un bon soudanais ainsi vêtu. Combien glorieux ! Combien triomphant ! Empêtré dans ses lourdes bottes, gêné par le port du parasol qui ne lui permet plus qu'imparfaitement le balancement familier des bras, il s'avance noblement, d'une allure traînante, le corps jeté en arrière, la figure illuminée par un sourire de bienveillance hautaine ; il adresse au passage quelques paroles de condescendance à ses congénères moins brillamment vêtus qui s'arrêtent et le saluent, pleins d'admiration. Le parasol surtout achève son triomphe. Qui ne céderait le pas à si raffiné seigneur qui craint pareillement d'abîmer son teint et ne peut, sans souffrir, recevoir directement sur son chapeau les rayons du soleil ?

Hier, cependant, il travaillait à quelque misérable tâche

sous le soleil de midi, la tête nue et rasée, vêtu de haillons cachant à peine sa nudité, le corps couvert d'un épais bitume conglomérat de sueur, de poussière et de mille détritus que le vent, la pluie, les campements à même le sol ont collé à sa peau. Mais il vient de recevoir sa solde de plusieurs mois, peut-être de l'année entière ; vite il court au fleuve et n'en sort que la peau luisante et purifiée. De là il se rend chez le traitant qui l'allège à peu près entièrement de ses écus. Mais il s'en va couvert de vêtements qui lui donnent pendant plusieurs jours l'illusion naïvement partagée par tous, qu'il est un noble et puissant personnage.

Quand les boubous seront défraîchis, que le dernier sou sera mangé, les haillons jaunes sordides reparaîtront, et notre brillant citadin de tout à l'heure se mettra en quête de la poignée de couscous qui l'empêchera de mourir de faim jusqu'à ce qu'il ait retrouvé une occupation qui le fasse vivre.

Il existe cependant ici de vrais riches : traitants, sous-traitants ou propriétaires fonciers. Mais les premiers se ruinent, peu après avoir fait fortune, par les dépenses folles où le luxe des femmes, des chevaux et des vêtements les entraînent. Les maisons de commerce qu'ils représentaient autrefois s'empressent alors de leur faire de nouvelles avances avec lesquelles ils jettent les bases d'une seconde fortune.

Quant aux propriétaires du sol, chef de cases ou de groupes de cases, quelques-uns sont d'une avarice que rien n'égale et leur train de culture va en augmentant chaque jour ; mais d'autres, dépensiers et vaniteux, dévorent en quelques mois le produit de leur récolte, sauf à vivre misérables le reste de l'année.

Tous ici ont acquis une large aisance et bien des facilités d'existence depuis que nous nous sommes installés dans le pays ; mais ce sont les femmes qui en ont le plus largement profité.

Autrefois c'étaient de vraies captives astreintes aux plus pénibles travaux de la maison ou des champs ; fustigées souvent, vendues à l'occasion par leur mari, à peine vêtues d'une mauvaise pièce d'étoffe, leur sort était des plus misérables. Après quatorze années de contact avec nous on en cite qui battent leurs maris, ce qui me paraît un signe de civilisation avancée. Elles se pavanent sanglées aux hanches par une demi-douzaine de pagnes étagés, de couleurs variées. Un joli boubou brodé, un peu plus ample qu'une camisole, couvre le buste avec, les grands jours, un voile de tulle noir sur la tête et un parasol, le radieux parasol, qui garantit du soleil le cirage de leur visage. Une écharpe multicolore à la mode empire flotte sur leurs épaules. Dans leur coiffure en cimier la graisse de karité a fait place aux huiles parfumées des traitants; l'échafaudage des cheveux s'est piqué de longues épingles à tête d'or qui retiennent le voile de crêpe dont elles sont si fières. Au cou, au bras, aux pieds, des bijoux d'ambre, de corail, d'argent et d'or; et aux oreilles des boucles d'oreilles d'or. Ainsi parées, somptueuses, elles vont majestueusement faisant claquer leurs babouches trop hautes et trop courtes, glissant à droite et à gauche des regards d'orgueil satisfait et de vanité épanouie.

A côté du fort, sur la place, est le marché couvert. Des étoffes, des bijoux, mille objets d'utilité pour les noirs ; du sel, du sucre, et surtout des aliments tout préparés

pour ces gens importants d'un jour dont la grandeur momentanée ne permet pas de s'occuper des soins vulgaires de la nourriture.

La descente des spahis à Bafoulabé a rendu orageux les derniers moments de la fête. Ce matin, bon nombre d'entre eux se sont réveillés dans les cases de femmes qui, à coup sûr, n'étaient pas les leurs ; on s'est fort gourmé entre maris et guerriers amoureux. Un d'eux, le maréchal des logis Soumaré, cavalier intrépide, brave comme un lion, mais aussi ardent sans doute que ce roi du désert, a rossé, dit-on, une demi-douzaine de maris gêneurs et, ajoute la chronique scandaleuse, a montré à leurs moitiés que sa valeur était complète dans tous les combats.

Hélas ! il gît maintenant sur le béton raboteux d'un cachot du fort. Moulu, éreinté, abruti, il jure qu'on ne l'y reprendra plus. Serment d'ivrogne !

C'est un excellent soldat, un précieux gradé ; le capitaine Gouget aura pitié de lui. Il ne sera pas cassé, recommencera à la prochaine occasion, et se fera pardonner devant l'ennemi par quelqu'une des prouesses dont il est coutumier.

Pendant mon séjour à Bafoulabé, des ordres du commandant supérieur prescrivent de recruter dans le cercle une nouvelle compagnie de tirailleurs. Le recrutement se fera par prélèvement d'un homme libre sur cent habitants. Nioro, Médine, Bamakou, Ségou et Siguiri ont reçu des ordres semblables ; Ségou formera en outre un peloton de quarante spahis auxiliaires. Des ballots de fusils passent constamment pour ces divers postes.

La résistance que Samory nous a opposée, les derniers

événements survenus à Kérouané, la révolte qui s'accentue dans le Ségou, l'esprit d'insubordination naissant dans le Nioro, motivent amplement ces nouvelles formations. Quoique le colonel Humbert ait renoncé à conserver l'année prochaine le commandement supérieur du Soudan, il prend dès maintenant ses mesures pour que son successeur ait sous la main des forces suffisantes pour tenir tête à tout événement et pour le mettre à même d'en finir rapidement avec Samory et Ahmadou.

Des instructions sont données afin que le recrutement et l'instruction des nouveaux tirailleurs soient menés rapidement. Aussi, à Bafoulabé, sur l'esplanade du fort manœuvrent déjà une quarantaine des nouvelles recrues dont l'effectif sera porté sous peu de jours à cent vingt hommes.

Du côté de Ségou la situation est franchement mauvaise. Il ne faudra rien moins que la vigueur, l'activité, l'habileté manœuvrière du commandant Bonnier et sa parfaite connaissance des intérêts divers de la région pour venir à bout, avec quelques centaines d'hommes mal aguerris encore et peu encadrés, de la révolte qu'Ahmadou y a soulevée et qu'il appuye d'un fort contingent de Macinankés.

A Kérouané, la situation, sans être mauvaise, est difficile. Les postes de Sanankoro et de Kérouané sont bloqués à distance par les sofas qui souvent prononcent des attaques partielles contre les populations réfugiées autour de ces établissements ; de plus, une expédition forte d'une compagnie, envoyée sur le Baoulé, vient d'éprouver des pertes cruelles que ne compense pas la réussite incertaine de l'opération.

En arrivant à Kayes, le 5 mai, le commandant de

Labouret, adjoint au commandant supérieur, me met au courant des faits qui se sont produits du côté de Samory depuis mon départ du Niger. Le rapport officiel du colonel Humbert en donne le récit suivant :

Pendant la nuit qui suit le départ de la colonne expéditionnaire de Kérouané, quelques sofas attaquent le village de Sanankoro ; ils sont repoussés facilement par la garnison.

Le 29 mars, l'ennemi attaque à la fois Sanankoro et Kérouané. La fusillade dure quarante-cinq minutes ; les sofas arrivent à incendier quelques cases, puis ils battent en retraite devant l'énergique défense des habitants que des détachements de la garnison soutiennent ; ils laissent entre nos mains trois tués, quatre prisonniers et sept fusils.

Dans la nuit du 30 au 31, à une heure du matin, des fantassins ennemis se glissent dans le lit de la rivière de Domola, pénètrent dans le village de ce nom, blessent quatre hommes à coups de sabre et enlèvent huit femmes. Le coup fait, ils se retirent et vont rejoindre le gros de leur bande qui, postée entre le village et le Milo, dirige plusieurs feux de salve sur Kérouané. La nuit trop noire ne permet pas une sortie ; quelques feux du poste les éloignent.

Chaque jour, des habitants des campagnes environnantes viennent se réfugier à Kérouané ; tous racontent que les colonnes de Samory ont repris leurs positions sur la route de Bissandougou et que l'Almamy lui-même se tient à Kabadianbara avec très peu de monde.

Ces renseignements, à force d'être répétés, persuadent le capitaine Wintemberger de la possibilité d'enlever

l'Almamy par un coup de main hardi et rapide ; il se décide à donner des ordres en conséquence.

Le 30 mars, à six heures du soir, la compagnie du lieutenant Biétrix forte de cent dix fusils quitte Kérouané et se dirige sur Kabadianbara. Elle marche toute la nuit. A sept heures du matin elle se cache dans un bois épais où elle passera la journée de façon, en reprenant sa marche la nuit suivante, à attaquer le cantonnement de Samory à la pointe du jour.

Malheureusement, vers huit heures du matin, deux sofas pénètrent dans le fourré et ont le temps de faire feu avant de tomber sous les baïonnettes des factionnaires. L'alarme était donnée, la surprise impossible. Le lieutenant Biétrix espère qu'en se mettant de suite en marche il pourra encore mener à bien l'opération. Il franchit le Baoulé en amont de Kabadianbara, et à neuf heures quinze il arrive en vue du village ; un prisonnier qu'il enlève lui affirme que Samory est encore dans le village, mais que tous ses préparatifs de départs sont faits.

Le lieutenant Bunas se dirige droit sur le village, le lieutenant Biétrix le tourne par la gauche, le lieutenant Laurent par la droite. La quatrième section se porte sur l'extrême gauche pour empêcher tout secours d'arriver à Samory. L'attaque est menée vigoureusement, mais les sofas se sacrifient pour sauver leur Almamy dont le lieutenant Bunas aperçoit l'escorte fuyant à travers la campagne. Ils se font tuer sur place.

A dix heures trente, les lieutenants Bunas et Laurent pénètrent au milieu des cases ; de leur côté, la fusillade a cessé. Quelques coups de fusils isolés s'entendent encore à gauche.

Tout à coup, le feu reprend dans cette direction avec

une grande intensité ; le lieutenant Bunas s'y porte immédiatement. Il rejoint le peloton Biétrix au moment où celui-ci tombe la cuisse traversée par une balle. L'ennemi s'est rendu compte du petit nombre de ses assaillants ; il s'est reformé et a attaqué avec acharnement. Lorsque les sofas voient tomber Biétrix, leur ardeur redouble ; ils poussent en avant pour l'enlever et c'est à grand'peine qu'une heure durant le lieutenant Bunas peut repousser leurs attaques réitérées. Leurs cadavres s'amoncellent devant nos tirailleurs ; on entend distinctement les commandements de : « joue, feu, rassemblement » faits en français par leurs chefs.

Pendant ce temps, Biétrix a été transporté dans le village où quelques tirailleurs préparent des civières.

Le lieutenant Bunas, qui a pris le commandement de l'expédition, estime qu'il ne peut encore battre en retraite. La compagnie a déjà consommé beaucoup de munitions ; elle n'en aurait certainement pas assez pour soutenir la poursuite acharnée qui, suivant l'habitude des sofas, aurait été la conséquence d'une retraite prématurée. Il continue le combat en utilisant les cartouches enlevées à l'ennemi.

Vers une heure, le transport des blessés est assuré, l'ennemi paraît faiblir. Le lieutenant Laurent va occuper le gué avec une section ; puis le peloton Bunas charge vigoureusement les sofas qui sont culbutés et s'enfuient laissant un grand nombre de cadavres sur le terrain.

La retraite commence ; le lieutenant Laurent commande l'arrière-garde. L'ennemi fait entendre des sonneries de clairon. On voit distinctement les cavaliers qui essayent de rallier leurs fantassins ; mais ceux-ci ont été décimés par notre feu et leurs chefs ne réussissent heureusement

pas à les rassembler. Une centaine de cavaliers seulement se jettent sur l'arrière-garde ; un feu rapide les arrête net. C'est à ce moment qu'une balle vient frapper mortellement au cœur le lieutenant Biétrix porté en civière par des tirailleurs.

Les cavaliers continuent mollement la poursuite. A quatre heures trente-cinq ils ont disparu.

La colonne continue sa marche jusqu'à onze heures du soir ; elle avance lentement à cause de la fatigue des hommes et de la gêne que cause le transport des blessés. On campe en carré sur un petit mamelon découvert ; la nuit se passe sans incidents.

Pour la première fois, une troupe battant en retraite ou paraissant battre en retraite n'a pas été inquiétée la nuit.

Le lendemain matin, à quatre heures quarante-cinq, la marche est reprise. L'avant-garde est formée par dix tirailleurs habillés en sofas. A six heures trente, une soixantaine de sofas essayent de retarder la marche de la colonne en s'établissant successivement dans le lit de deux rivières qui coupent la route. Les tirailleurs d'avant-garde profitant de leur déguisement qui fait hésiter l'ennemi se jettent sur la bande et la fusillent à bout portant. Les sofas s'enfuient sans que l'allure de la colonne ait même été ralentie.

A partir de ce moment, seuls quelques cavaliers suivent la colonne tirant de temps à autre quelques coups de feu.

A dix heures, la colonne passe le gué de Lélengué ; elle est de retour à Kérouané à midi.

En résumé, cette expédition a duré quarante-deux heures pendant lesquelles la troisième compagnie a parcouru quatre-vingt-dix kilomètres en terrain difficile et s'est battue avec acharnement quatre heures durant contre un

ennemi très supérieur en nombre et dont le courage était exalté par la présence de Samory.

Elle n'a laissé ni un homme ni un fusil entre les mains de l'ennemi et elle lui a fait subir des pertes considérables. Mais les siennes sont sensibles. Le lieutenant Biétrix, l'excellent officier qui la commandait et s'était fait remarquer dans tous les combats livrés à Samory depuis le mois d'avril 1891, a été tué. Un tirailleur est tué également, dix sont blessés ; un cheval tué.

Un coup d'œil jeté sur les événements qui se sont déroulés jusqu'en juin autour de Kérouané permettra de se rendre compte de la situation dans laquelle se trouvait la garnison de ce poste et des efforts que dut faire le capitaine Wintemberger pour l'améliorer.

A partir des premiers jours d'avril, les forces ennemies qui entourent la plaine de Kérouané-Sanankoro sont ainsi réparties : Samory avec huit cents fusils à tir rapide se tient à Kabadianbara ; N' Golo, dont la bande est forte de trois cents fusils à tir rapide, campe à Khendoba ; divers détachements de sofas gardent les montagnes de l'est ; Kali et Alpha, qui ont sous leurs ordres un millier d'hommes, sont à cheval sur la route de Bissandougou. Ainsi plus de deux mille sofas établis dans un rayon qui varie de dix à quarante kilomètres interceptent en tous sens toute communication entre Kérouané, Sanankoro et le Soudan français.

Dans le même temps, un Anglais est en mission auprès de Samory. Celui-ci lui a remis toutes les femmes peulhes qu'il a pu se procurer et qui sont susceptibles d'être vendues contre des fusils et des munitions. Et, sans ouvrir de parenthèse, nous pouvons admirer ici le rôle des Anglais de Sierra-Leone, marchands d'esclaves et pour-

voyeurs de Samory en armes perfectionnées destinées à combattre une nation civilisée [1].

Pendant les mois d'avril et de mai, le capitaine Wintemberger fait exécuter de nombreuses reconnaissances autour des deux postes afin d'assurer la tranquillité des réfugiés et de leur permettre de commencer les semailles. Plusieurs sofas sont tués dans les engagements qui en résultent. Cinq blockhaus complètent le système de défense de la plaine : l'un garde le gué du Milo en face Kérouané, un autre commande les environs de Sanankoro et la route de Kamandougou ; les trois autres ferment les divers débouchés de la plaine.

Le 10 mai, le lieutenant Salvat à la tête de la compagnie soudanaise, surprend à cinq heures du matin le campement d'Alpha, près de Kamandougou, à six kilomètres au nord de Kérouané ; il enlève à ce chef sept chevaux, seize fusils et il lui tue un nombre notable de sofas. Le 18 mai, le même officier tente de surprendre le campement de N'Golo à Ousouma ; mais la cavalerie ennemie évente sa marche. Il ramène cependant à Kérouané quelques prisonniers, trois fusils à tir rapide et une provision de grains.

Au commencement de juin deux excellents sous-officiers mouraient, les sergents Rolland et Delahaye. Une attaque du blockhaus du Milo avait été repoussée vigou-

1. Ce cas n'est pas unique ; nous pourrions en citer d'autres non moins typiques. Celui-ci retient plus spécialement notre attention parce que c'est sous le couvert officieux des autorités anglaises de Sierra-Leone que s'est fait depuis plusieurs années ce trafic d'armes. Sans nous étendre plus longuement sur ces agissements nous ferons seulement remarquer que l'initiative de la conférence anti-esclavagiste de Bruxelles vient du gouvernement de Sa Majesté britannique, et nous rappellerons les déclarations humanitaires de ses représentants à ce congrès international.

reusement ; les travaux d'installation et de défense des deux postes étaient menés à bonne fin. Une compagnie auxiliaire de quatre-vingts hommes et un peloton de vingt cavaliers avaient été formés, recrutés parmi les bambarras réfugiés. Des champs nombreux et étendus étaient ensemencés ; des plantations d'arbres fruitiers faites. Le capitaine Wintemberger avait même entrepris des essais de culture riches telles que la noix de cola, l'indigo, le coton, le café, le poivre. Mais les communications restaient toujours impossibles entre Kérouané et Bissandougou ; seuls, quelques courriers connaissant à merveille le pays, parvenaient à se glisser à travers la montagne en évitant les bandes ennemies, et encore plusieurs étaient-ils enlevés et mis à mort.

Isolés en quelque sorte du reste du monde, entourés par un ennemi implacable, presque sans nouvelle de la France et des leurs, c'est ainsi qu'à Kérouané nos camarades passeront l'hivernage et une partie de la saison sèche. Au mois de janvier le colonel Combes viendra enfin les débloquer. Pendant cette réclusion de dix mois, ils auront partagé leurs éternels loisirs entre les coups de main tentés sur l'ennemi lorsqu'il deviendra trop audacieux, l'instruction de leurs soldats et les travaux de culture et d'essais de plantations que Wintemberger a mis en honneur.

Leurs souffrances seront grandes du fait de l'isolement, des maladies, et d'une nourriture à peine suffisante, mais aucune n'égalera sans doute la peine profonde que tous durent éprouver lorsque leur chef, le capitaine Wintemberger, succomba au surmenage physique et moral occasionné chez lui par l'installation et la défense des deux postes. Wintemberger s'est dépensé sans compter, sachant

cependant combien proche est la limite des forces humaines dans ce climat débilitant. Bon, affectueux, dévoué, indulgent, plein de vaillance, d'une intelligence hors pair servie par une activité remarquable ; très instruit, d'un jugement droit et ferme, il était le type parfait de ces officiers sur lesquels un chef peut toujours compter et à qui on peut confier sans crainte les tâches les plus difficiles et les plus variées.

A Kankan, de nombreuses escarmouches ont lieu entre des bandes errantes de sofas, des détachements de la garnison et les habitants du village.

Le 30 mai, le lieutenant Scal pousse une pointe dans la direction de Koumbaouléni et enlève à Kali quatre prisonniers et dix-sept fusils. Dans toutes les contrées avoisinant le Niger les villages sont pillés par des partis ennemis ; aux environs de Kouroussa, à Bokhoro, le lieutenant Baudot surprend un de ces détachements, lui enlève cinquante-deux fusils, un cheval, trois cents cartouches et une centaine de captifs. Enfin, le 28 juin, une autre bande est surprise du côté de Danda et éprouve aussi des pertes assez fortes.

Pendant ce temps la fidélité de Tiéba devenait de plus en plus douteuse ; loin de songer à appuyer nos succès par une diversion contre Samory, on parlait ouvertement dans son entourage d'une triple alliance avec Ahmadou et l'Almamy, alliance dirigée contre le Français, l'ennemi commun. La situation du lieutenant Marchand devenait de jour en jour plus difficile, parfois même dangereuse comme je l'ai conté plus haut.

Le fama du Kénédougou s'armait en outre en fusils à tir rapide que lui vendaient les Anglais qui remontent chaque année la Volta.

Au mois de mai, le lieutenant Marchand, dont la situation est plus tenable depuis que Tiéba connaît nos succès et la défaite complète des colonnes de Samory, est entraîné dans l'attaque de M'pésoba, gros village bambara sous l'autorité nominale du Ségou ; deux des quatre tirailleurs qui l'accompagnent sont blessés.

Or l'attaque de M'pésoba, bien que Tiéba l'ait faite en se couvrant des meilleures intentions, doit être considérée comme une véritable main mise armée sur un de nos territoires. Au reste, le fama dévoile à ce moment nettement ses prétentions en nous réclamant le Miniankala dépendance reconnue de nos Etats de Ségou.

Enfin, dans le Ségou et le Sansanding, la révolte battait son plein et menaçait, en s'étendant, de nous chasser de ces plantureuses régions enlevées à Ahmadou par le colonel Archinard deux années auparavant. Voici les événements qui s'y étaient passés.

L'assassinat du lieutenant Huillard fut le prélude du nouveau mouvement insurrectionnel.

Ce jeune et brillant officier était en mission de délimitation depuis le mois de janvier, dans le sud du Bani. Chargé de relever et de déterminer les frontières du Ségou et du Kéniédougou, il avait terminé la moitié de sa tâche, lorsque la révolte du Miniankala dont nous avons parlé plus haut, l'obligea à interrompre ses travaux.

Au commencement d'avril, la situation politique des régions du Bani paraissait meilleure ; il repart de Ségou. Le 19, il campait à Souba où une réception cordiale lui était faite ; rien dans l'attitude des gens qui l'entouraient ne pouvait lui faire soupçonner une attaque pour le

lendemain. Cependant le 20, à deux kilomètres de Souba, des peulhs sombori l'attendent embusqués. Après une lutte héroïque, Huillard et son interprète tombent mortellement frappés. Les trois tirailleurs qui escortent le lieutenant essayent de sauver son corps ; mais le nombre toujours grossissant des ennemis les oblige à la retraite. Ils parviennent à se dégager et gagnent la campagne.

Un des porteurs de la mission échappé au massacre apporte la funeste nouvelle à Ségou, le 21 dans la matinée. Il ne peut affirmer si le lieutenant Huillard est mort ; il l'a seulement vu tomber.

Le capitaine Briquelot, résident de Ségou, réunit en hâte un petit détachement qui comprend le lieutenant Poitevin de la Frégonnière, l'enseigne de vaisseau Biffaud, dix-huit tirailleurs réguliers, dix-huit laptots, vingt-sept tirailleurs auxiliaires, sept spahis, un interprète et trente-quatre cavaliers du fama; au total soixante-trois fusils et quarante et un chevaux. C'est toute la force armée dont il peut disposer.

Avec cette petite troupe il se dirige rapidement sur Souba pour sauver le lieutenant Huillard s'il en est temps encore, recueillir les survivants de sa mission et ses papiers.

Il arrive sans incident jusqu'à Souba où il retrouve le corps du malheureux Huillard et de son interprète et leur rend les derniers honneurs. Quant aux papiers, ils sont tous lacérés.

Les habitants du village lui apprennent alors que les peulhs assiègent Baraoulé et que leurs cavaliers poussent des pointes jusqu'à quatre kilomètres de Ségou. Estimant qu'il ne doit pas laisser le champ entièrement libre à la révolte, malgré la faiblesse de sa troupe, le capitaine

Briquelot décide de continuer sa marche dans la direction de Baraoulé et de détruire Boumouti, le grand campement peulh de la région.

Il rencontre les révoltés à Sanankoro et à Boumouti ; il les bat complètement ; mais son détachement subit des pertes sensibles. Cinq hommes et dix-huit chevaux sont tués. Le capitaine Briquelot est blessé ainsi que le lieutenant Lepoitevin de la Frégonnière et l'enseigne de vaisseau Biffaud. Dans de pareilles conditions, la poursuite est impossible malgré les pertes qu'a subies l'ennemi. Celui-ci se reforme un peu plus au sud et ses cavaliers vont piller les villages qui ne pactisent pas avec les révoltés. Ils poussent ainsi jusqu'au bord du Niger que quelques-uns franchissent même, et, appuyés par les habitants, ils coupent les communications entre Koulikoro et Ségou.

En apprenant ces événements, le colonel Humbert envoie en hâte le commandant Bonnier à Ségou, en lui laissant l'initiative la plus grande. Cet officier supérieur est un vétéran du Soudan où il s'est distingué à maintes reprises sous les ordres du général Desbordes et du colonel Archinard ; il a opéré plusieurs fois déjà dans ces régions qu'il connaît à merveille, et le colonel Humbert a pu apprécier sa valeur pendant la campagne contre Samory.

Le 1er mai, l'enseigne de vaisseau Biffaud était parti de Ségou pour Sansanding avec deux canons revolvers et vingts laptots afin de prendre le commandement de cette place serrée de près par les peulhs du Macina, au cas où ces derniers attaqueraient la ville.

Quant au commandant Bonnier, c'est avec huit tirailleurs auxiliaires de bonne volonté qu'il était parti pour

Bamakou où il espérait pouvoir recruter une centaine de tirailleurs auxiliaires encadrés par une vingtaine de réguliers ; peut-être pourrait-il trouver en plus à Ségou un renfort de cinquante hommes.

Sa mission, avec de pareils effectifs, était extrêmement délicate et plus que périlleuse. Livrer sans doute de nombreux combats très disproportionnés, ramener à l'obéissance et pacifier avec des forces aussi dérisoires ces régions très peuplées et dont le tempérament des habitants est belliqueux à l'extrême, paraissait tout d'abord une entreprise folle. La vigueur, la promptitude de conception et la rapidité d'exécution qui sont le propre du commandant Bonnier seront heureusement des appoints décisifs dans la lutte disproportionnée qu'il va entreprendre.

En apprenant ces nouvelles les officiers qui m'accompagnaient et moi-même, nous regrettâmes amèrement que notre éloignement ne nous permît plus d'offrir nos services à cet officier supérieur pour prendre part à une campagne qui s'annonçait sous de pareils auspices. De Kayes, où nous nous trouvions sur le point d'embarquer, un mois de marches forcées nous eût été nécessaire pour atteindre Ségou où nous serions arrivés trop tard pour que le commandant Bonnier pût encore utilement nous employer.

Il nous fallait donc renoncer à l'idée caressée à Bissandougou par plusieurs d'entre nous, de terminer la campagne par une série d'opérations brillantes sous les ordres d'un chef dont nous avions appris à estimer le caractère et les remarquables qualités de commandement. Navrés, nous nous mîmes tristement à l'organisation de notre détachement de rapatriables et fîmes nos derniers préparatifs d'embarquement.

CHAPITRE X

Un mois en chaland sur le Sénégal. — Opérations du commandant Bonnier dans le Ségou. — Pertes de la colonne. — Sejour à Podor. — En mer. — Santa-Cruz de Ténérife. — Dans le golfe de Gascogne.

Le convoi que je dois ramener en France comprend douze officiers, une cinquantaine d'hommes de troupe de toutes armes et un certain nombre de militaires indigènes à destination de Saint-Louis.

Douze chalands dont deux sont chargés de vingt jours de vivres composent la flottille.

Dans la soirée du 8, lorsque les vivres sont arrimés à bord et l'armement des chalands complété, un train spécial va sur le plateau de Kayes prendre le détachement de rapatriables qui y est en quarantaine de fièvre jaune. A la tombée de la nuit, les sous-officiers et soldats européens sont embarqués. Les officiers et les indigènes sont restés à terre, mais tout le monde est prévenu qu'on lèvera l'ancre le lendemain à six heures et demie et que je laisserai impitoyablement à Kayes les retardataires quels qu'ils soient.

Dès cinq heures du matin, à la pointe du jour, la berge se couvre de gens affairés qui vont des chalands mouillés au milieu du fleuve à un amoncellement de bagages

culbutés sur la rive ; on cherche anxieusement ses colis dans cet entassement de caisses et de ballots. Tout ce monde court, patauge dans l'eau; on escalade les hautes berges accores dans un va-et-vient continuel, on crie, on s'interpelle, on se cherche. Des soldats poussés par leurs gradés se réunissent par chaland ; le chef laptot de sa voix enrouée hêle désespérément ses hommes qui traînent sur la rive dans des adieux interminables; des officiers pestent après leurs domestiques qui au dernier moment ont lâché malles et cantines pour aller prendre un amoureux congé des Khassonkaises avec lesquelles ils ont achevé hier de dévorer les six ou huit mois de gages arriérés touchés à leur arrivée à Kayes. Ils donneraient à ces noires beautés jusqu'à leurs derniers ou si leurs maîtres ne prenaient la sage précaution de ne leur payer qu'en route les deux derniers mois dus : excellente mesure pour forcer jusqu'au dernier moment leur fidélité parfois douteuse, et cautionnement nécessaire contre les vols et les désertions.

Petit à petit, l'embarquement s'achève. On se tasse dans les chalands, on échange des souhaits de santé avec la rive, et bientôt notre flottille double la pointe que fait le fleuve en aval de Kayes dont les constructions disparaissent masquées par les hautes berges.

Les eaux sont exceptionnellement basses ; l'échelle d'étiage est entièrement à sec. Le lit du fleuve est plaqué de nappes d'eau peu profondes réunies par des ruisseaux coulant à travers les rochers du fond ou à travers d'interminables bancs de sable.

Jamais nos chalands ne pourront descendre à Bakel ; telle est l'idée qui vient à l'esprit de tous lorsque au prochain tournant nous découvrons une certaine étendue du

fleuve qui, malgré le miroîtement de nombreuses flaques d'eau donne l'impression d'un Oued saharien. Nos chalands sont en vérité de bien lourdes machines pour franchir ces passes étroites où les eaux ruissellent sur les cailloux.

Là ils ne naviguent plus ; ils avancent poussés, traînés à force de bras au grand dommage de leurs fonds plats qui raclent sur les roches d'une façon lamentable.

Six laptots et un patron composent leur équipage. Un d'eux se tient à l'avant armé d'une longue perche avec laquelle il aide à la direction et gare l'embarcation des troncs d'arbres, des rochers et des pointes de la rive. Les cinq autres laptots, debout sur le gaillard d'arrière, poussent en cadence le chaland avec de longues perches. Lorsque les fonds sont grands et que le peu de largeur du fleuve ou la direction du vent ne permettent pas la navigation à la voile, toute l'équipe descend à terre et hale le bateau avec une longue cordelle fixée au sommet du mât ; on emploie l'aviron quand l'usage de la perche, de la voile ou de la cordelle devient impraticable.

Toujours pleine d'imprévu cette navigation à la voile, et ce n'est jamais sans de justes appréhensions que les passagers voient hisser l'immense voile latine que leurs laptots manœuvrent avec une imprudence qui n'a d'égal que leur inexpérience. Le jour même du départ, le docteur Primet est fixé sur les connaissances nautiques de son équipage ; à peine sa voile était-elle hissée qu'il se trouvait à l'eau en compagnie de ses bagages, son chaland chaviré par un mètre et demi de fond.

Une paillotte demi-cylindrique et peu élevée couvre les trois quarts du bateau ; là-dessous sont entassés bagages. caisses de vivres, ustensiles de cuisines, domestiques et passagers. On y fait la cuisine dans une baille remplie de

sable, installée sur le gaillard d'avant d'où la vitesse de la marche rejette dans la paillotte odeurs et fumée. Au-dessous du tillac s'ouvre une niche profonde et obscure où s'entassent les mille horreurs que les noirs s'entendent si bien à collectionner, insensibles aux puanteurs qu'elles dégagent ; là aussi est serrée la viande salée des laptots. De la cuisine, de ce réduit infect, s'échappe un relan épouvantable auquel se mêlent les bouffées d'air méphitique qui sortent de la cale dont l'eau croupie macère des détritus innomables. La fade odeur de suin qu'exhalent les corps à moitié nus et toujours ruisselants de sueur de la douzaine de noirs qui s'agitent dans cet étroit espace domime toutes ces odeurs et achève de saturer l'atmosphère où, par une chaleur de 38 à 40 degrés, quatre ou six Européens croupissent dans cette étroite arche de misère.

Moins d'une heure après notre départ les difficultés de halage augmentent. Nous sommes engagés dans un chenal à peine assez large pour donner passage à un bateau et profond de vingt centimètres. Les laptots sautent à l'eau, et tous de pousser à l'arrière en s'arc-boutant, le dos au bordage. Nous avançons ainsi lentement, par secousses, mètre par mètre, en glissant sur le sable du fond. A hauteur de Sané, il faut réunir quatre ou cinq équipes pour pousser tour à tour chaque chaland.

Ces embarcations jaugent généralement une douzaine de tonneaux ; deux d'entre elles cependant, louées au traitant Abdoulaye-Kane, cadi de Kayes, sont d'un tonnage supérieur et calent quelques centimètres de plus. C'est avec des efforts inouïs et en attelant toutes les équipes sur eux, soixante-dix hommes au moins, que nous parvenons à les amener devant Diakantapé où nous campons.

Les passes de ce nom se confondent en quelque sorte avec celles de Tambokané ; réunies, elles s'étendent sur toute la distance qui sépare les deux villages, soit cinq ou six kilomètres. C'est un semis de têtes de roches et d'énormes cailloux roulés entre lesquels de maigres filets d'eau se sont frayés des chenaux étroits et tortueux ; un bassin d'eau profonde long d'un kilomètre environ coupe les deux barrages. Le premier est plus long, mais le second est relativement plus difficile.

Nous essayons de franchir le seuil de Diakantapé avant la nuit ; mais, dès les premiers efforts, nous y renonçons. Il faudra certainement plus d'une journée pour faire passer toute la flottille.

Tant que dure cette navigation extraordinaire on campe les nuits à terre.

On choisit pour campement un banc de sable bien sec. Dès que les chalands sont mouillés, s'ils n'ont pu accoster la rive, les passagers sont portés à terre sur les vigoureuses épaules des laptots, pendant que les domestiques se mettent à l'eau et transportent tables, pliants et matériel de couchage.

Aussitôt le couvert mis, on dîne, puis on se couche au hasard sur le sable, roulé dans une couverture pour se garantir de la fraîcheur qui tombe dans la deuxième moitié de la nuit.

Mais à Diakantapé, pas de banc de sable ; nous grimpons sur les berges argileuses qui surplombent le lit du fleuve et nous nous couchons dans la poussière d'une large battue de troupeaux. Toute la nuit nous sommes envahis par des légions de fourmis qui, quoique inoffensives, nous réveillent par la sensation désagréable de leurs milliers de petites pattes agiles courant sur la peau.

Au jour naissant nous nous engageons dans le barrage. Soixante-dix laptots attelés tour à tour sur chaque chaland les portent sur leur dos plutôt qu'ils ne les traînent. Les coques roulent sur les cailloux avec des gémissements sinistres.

A huit heures du soir, après quinze heures d'un travail continu, nous avons fait trois kilomètres ! Nous sommes mouillés entre les deux barrages. Il faut renoncer à pousser plus loin le grand chaland loué à Kayes ; pour le dégager du lit de roches sur lequel il est halé. il faudrait deux cents hommes ; aussi, je l'abandonne avec son équipage en faisant répartir son chargement sur les autres chalands.

Le 11 mai, nous attaquons les passes de Tambokané. Un chenal trop étroit pour nos chalands et profond de quinze centimètres d'eau, parfois de cinq à dix seulement, court au milieu de gros galets roulants. Il faut décharger les chalands et les porter littéralement pour franchir ce dernier seuil. La nuit est déjà tombée lorsque tous sont réunis en eau profonde. Total cinq kilomètres en deux jour !

Sans être grand clerc, lorsqu'on parcourt aux basses eaux ces barrages qui arrêtent la navigation sur Kayes près de deux mois plus tôt qu'à Bakel, on se rend rapidement compte de la facilité relative avec laquelle on pourrait y dégager un chenal navigable presque en toute saison. Le très faible courant de l'eau indique que le dénivellement du lit ne dépasse pas considérablement sa pente moyenne ; donc aucune crainte d'assécher la partie supérieure du fleuve en ouvrant un passage de quarante à cinquante centimètres de profondeur au milieu de ces rochers qu'il suffirait pour la plupart de déplacer. Rarement un travail devant donner des résultats aussi précieux

ne s'est présenté avec des apparences de facilité d'exécution aussi grandes. Telle a été du moins l'impression de tous les officiers du convoi ; et le soir, après le repas, en devisant sur les éreintements de la journée, nous étions unanimes à estimer qu'une pareille entreprise s'imposait au plus tôt.

A Moussala, à Ambidédi, à Diané nous franchissons de larges bancs de sable. Néanmoins nous parcourons dix-huit kilomètres du lever au coucher du soleil. Cette nuit-là, le 12 mai, nous assistons à une magnifique éclipse de lune qui est complète à neuf heures du soir.

Le 15, nous arrivons à la nuit devant Kounguel et Diaguili. De notre campement pris sur un banc de sable élevé, on aperçoit très nettement les tours qui couronnent les hauteurs dominant Bakel.

De Diani à Kounguel nous avons mis trois jours pour franchir les soixante-cinq kilomètres qui séparent ces deux points.

Nous sommes devant Bakel le 16, à deux heures. Ce poste est toujours contaminé par la fièvre jaune et en quarantaine ; aussi le convoi continue sa route, tandis que mon chaland mouille pour déposer notre correspondance. Après avoir hélé plusieurs fois le poste qui paraît désert, nous voyons enfin une embarcation se détacher de la rive ; un facteur noir se prélasse à l'arrière, une longue gaule à la main. Lorsqu'il est à portée, sans mot dire, il nous tend sa perche en guise de boîte aux lettres ; nous y attachons nos plis qu'il dépose avec précaution dans le canot à distance respectable de lui. Le brave homme qui ne comprend probablement pas grand'chose à cette quarantaine entre gens contaminés du même mal pense sans doute que nous portons avec nous quelque peste qui peut

lui être funeste, car il plonge à plusieurs reprises dans l'eau la partie de son bâton que nous avons touchée.

Au moment de notre départ, une fenêtre du poste s'ouvre et une silhouette que nous pensons être celle du lieutenant Martelly s'y encadre avec des gestes silencieux, seul signe de vie que nous ayons surpris dans ce fort désolé.

Depuis quelques années cette pauvre escale de Bakel voit fondre sur elle toutes les calamités. On sait les périls que lui fit courir la révolte du marabout Mahmadou-Lamine ; puis l'état précaire où se trouva son commerce à la suite des guerres avec Ahmadou. Pendant cette dernière campagne, la fièvre jaune a enlevé en quelques jours toute la garnison : le lieutenant Dumord, le médecin, tous les soldats, sauf un canonnier sauvé miraculeusement. Le capitaine Roux, commandant du cercle, était à ce moment en tournée sur la Gambie. Peut-être est-ce à cette circonstance qu'il doit la vie.

La flottille mouille à Demba N'Kané. Jusque-là, la lune avait éclairé nos campements, amenant avec elle une fraîche brise qui chassait les insectes et les moustiques et nous reposait des étouffements de la journée. Maintenant elle ne paraît plus qu'au milieu de la nuit. Le calme absolu de l'atmosphère surchauffé rend les soirées très pénibles dans une température lourde et humide ; des myriades d'éphémères assaillent nos photophores dont ils remplissent les globes au point d'en éteindre la lumière. Ils tombent dans nos plats, se collent aux mains et aux bras et montent dans le cou et sur la figure. C'est un agacement de tous les instants. Couché, on étouffe sur le sable brûlant ; c'est à grand'peine qu'on supporte les vêtements les plus légers. Après s'être tourné et retourné

cent fois, on s'endort cependant. Mais bientôt la lune se lève et avec elle un vent violent et froid qui balaye le lit du fleuve. Le dormeur, tout à l'heure encore baigné de sueur, se réveille glacé ; rhumatismes, rhumes et névralgies vont bon train.

Nous avons bien essayé de passer la nuit dans nos chalands ; mais après le coucher du soleil, il fait sous leurs paillottes une chaleur épouvantable agrémentée d'odeurs à donner des nausées aux tempéraments les moins délicats ; les moustiques y font rage.

A Lobali, nous voyons pour la première fois depuis notre départ un campement de Maures venus sur cette escale pour traiter des gommes.

La sécheresse qui règne dans l'intérieur, en même temps que le besoin de se ravitailler et d'écouler leur récolte les chassent vers le fleuve. Le mil est à peu près le seul approvisionnement dont ils se chargent au retour. Ils achètent en outre quelques objets européens manufacturés et échangent leur gomme contre de la guinée ou du calicot et du sucre. D'année en année les quantités de ce produit apportées par eux diminuent ; les prix en ont considérablement baissé et ils ne les trouvent plus suffisamment rémunérateurs. Des moutons, des plumes d'autruche, quelques couffes de dattes et divers objets de cuir ouvragé complètent leur pacotille d'échange. Autrefois ils achetaient aussi sur nos escales de la poudre et des fusils ; mais depuis que la vente des armes et des munitions est interdite dans le fleuve, ils vont les chercher sur les escales espagnoles et anglaises de la côte saharienne

A Gournel, puis à Orndoldé leur nombre s'accroît ; près du fleuve, plusieurs tribus sont réunies. Des troupeaux de chameaux paissent en liberté autour des tentes ;

d'autres que l'on charge se lamentent à genoux, poussant des cris horribles, leur long cou tendu vers le ciel. La rive gauche est bordée de vastes gourbis qui servent de magasins aux sous-traitants de Saint-Louis ; le long de la berge stationnent de nombreux chalands de commerce qui rallieront le chef-lieu, chargés à couler bas si la traite a été bonne, dès que les premières pluies auront chassé les Maures dans l'intérieur et rendu le fleuve partout navigable.

Le coude d'Orndoldé est un des passages du fleuve les plus délicats pour les bateaux à vapeur ; de larges hauts fonds de sable l'embarrassent et il est si aigu que des navires éloignés les uns des autres de plusieurs kilomètres ne sont parfois séparés à contre-bord que de quelques centaines de mètres qui mesurent la largeur de l'étroite langue de terre qu'ils contournent. Le fleuve coule dans des berges argilo-sablonneuses qui s'effritent avec une rapidité sans exemple sous la poussée des eaux hivernales ; chaque année, il tend ainsi à rectifier son lit sur ce point et diminue le long détour qu'il fait autour du village d'Orndoldé.

Les basses eaux contre lesquelles nous pestons à toute heure du jour font le bonheur des tioubalous [1] qui s'installent en campements nombreux sur les hauts bancs de sable dès que la baisse du Sénégal s'accentue. Ce sont alors de véritables pêches miraculeuses dans les étangs qui se forment au milieu des sables. Partie du poisson qu'ils prennent en quantité considérable est séchée sur des perches ou sur des lits de paille et conservée pour être consommée ou vendue pendant toute l'année.

1. Pêcheurs, en langue toucouleure.

Comme les somonos du Niger, ces tioubalous forment une caste à part qui vit à peu près en dehors de la population riveraine. Ils sont répartis en deux groupes dont Kayes et Barmatchi sont les deux centres principaux. En échange d'une redevance fixe en poisson, en lait et en œufs qu'ils payent aux chefs de cantons, ils monopolisent le passage du fleuve pour lequel ils exigent un léger droit de passe ; seuls aussi ils ont le droit de pratiquer la grande pêche.

Au reste, peu de fleuves sont poissonneux à l'égal du Sénégal, du moins jusqu'au barrage de Mafou. A la surface, c'est une sarabande continuelle de poissons de belle taille qui surgissent brusquement hors de l'eau, fuyant dans un saut qui les renverse quelque vorace plus gros qu'eux qui leur donne la chasse.

La population aquatique y est également très nombreuse et très variée. Depuis Bakel, les hippopotames se réunissent en troupeaux bruyants dans les biefs profonds. Souvent on voit émerger les mufles roses monstrueux de ces animaux antédiluviens dont le reniflement et la respiration emplissent les bords du fleuve d'un mugissement puissant. Cette année, les caïmans sont rares ou du moins nous en voyons peu. Habituellement ils sont une des grandes distractions des passagers pour qui leur large carapace verte ou grise étendue immobile sur le sable jaune est toujours une cible attirante ; les laptots apprécient fort ces tirés peu communs, car ils ont une prédilection marquée pour la chair de ces sauriens.

Quant à la gent emplumée, elle est légion. Des hérons, des oiseaux trompettes, des flamants au beau plumage rose, des ibis violacés, de graves marabouts, des pélicans moroses, des pluviers, des sarcelles, de sémillantes

petites aigrettes s'agitent, pêchent ou se recueillent endormis sur tous les bancs de sable. Notre flottille fait lever à chaque coude du fleuve d'épaisses bandes de canards armés ; la chair en est très savoureuse. Nous en avons tué deux à coups de fusil Gras; ils étaient tachetés de blanc, gros comme des oies de forte taille ; leurs cuisses semblaient de vrais gigots.

Les berges du fleuve sont aussi le rendez-vous de la faune la plus variée que puisse rêver un chasseur blasé. La nuit, les rugissements du lion, le miaulement de la panthère ou du guépard et le ricanement sinistre de la hyène se mêlent dans un concert sauvage. De jour, les sangliers, les biches, les antilopes de toutes tailles et de tout pelage, viennent avec mille précautions patientes boire aux abreuvoirs du fleuve en compagnie de vols de pintades bruyantes, de compagnies de perdrix rusées et de nuées de petits oiseaux mange-mil qui font un joli ramage et de délicieuses brochettes.

Parfois, sur la cime des arbres, des petits singes mutins tachetés d'un jaune qui tire sur le vert nous égayent de leurs gambades, tandis que des cynocéphales grotesques, gravement assis sur leur derrière pelé, semblent deviser sur la signification de notre flottille.

Toute cette vie donne aux rives du Sénégal un certain attrait que jusqu'à Saldé elles sont loin d'avoir par elles-mêmes. Rien d'aussi laid ni d'aussi désespérément monotone. S'élevant au-dessus des basses eaux en hautes tranchées, elles masquent la vue de la campagne et fatiguent les yeux par la crudité de leur ton jaune uniforme de terres éboulées.

Parfois, un arbre aux racines déchaussées se cramponne haut perché sur la berge, prêt à choir, déjà incliné, ou

bien encore une échancrure ouverte par un marigot dans l'argile sablonneux laisse apercevoir une échappée de vert et au delà une campagne brûlée.

Le 21 mai, je fais procéder dès le réveil, à un curage général des chalands. Bien que la semaine précédente pareille opération ait déjà été faite, le besoin s'en fait vivement sentir. C'est inouï la quantité de fumier et de véritable purin qu'y amasse une cohabitation de sept jours avec nos noirs.

Dans chaque embarcation le cuisinier est plus particulièrement le grand pourvoyeur d'immondices qui s'y décomposent dans des puanteurs affreuses. Le nôtre est sale entre tous. Sa personne, le coin où il opère, sont des foyers d'infection terribles, hélas toujours sous nos yeux et à portée de notre odorat. Sur le côté droit du gaillard d'avant où tout le jour accroupi, il se traîne en cul-de-jatte remuant le tas de loques sans couleur qui le couvre, le plancher est maculé de sang desséché, de sauces renversées, couvert de débris de viande corrompue, d'objets sans noms, de chiffons graisseux au milieu desquels, épars çà et là des ustensiles de cuisine souillés. A chaque heure du jour, l'eau sale de la vaisselle asperge ce charnier, suit en nappes mordorées et miroitantes le plancher incliné du tillac pour tomber en cascadelles fétides sur les planches du chaland, puis dans la cale où elle complète la mixture innommable dont nous sommes asphyxiés.

Nous sommes impuissants contre cette incurable saleté. Menaces, suppression de solde, voire même les coups, tout échoue devant une paresse et une apathie de nègre dont rien n'approche. Ecœurés, nous devons nous résigner et attendre stoïquement la fin de la traversée, comme Job sur son fumier.

Avant d'arriver à Barmatchi, nous échouous encore sur un banc de sable. A grandes poussées d'échine, les laptots qui se sont mis à l'eau arrivent à nous faire glisser sur le fond. « O ! O ! Si-di-ê ! ! » hurle l'un d'eux. « Ê ! ê ! ê! » répondent les autres, et tous de donner du dos en mesure contre le tableau arrière de l'embarcation. Ils ne se fatiguent point trop cependant ; le temps est à eux, rien ne les presse : au contraire. Solde et vivres ne leur sont payés que pendant la durée de leur embarquement et c'est une prime à la paresse qu'ils s'entendent merveilleusement à gagner en augmentant la longueur de la traversée.

Nous finissons cependant par avancer ; parfois le vent est complice de la grande hâte que nous avons de quitter ces motifs de promiscuité ignoble ; alors partagés entre l'appréhension toujours vive de chavirer et le désir d'en finir, nous hissons la voile et nous parcourons certains jours un beau ruban de plus de cinquante kilomètres.

Les rives du fleuve se régularisent et s'abaissent, les bancs de sable se font plus rares. De temps à autre, une bordure de verdure, hautes herbes ou feuillage touffu, encadre de belles eaux profondes sur lesquelles nous courons, voile déployée, poussés les uns sur les autres par un fort vent d'est qui nous jette en avant, pêle-mêle, dans une course folle qui rarement se termine sans une avarie.

Nous passons ainsi devant plusieurs villages toucouleurs dont les habitants nous regardent silencieux, accroupis le long de la berge. Naguère encore, le long de ces rives longtemps inhospitalières, les convois étaient régulièrement insultés au passage, souvent menacés, quelquefois attaqués malgré les deux obusiers qui armaient les deux premiers chalands. C'est ainsi que le lieutenant Chassaigne

reçut un coup de feu dans la cuisse qui le tint longtemps entre la vie et la mort. Depuis la prise de Ségou et de Nioro, depuis la colonne qui, sous les ordres du colonel Dodds, châtia les villages révoltés, les Toucouleurs ont considérablement changé d'allure ; sur les villages des plus enragés pillards flotte le drapeau tricolore, et pas un seul des centaines de petits négrillons qui s'ébattent sur la rive ne nous montre plus, par un signe suivi d'un geste expressif, le mépris qu'ils professaient alors pour les chrétiens incirconcis.

La couleur locale perd à ce changement ; mais j'avoue que le voyageur y gagne de toute façon. Voyage paisible et ravitaillement facile ne sont point choses à dédaigner.

Au tournant d'Odobiri, nous entrons dans une magnifique nappe d'eau large de quatre à cinq cents mètres, au cadre verdoyant qui donne l'illusion d'un lac allongé presque jusqu'aux limites de l'horizon. Tout au loin, dans le soleil couchant, s'estompent étagées des lignes violettes qui masquent les rideaux successifs des hauts arbres de la rive. Au-dessous, un long banc de sable souligne ce tableau d'un fin trait d'ocre.

C'est là que nous campons, au milieu de véritables troupeaux d'oiseaux aquatiques que notre venue dérange à peine. Aussi, la fusillade retentit bientôt nourrie. Officiers, sous-officiers et vieux soldats rengagés courent en tous sens, faisant une guerre acharnée à nos inoffensifs et trop confiants voisins. Un grand besoin d'agitation, de mouvement et de bruit succède à l'écrasement de la journée passée blottis, étouffés dans la paillote asphyxiante du chaland. A côté de cette animation, l'apathie des jeunes soldats, canonniers ou fantassins est désolante. Affalés sur leurs couvertures étendues au fond

de la paillote sur les planches disjointes qui les séparent de la cale puante, à peine cherchent-ils à savoir où ils sont ; c'est tout au plus si quelques-uns ont l'énergie de monter sur le gaillard d'avant pour respirer un peu. Si de force nous ne les faisions descendre à terre pour prendre un peu d'exercice et y installer leur couchage, ils ne quitteraient pas le chaland où ils croupissent tout le jour et où la nuit, au milieu de buées malsaines, ils sont dévorés par les moustiques.

Quelques tornades venant de l'est nous ont déjà atteint, sèches pendant le jour, accompagnées de trombes d'eau pendant la nuit.

A onze heures du soir, alors que nous dormions profondément, un grain très violent s'est abattu sur notre campement. En un clin d'œil, au milieu d'une obscurité profonde et sous une pluie torrentielle, nos couvertures sont arrachées brusquement par la rafale et s'envolent au loin entraînées par le souffle puissant de la tornade ; à moitié nus, nous regagnons en courant nos chalands, mouillés comme au sortir du bain et fouettés par des tourbillons de sable et d'eau. Pendant que nos domestiques errent à l'aveuglette à la recherche de nos vêtements dispersés dans toutes les directions, nous cherchons sous notre paillote les recoins où nous pourrons nous abriter ; mais partout la pluie ruisselle à travers le chaume disjoint. Le vent s'engouffre avec des torrents d'eau sous ce tunnel de paille et fait danser une sarabande éperdue aux cent objets pendus aux parois pendant que de brusques oscillations des chalands nous font craindre à tout moment de les voir chavirer. Un d'eux a son mât brisé ; un autre est jeté si avant sur le banc de sable que le lendemain il faut plusieurs heures pour le déhaler.

Enfin, à minuit, les éléments se calment ; il ne tombe plus qu'une petite pluie fine dont nous nous garantissons tant bien que mal ; nous finissons par nous rendormir, non sans nous être assuré que les feux de cuisine sont partout éteints. Ils nous ont fait courir le plus grand danger tout à l'heure. Malgré des ordres réitérés, nos noirs, laptots ou cuisiniers, les entretiennent toute la nuit par paresse de les allumer chaque matin au petit jour. Les tisons subitement enflammés par le violent appel d'air qui passait de l'avant à l'arrière des chalands avaient transformé les bailles à feu en véritables cratères ; les cendres chaudes, les charbons ardents volaient de tous côtés et retombaient en pluie étincelante sur la toiture de paille, sur le chaland et dans le fleuve. Heureusement les torrents d'eau que déversait l'orage nous sauvèrent d'un incendie qui eût été un désastre irrémédiable.

Le barrage sablonneux de Tchiempen nous retient plus d'une heure le lendemain. Des maures et des pourognes [1] vont et viennent d'une rive à l'autre, poussant devant eux des bourricauts chargés de mil enfermé dans des peaux de bouc. Plusieurs s'approchent de nos chalands sous prétexte de donner un coup de main aux laptots ; on les éloigne, car ce sont d'effrontés voleurs.

Ces derniers jours, dans la soirée, la température se maintenait à peu près constante à 40°. Maintenant elle est en baisse de deux ou trois degrés ; nous suffoquons néanmoins, tant l'air est lourd, irrespirable, chargé d'électricité. Si cette chaleur particulièrement pénible durait longtemps encore, l'état sanitaire du convoi s'en ressentirait grandement, alors que nous avons été relati-

1. Métis de maures et de noirs.

vement favorisés jusqu'ici : seulement deux accès de fièvre violents sans suites sérieuses. En revanche, un de nos malades, M. T..., garde d'artillerie, souffre horriblement d'une hypertrophie du foie ; chaque nuit, ses cris de douleur nous réveillent.

Le dimanche 22 mai, nous mouillons devant Matam. Le poste, nous met en quarantaine et c'est avec toutes sortes de précautions pour éviter notre contact qu'on nous délivre du pain dont nous sommes privés depuis cinq jours.

Dès qu'on a franchi le barrage qui se trouve en aval du poste, le fleuve devient sensiblement plus profond et son cours plus régulier, mais les bateaux doivent s'y garer soigneusement des arbres arrachés des rives éboulées et entaillées par le courant.

A quelques kilomètres en avant de Matam, El Hadj'-Omar, le conquérant toucouleur, avait construit une solide estacade faite de pieux profondément enfoncés et d'un invraisemblable amoncellement de pierres et de troncs d'arbres. Il pensait ainsi empêcher la flottille du général Faidherbe de remonter à Médine que ses contingents assiégeaient. Mais, malgré sa masse, cet ouvrage ne put résister aux eaux d'hivernage et l'aviso qui portait le gouverneur le franchissait facilement dès les derniers jours de juillet.

Au reste la puissance érosive du courant est telle que d'une année à l'autre, les berges, très friables à la vérité, se déplacent d'une façon notable. Les postes de Matam et de Saldé construits sur le bord du fleuve, sont gravement menacés par les érosions qui, après chaque hivernage, rongent parfois la rive de plusieurs mètres.

Passé Matam, nous mouillons en face de Ciré, le long d'une plage étroite couverte d'une herbe verte mais dure

et rèche au toucher comme de l'herbe sèche. A quelques centaines de mètres plus loin, au pied d'une chaîne de collines couvertes de buissons épineux, est construit un village habité par des maures sédentaires et des pourognes de la tribu des Douaichs. Les cases sont couvertes d'un toit cónique en chaume à la mode toucouleure ou malinkaise. Ce genre d'installation est très contraire à leurs usages. Habituellement ils vivent dans des cases faites d'un dôme en paille qui repose directement sur le sol ; on s'y introduit par une étroite et basse ouverture qui ne donne passage qu'à un homme accroupi. Au reste, le cas du mauré sédentaire est exceptionnel ; leurs tribus ne se fixent pas et se déplacent au fur et à mesure de l'épuisement des pâturage ou de l'assèchement des mares de l'intérieur. Pendant l'hivernage, alors que toutes les dépressions du Sahara sénégalais gardent de l'eau, ils s'enfoncent très loin dans le nord ou le nord-ouest. Leur abri coutumier est alors une tente en poil de chameau très semblable à celle des arabes nomades ; le maigre attirail qui avec elle compose leur « at home » les suit dans leurs déplacements chargé sur des chameaux ou des bœufs porteurs.

Un magnifique banc de sable jaune d'or lavé s'avance au milieu du fleuve comme un immense tapis et ne laisse aux eaux qu'un étroit chenal à côté du village de Sahel. Au loin derrière, des centaines de moutons dont le soleil levant argente les blanches robes, en dentellent le sommet d'une brillante bordure.

Là rive gauche est haute, taillée en falaise par des éboulis , sèche et nue. Des nuées de petits oiseaux aux couleurs chatoyantes, au babillage étourdissant,

s'enlèvent à notre approche tandis que tournoyent sur place des oiseaux-pêcheurs qui surveillent l'entrée des niches creusées dans l'argile où piaillent leurs couvées.

Les toits pointus de Sahel couronnent la rive, dominés très haut par deux rosniers qui repèrent au loin l'éperon saillant sur lequel le village est construit. Comme toutes les agglomérations toucouleures, c'est un amas de huttes étroites, mal construites et sales, entourées d'enclos en paille tressée ou de palissades irrégulières. En cette saison qui est celle de la traite, plusieurs gourbis abritent des sous-traitants de Saint-Louis près du point d'atterrissage des chalands. Un sentier dévale de la falaise jusqu'au fleuve, constamment sillonné par des femmes qui vont laver ou puiser de l'eau. Des gamins entièrement nus barbotent par centaines sur le rivage; ils nagent comme des poissons et suivent par bandes nos chalands en nous criant « bonjor! », « biskit! », jusqu'à ce que nous ayons satisfait leur voracité en leur jetant quelques débris de biscuit qu'ils se disputent à grandes gourmades. Si à l'improviste un de nous montre sa face blanche, c'est une fuite précipitée, une débandade générale de tous ces petits moricauds qui tirent vers le rivage une coupe rapide en poussant des hurlements effrayés.

Plus loin, de jolis ânes gris cessent de paître pour nous regarder passer et nous suivent de leur œil intelligent et éveillé. Sur les chemins qui conduisent au village, le long de la berge, des captifs portent de lourds fardeaux de bois épineux qu'ils viennent de couper dans le taillis prochain.

Le Toucouleur dont la race peuple la rive gauche du moyen Sénégal est à mon sens, comme tempérament et caractère, un type parfait du nègre dans l'acception

méprisante qu'on attache généralement à ce qualificatif. Bas et rampant lorsqu'il se sent tenu par une main forte et énergique, il devient suffisant, arrogant et d'un orgueil dont rien n'approche lorsqu'il se croit à l'abri de la répression. Paresseux à l'excès, il ne cultive que le strict nécessaire pour ne pas mourir de faim. Les huttes qu'il habite, une fois construites, lui tombent sur le dos avant qu'il songe à remettre le moindre brin de paille au toit ou à faire à la muraille la plus légère réparation.

La réputation de bravoure qui lui a été faite est au moins surfaite. Il y a quelques dix années nous recrutions à peu près exclusivement nos tirailleurs et nos spahis parmi les hommes de cette race et beaucoup pensaient que le recrutement bambarra ou malinké lui serait de beaucoup inférieur. Or, par la force des choses, nous avons été amené à ne plus composer nos troupes que des derniers, et c'est avec eux que nous avons aisément battu les bandes toucouleures d'Ahmadou dont le renom de valeur guerrière était universel. Nous n'avons, dans ces dernières guerres, trouvé de résistance vraiment sérieuse que chez les contingents mandingues partisans d'Ahmadou ou de Samory.

Il est maintenant avéré que toutes les peuplades du Soudan occidental sont très belliqueuses ; mais, parmi elles, les faits le démontrent surabondamment, la race mandingue a les qualités militaires essentielles les plus développées.

Aussi brave et ardent à l'attaque que le Toucouleur, le Mandingue est doué au feu d'une ténacité remarquable et d'une énergie dans la défaite que rien n'abat. De plus, il est discipliné, dévoué, et a un grand sentiment de la cohésion. Quant au Toucouleur, il discute à perte de vue les

ordres de ses chefs, n'obéit jamais complètement, et si dès le premier choc, l'ennemi n'est pas en fuite, il désespère de la victoire et se débande.

En amont de N' Guiguilon un double passage de basaltes éboulées fait dessiner au fleuve un coude aigu. Derrière les roches, des centaines de canards allongent curieusement le cou pour nous reconnaître ; ils sont d'une méfiance extrême et s'envolent avec de puissants cris d'alarme dès que nous approchons. Entre ce point et Ouro Ahmady les hauts fonds sablonneux interminables reparaissent ; tous les vingt mètres les équipes doivent se mettre à l'eau. En deux heures nous ne faisons pas deux kilomètres. Avec un pareil régime du fleuve on court de déception en déception ; les calculs de traversée sont renversés chaque jour par maints obstacles nouveaux, éternels à franchir.

Au moment où nous passons enfin devant Omar Ahmady, un grand cri s'élève de la rive où toute la population de femmes et d'enfants se baigne en plein midi. C'est un enfant qui vient de se noyer. Tout le village accourt. Un homme vigoureux prend le petit cadavre par les pieds, une jambe dans chaque main, le tenant à bras tendus pendu derrière son dos la tête en bas, et il se met à courir à grandes enjambées, ouvrant et fermant les petites jambes du noyé comme des ciseaux pendant que la tête saute et rebondit lamentablement contre son échine. Les hommes et les femmes suivent au galop criant comme des possédés ; les femmes surtout poussent de véritables hurlements et se jettent tour à tour sur la mère qui se roule désespérément dans la poussière. Aussi longtemps que nous sommes en vue du village nous voyons les

anneaux de cette course macabre se développer rapidement dans un nuage de poussière entre les cases du village et la berge.

Sur le soir le ciel prend une teinte cuivrée uniforme, l'horizon se nuance plus violemment de vieil or terni, le soleil très bas déjà paraît un disque de cuivre rouge chauffé. Rapidement il descend, et au fur et à mesure qu'il tombe sans jeter aucun rayon, brillant seulement d'un éclat métallique, son diamètre augmente, grandit à vue d'œil. Bientôt il approche de l'horizon et une longue traîne nimbée d'or forme un chemin surnaturel, une route d'archanges, qui s'élève de l'azur du fleuve à l'astre du jour incandescent. Déjà il touche la nappe tranquille des eaux ; il se déforme et s'aplatit : ce n'est plus qu'un gigantesque œuf de Pâques. Puis, tout à coup, presque subitement, comme s'il tombait, il disparaît, laissant encore longtemps à la brume de l'Occident une irridiation d'ors brillants.

A la nuit close des pêcheurs toucouleurs glissent dans leurs pirogues silencieuses sur l'eau paisible à peine miroitée par le scintillement lumineux des étoiles. Ils chantent jusque bien avant dans la nuit une interminable chanson de gestes rythmée sur une phrase musicale notée dans le genre espagnol avec de brusques sauts d'octaves. Pareille aubade charme quelques instants, mais la monotonie de la phrase et du rythme lasse bien vite une oreille européenne.

Peu avant d'arriver à Kaëdi, le 25 mai, nous passons devant un grand chaland en fer de deux cents tonneaux, chargé de vivres à destination du Soudan ; il est échoué là depuis quelque temps déjà, à la garde de Dieu et d'un mauvais moricaud, alors que là-haut nos camarades crient

En passant devant Davalel je demande aux gens qui sont sur le bord du fleuve le nom de leur village. Ils me répondent qu'il est défendu de le dire, et en effet ils ne me le donnent que lorsque je les menace de descendre à terre et de les emmener avec moi. Nous sommes ici au beau milieu d'un pays fanatique où naguère encore nos chalands n'étaient guère en sûreté. Les habitants considèrent comme inconvenant de leur demander le nom de leurs villages et répondent habituellement à cette question par mille injures grossières. Tant que le souvenir de l'expédition dernière du colonel Dodds durera, ils resteront relativement soumis et respectueux ; puis, un beau jour, notre main ne se faisant plus sentir, ils en déduiront avec la vanité enfantine du noir doublée de l'orgueil du toucouleur, que nous avons peur d'eux, et les vexations sur le fleuve recommenceront jusqu'à ce qu'une nouvelle colonne les rappelle à l'humilité qui leur convient.

Nous ne faisons que passer devant Saldé où, seul, un télégraphiste occupe maintenant la tour dont la reproduction figura à l'exposition universelle de 1889.

Notre campement en aval de ce poste a été pris dans le voisinage d'un véritable charnier caché dans un pli de terrain où la peste bovine a foudroyé tout un troupeau de bœufs. Empoisonnés toute la nuit par les émanations putrides, nous n'en avons découvert la cause que ce matin au jour, pendant le lavage des chalands. Cette opération indispensable nous a fait découvrir que depuis notre départ nous sommes envahis par d'affreux gros rats d'égout qui trouvent dans les fonds ignobles de nos embarcations un milieu de prédilection.

Au sortir des roches dangereuses de Dioulbé, un grain

sans vent abat sur nous une trombe d'eau ; des gouttes larges comme des sous tombent drues et lourdes sur nos paillotes et les traversent. Bientôt cette pluie cesse, mais l'atmosphère est toujours très chargée d'électricité et la tornade est proche. En effet, peu après elle éclate si rapidement que nous n'avons pas le temps de nous garer le long de la rive ; nos chalands sont brutalement enlevés par le vent et jetés à la côte. Heureusement la berge est argileuse et douce ; le choc n'est pas trop violent. De vraies vagues nous soulèvent et nous engagent presque à sec. Une pluie torrentielle nous inonde ; puis bientôt, le vent et la pluie cessent et nous nous remettons en marche sans avaries.

La chaleur est toujours accablante ; le dernier mot de la tempête n'est pas dit.

Nous dînons sur une langue de terre étroite, détrempée par la pluie et par les remous du fleuve. Le ciel est couvert ; de lourds nuages noirs courent dans une fuite désordonnée sur les quelques étoiles qui brillent encore et l'obscurité se fait complète. Devant ces menaces de pluie nous faisons installer notre couchage dans le chaland ; mais à peine sommes-nous couchés que nous étouffons sous la paillote qui conserve des relents écœurants et d'épaisses buées chaudes dans lesquelles s'agitent des myriades de moustiques. J'appelle mon domestique et je fais porter à terre paillasse et couverture. Là une humidité pénétrante prend à la gorge et raidit les membres ; mais enfin on respire. A une heure du matin, une pluie diluvienne tombe tout à coup, dense comme si un de ces gros nuages opaques qui s'écrasent au ciel avait crevé subitement. Et nous voilà derechef courant au chaland, empêtrés par les couvertures que nous traînons avec nous, cherchant à tâtons la planche

étroite et branlante qui le relie à la berge et sur laquelle une fois engagés, nous nous arrêtons, le corps incertain, déséquilibrés, prêts à tomber à l'eau.

Le supplice des moustiques et de l'asphyxie recommence. Dans la nuit épaisse de notre prison flottante on entend longtemps le claquement des mouchoirs avec lesquels des mains énervées chassent nos minuscules et cuisants ennemis. Enfin la fatigue a raison de nous et le halètement de quatre poitrines oppressées rythme le clapotis de l'eau contre les flancs du chaland, pendant que les hippopotames se livrent jusqu'au matin à un pourchas folâtre qui jette de grosses vagues sur le rivage, et que les guépards chantent sur la rive droite, en miaulements puissamment suraigus, leur épouvantable hymne d'amour.

L'île Morphil que nous longeons est très riche en céréales. Aux environs des escales le fleuve, est sillonné de pirogues chargées à couler bas de mil que les traitants vendent aux maures. Au coude d'Aleibé, le mouvement s'accentue, et sur les rives, ânes et bœufs porteurs apportent constamment de nouvelles charges ; les pirogues avec des cultivateurs, des traitants ou des maures passagers vont et viennent sans cesse à travers le fleuve. A chaque balancement du léger tronc d'arbre creux les femmes poussent des cris nerveux, injurient le pagayeur ou se gourment entre elles. La femme toucouleure est, de toutes celles du Soudan, la plus difficile à vivre, la plus désagréablement criarde et la moins vertueuse. Presque toujours, elle parvient à prendre un grand empire sur son mari et toujours elle en abuse.

Le 1er juin au matin, nous franchissons facilement le barrage de Mafou ; dorénavant plus de roches, plus de

banc de sable. Dans la matinée le vent fraîchit et devient favorable. Nous hissons les voiles et, quoique non sans risques, nous marchons rapidement. Entre Moctar-Salam et Mao nous passons devant un grand campement de maures dont les tentes pyramidales et surélevées sur des piquets sont noyées dans la verdure d'un bois épineux touffu. Tous accourent sur la berge et nous saluent au passage de cris gutturaux que le vent emporte.

Le fleuve s'élargit, sa profondeur est partout grande. Des hippopotames, des caïmans se montrent nombreux. Nous approchons de Podor, grâce à Dieu, car nos équipes de laptots vont se désagrégeant chaque jour ; beaucoup d'entre eux sont atteints de maladies vénériennes et la moindre écorchure les met hors service. Dans mon chaland trois seulement peuvent encore travailler à la manœuvre ; dans les autres embarcations c'est à l'avenant.

Enfin, à dix heures, nous arrivons à Podor et, dès l'abord, le service quarantenaire nous condamne à une observation de cinq jours sur deux grands chalands en fer mouillés au milieu du fleuve. A les voir, nous ne savons trop si nous gagnons à changer de prison.

Le commandant du cercle, M. Molleur, vient le long de notre bord nous souhaiter la bienvenue et nous fait remettre notre courrier avec mille précautions très amusantes destinées à nous empêcher de contaminer sa résidence.

Quelques dépêches nous renseignent en partie sur la situation de Ségou, si troublée quand nous quittâmes Kayes qu'elle commençait à créer un sérieux danger pour le Soudan.

Anticipant sur les événements afin de n'y plus revenir,

je vais donner succinctement le récit des opérations hardies et rapides par lesquelles le commandant Bonnier ramena enfin cette région dans un état de pacification sinon complète, au moins suffisante pour enlever au commandant supérieur toute inquiétude sur les suites de cette révolte.

Dans le chapitre précédent, nous avons laissé le commandant Bonnier à Bamakou où il était autorisé à lever une compagnie auxiliaire de tirailleurs. Il quitte cette ville le 13 mai avec cent dix tirailleurs dont vingt-cinq réguliers, passe le Niger à Koulikoro le 10 mai et se dirige sur Boumouti où l'agitation était grande.

Le 20 il arrivait à Barouéli sans avoir tiré un coup de fusil. De nombreux villages bambarras viennent lui faire leur soumission tandis que les peulhs se concentrent à Noumouka. D'autre part, les handes d'El Hadj Bougouni ont passé sur la rive droite du Niger et menacent Koghi ; le Kaminiadougou se soulève et le bruit court que les révoltés vont attaquer Ségou. Quant à Sansanding les chefs peulhs la serrent de près.

Tiéba profitant de l'état de désorganisation de ces diverses provinces annonce son intention de se rendre à M'Pésopa et de s'en emparer, ce qui, sauf à ses yeux peut-être, constitue une violation flagrante de notre territoire.

Enfin, dominant le fracas de la révolte et l'attisant, le bruit court que nous n'avons pu vaincre Samory et que nous sommes dans l'impossibilité d'envoyer des troupes sur Ségou.

Le 28 mai le commandant Bonnier marche sur le gros des révoltés qui, au nombre de seize cents, occupe le village de Nonguela. Il a avec lui cent quatre-vingts fusils, une pièce de 4, un mortier de 15 centimètres, trois cents

cavaliers et cinq cents fantassins du roi de Ségou. Le combat dure deux heures vingt minutes. L'ennemi, complètement battu laisse un grand nombre de cadavres sur le terrain. Nous avons vingt et un tués dont un tirailleur et bon nombre de blessés parmi lesquels le commandant de la colonne.

Le 4 juin, par une marche forcée de soixante-cinq kilomètres en vingt-quatre heures, Bonnier surprend les peulhs au gué de Ouo sur le Bagué, leur tue plus de cent hommes. leur enlève un grand nombre de prisonniers et tous leurs troupeaux. Nos pertes sont peu considérables : deux spahis auxiliaires tués ainsi qu'une vingtaine d'auxiliaires du fama Bodian.

Mais si ces belles victoires pacifient le Guenikalary, le Miniankala est toujours en feu et les révoltés attaquent Diena, sans succès il est vrai.

Le commandant Bonnier quitte le Ségou le 20 juin avec deux compagnies de tirailleurs auxiliaires, soixante spahis auxiliaires, une pièce de 4 de montagne et trois cents auxiliaires du fama.

Le jour même il enlève un poste ennemi à Gouocokouta et le 22, il surprend à Koïla les révoltés du Kaminiadougou. Une brèche est ouverte dans la muraille et le village est enlevé d'assaut. Les fuyards subissent de la part de nos cavaliers une poursuite désastreuse. Nous n'avons qu'un spahi auxiliaire tué et cinq blessés, en outre de quelques auxiliaires de Ségou. Cent dix-neuf cadavres ennemis gisent sur le terrain : vingt et un chevaux et cinq cent quatre-vingts prisonniers sont enlevés.

A la suite de ce succès la colonne se dirige sur Sansanding où elle arrive le 24 juin. L'ennemi est concentré à Doséguéla d'où, par ses raids continuels autour de la

place, il empêche les habitants de cultiver. Aussi la famine commence-t-elle à régner dans la ville et la désertion de ses défenseurs est à craindre. Le commandant Bonnier devant une pareille situation se décide à aller chercher l'ennemi. Le 26, à six heures du matin, il arrive devant Doséguéla et disperse les bandes peulhes et toucouleures. Mais les bambarras révoltés se sont renfermés dans l'enceinte fortifiée du village. Le commandant Bonnier fait donner l'assaut ; les tirailleurs enlevés par leurs chefs, les lieutenants Marchand et Szymanski escaladent la muraille et pénètrent, dans le village qui est pris après une résistance acharnée d'une heure et demie. Les pertes de l'ennemi montent à plus de trois cents tués. Le chef de Doséguéla se fait sauter avec une quarantaine de ses fidèles, pendant qu'une diversion tentée par les contingents du Sanamadougou échoue piteusement.

De notre côté, nous avons sept tirailleurs, un spahi et huit auxiliaires tués ; deux Européens, vingt-neuf tirailleurs, quatre spahis et quatre-vingt-dix-huit auxiliaires du fama blessés.

Les résultats de cette victoire sont considérables car Sansanding est débloquée et la colonne d'El Hadj Bougouni s'enfuit vers le nord.

En rendant compte de ces événements, le commandant supérieur ajoutait :

« Ces résultats très heureux sont dus à la vigueur et à l'intelligence avec laquelle ces opérations ont été conduites par le commandant Bonnier. Du côté de Samory, la situation est bonne grâce à l'activité des commandants des postes-frontières.

» Pour le moment donc, il faut se tenir pour absolument satisfait des résultats obtenus, étant donné surtout

les conditions extrêmement difficiles dans lesquelles nous nous sommes trouvés. Ils sont de beaucoup meilleurs que je n'aurais osé les espérer... »

Ainsi, sur cette brillante victoire du commandant Bonnier, les opérations de guerre pouvaient être considérées comme virtuellement terminées, et, en effet, à partir de ce moment, toute opération sérieuse prit fin.

La campagne de 1892, dont en définitive les résultats assuraient la sécurité entière du Soudan sur ses nouvelles limites, en outre de la mortalité causée par les privations constantes, les fatigues de marches et de combats incessantes, et les maladies endémiques ou la fièvre jaune nous avait occasionné les pertes suivantes :

Tués à l'ennemi[1] :	Officiers	4
	Soldats européens . .	2
	Tirailleurs réguliers .	30
	Spahis réguliers. . .	15
	Indigènes en service dans la colonne . .	10
Total des tués.		61
Blessés :	Officiers	12
	Soldats européens	4
	Tirailleurs réguliers	104
	Spahis	33
	Indigènes en service dans la colonne.	23
Total des blessés		176
Chevaux tués		30
Chevaux blessés		35

En résumé, sans compter les pertes éprouvées par les

1. Ces chiffres sont pris dans les tableaux officiels du rapport du commandant supérieur. Ils ne comprennent pas les hommes tués à l'ennemi pendant l'hivernage, à Kankan ou aux environs.

place, il empêche les habitants de cultiver. Aussi la famine commence-t-elle à régner dans la ville et la désertion de ses défenseurs est à craindre. Le commandant Bonnier devant une pareille situation se décide à aller chercher l'ennemi. Le 26, à six heures du matin, il arrive devant Doséguéla et disperse les bandes peulhes et toucouleures. Mais les bambarras révoltés se sont renfermés dans l'enceinte fortifiée du village. Le commandant Bonnier fait donner l'assaut ; les tirailleurs enlevés par leurs chefs, les lieutenants Marchand et Szymanski escaladent la muraille et pénètrent, dans le village qui est pris après une résistance acharnée d'une heure et demie. Les pertes de l'ennemi montent à plus de trois cents tués. Le chef de Doséguéla se fait sauter avec une quarantaine de ses fidèles, pendant qu'une diversion tentée par les contingents du Sanamadougou échoue piteusement.

De notre côté, nous avons sept tirailleurs, un spahi et huit auxiliaires tués ; deux Européens, vingt-neuf tirailleurs, quatre spahis et quatre-vingt-dix-huit auxiliaires du fama blessés.

Les résultats de cette victoire sont considérables car Sansanding est débloquée et la colonne d'El Hadj Bougouni s'enfuit vers le nord.

En rendant compte de ces événements, le commandant supérieur ajoutait :

« Ces résultats très heureux sont dus à la vigueur et à l'intelligence avec laquelle ces opérations ont été conduites par le commandant Bonnier. Du côté de Samory, la situation est bonne grâce à l'activité des commandants des postes-frontières.

» Pour le moment donc, il faut se tenir pour absolument satisfait des résultats obtenus, étant donné surtout

les conditions extrêmement difficiles dans lesquelles nous nous sommes trouvés. Ils sont de beaucoup meilleurs que je n'aurais osé les espérer... »

Ainsi, sur cette brillante victoire du commandant Bonnier, les opérations de guerre pouvaient être considérées comme virtuellement terminées, et, en effet, à partir de ce moment, toute opération sérieuse prit fin.

La campagne de 1892, dont en définitive les résultats assuraient la sécurité entière du Soudan sur ses nouvelles limites, en outre de la mortalité causée par les privations constantes, les fatigues de marches et de combats incessantes, et les maladies endémiques ou la fièvre jaune nous avait occasionné les pertes suivantes :

Tués à l'ennemi[1] :	Officiers	4
	Soldats européens . .	2
	Tirailleurs réguliers .	30
	Spahis réguliers. . .	15
	Indigènes en service dans la colonne . .	10
Total des tués..		61
Blessés :	Officiers	12
	Soldats européens	4
	Tirailleurs réguliers	104
	Spahis	33
	Indigènes en service dans la colonne.	23
Total des blessés		176
Chevaux tués		30
Chevaux blessés		35

En résumé, sans compter les pertes éprouvées par les

1. Ces chiffres sont pris dans les tableaux officiels du rapport du commandant supérieur. Ils ne comprennent pas les hommes tués à l'ennemi pendant l'hivernage, à Kankan ou aux environs.

troupes auxiliaires qui tripleraient peut-être ces chiffres, nous avons eu du 11 janvier au 26 juin, en moins de six mois, « 237 hommes et 65 chevaux » mis hors de combat sur un effectif qui a varié de onze cents hommes au début de la colonne à quelques centaines en dernier lieu. Notre perte par le feu a donc été supérieure au cinquième des effectifs engagés ; celle des officiers monte presque au tiers.

Pendant cinq longs jours que le service quarantenaire employe à désinfecter ou plutôt à empoisonner, consciencieusement nos vêtements par des jets de vapeur sulfureuse, nous cuisons à petit feu sur les chalands en fer où nous sommes entassés de façon à nous donner toutes les maladies contagieuses que nous sommes censés traîner avec nous.

Enfin, le cinquième jour, comme le convoi du capitaine Pineau qui nous suit est signalé, on nous met à terre afin de lui faire place.

Nos hommes sont parqués dans les magasins du poste, bastions sombres, massifs, aérés seulement par d'étroits créneaux. Là, avec la terre nue pour sommier, presque sans lumière, ils sont dans les conditions hygiéniques les plus fâcheuses. Faute de place dans le fort, quelques sous-officiers sont logés sur l'escale dans une boutique inoccupée. L'administration qui a trouvé à grand'peine à caser plusieurs officiers en chambrées dans deux locaux du rez-de-chaussée du fort ne sait plus où me mettre et finit, à bout de recherches, par me louer une chambre au premier étage d'une maison de commerce dont la façade longe le quai.

Je m'applaudis de cette combinaison, car elle me permettra, vivant au milieu du mouvement de l'escale de

mieux l'étudier ainsi que sa clientèle de maures qui, tous les jours, passent le fleuve en grand nombre sur des canots que les traitants envoyent à leur rencontre.

L'animation de Podor est grande en cette saison ; cependant elle paraît avoir un peu diminué depuis quelques années. Le gros appoint du commerce d'échange était la gomme ; or, les quantités traitées vont diminuant d'année en année. En revanche, le commerce local est devenu plus actif. Podor est maintenant l'escale obligée de tout le personnel et du commerce du Soudan pendant la saison sèche, car la navigation à vapeur y a son point terminus ; il en résulte un mouvement nouveau de transit et d'affaires qui porte principalement sur la vente d'objets ou de denrées de provenance européenne.

Le commandant civil du cercle, M. Molleur, a su donner une excellente direction à l'administration de l'escale ; aussi le bien-être de tous et l'activité commerciale de la place s'en ressentent grandement. Il était venu, il y a quelque vingt ans, pour la première fois au Sénégal en compagnie de trois de ses camarades comme lui sergents d'infanterie de marine. Très unis, ne se quittant guère, on les appelait alors « les quatre sergents de Saint-Louis ». Aujourd'hui, après des carrières fort diverses, après avoir parcouru tous les points du globe pendant près d'un quart de siècle, tous quatre se retrouvent au Sénégal dans des situations bien différentes : M. de Lamothe est gouverneur du Sénégal, le capitaine Denès est major du régiment de tirailleurs, le capitaine Noël commande la compagnie de discipline et M. Molleur administre un cercle.

Il a sa femme avec lui ; elle paraît bien supporter les rigueurs d'un climat qu'on dit être le plus chaud du globe.

Mais ce poste de Podor possède le logement le mieux compris peut-être de tous ceux qui ont été construits jusqu'à ce jour au Sénégal. Avec une installation intelligente et pratique la vie y est en somme supportable. C'est du moins ce qui nous a paru lorsque Madame Molleur nous fit les honneurs de son intérieur; mais sa bonne grâce et l'amabilité de son mari ont sans doute grandement contribué à nous donner cette opinion optimiste.

Depuis que nous sommes à terre le vent souffle avec rage. Des tourbillons de poussière et de sable fin volent en tous sens et s'abattent, se succédant rapides comme les embruns de la mer, sur les maisons de Podor qu'ils traversent par les mille ouvertures des fenêtres et des portes mal closes.

Petit à petit meubles et planchers se couvrent d'une fine couche de sable jaune sans cesse balayée, sans cesse renouvelée, dans laquelle trempent linge et vêtements comme dans un bain d'ocre.

Sous le souffle puissant de ces rafales du sud-ouest, le ciel devient gris et se charge de lourds nuages qui ne tarderont pas à déverser des trombes d'eau sur le pays. L'hivernage s'établit.

Depuis le mois de février, à Sanankoro où nous avons été surpris par les premières pluies hivernales, nous ne cessons de fuir devant la mauvaise saison, poursuivis, harcelés, puis atteints par elle. Parfois, devançant les pluies, d'autres fois gagnés de vitesse, nous sommes définitivement vaincus à Podor dans cette course des éléments et des hommes.

Une magnifique allée de caïlcédrats borde le fleuve. La foule y est grande de neuf heures du matin à cinq heures du soir. Les magasins des traitants ouvrent sur ce cours

où s'installent en groupes serrés des marchands indigènes et surtout quantité de revendeuses noires ou mauresques. Les objets les plus variés, les plus disparates et les plus imprévus sont étalés sur le sable : couscous, mil, arachides, denrées alimentaires diverses en petits tas, corbeilles de poissons, noix de colas, tamarins, poterie uniforme, bijoux maures, sacs en peau de moutons ornés de pompons de cuir et bariolés de rouge, de jaune et de bleu, verroteries, tout cela pêle-mêle, les grains de senteur qui rendent les maris amoureux à côté de portions de poisson sec, du savon parfumé à l'encens sur des chiffons informes et graisseux, des cuirs frais proches voisins du bourraké [1].

Des femmes surabondamment ornées de bijoux d'or, de morceaux d'ambre ou de corail, de colliers de verroteries, accroupies sur le sol à côté du petit tas de choses informes qu'elles vendent, se content les événements de la veille ou de la nuit. Parfois deux d'entre elles se lèvent, et se prenant à partie s'agonisent de sottises avec des cris stridents et de grands gestes ; en un clin d'œil leurs voisines sont debout aussi et prennent parti. Tout ce coin du marché est dans un état de surexcitation indescriptible. Les bras se lèvent menaçants, les mains s'ouvrent provocatrices ; puis, lorsque le passant qui s'est arrêté amusé par ce grand fracas croit que les coups vont pleuvoir, sur un mot drôle d'une d'elles toutes se tordent dans un immense éclat de rire et ainsi apaisées elles reprennent leur conversation interrompue.

Vendre leurs marchandises composites paraît être le moindre de leurs soucis. A peine tournent-elles la tête d'un air ennuyé lorsque quelque chaland les inter-

1. Couscous au sucre.

pelle à plusieurs reprises pour en savoir le prix ; auparavant, de ses doigts noirs et rarement propres, celui-ci a tourné et retourné dix fois l'objet sans qu'elles y prennent seulement garde.

Des boucheries en plein vent débitent des morceaux de moutons qui passent également de mains en mains avant d'aller s'enfouir au fond du canari où mijote le couscous.

Çà et là, sous les arbres, des joueurs de dames entourés d'un cercle de curieux et d'amateurs. Pendant tout le jour ce sont d'interminables parties fort animées qui souvent se terminent par la ruine d'un des partenaires. Il n'est même pas rare de voir un de ces joueurs enragés, après avoir perdu tout son bien, jouer ses femmes puis ses enfants, et enfin ayant mis sa liberté en enjeu suprême la perdre également.

Un flot de maures, de nègres de toutes les races sont constamment aux portes des magasins et des voûtes profondes qui donnent accès dans le patio des maisons. Au milieu de tout ce monde qui se heurte et grouille trop à l'étroit entre le fleuve et les bâtiments de l'escale, des lazzaroni noirs couverts de loques sordides sont étendus béats dans le sable et regardent impassibles, d'un œil mi-clos, le va-et-vient des gens qui les enjambent pour ne pas les fouler aux pieds. Au milieu de la cohue, des chameaux, des ânes, des moutons poussés à l'aventure par des maures solennels augmentent la confusion.

Ici les ruades et les galopades d'un cheval dont le propriétaire fait valoir les mérites interrompent tout net la circulation. Chacun s'arrête, les gens pressés eux-mêmes écoutent avec intérêt le boniment imagé du maugrabin. Il atteste Allah et Mahomet que jamais cheval ne fut plus parfait après la jument du Prophète ; c'est un

coursier infatigable et vite comme le vent. L'animal n'eût-il que six mois et fût-il noueux comme un jeune chameau il contera comment, poursuivi par les chefs du désert les mieux montés, il leur échappa dans une fuite échevelée où ses ennemis crevèrent toutes leurs montures. Ces bourdes débitées avec une faconde et une conviction réjouissantes sont acceptées avec recueillement par l'auditoire. Lorsqu'enfin on débat le prix du roussin, l'animation et les cris montent à un tel diapason que nous Européens, étrangers à ces mœurs, nous diagnostiquons déjà une bataille générale. Chaque passant connu ou inconnu donne son prix et le soutient avec une ardeur qui donnerait à penser que cette vente qui lui est absolument indifférente lui tient à cœur plus que toute chose au monde.

Pendant la traite qui dure deux ou trois mois, les maisons de l'escale sont envahies par les maures que les traitants cherchent à attirer par mille moyens. Une large hospitalité est le premier de tous.

A cet effet, chaque maison se compose d'un vaste bâtiment à étage et terrasses, en façade sur l'escale ; il forme un des côtés de la concession. Sur les trois autres alternent les magasins et les hangars, ces derniers réservés aux maures, laissant au milieu une immense cour où une tribu presque entière peut camper avec ses animaux. Une mosquée faite de murs peu élevés marque communément le centre de ces cours et ajoute ainsi le confort spirituel au bien-être temporel.

Tout le long du bâtiment principal règnent des vérandas. Au rez-de-chaussée une porte cochère cintrée donne accès sur une sorte de cloître où les affaires peuvent se traiter à l'ombre. Le tout est envahi le jour et bondé la

nuit d'une multitude de maures teigneux, aux longs cheveux évangéliques bouclés, pleins de vermine, aux vastes boubous drapés comme dans les tableaux de sainteté, mais crasseux à faire peur. Au milieu d'eux des femmes, quelques-unes au pur profil de la Vierge, toujours harmonieusement drapées dans un long péplum bleu ou noir ; tel l'arrangement gracieux des vêtements que les peintres prêtent à la Mère du Christ. Un coin de l'étoffe est rejeté sur l'enfant qu'il enveloppe assis sur le bras de sa mère. Vingt fois dans un jour, passent et repassent sous mes fenêtres les tableaux de « la Vierge à l'enfant » ou de « la fuite en Egypte ».

Le doux et intelligent petit baudet gris marqué d'une croix symbolique, saint Joseph avec ses grands cheveux, une barbe rare encadrant une figure méditative et triste, les vêtements flottants, bras, mollets et pieds nus sont encore tels qu'ils étaient il y a 1 892 ans.

Certes ce doit être un régal pour le peintre que la vue et l'étude de cette population figée, immuable dans ses mœurs et ses traits de vingt siècles passés ; mais quel horrible voisinage pour nous, voyageurs exténués, brisés par toutes les privations et toutes les fatigues qui recherchons avidement le repos sur cette première escale où nous trouvons un simulacre d'installations européennes. De jour comme de nuit c'est une constante invasion de patriarches ou d'apôtres en quête d'un abri qui, sans autre façon, s'installent chez vous tout à l'aise, si vous avez oublié de fermer votre porte. Et combien voleurs, fourbes, traîtres et pillards ces pouilleux qui paraissent tombés de la Bible !

Fermez vos portes et jouez du bâton pour en défendre les abords si vous ne voulez pas que quelque objet de

valeur disparaisse comme par enchantement et que seule une invasion d'insectes par trop amis de l'homme vous mette sur la trace des auteurs du larcin.

Je ne voudrais cependant pas dénier à ces pauvres représentants de la race sémitique toute qualité sérieuse. L'amour de la famille est développé chez eux au plus haut point ; les vieillards sont respectés, obéis et entourés de la vénération de tous. Chaque matin je vois de mon balcon une sorte de patriarche à barbe blanche, la figure plissée par mille rides profondes, le haut du corps écroulé sur un long bâton, recevoir les hommages et les confidences de tous les envahisseurs de ma maison. Parle-t-on vente ou vol? Je l'ignore. Mais l'attitude de tous est profondément respectueuse et quand la voix chevrotante du vieillard se fait entendre on se tait et on écoute avec recueillement. Un nouveau venu survient-il, il s'incline, touche la main qui lui est tendue et d'un geste lent porte la sienne largement ouverte à son front où il l'appuie quelques instants. Il montre par là qu'il fait entrer dans son cerveau quelques effluves de la sagesse dont est imprégné l'ancêtre.

Et ce vieux bonhomme n'est nullement un chef puissant ou redouté, un de ces riches possesseurs de bestiaux dont le moindre cadeau est d'un mouton ; il ne peut rien pour ou contre le plus infime et le plus faible de ces jeunes gens qui lui font cortège. C'est simplement l'homme le plus âgé de la bande.

Toute la tribu se retrouve au coucher du soleil dans un carré formé par quatre grosses poutres posées à terre avec, au milieu, un sable fin très propre.

Dès que le ciel se colorant d'une pourpre chaude et dorée annonce la fin du jour, le salam commence, simple,

sans ostentation, sans aucune des grimaces onctueuses et des pieuses contorsions de torse des nègres. On sent que ces maures accomplissent un acte simple et naturel de leur existence. Entre ce salam familier et celui où les noirs importants de Podor se donnent un peu plus loin en spectacle à l'admiration de l'escale, le contraste est très frappant.

Ceux-ci ne se réunissent sur l'emplacement qui leur sert de mosquée, bien en vue de tous, que lorsque pendant une demi-heure la voix la plus claironnante de la dévote assemblée a annoncé à la foule qu'ils vont prier Allah. Lorsque cette petite réclame quotidienne a attiré suffisamment de curieux, le salam commence.

Alors, avec de grandes exclamations, de profonds soupirs, des regards noyés dans une sainte allégresse où le blanc de l'œil paraît comme deux points d'émail sur une laque vernie, tous se tordent, se contournent, fléchissent, se laissent choir comme affaissés en cadence sous le poids de la Grâce, tandis que dans de longues prosternations qui relèvent au ciel, alignés, leurs postérieurs massifs, ces faux dévots glissent des regards furtifs vers leurs voisins qu'ils veulent écraser de leur ardeur mystique, puis vers les spectateurs pour l'édification desquels ils travaillent si consciencieusement.

Et cependant, alors que tous marmottent de feintes adorations avec un bruissement de lèvres lippues, en réalité très rares sont-ils ceux d'entre eux qui connaissent la prière dans toute sa longueur liturgique.

Tous crèvent de vanité et, sauf quand ils meurent de faim, ce sentiment est à peu près l'unique mobile de leurs actes même les plus simples.

Du haut de mon balcon, mon observatoire favori, j'ai assisté un jour à une amusante cérémonie. Une femme se mariait et ses compagnes la conduisaient en grande procession au fleuve où, devant la foule, elle devait prendre un bain rapide. Sur la rive, ses amies, une cinquantaine au moins, vêtues de leurs plus beaux atours battaient des mains en cadence. Les ablutions faites, la future mariée se couvre la tête d'un pagne et vient, conduite par deux respectables matrones, se placer au milieu de l'ombre que jette sur le sable un grand calcédrat. On forme le cercle autour d'elle et au rythme des battements des mains, ses intimes viennent tour à tour danser devant elle une bamboula grotesque où les trémoussements de brute rivalisent avec les ondulations lascives du corps et les gestes comiques. De temps à autre, au beau milieu du divertissement, une vieille mégère armée d'un fort gourdin écarte les danseuses et saute à son tour un pas qu'elle s'efforce de rendre effrayant pendant qu'elle agite sa trique, trique symbolique, devant la figure de la nouvelle épousée. Elle lui rappelle sans doute que tout n'est pas plaisir dans le mariage.

Lorsqu'on a bien crié et bien dansé, la mariée esquisse à son tour un léger cavalier seul en sortant du cercle, et tout le monde la suit se rendant à la maison nuptiale où un monstrueux couscous au mouton attend les invités.

Ces comédies exotiques qui sans cesse se déroulent sous mes fenêtres sont assurément fort intéressantes ; mais quelle désagréable compensation lorsque rentrant dans ma chambre je veux jouir de quelque repos.

Outre l'invasion constante de maures pouilleux dont il faut se garer comme de la peste, le voisinage de mon logement n'a rien de bien séduisant. Des nègres des deux côtés ;

nègres cossus si l'on veut, mais nègres néanmoins. Jusqu'à minuit ils s'abandonnent à d'interminables causeries au milieu desquelles des éclats de rire joyeux, longs comme une attaque d'épilepsie, éclatent en coup de pistolet dans le silence de la nuit et me réveillent en sursaut. A deux heures du matin ce sont les maures étendus sur le palier qui psalmodient d'interminables litanies dont chaque verset et chaque refrain commence par un « Allah Achbar » poussé de toute la puissance du gosier, suivi d'un long decrescendo sur lequel je me rendors pour être bientôt tiré de mon sommeil par l'introduction bruyante d'un nouveau verset. Et ainsi se passe la nuit, très mal certainement pour un homme fatigué et qui ne désire rien tant que dormir en paix.

Souvent encore, à des heures impossibles, nous avons le régale d'une canonnade que nous donne une goélette ou un vapeur de commerce en partance. C'est ici l'usage; tout bateau de quelque importance qui met à la voile signale son départ par trois ou quatre coups de caronades qui ébranlent dans leurs fondements les maisons de l'escale. Il n'est pas de sommeil, quelque robuste qu'il soit, qui résiste à ces signaux guerriers et si on ne peut se rendormir, on a du moins la satisfaction très platonique de penser qu'un bateau part pour Saint-Louis.

Le 13 juin, après des pourparlers sans nombre avec l'administration supérieure de Saint-Louis je reçois l'autorisation de traiter avec la maison Gaspard Devès dont un des vapeurs est ici sous pression, pour remorquer à l'île Tod un des chalands quarantenaires sur lequel nous attendrons que le vapeur *Cayor* affrété par la colonie vienne nous prendre pour nous emmener en France. Saint-Louis doit

nous craindre comme le feu, car je suis prévenu que nous passerons devant la ville à toute vapeur, avec défense de nous arrêter et de communiquer. Cependant à part deux ou trois de nos hommes, nous ne nous portons pas trop mal pour des pestiférés, et nos figures ne paraîtraient pas trop funèbres aux bons noirs de Saint-Louis.

Mais nous ne nous plaignons pas. Notre voyage a assez duré : le chef-lieu de la colonie n'a pour nous aucun attrait et nous n'avons plus qu'une hâte, c'est de sortir de ce fleuve dans lequel nous traînons depuis plus d'un mois.

Nous embarquons à la nuit noire : vingt-cinq officiers et soixante-douze hommes se tassent, s'écrasent dans cet affreux chaland en fer dont les flancs brûlés tout le jour par le soleil conservent une épouvantable chaleur.

Nous y sommes littéralement les uns sur les autres. Les officiers ont abandonné aux sous-officiers et aux hommes de troupe le tiers du pont supérieur et les deux entreponts. Il nous reste si peu d'espace que le soir venu nous aurons peine à trouver chacun une place suffisante pour étendre notre couchage sur le plancher.

A onze heures et demie, avec la lune naissante, nous dérapons enfin remorqués par le *Saint-Kilda*. Le lendemain à deux heures du soir, après une navigation sans incident, notre chaland mouille devant le village de Tod pendant que le *Saint-Kilda* larguant son amarre retourne chercher un chargement de gomme à Dagana pour de là continuer sur Saint-Louis.

Partout autour de nous s'étendent des rives basses à peine boisées par quelques buissons épineux. Devant nous est le village de Tod qui appartient au Oualo. Le chef du canton, un beau et grand noir, à l'air intelligent, richement vêtu, vient me présenter ses devoirs. Il parle parfai-

tement le français ; son fils aîné fait son éducation à Saint-Louis. Il cause de toutes choses avec un assez grand jugement L'épizootie a désolé également le Oualo ; heureusement que l'on a pu préserver quelques reproducteurs qui sont gardés dans la campagne, isolés les uns des autres et méticuleusement soignés.

Les autorités de Saint-Louis recrutent en ce moment des tirailleurs dans son canton ; il m'avoue ingénument que ses administrés et lui-même, au lieu de fournir les hommes libres qui leur sont demandés payent ce tribu du sang en captifs. C'est tant mieux à mon avis, car beaucoup de ces hommes n'ayant ni famille ni patrie resteront aux tirailleurs toute leur vie robuste durant ; plus que tous autres ils nous seront fidèles devant toute révolte, devant tout événement.

Pendant la nuit une tornade éclate, la première de l'année sur ce point. Nous sommes trempés jusqu'aux os ; au jour le vent froid qui se lève fait tousser plusieurs officiers et quelques-uns des hommes qui ont passé la nuit sur le pont. Cette mésaventure fait grandir l'impatience qui commence à nous gagner. Le *Cayor* devait être ici le 15 à la première heure et cependant, à midi, aussi loin que la vue s'étend sur le vaste horizon terne qui se développe vers Saint-Louis aucun mât ne profile son arête noire sur le ciel bleu.

Au Sénégal, les surprises administratives fâcheuses ne sont pas choses inconnues ; et à quatre heures nous tremblons à la pensée que peut-être on nous a oubliés.

Enfin, à quatre heures et demie on voit apparaître dans le lointain un minuscule point rouge qui se déplace à travers les arbres de la rive, paraissant, disparaissant, grossi à chaque nouvelle apparition. C'est un pavillon

qui claque au vent ; bientôt on aperçoit le mât au haut duquel il est hissé. Plus de doute c'est le pavillon de la maison Devès et Chaumette ; c'est le *Cayor!*

En hâte on se précipite aux bagages qui rapidement s'amoncellent sur un bord, prêts à être transbordés.

Le vapeur paraît au tournant du fleuve ; une embarcation s'en détache et son capitaine, M. Lazelouze, un fort aimable homme, est bientôt à notre bord. Nous convenons des dispositions à prendre pour l'embarquement ; et, à la nuit, le transbordement est terminé.

A minuit, après avoir fêté notre heureux embarquement en débouchant force bouteilles de champagne frappé, nous nous étendons par une chaleur étouffante, sur les draps bien blancs de nos couchettes, ravis de la certitude que nous avons maintenant, sauf accident de mer, de revoir prochainement la France.

Nous levons l'ancre à cinq heures du matin et bientôt nous avons franchi, sans toucher, le passage difficile de Richard Toll.

Le soleil se lève dans les buées des plaines basses du Oualo; bientôt l'énorme disque rouge, déformé par la réfraction, émerge plus brillant. Il monte au ciel s'arrondissant, blanchissant d'un éclat insupportable ; et les nuages blancs floconneux flottant à l'orient s'irisent de teintes empourprées tournant successivement au rouge cuivre, au violet, au jaune doré, puis ils disparaissent fondus aux ardents rayons de l'astre du jour.

Au loin, la campagne s'est éclairée. Des perspectives sans fin de grisailles faites de pampas desséchées à travers lesquelles miroite l'eau d'un marigot, se déroulent devant nous. Çà et là des tentes de maures piquent cette uniformité triste de leurs pyramides noires.

Parfois sur la rive, au haut de quelque renflement de la berge, un village ouolof, vrai fumier de chaumes effondrés. Le mugissement du sifflet du *Cayor* fait sortir de ces taudis hommes, femmes et enfants qui regardent, immobiles sur la rive, le monstre fumant et rapide qui emporte les « toubabs » ; les troupeaux de moutons, les chevaux fuient vers l'intérieur dans des galopades folles qu'active encore le sifflet du vapeur et les anhélements de sa machine, tandis que d'énormes vagues refoulées sur le rivage renversent pêle-mêle pirogues, piroguiers et porteurs d'eau dans un remous jaune écumant.

A chaque abreuvoir des cadavres de bœufs foudroyés par la peste ; malgré des ordres sévères les pâtres les laissent pourrir là où ils tombent, dans l'impossibilité d'enfouir les centaines de bêtes qu'ils perdent chaque jour.

Nous tournons dans le sud-est. Bientôt l'horizon se bossèle de dunes peu élevées qu'une maigre végétation grisâtre couronne ; derrière est l'Océan. Une forte brise saline emplit nos poumons et les dilate dans une respiration plus active.

Les plaines s'abaissent de plus en plus. Le fleuve se divise en une infinité de bras ; des monticules de sel d'une blancheur éblouissante brillent au milieu des sables. Nous approchons de Saint-Louis ; et déjà, dans le lointain, une sorte de ville arabe se dessine jalonnée sur ses bords par les mâts des bâtiments à l'ancre le long de ses quais.

A une heure nous arrivons devant Popinchior. C'est un îlot de verdure semé de quelques maisonnettes blanches. Cette grande tache sombre au milieu de laquelle éclate le rouge vif des flamboyants repose des sécheresses qui nous entourent. Là, quelques habitants de Saint-Louis, à force

de soins et de persévérance, sont parvenus à entourer leurs villas construites sur le sable d'une belle et robuste végétation qui leur donne quelque ombrage et un peu de fraîcheur.

Le service sanitaire nous arrête. Sous sa surveillance vigilante on nous jette le sac de la poste qui contient notre courrier mais on refuse de recevoir le nôtre. C'est dans ce sac que je trouve mon quatrième galon.

On nous passe avec mille précautions du pain et des légumes frais, et nous voilà repartis pour la barre où l'on nous enjoint d'aller mouiller.

Nous passons à toute vitesse devant les quais de Saint-Louis. Le pont Faidherhe est ouvert devant nous; les bateaux les plus voisins de la coupure sont noirs de monde. Des amis sinon inconnus du moins que nous ne pouvons reconnaître au passage nous saluent avec de grands cris, puis Saint-Louis s'affaisse, s'efface et paraît s'ensevelir dans les eaux du large fleuve.

La mer brise à quatre ou cinq cents mètres à notre droite; bientôt nous mouillons devant la barre, il est cinq heures, trop tard pour la franchir. Nous ne pourrons passer qu'à la mer étale, demain à deux heures. Nous attendrons donc patiemment. Au reste, les mâtures de plusieurs navires qui seules émergent au-dessus de l'eau nous prouvent clairement que la plus grande prudence est de rigueur[1].

Dans la soirée du vendredi 27 juin, nous sommes en pleine mer; une violente brise du nord-est la creuse et notre vapeur insuffisamment chargé danse comme un

1. Quelques mois après le *Cayor* s'échouait sur ce même point.

bouchon ; l'hélice qui n'est pas complètement immergée perd une partie de sa force propulsive. Lorsque l'arrière est soulevé par une vague, elle bat désespérément à vide dans son manchon auquel elle donne des chocs inquiétants. Notre marche tombe à six nœuds, presque la moitié de ce que le navire peut donner.

C'est un très joli steamer aménagé intérieurement avec une cale lambrissée pour recevoir des arachides en vrac. Un carré suffisamment confortable peut recevoir vingt passagers. Des installations bien comprises ont été faites à nos hommes dans l'entrepont. Le *Cayor* jauge dix-huit cents tonneaux et peut développer une vitesse maximum de douze nœuds. Il appartient à la maison Devès et Chaumette de Bordeaux.

Ces messieurs ont eu sans doute à cœur d'éviter à la colonne que je rapatrie une partie des misères inhérentes à une troupe embarquée, car les logements et la nourriture sont bien préférables sur leur vapeur aux installations et au régime des paquebots subventionnés ou des transports de l'Etat. Cahier des charges en main, nous avons constaté avec surprise, car c'est chose extraordinaire et bien digne de remarque, que tout y était mieux et plus confortable que ne le comportaient les obligations imposées aux armateurs par la charte-partie.

Aussi, est-ce en toute conviction et avec un réel plaisir que nous avons remerciés au nom de nos hommes messieurs Devès et Chaumette à notre arrivée à Bordeaux.

Jusqu'à Santa-Cruz de Ténérife où nous arrivons le 22 juin à cinq heures du matin, en retard de deux jours sur les traversées ordinaires, nous avons navigué vent debout avec une mer très houleuse et pénible même aux marins du bord. La veille, un canonnier était mort de

cachexie paludéenne. Les provenances du Sénégal et du Soudan sont suspectes dans les ports de l'Atlantique et nous craignons que ce décès ne soit mis sur le compte de la fièvre jaune et ne nous vaille une quarantaine formidable comme cela n'aurait pas manqué d'arriver à Saint-Louis. Il n'en a rien été grâce à la présence à bord du docteur Primet et de deux autres médecins de la marine dont les déclarations furent admises sans conteste par leur collègue arraisonneur de Santa-Cruz.

Vue de la haute mer l'île de Ténérife est un chaos informe de roches élevées d'aspect inhabitable. Au-dessus des falaises à pic, de monts culbutés les uns sur les autres et de crêtes déchiquetées de pitons secondaires, le pic de Ténérife monte à travers les nues portant sa cime encore légèrement teintée de neige à plus de trois mille mètres vers le ciel. Les nuages qu'il troue de son aiguille noirâtre sont accrochés à ses flancs en nappes blanches floconneuses et translucides qui le nimbent d'une auréole glorieuse.

Aux approches de la côte, on voit cette terre bouleversée s'ouvrir en vallées fertiles et s'affaisser par place en coteaux à pentes praticables sur lesquelles s'arc-boutent des maisons cubiques roses, bleues ou jaunes, aux volets et aux persiennes vertes. Devant chacune d'elles de hauts murs de soutènement maintiennent horizontaux quelques arpents de terre.

Peu ou point de verdure en cette saison, sauf quelques buissons accrochés aux fissures des rochers. L'ensemble est celui d'une montagne et d'une ville joujou en carton-pâte, avec, piqués dans une mousse fanée, de petits arbres faits de brindilles desséchées.

La ville de Santa-Cruz est construite sur des pentes très

raides étageant ses maisons en demi-cercle au-dessus de la rade dans un groupement pittoresque. Une jetée en construction abrite en partie cette dernière contre les vents du sud-est et de l'est. Une autre jetée en projet la fermera vers le nord.

A l'heure où nous débarquons, la ville est encore endormie ; seuls circulent dans les rues pavées en larges pierres volcaniques, des hommes de peine, des ouvriers et des campagnardes qui vont d'un pas relevé, les pieds nus, un fardeau sur la tête, dans un balancement des hanches qui jette tout d'un côté dans un rythme régulier leurs jupes courtes et voyantes bordées de drap rouge.

A l'entrée de la jetée un bel établissement de bains bordé d'un jardin ombreux ; en face, une poissonnerie pavée en mosaïque, aux tables de marbre, animée déjà par les éclats de rire et les discussions des marchandes coiffées d'un foulard éclatant par-dessus lequel repose un large chapeau noir.

Un fort du dix-septième siècle commande le port ; il est crénelé comme le château de la *Dame Blanche* et ses murailles sont peintes d'un beau rouge saumon. Devant le pont-levis une sentinelle pimpante dans sa veste bleue et son pantalon rouge, le ros national fièrement campé sur les yeux, contemple d'un œil d'envie un de ses camarades assis sur une borne qui, dans la pose abandonnée d'un homme heureux, lance au ciel les spirales bleues de sa cigarette. Quelques officiers sanglés dans des tuniques chevronnées vont et viennent, le sabre d'acier battant au mollet avec un bruit de ferraille.

La garnison de l'île se compose du « régiment et de l'artillerie provinciaux ». C'est une sorte de milice organisée et exercée d'une façon très sérieuse à en juger par

le bon entretien des uniformes et des armes et par la façon très correcte avec laquelle manœuvrent les détachements que nous rencontrons.

Les rues de Santa-Cruz sont très propres, les maisons régulièrement et solidement construites. Toute la gamme des couleurs tendres les badigeonnent sans arriver à leur enlever le cachet de massivité de l'architecture espagnole. Dans beaucoup d'artères importantes, des velums glissent sur des tringles d'un toit à l'autre et entretiennent une agréable fraîcheur. Peu de bâtiments ont un cachet particulier, sauf peut-être le palais du gouverneur civil qui date du dix-huitième siècle et dont l'architecture offre de vagues réminiscences de l'art hispano-mauresque de la Renaissance.

Santa-Cruz est en somme une jolie petite ville assez terne. Nous en avons vite visité tous les recoins.

On dit la Laguna plus intéressante ; nous louons des voitures pour y aller déjeuner et à neuf heures nous gravissons les pentes très raides qui y conduisent.

La route monte par d'interminables lacets en corniche sur un plateau élevé de cinq à six cents mètres au-dessus de la mer. Des villas et des caserios sont accrochés aux flancs de la montagne au milieu de terrasses étroites longées par des murs qui retiennent la terre recueillie entre les roches. De grands réservoirs parfaitement cimentés gardent les eaux pluviales et permettent l'arrosage en saison sèche. A chaque instant la route est coupée par de profonds ravins aux parois déchiquetées qu'escaladent cactus et buissons épineux. L'aspect général est une grisaille douce qu'égayent à peine les couleurs tendres des maisons semées çà et là, et les teintes sombres des vallées étroites.

L'orge, les légumes, quelques fruits sont les seules cultures de cette région richissime autrefois avant que la garance supplante la cochenille qu'on élevait dans des champs interminables de cactus. Aujourd'hui l'exploitation de l'Anglais et un peu aussi du Français remplace celle de la cochenille.

Les Canaries tendent à devenir une station hivernale très courue pour les affections de poitrine. C'est surtout à la Rotava, petite ville située dans une vallée de l'intérieur à une quinzaine de kilomètres de la Laguna que les étrangers se donnent rendez-vous. La température y est d'une grande douceur et constante toute l'année ; de plus, une luxuriante végétation tropicale égaye les alentours. Les Anglais comme toujours forment la partie importante de cette population flottante ; cependant la langue française est parlée ici beaucoup plus couramment que la leur. Il n'est pas un gamin qui ne nous interpelle en français et ne nous offre dans une langue suffisamment compréhensible ses services de cicerone.

A mi-côte, nos cochers nous demandent à laisser souffler leurs attelages à trois chevaux qui, malgré leurs saillies d'haridelles osseuses, ont escaladé ces pentes très raides avec un train d'enfer.

Le paysage est grandiose. De la mer bleue, d'un bleu franc délicieux brodé de l'argent des embruns, émergent, poussées tout droit au-dessus de l'eau, les hautes falaises qui terminent brusquement le chaos de montagnes de la partie nord de l'île ; au sud, de hautes croupes cultivées, aplaties par l'éloignement, enferment la mer dans une courbe gracieuse ; tandis qu'au loin, vers l'orient, la ligne sombre de la grande Canarie ferme l'horizon.

L'hôtel où nous descendons à la Laguna est aussi

anglais qu'il le serait à Londres ; rien ne rappelle l'Espagne sauf peut-être le patio intérieur avec son jet d'eau et ses plantes exotiques. Le personnel est anglais, les chambres meublées avec cette préciosité rococo qui caractérise le luxe bourgeois d'outre-Manche. Le déjeuner, hélas ! est anglais, lui aussi.

Pour rentrer dans la couleur locale nous flânons dans les rues désertes de la Laguna dont un soleil implacable calcine les pavés inégaux. Une belle place ombreuse, quelques vieux hôtels blasonnés témoins des allures aristocratiques de la ville au siècle passé, deux couvents, deux églises sans caractère mais montrant leur grand âge par leur massivité et l'usure des pierres rappellent seuls qu'autrefois la Laguna fut la capitale de l'île.

A deux heures nous sommes de retour à Santa-Cruz ; nous avons dévalé à une allure vertigineuse les dix kilomètres de lacets qui réunissent les deux villes.

Après quelques achats de bibelots dans les grands magasins dont l'un d'eux s'intitule fièrement « bazar parisien », nous regagnons le bord, aveuglés par les embruns de la mer qui se creuse sous de fortes rafales du nord-est.

Peu après, nous levons l'ancre. La mer est grosse ; néanmoins notre vapeur atteint de suite une vitesse raisonnable grâce au chargement de charbon qu'il vient de faire et qui le leste suffisamment.

Au soleil couchant, le navire stoppe et nous immergeons le corps du canonnier décédé la veille.

C'est une cérémonie rapide et triste. Tout le détachement est réuni à l'avant. Le corps est apporté sur le pont, cousu dans une toile, couvert d'un pavillon tricolore, un paquet de ferrailles aux pieds. Les clairons sonnent aux champs ; nous nous découvrons. Une planche est

appuyée sur le bastingage. Les canonniers y placent le corps de leur camarade dont la poitrine saille rigide sous la toile. Je dis à haute voix une prière pendant que la planche est soulevée et que le cadavre glisse en avant, tout raide, entraîné par les gueuses de fer à la mer dans laquelle il plonge debout. Le commandement de « machine en arrière ! » retentit ; le pavillon est descendu en berne puis hissé de nouveau ; on se recouvre et le navire reprend sa marche pendant que chacun retourne à ses occupations ou à son désœuvrement.

Le 26 nous sommes en vue des côtes d'Espagne. Le cap Finistère, le cap Villano, le cap Ortégal paraissent, grandissent, puis disparaissent tour à tour.

Le 27, nous naviguons en plein golfe de Gascogne ; il vente frais, mais la mer est bonne. Si le brouillard ne gêne pas notre marche nous serons demain matin avec le flot devant Cordouan et nous doublerons la Coubre.

Quelques heures après, le *Cayor* arrivera à Bordeaux où les femmes et les enfants de plusieurs d'entre nous l'attendent anxieusement.

Et nos cœurs cessent parfois de battre, étreints par l'affre presque douloureuse de l'immense bonheur de les revoir...

FIN



CARTE du SOUDAN FRANÇAIS

d'après les travaux des dernières colonnes expéditionnaires

1894

- - - - - - - *Itinéraire de la Colonne Humbert*

.... *Itinéraire du Commandant Peroz*

- - - - - - - *Itinéraires antérieurs.*

M A U R E S

GUIDIMAKA — GUIDOUME — KAARTA — BAKOUNOU — KODALA — OUAGADOU — KALARI — SARANA — MACINA — BAMBOUK — GANGARAN — BADON — BÉLÉDOUGOU — FOULADOUGOU — SÉGOU — MINIANKALA — BANINKO — BOURÉ — DINGUIRAY — DIOUMA — BALÉYA — FOUTA DJALON — OULADA — FIRIA — SANKARAN — SOULIMANIA — KOURANKO — KISSI — KONIA — TORONGO — OUASSOULOU — KÉNÉDOUGOU — FOLONA — NIÉNÉ — KABADOUGOU — NAFANA — MANAN — TOMA — TOUKORO — NIGBI — SANIDOUGOU

EMPIRE DE SAMORY

Tombouctou — Kabara — Goundam — Lac Dhébo — Nampala — Sokolo — Goumbou — Nioro — Kayes — Médine — Bakel — Bafoulabé — Kita — Koundou — Bammako — Nyamina — Koulikoro — Sansandig — Ségou-Sikoro — Djenné — Mopti — Bandiagara — Siguiri — Dinguiray — Timbo — Kankan — Bissandougou — Kérouané — Sananköro — Sikasou — Odjenné — Kong — Moussadougou ou Moussardou — Kani — Séguéla

Echelle $\frac{1}{4\,000\,000}$

0 — 50 — 100 — 200 kilomètres

Surfaces comparatives de la France et du Soudan français



Tombouctou — Nioro — Bakel — Kayes — Goumbou — Sansandig — Kita — Ségou-Sikoro — Bammako — Dinguiray — Siguiri — Sikasou — Timbo — Falaba — Farana — Sanankoro — Moussadougou — Kong — Tiong-i



TABLE

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY-CC-

JG






SMITHSONIAN INSTITUTION LIBRARIES
3 9088 00968 5918